N° 585 33e Année. Tome CLIX 1er Novembre 1922

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

La crise politique anglaise est venue interrompre l'activité dont notre marché faisait nontre depuis plusieurs semaines ; nous disons interrompre, car le fonds en restant xcellent, il est vraisemblable que les prochaines séances verront se développer le mouement de hausse commencé sur nombre de valeurs. Le tassement d'ailleurs est tout uperficiel et on peut même enregistrer dans plusieurs compartiments un raffermissenent, qui prouve que les professionnels ne tardent pas à reprendre en main les positions u'un peu de nervosité leur avait fait momentanément abandonner.

Nos Rentes se montrent irrégulières : le 3 % fléchit à 58,02 et le 6 % à 90,65. Les bligations à lots du Crédit National sont demandées, les 1919 à 485 fr. et les 1920 à 89. On donne de bonnes informations sur l'émission actuelle des bons du Trésor. On révoit que, devant le courant important des demandes du public, il se pourrait que le ouvernement clôturât cette opération avant la date qu'il avait tout d'abord envisagée.

Dans le compartiment des fonds étrangers, les rentes russes reperdent plusieurs points. l était assez naturel que des réalisations de bénéfice viennent à se produire après la rte hausse de ces derniers temps ; le marché de ces titres n'en demeure pas moins ésistant et ne paraît pas devoir être abandonné par la spéculation, à défaut du porteeuille qui ne semble pas s'y intéresser beaucoup jusqu'à présent. De même, les mprunts Ottomans ne conservent pas leurs plus hauts cours, l'attitude de l'Angleterre is-à-vis de la Turquie faisant redouter des complications entre les deux pays. La Dette ttomane Unifiée est à 69,50, le 5 o/o 1914 à 53,24. On a enregistré sur ce dernier nds les achats qui s'expliquent par la proximité des coupons qui vont être payés à la fin e ce mois.

On note parmi nos grandes banques la fermeté du Comptoir d'Escompte à 959, du rédit Lyonnais à 1445, de la Société Générale à 712, de la Banque Nationale de Crédit 620. La Banque de France fléchit à 5740, son dernier bilan fait apparaître pour la emaine une réduction de 200 millions du montant des avances à l'Etat et une dimiution de 290 millions dans la circulation des billets.

Hausse du Suez à 7340 sur la tension des changes qui vaut à la Compagnie des bénéices supplémentaires. Fermeté des valeurs d'électricité, des chemins de fer de nos grands éseaux et du groupe cuprifère. Aux produits chimiques nous trouvons les Etablissements Kuhlmann recherchés à 530 ; l'augmentation de capital envisagée par cette Société urait notamment pour objet l'installation d'une usine de superphosphates au Maroc et ivers avantages seraient consentis à cette nouvelle entreprise par le gouvernement narocain.

Aux valeurs diverses, il faut mentionner la nouvelle et importante avance des Brasseies Quilmès à 1784, de la Distillerie Cusenier à 3140, des Tabacs du Maroc à 2985. Meilleure tendance des valeurs métallurgiques et d'automobiles : Peugeot 562.

Au marché en Banque, on relève la bonne tenue des pétrolifères et du groupe Sud-Africain. Activité persistante des valeurs de caoutchouc : Financière 137, Padang 182.

Sur le marché des changes, la livre anglaise progresse à 60,69 et le dollar à 13,5250. e mark allemand s'effondre à 0,42 les cent marks.

LE MASQUE D'OR.

mod ch rouge 8

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

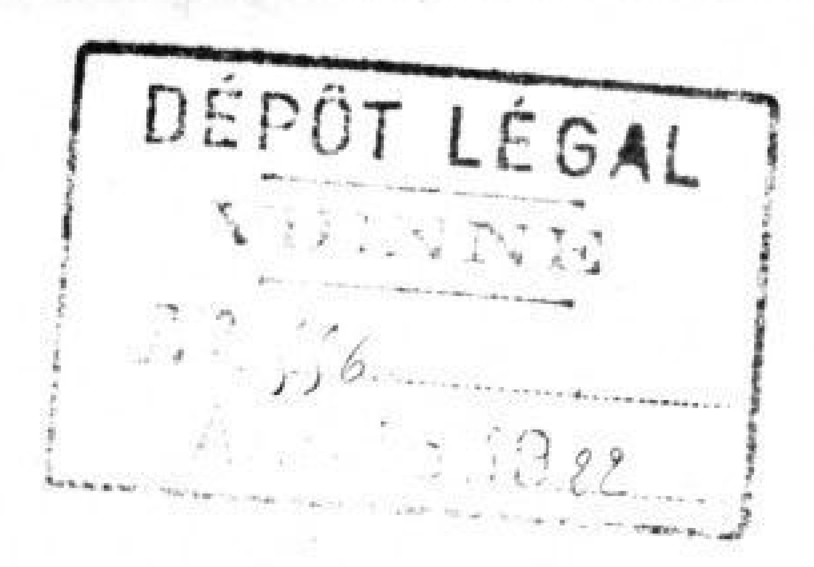
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.



A PROPOS DES MÉMOIRES DE GUILLAUME II

LES RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE

D'APRÈS LES ARCHIVES DES EMPIRES CENTRAUX

L'exilé de Doorn et le chancelier Wirth se sont rencontrés, — coïncidence étrange, — pour tenter de remettre en question, l'un par la publication de ses « Mémoires », l'autre par des déclarations verbales, les responsabilités de la guerre. Déjà pourtant, nous croyions connaître quelques-uns des sentiments qui avaient animé l'ex-empereur. Nous en avions pu voir l'expression précise et souvent brutale et d'autant plus sincère qu'elle était spontanée. Déjà nous possédions une histoire allemande des événements, une histoire écrite par Guillaume II, par M. de Bethmann-Hollweg, par M. de Jagow. Et aussi une histoire autrichienne, signée par tous les dirigeants de l'ancienne monarchie danubienne.

Je veux parler des Documents officiels allemands, rassemblés par M. Karl Kautsky, lors de son passage au ministère des Affaires étrangères, en novembre 1918, et publiés depuis « à la demande » de ce département, et les Pièces diplomatiques, publiées par la République d'Autriche, en addition au Livre rouge austro-hongrois (1). Sept

(1) Traduits par Camille Jordan. Costes, édit.

volumes, groupant près de quinze cents pièces, dont aucune n'est négligeable.

Puisque aussi bien M. Wirth nous y convie, le moment est propice pour relire ligne à ligne, minutieusement, en toute bonne foi, ces lettres et ces télégrammes et les annotations impériales, si savoureuses.

§

Le recueil allemand s'ouvre par l'envoi fait par l'ambassadeur à Pétersbourg, le comte de Pourtalès, au chancelier de l'Empire, M. de Bethmann-Hollweg, d'un article des *Birschewja Wjedomosti*. Pourquoi l'honneur du début est-il réservé à cette communication, qui est datée du 13 juin 1914? Parce que l'article en question, attribué, à tort ou à raison, au ministre de la Guerre russe, général Soukhomlinow, et qui est intitulé : « La Russie est prête, la France doit l'être aussi », est considéré comme destiné à exercer une pression sur la « France en vue de l'introduction du service de trois ans (1) ». Les éditeurs ont-ils voulu ainsi placer à l'origine des événements une provocation de la Russie et préparer la formule de la guerre préventive ? C'est possible. Dans tous les cas, on ne saurait nier qu'il a été accordé une importance considérable à ce papier, pour le moins maladroit. Guillaume II écrivait en marge :

Cela réclame une réponse claire et nette par des actes.

Et le chancelier s'empressait de le porter à la connaissance de l'ambassadeur à Londres, avec des réflexions appropriées. Il convenait que l'article était « trop lourdement écrit pour fortifier d'une manière durable le chauvinisme français », mais enregistrait ses répercussions sur l'opinion publique allemande et ajoutait (ceci est très important) :

Comme, ainsi que je vous le fais observer d'une façon tout à

(1) En fait, la loi de trois ans était en application depuis l'automne 1913. Mais, à la suite des élections législatives des 26 avril et 10 mai 1914, une opposition des plus sérieuses, on s'en souvient, s'était manifestée au Parlement contre la nouvelle loi.

fait confidentielle, S. M. l'empereur est déjà entré complètement dans ces vues, je crains pour l'été ou pour le printemps l'explosion chez nous d'une nouvelle fièvre d'armements.

M. de Bethmann-Hollweg poursuit :

Je ne crois pas que la Russie se prépare à une prompte guerre contre nous. Mais elle désire, et on ne saurait lui en vouloir, s'il se produit une nouvelle explosion de la crise des Balkans, pouvoir, grâce à ses armements militaires considérables, adopter une attitude plus énergique que lors des derniers troubles balkaniques. Le point de savoir si l'on en viendra alors à une conflagration européenne dépend uniquement de l'attitude de l'Angleterre.

Ici, la suggestion qui est le but de la lettre : préparer dès maintenant une coopération anglo-allemande. Et le ministre conclut :

Autrement, un conflit d'intérêts quelconque tout à fait secondaire entre la Russie et l'Autriche-Hongrie peut allumer les brandons de la guerre.

Ceci était écrit le 16 juin. Le 28, l'archiduc était assassiné. On connaît la suite des événements. M. de Bethmann avait été bon prophète.

Rendons-nous à Vienne. Quel est, à cette époque, l'état d'esprit des dirigeants de la monarchie dualiste ? Là aussi, bien avant l'attentat, on s'inquiète de la politique de la Russie. On soupçonne cette puissance de préparer, avec l'appui de la diplomatie française, une union balkanique, que l'on croit dirigée contre l'Autriche-Hongrie et l'on entend s'y opposer « *à temps et énergiquement* ». La Roumanie apparaît comme peu sûre, en dépit de son adhésion secrète à la Triple-Alliance et des sympathies naturelles de son roi. On escompte par contre la bienveillance de la Grèce. On voudrait amener une entente entre la Bulgarie et la Turquie. Par-dessus tout, le président du conseil commun, le comte Berchtold, est d'accord avec l'empereur-roi pour « isoler et abaisser la Serbie ».

Le drame de Sérajevo donne corps à cette politique. On parle, à Vienne (le 30 juin), de « régler définitivement les comptes avec les Serbes », et Guillaume écrit en marge d'un rapport de son ambassadeur qui lui fait connaître ces tendances :

Maintenant ou jamais! Avec les Serbes, il faut en finir et le plus tôt possible.

Le comte Berchtold est le premier à préconiser cette action. Il veut, écrit en propres termes le comte Tisza, premier ministre hongrois, dans un rapport à son souverain, faire de l'attentat « le *prétexte* d'un règlement de comptes avec la Serbie ».

Le comte Tisza s'oppose de tous ses efforts à ce qu'il considère comme une « faute grave ». Il s'y oppose, non par scrupules de conscience ou tendances pacifiques, mais pour des raisons d'opportunité.

Tout d'abord, dit-il, nous n'avons pas eu jusqu'ici de preuves suffisantes pour pouvoir rendre la Serbie responsable, et, en dépit des déclarations conciliantes du gouvernement serbe, provoquer la guerre avec cet Etat. Nous serions placés sur le plus mauvais terrain qu'on puisse concevoir. Nous apparaîtrions devant le monde comme les perturbateurs de la paix et nous fomenterions une grande guerre dans les circonstances les plus défavorables... Dans la situation actuelle des Balkans, ce serait le moindre de mes soucis que de trouver un *casus belli* acceptable. Si le moment d'en découdre est arrivé, on peut toujours de diverses questions faire surgir un prétexte de guerre. Mais il faut tout d'abord créer une situation diplomatique rendant la proportion des forces moins défavorable pour nous.

Cependant, le comte Berchtold, encouragé par François-Joseph (et, dans la coulisse, par le comte Forgach, chef de section au ministère des Affaires étrangères), poursuit l'exécution de son plan. Il envoie à Berlin son homme de confiance, le comte Hoyos, avec une lettre autographe de François-Joseph, accompagnée d'un long mémoire. Lettre et mémoire exposent la politique et les intentions autri-

chiennes. Le 5 juillet, le comte Szogyény, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, se présente au Nouveau-Palais, à Potsdam, porteur des documents. Il est retenu à déjeuner. Guillaume II, après avoir lu, ne cache pas qu'il faut envisager la possibilité « de sérieuses complications *européennes* » ; il ajoute que « dans ce cas » l'appui de l'Allemagne serait entier. Guillaume n'a pas encore pris l'avis de son chancelier, mais il ne doute aucunement que M. de Bethmann-Hollweg n'y donne son assentiment. Il ne se borne pas à accorder son assistance, il insiste pour une action immédiate, promet de veiller à ce que le roi Carol et ses conseillers observent une attitude correcte, et accepte, malgré le peu de confiance que lui inspire le roi Ferdinand, la conclusion d'une alliance austro-bulgare.

Le soir même, M. de Bethmann-Hollweg et le sous secrétaire d'Etat Zimmermann sont convoqués au Nouveau-Palais. Y eût-il vraiment un Conseil de la Couronne, comme il a été dit ? Le Livre blanc allemand — et Guillaume II dans ses Mémoires — épiloguent à ce sujet. Toujours est-il que des décisions importantes furent prises. Nous en avons, entre autres témoignages, celui du prince Lichnowsky, lequel donne cette précision dont la gravité n'échappera pas :

J'ai appris plus tard que, dans la délibération *décisive* du 5 juillet, à Potsdam, la demande viennoise avait rencontré l'assentiment sans conditions de toutes les personnes autorisées et même avec cette addition *qu'il ne serait pas mauvais non plus qu'une guerre avec la Russie dût en résulter*. Ceci est dit, du moins, dans le procès-verbal autrichien que le comte Mensdorff reçut à Londres (1).

Enfin, avant son départ, fixé au lendemain, l'Empereur s'entretient avec les chefs militaires, et les mesures préparatoires sont envisagées.

Ainsi, dès le 5 juillet, tandis que Vienne hésite encore, Berlin est déterminé à soutenir son allié (à l'engager pour

(1) Lichnowsky, *Ma mission à Londres*.

mieux dire) dans une guerre balkanique, où la Russie doit logiquement être partie. En veut-on d'autres preuves? Voici le rapport du chargé d'affaires bavarois à Berlin, le Dr de Schoen (qu'il ne faut pas confondre avec l'ambassadeur à Paris), adressé à son président du Conseil, rapport dont la divulgation par Kurt Eisner fut son arrêt de mort :

Ici, on admet très bien que l'Autriche profite de l'heure *favorable*, même au risque de complications ultérieures (il dira plus loin : même au risque d'une guerre avec la Russie). Mais le point de savoir si véritablement à Vienne on aura l'énergie de le faire paraît à M. de Jagow [secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères] ainsi qu'à M. Zimmermann [sous-secrétaire d'Etat] encore fort douteux... A Vienne, on ne paraît pas s'être attendu à une intervention si dépourvue de réserves de l'Allemagne en faveur de la monarchie du Danube et M. Zimmermann a l'impression *qu'il était presque désagréable aux autorités toujours craintives et indécises de Vienne de ne pas être exhortées par les Allemands à la prudence et à la modération.*

Le 6 juillet, à Berlin, longue conversation entre le comte Hoyos et le comte Szogyéni, du côté autrichien, M. de Bethmann-Hollweg et M. Zimmermann, du côté allemand. Les seconds font connaître aux premiers les décisions de la veille.

Le 7 juillet, se tient à Vienne un conseil des ministres pour les affaires communes. Le chef de l'Etat-major y assiste. Le comte Tisza voudrait laisser à la Serbie, par l'envoi d'une note sévère mais acceptable, la possibilité d'éviter la guerre au prix d'une sérieuse défaite diplomatique.

— L'Allemagne nous appuie, dit le comte Berchtold.

— Ce n'est pas l'affaire de l'Allemagne, riposte le comte Tisza. Les autres membres se rangent à l'avis intransigeant de Berchtold. Un débat s'engage « sur le cours probable d'une guerre européenne ». Aucune décision définitive n'est prise.

Guillaume s'impatiente. Il charge son ambassadeur de déclarer « *avec insistance* » (souligné dans le texte) « qu'à

Berlin on s'attend à une action de la monarchie contre la Serbie ». M. de Tschirschky, interprétant les ordres reçus, laisse entendre à Vienne qu'une transaction serait considérée en Allemagne « comme un aveu de faiblesse, qui ne pourrait rester sans répercussion sur la situation de l'Autriche-Hongrie dans la Triple-Alliance et sur la politique future de l'Allemagne ». Et cette pression agira de façon si décisive que trois ans plus tard le comte Czernin l'évoquera encore pour engager la responsabilité de Berlin.

Le comte Szogyény, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin, explique ainsi les raisons pour lesquelles « les milieux dirigeants allemands et surtout S. M. l'Empereur Guillaume, nous incitent, pourrait-on dire (ce sont ses expressions), à entreprendre éventuellement même une action guerrière contre la Serbie ». Prêtons à ces raisons toute notre attention : L'Allemagne, dit-il en substance, est convaincue que la Russie se prépare à une guerre plus ou moins lointaine contre ses voisins de l'Ouest. Mais elle n'est pas prête. Il n'est donc pas absolument certain que, le cas échéant, elle assiste la Serbie à main armée. *Si elle s'y décidait pourtant*, elle serait loin d'être aussi forte militairement qu'elle le sera probablement dans quelques années. D'autre part,

le Gouvernement allemand croit avoir des indices sûrs que l'Angleterre ne participerait pas actuellement à une guerre éclatant au sujet d'un Etat balkanique, *même si elle devait aboutir à une passe d'armes avec la Russie et éventuellement avec la France*. Non seulement parce que les relations anglo allemandes se sont assez améliorées pour que l'Allemagne ne croie plus avoir à redouter que l'Angleterre prenne directement contre elle une attitude hostile, mais surtout parce que l'Angleterre n'est actuellement rien moins que belliqueuse et n'est pas disposée à tirer les marrons du feu pour la Serbie ou en définitive pour la Russie. *La situation politique est donc actuellement pour nous aussi favorable que possible.*

La situation militaire aussi :

Déjà *il y a quelques mois* (écrit dans une lettre personnelle le comte de Lerchenfeld, ministre de Bavière à Berlin), le chef de l'Etat-major général, de Molkte, a déclaré que militairement, le moment était si favorable qu'il ne pouvait pas s'en présenter de semblable *avant un temps impossible à prévoir*. Les raisons qu'il allègue sont les suivantes : 1o Supériorité de l'artillerie allemande. Ni la France, ni la Russie ne possèdent d'obusiers ; elles ne peuvent donc pas combattre par tir courbe des troupes occupant une position abritée. 2o Supériorité du fusil de l'infanterie allemande. 3o Instruction tout à fait insuffisante des troupes françaises, par suite de l'introduction du service de deux ans dans la cavalerie et de la convocation simultanée de deux classes dans toutes les armes, conséquence de l'introduction du service de trois ans, ce qui a dû nuire à l'instruction.

Encouragés par l'optimisme berlinois, le comte Berchtold et le comte Tisza se mettent d'accord le 14 juillet et l'ensemble des ministres, réunis en conseil commun, le dimanche suivant, 19 juillet, sur les conditions à poser à la Serbie. Le comte Berchtold a pris ses précautions « pour rendre — ces mots sont dans les textes — une acceptation *absolument impossible* ». Le comte Tisza obtient, non sans résistance, « pour améliorer, dit-il, notre situation internationale », qu'une déclaration soit faite aux puissances en faveur du désintéressement territorial de la double monarchie (1). Le comte Berchtold s'empresse de préciser que cette déclaration n'empêchera pas des rectifications de frontière opportunes, ni l'amoindrissement du voisin gênant au profit d'autres Etats, ni l'occupation temporaire, non plus que certaines mesures destinées à placer la Serbie ainsi réduite « *dans un rapport de dépendance envers la Monarchie* ». On se rendait compte qu'une soumission de la Serbie, dans ces conditions, « signifierait *pari passu* le déclin du prestige russe dans les Balkans ». C'était rendre inévitable l'intervention de la grande puissance slave.

Constatons qu'à cette date, d'après le rapport d'un haut

(1) Cette communication sera effectuée le 26 « sans engagement ferme ».

fonctionnaire autrichien chargé de l'enquête, « la complicité du gouvernement serbe dans la direction de l'attentat ou sa préparation et la fourniture des armes n'est établie par rien et n'est pas à présumer. *Il y a, au contraire, des indices qui doivent faire exclure cette hypothèse.* » Mais nous avons vu que, de l'aveu des dirigeants austro-hongrois, l'attentat n'est qu'un prétexte.

Le texte définitif de la note est arrêté le 19 juillet. Il est communiqué le 21 à l'ambassadeur allemand, M. de Tschirschky. Le comte Berchtold avait même promis de le faire parvenir « confidentiellement à la connaissance du Gouvernement impérial, *avant de le soumettre à son empereur* ». (Télégramme « très secret » de Tschirschky au chancelier, 14 juillet.) La remise à la Serbie ne doit avoir lieu qu'après le départ de Russie de M. Poincaré. Mesure de courtoisie, explique Vienne, « pour ne pas troubler les festivités ». Surtout calcul politique, est-il avoué. On ne voulait pas « faciliter aux puissance de la Duplice une entente en vue d'une contreaction éventuelle ». Berlin s'impatiente. « C'est dommage », écrit Guillaume. Et M. de Jagow traduit ce sentiment en faisant connaître à Vienne qu'il « regrette extraordinairement ce retard » et qu'il craint que celui-ci « n'amène un fléchissement de l'approbation sympathique et de l'intérêt qu'inspire cette démarche en Allemagne ». Le comte Berchtold et le comte Tisza, maintenant en parfaite harmonie, s'empressent de tranquilliser le terrible allié : « La présence de M. Poincaré à Pétersbourg est l'unique motif du délai et l'on peut être parfaitement sûr, à Berlin, *qu'il n'est pas question d'hésitation ni d'indécision* (1). »

Rien ne transpire de la portée de l'ultimatum. A M. Poincaré, qui l'interroge le 21 juillet, l'ambassadeur de S. M. Apostolique à Pétersbourg répond que l'Autriche envisage la situation « avec calme » parce qu'elle est convaincue que la Serbie ne se refusera pas à satisfaire à ses réclamations! Le Président s'informe de l'étendue de ces demandes.

(1) Souligné dans le texte.

L'ambassadeur se borne à répondre que *l'enquête à ce sujet est encore en cours* et que ses résultats ne lui sont pas connus ! Nous avons vu qu'une décision définitive était prise depuis le 14 juillet.

Pour mieux endormir les vigilances « on se donne à Vienne, écrit le Dr de Schœn, l'apparence de sentiments pacifiques par la mise en congé simultanée du ministre de la Guerre et du chef de l'Etat-major général et on agit aussi, non sans résultat, sur la presse et sur la Bourse ».

A Berlin, même plan.

Le Gouvernement de l'Empire, immédiatement après la remise de la note autrichienne à Belgrade — continue le chargé d'affaires bavarois — engagera une action diplomatique auprès des grandes puissances. Il prétendra, en faisant ressortir que l'Empereur est engagé dans un voyage dans la mer du Nord et que le chef du grand Etat-major général, ainsi que le ministre de la Guerre de Prusse, sont en congé, *avoir été aussi surpris de l'action autrichienne que les autres puissances.*

L'Italie elle-même, l'alliée, est laissée en dehors de l'intrigue. Elle ne reçoit diplomatiquement que le 21 des informations volontairement vagues. On avait même préparé des ripostes pour le cas où elle exigerait des compensations.

La fameuse note, après des ordres et des contre-ordres relativement à la date et à l'heure, est remise à Belgrade le 23, à six heures du soir. M. Poincaré doit quitter Pétersbourg cinq heures plus tard. L'exécution de la démarche ne pourra être connue dans la capitale russe avant le départ du Président. Le 24, les puissances en reçoivent la communication officielle.

La visite au Quai d'Orsay de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, comte Szecsen, est suivie immédiatement de celle du baron de Schœn, chargé de faire savoir que, de l'avis du cabinet de Berlin, le différend austro-serbe ne regarde que les deux Etats intéressés et de donner à entendre qu'en cas d'ingérance d'États tiers, l'Allemagne se tiendrait au

côté de son alliée. M. Bienvenu-Martin, ministre des Affaires étrangères par intérim (on sait que M. Viviani accompagne le Président) exprime l'espoir d'une solution directe et pacifique et ajoute que l'on a déjà donné au ministre de Serbie le conseil que son gouvernement cédât sur tous les points, « en tant qu'il ne serait pas porté atteinte à ses droits de souveraineté ».

A Londres, sir Edward Grey (aujourd'hui lord) s'écrie : « C'est le document le plus formidable qui ait jamais été adressé par un Etat tiers à un autre. » A Pétersbourg, M. Sasonow conteste la responsabilité du gouvernement serbe et taxe les conditions d'inacceptables. « Vous mettez le feu à l'Europe », dit-il. A Rome, d'où le ministre des Affaires étrangères est absent, il apparaît au secrétaire général que l'on est arrivé à un tournant de l'histoire ! Le marquis de San Giuliano ne se bornera pas à ce jugement trop objectif.

§

Les chancelleries travaillent. Sir Edward Grey croit le le moment venu (le 25 juillet) d'une médiation à quatre : Angleterre, Allemagne, France, Italie. Le prince Lichnowsky, en transmettant cette proposition, conseille instamment de l'accepter. Il y voit « la seule possibilité d'éviter une guerre mondiale dans laquelle, dit-il, nous risquons tout et où nous n'avons rien à gagner », une guerre « ad majorem illustrissimi comitis de Berchtold gloriam ».

Le rejet de la proposition de médiation entre la Russie et l'Autriche, télégraphie-t-il le même jour, ou une attitude altière, qui pourrait justifier la supposition que nous désirons la guerre avec la Russie, auraient probablement pour conséquence de pousser sans réserve l'Angleterre aux côtés de la France et de la Russie.

M. Sasonow se montre, de l'aveu du comte de Pourtalès, « conciliant ». Il prie « instamment » l'ambassadeur d'Allemagne de l'aider à trouver un compromis. Il déclare qu'il

faut absolument éviter une guerre. Il admet la légitimité de la plupart des exigences autrichiennes.

> Peut-être, dit-il, pourra-t-on trouver un arrangement donnant satisfaction à l'Autriche sans l'observation littérale de conditions trop dures... Il ne s'agissait peut-être que de mots.

Pour permettre cette action, le gouvernement du tsar, se rencontrant avec sir Edward Grey, demande officiellement une prolongation du délai prévu par l'ultimatum.

Que fait Berlin, pour répondre à ces désirs pacifiques ? Le télégramme suivant, envoyé le 25 juillet par le comte Szogyéni, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin, au comte Berchtold, nous fournit la réponse :

> On voit ici, dit-il, dans tout retard apporté au commencement des opérations militaires un grave danger touchant l'ingérence d'autres puissances. On nous conseille instamment d'agir immédiatement *et de placer le monde devant un fait accompli.*

Ceci concorde avec ce qu'écrivait à son président du Conseil le chargé d'affaires bavarois, dès le 18 juillet :

> On aurait préféré ici (à Berlin) que l'action contre la Serbie ne se fût pas fait attendre si longtemps et qu'on n'eût pas laissé au gouvernement serbe le temps d'offrir une satisfaction *sous une pression franco-russe.*

Le comte Berchtold n'était que trop disposé à écouter ces conseils et à partager ces impatiences !

Dans le délai de quarante-huit heures imparti, le 25 juillet, sans que la demande de prolongation ait été exaucée, la réponse serbe est remise. Conciliante jusqu'à l'extrême limite du possible et bien plus qu'il n'était prévu, grâce, dit sir Edward Grey, à la pression de Pétersbourg, elle accepte presque toutes les exigences. Elle émet seulement une objection sur un point et sollicite des éclaircissements sur un autre. On lui répond sur-le-champ par la rupture des relations diplomatiques. La déclaration de guerre suivra. Décidée le 27 juillet, « pour empêcher » — c'est le grand souci — « toute tentative d'intervention », elle sera

signifiée le 28. Les opérations ne commenceront que plus tard, lorsqu'on sera prêt.

§

La rupture avec la Serbie constitue la première partie du programme. La diplomatie des Empires centraux va maintenant, conformément au plan préparé, défendre *ostensiblement* dans les différentes capitales, à Paris, à Londres (à Londres surtout) « le point de vue que le règlement du différend entre l'Autriche et la Serbie est une affaire qui ne regarde que ces deux Etats », comme si l'Allemagne ne s'était pas, dès le début, glissée au côté d'un des antagonistes et même n'avait pris place devant lui. A Pétersbourg, par ambassadeur et par télégramme de « Willy » à « Nicky », on expose, en outre, l'intérêt, commun à tous les monarques, de la défense contre le régicide. C'est ce que l'on appelle, à Berlin comme à Vienne, « la localisation du conflit ».

Obtenir que l'Autriche et la Serbie soient laissées face à face, ce serait la certitude de l'écrasement de ce petit pays, sa mise sous la tutelle autrichienne, la carence irrémédiable de la Russie, parachevant ses défaites morales de 1908 et 1913, la prépondérance désormais incontestée du germanisme dans les Balkans. En somme, tous les avantages d'une grande victoire sans combat sérieux. L'Autriche, à tout le moins, semble bien incliner à cette solution.

Quant à l'Allemagne, si l'on en croit M. Kautsky (1), elle serait guidée dans sa tactique par d'autres considérations : paraître aux yeux du monde et de son propre peuple comme animée du désir de paix et rejeter la responsabilité de la guerre sur Pétersbourg ; car cet effort de « localisation » « ne pouvait échouer, explique justement le leader socialiste, qu'en présence des réclamations de la Russie ». Et cette interprétation répond bien aux préoccupations qui nous sont révélées.

On espère que Londres laissera faire. Le prince Lichnowsky,

(1) *Comment s'est déclenchée la guerre mondiale*, trad. Dave (Costes, éd.).

clairvoyant et honnête, a beau multiplier les avertissements. Le prince Henry de Prusse, frère de l'empereur, assure que le roi George (Georgie comme il l'appelle) a promis la neutralité. Et c'est le prince Henry qui l'emporte. D'ailleurs l'Angleterre a bien assez de soucis avec sa question irlandaise. Elle ne tirera pas les marrons du feu pour la Serbie et en définitive pour la Russie.

On sait, à Berlin — et cela sans conteste — que, pas plus que l'Angleterre, la France ne veut la guerre. L'ambassadeur de Schoen le télégraphie de Paris et M. de Bethmann-Hollweg le transmet en mer à son souverain. Le 27, le chancelier télégraphie à l'empereur :

L'Angleterre et la France désirent la paix.

Viviani ne veut pas renoncer à l'espoir du maintien de la paix *que l'on désire ici sincèrement*, télégraphie de Schœn le 29.

Il n'y a pas dans le pays d'enthousiasme pour la guerre, relate de son côté l'attaché militaire à Paris.

L'Angleterre et la France, *pour lesquelles une guerre européenne serait loin à l'heure actuelle d'être la bienvenue...* écrit à son tour le chargé d'affaires bavarois.

Le même note le 27 :

La France fera tout son possible pour détourner la Russie de toute intervention guerrière, ainsi que le prouve l'attitude de la presse française. La consternation était très grande à Paris...

Enfin, citons cette remarque du ministre de Bavière, ayant rejoint son poste le 28 et s'étant aussitôt rendu aux informations:

Il est *hors de doute* que la France et l'Angleterre interviennent très énergiquement à Saint-Pétersbourg en faveur d'une localisation du conflit.

Retenons qu'à cette époque, l'Allemagne officielle, sur les rapports de ses agents, ne met pas en doute les conseils de modération que, dans toute la mesure du possible, la France comme l'Angleterre donnent au gouvernement du tsar.

On sent la Russie disposée à suivre ces conseils. Le comte de Szapary télégraphie de Pétersbourg au comte Berchtold le 29 juillet :

Mon impression était que le ministre [Sazonow], vu le peu d'envie qu'il avait d'entrer en conflit avec nous, se raccrochait à un fétu de paille, dans l'espoir d'esquiver la situation actuelle.

Et le 30 :

Le ministre redoute la guerre, aussi bien que son auguste maître.

D'ailleurs, l'ambassadeur autrichien ne cesse de communiquer à son gouvernement l'impression que la situation intérieure et l'insuffisance de préparation militaire entravent l'intervention russe.

Tandis que de tous côtés parviennent les échos d'aspirations pacifiques — qu'elles soient attribuées à un penchant naturel ou à la nécessité, — Guillaume prend ses dispositions. Dès le 25 juillet, il télégraphie du *Hohenzollern* que l'on pose immédiatement la question de confiance au Danemark et à la Suède. Il négocie avec Constantin, avec la Turquie, avec Sofia. Il devient nerveux. Il donne à son escadre l'ordre du retour, contre l'avis de Bethmann-Hollweg. Son chancelier (le 26) prêche le calme. Cela l'irrite. Sur son bateau, il annote fiévreusement :

Encore la tranquillité! Toujours la tranquillité! Mais une mobilisation tranquille, c'est quelque chose de nouveau!

Et l'intransigeance des Empires centraux va se trouver raffermie par la constatation, dans l'autre camp, d'un esprit qui n'est rien moins que belliqueux.

Sir Edward Grey poursuit son projet de réunion à Londres des quatre ambassadeurs dans une action commune en vue de la paix. — « Je ne m'y prêterai en rien », griffonne Guillaume le 27. Et le cabinet de Berlin rejette officiellement la proposition « par le motif qu'une conférence n'est pas le moyen propre à aboutir à un résultat ».

Sir Edward Grey ne se décourage pas. Sans renoncer à sa première idée, il suggère (le 27) que Berlin exerce son influence à Vienne pour obtenir que l'on considère la réponse serbe, soit comme satisfaisante, soit comme pouvant servir de base de négociations. Bethmann-Hollweg est embarrassé.

Après avoir repoussé, dit-il, une proposition de conférence anglaise, il nous est impossible de rejeter aussi *a limine* cette suggestion anglaise. En refusant toute action médiatrice, nous serions rendus par le monde entier responsables de la conflagration et représentés comme les véritables fauteurs de la guerre. Cela rendrait aussi notre situation impossible dans le pays, OU NOUS DEVONS PASSER POUR CONTRAINTS A LA GUERRE.

Il conclut :

Nous ne pouvons donc pas refuser le rôle de médiateurs et nous devons soumettre le projet anglais à l'examen du cabinet de Vienne, en même temps que Londres et Paris continueront à agir à Saint-Pétersbourg.

Oui, Londres et Paris continuent à agir à Saint-Pétersbourg. Quant à Berlin, on va voir comment il agit à Vienne.

La suggestion anglaise est effectivement transmise le 28 et les vues du comte Berchtold sont officiellement sollicitées. Mais, si nous nous reportons aux documents autrichiens, nous découvrons ceci :

Le comte Szogyény au comte Berchtold. Berlin, 27 juillet. Strictement secret. Le secrétaire d'Etat m'a déclaré très nettement, sous une forme strictement confidentielle, que prochainement des propositions de médiation de l'Angleterre seraient éventuellement portées par le Gouvernement allemand à la connaissance de Votre Excellence. Le Gouvernement allemand assurait de la façon *la plus formelle qu'il ne s'associait aucunement à ces propositions* (souligné dans le texte), QU'IL SE PRONONÇAIT MÊME CATÉGORIQUEMENT CONTRE LEUR PRISE EN CONSIDÉRATION, et qu'il ne les transmettait que pour tenir compte de la

démarche anglaise. Il partait du point de vue qu'il était de la plus grande importance que l'Angleterre au moment actuel ne fît pas cause commune avec la Russie et la France.

Le même jour, M. de Bethmann-Hollweg osait télégraphier à Londres :

Nous avons immédiatement entamé une action médiatrice à Vienne, *dans le sens désiré par sir Edward Grey!*

La réponse autrichienne, on le devine, ne fut pas conçue « dans le sens désiré » par le ministre anglais. Le gouvernement impérial et royal y déclarait « qu'à l'instant où la démarche allemande était effectuée, l'état de guerre était déjà intervenu entre la Monarchie et la Serbie et que la réponse serbe était, en conséquence, dépassée par les événements ». Vienne, en effet, on l'a vu, pour arrêter ces interventions indiscrètes, venait, le 28 juillet, conformément aux conseils de Berlin, de déclarer la guerre à la Serbie.

Du côté russe, mêmes efforts. Le Tsar, ayant vainement préconisé que le différend austro-serbe fût évoqué devant la Cour de La Haye, insiste auprès de Guillaume pour qu'il arrête cette « guerre ignoble » et agisse sur François-Joseph dans un sens modérateur. Sasonow réclamait un échange de vues direct entre Pétersbourg et Vienne, mais l'Autriche avait refusé tout net de laisser discuter son différend avec la Serbie,

La déclaration de guerre autrichienne rend les conversations plus difficiles. Le ministre russe se tourne alors vers le gouvernement anglais et le prie de vouloir bien reprendre sa proposition de médiation.

Sir Edward Grey acquiesce. Il reparle de la conférence à quatre, en laissant, si elle le désire, la direction à l'Allemagne. Il estime qu'une bonne base de médiation serait que l'Autriche, après l'occupation de Belgrade ou d'autres localités, fit connaîtreses intentions. C'est l'Autriche, à ce moment, qui se montre la plus intransigeante.

§

Il semble qu'il y eut chez les dirigeants allemands, devant la tournure que prenaient les événements, un instant d'hésitation, de vertige peut-être au bord de l'abîme. On en trouve les premières manifestations dans les réflexions de Guillaume II, lorsqu'il a, le 28 juillet, communication du texte complet de la réponse serbe.

C'est plus, écrit-il, qu'on ne pouvait attendre. Un grand succès moral pour Vienne. Mais il fait disparaître toute raison de guerre !

Il y a comme un regret dans ces mots. Il développe son impression dans une note au secrétaire d'Etat des Affaires étrangères.

Après avoir parcouru, dit-il, la réponse serbe que j'ai reçue ce matin, je suis convaincu que, dans l'ensemble, les désirs de la Monarchie du Danube sont accomplis. Les quelques réserves que la Serbie fait sur certains points peuvent, à mon avis, être réglées par des négociations. Mais la capitulation la plus humble est annoncée *orbi et urbi* et par là tout motif de guerre disparaît.

Il s'empresse d'ajouter :

Toutefois, il n'y a lieu d'attribuer à ce morceau de papier et à son contenu qu'une valeur limitée, tant qu'il ne sera pas traduit par des *faits*. Les Serbes sont des Orientaux, et par conséquent menteurs, faux et maîtres consommés dans l'emploi de moyens dilatoires. Pour que ces belles promesses deviennent une vérité et une réalité, il faut exercer une « douce violence » (en français dans le texte) On pourrait la réaliser de la façon suivante : l'Autriche pourrait occuper Belgrade comme gage de l'accomplissement et de l'exécution de ces promesses, et maintenir cette occupation jusqu'à ce que ses exigences aient reçu en fait leur exécution. C'est également nécessaire pour donner une satisfaction d'honneur apparente à une armée qu'on a mobilisée *inutilement* pour la troisième fois... Sur cette base, je suis prêt à servir de médiateur de la paix en Autriche... Je le ferai à ma manière.

Le chancelier transmet cette suggestion en langage diplomatique et fait entrevoir à Vienne le détachement de l'opinion publique de toute l'Europe et le danger d'une guerre sur trois fronts. Berchtold éludera la réponse.

M. de Bethmann-Hollweg avait bien traduit les sentiments de son Maître. Celui-ci était « obsédé par le souci » (c'est sa propre expression) de la responsabilité qu'assumeraient les Empires centraux, en ne reconnaissant pas, avec le monde entier, la bonne volonté de la Serbie. Désormais semblait difficile à atteindre le but offert à l'activité de la diplomatie allemande : mettre la Russie dans son tort.

Crainte de la responsabilité. Aussi, inquiétudes grandes. Les affaires, en effet, allaient mal. L'Italie était rebelle. En vain, on lui offrait la Savoie, Nice, la Tunisie. Le marquis de San Giuliano répondait que Nice n'était pas seulement une ville française, mais qu'elle avait été cédée autrefois par l'Italie elle-même. La Tunisie était une belle colonie, mais l'Italie en avait déjà trop. Le Trentin ferait mieux son affaire. Berlin exhorte l'Autriche aux sacrifices indispensables. « Toute action militaire, écrit de Bethmann, serait mise en péril si l'Italie ne reconnaissait pas le *casus fœderis.* » L'Autriche fait la sourde oreille.

Il devient à peu près certain que le roi Carol de Roumanie, à qui Guillaume télégraphie ses ordres, « comme chef de la maison de Hohenzollern », inclinera ses préférences d'origine devant la volonté contraire de ses ministres et les intérêts de son peuple.

Quant à l'Angleterre... Ah ! c'est là le grand coup. Il faut bien se rendre à l'évidence. Sir Edward Grey a déclaré formellement au prince Lichnowsky : Tant que le conflit se limiterait à l'Autriche et à la Russie, le gouvernement britannique désirait rester à l'écart ; mais si l'Allemagne et la France y étaient entraînées, il pourrait se voir acculé à de promptes résolutions.

Et Guillaume laisse libre cours à sa colère :

L'Angleterre, écrit-il d'une plume rageuse et désordonnée,

se découvre en ce moment où elle est d'avis que nous sommes traqués dans une chasse aux épouvantails et que notre sort est, pour ainsi dire, réglé... Le célèbre encerclement de l'Allemagne est enfin devenu une entière réalité, en dépit de toutes les tentatives de nos hommes politiques et diplomates pour l'empêcher... Opération grandiose qui provoque l'admiration même de celui dont elle cause la perte ! Edouard VII après sa mort est encore plus fort que moi qui vis !

Et les injures de pleuvoir : « Peuple de boutiquiers odieux, menteurs, sans conscience. » Ce sont les Anglais. « Vile canaille de boutiquiers », répète-t-il. Sir Edward Grey est l'objet d'un qualificatif, renouvelé de l'Iliade, et que le traducteur, effarouché, affaiblit sous la forme « ignoble drôle » ! Giolitti est, pour son compte, un « incroyable coquin ». (A vous le dé, Monsieur !) Les têtes couronnées n'échappent pas à la fureur impériale : « Nicky » et « Georgie » sont accusés de duplicité. Victor-Emmanuel est traité simplement de « gredin ».

Les alliés, écrira quelques jours plus tard l'empereur, se détachent de nous avant la guerre comme des pommes pourries !

M. de Bethmann-Hollweg modifie sa politique avec la situation. A la suite des déclarations de Sir Ed. Grey, il télégraphie dans la nuit du 29 au 30 juillet à 2 heures du matin, à l'ambassadeur allemand à Vienne :

Nous sommes donc, au cas où l'Autriche déclinerait toute médiation, en présence d'une conflagration dans laquelle l'Angleterre marcherait contre nous, l'Italie et la Roumanie, d'après tous les indices, ne marcheraient pas avec nous et nous nous trouverions deux contre quatre grandes puissances. L'Allemagne ayant l'Angleterre pour adversaire supporterait le poids principal de la lutte. Le prestige politique de l'Autriche, l'honneur de son armée, ainsi que ses revendications justifiées à l'égard de la Serbie, pourraient être assurés suffisamment par l'occupation de Belgrade ou d'autres places. L'humiliation de la Serbie rétablirait sa situation dans les Balkans et vis-à-vis de la Russie. *En ces*

circonstances, nous devrions conseiller avec insistance et énergie au Cabinet de Vienne d'accepter la médiation dans ces conditions honorables. La responsabilité des suites qui, dans le cas contraire, pourraient intervenir, serait très lourde pour l'Autriche et pour nous.

§

M. de Tschirschky remplit sa mission le jour même, à l'issue d'un dîner. Le comte Berchtold l'écouta, pâle et silencieux. Le lendemain, conseil des ministres à Vienne. Le président du conseil expose la proposition anglaise et les commentaires allemands. Il fait observer que dans une conférence des ambassadeurs, l'Autriche serait mal défendue. « La France, l'Angleterre et l'Italie soutiendraient le point de vue russe et nous ne trouverions dans le représentant actuel de l'Allemagne à Londres qu'un appui très douteux. » D'autre part, « si l'action se terminait maintenant par un gain de prestige, elle aurait été à son avis *entreprise absolument en vain*. Nous ne tirerions aucun avantage d'une simple occupation de Belgrade, même si la Russie y donnait son assentiment. Tout cela serait une toile d'araignée. La Russie s'érigerait en sauveur de la Serbie et notamment de l'armée serbe. Cette dernière resterait intacte et, dans deux ou trois ans, nous aurions à nous attendre à une agression de la Serbie dans des circonstances bien plus défavorables. » On décide donc de répondre sous une forme très courtoise, en évitant de s'engager au fond et en posant comme conditions que les opérations contre la Serbie ne subiraient aucune interruption, tandis que la Russie cesserait immédiatement ses propres préparatifs. Il était trop tard. L'Allemagne ne pouvait plus arrêter l'Autriche sur la pente fatale où elle l'avait lancée.

§

D'ailleurs, elle-même ne le voulait plus. Elle s'était reprise. M. Viviani, dans les déclarations qu'il a faites à la Chambre en juillet dernier, a montré qu'elle s'était reprise

effectivement dès le 29. Voici, en tout cas, ce que nous voyons dans les Documents allemands : Le 30 juillet, à 9 heures du soir, M. de Bethmann Hollweg, dans un télégramme urgent à l'ambassadeur à Vienne, insiste encore « pour que l'Autriche accepte la proposition Grey ». A 11 h. 20, ce télégramme est arrêté. Que s'est il passé ? On prépare d'abord pour M. de Tschirschky une dépêche explicative attribuant l'arrêt de l'instruction à l'information apportée par l'Etat-major que les préparatifs militaires des voisins, notamment à l'Est, obligeaient à de promptes décisions. Mais ce texte n'est pas envoyé. On y substitue la communication d'un télégramme du roi d'Angleterre au prince Henry répétant la proposition de sir Edward Grey et comptant sur la grande influence de Guillaume pour amener l'Autriche à l'accepter. Le projet est de la main du sous-secrétaire d'Etat Zimmermann. Le chancelier y ajoute : « Nous désirons instamment une décision définitive de Vienne au cours de la journée. » On n'insiste plus pour que cette décision soit affirmative. Le télégramme est expédié à 2 h. 45, dans la nuit du 30 au 31 juillet.

Comme le fait remarquer M. Kautsky, la première explication était plus vraisemblable. Il y aurait eu une intervention efficace de l'Etat-major impatient.

§

L'entrée en jeu des forces militaires allait, en effet, précipiter la catastrophe. Le 31, la Russie mobilise, obligée, dit-elle, non sans justifications, de prendre ses précautions en raison de la menace austro-hongroise et de la lenteur de ses propres mouvements (1). Nicolas II a beau donner sa parole d'honneur que l'armée ne bougerait pas tant que la conversation, ébauchée enfin, durerait avec Vienne ; M. Sasonow a beau affirmer au comte Szapary que le tsar,

(1) Le professeur allemand Fr. W. Foerster, dans un ouvrage qui vient de paraître (Mes combats à l'assaut du militarisme et de l'impérialisme allemands) écrit : « La mobilisation russe... ne fut que le résultat logique de l'attitude menaçante et provocante des puissances centrales. »

tellement elle est disciplinée, n'a qu'un mot à dire pour la retirer de la frontière ; l'attaché militaire allemand à Pétersbourg lui-même a beau communiquer à l'empereur son impression que « l'on n'a mobilisé que par crainte des événements qui pouvaient surgir, sans intentions agressives » : l'Allemagne décrète l'état de menace de guerre, que doit suivre automatiquement la mobilisation générale. En même temps, elle somme la Russie d'arrêter sa mobilisation dans un délai de douze heures et exige de la France qu'elle déclare dans un délai de dix-huit heures si elle entend rester neutre. « La France fera ce que commanderont ses intérêts », répond M. Viviani. Si elle s'était prononcée pour l'affirmative, M. de Schœn était chargé de lui faire savoir que l'Allemagne réclamait, comme gage, la livraison de Toul et de Verdun.

La neutralité de la France, le 2 août, sir Edward Grey, avec l'assentiment du roi George, s'offrait encore à essayer de l'obtenir. Guillaume ne la désirait plus, s'il l'avait jamais désirée.

Il avait, télégraphie le comte Szogyény au comte Berchtold, l'impression que la France était effrayée au plus haut degré de la mobilisation de l'Allemagne. *Dans ces conditions*, il s'agissait de persévérer avec calme, mais avec une grande décision, dans la voie où l'on s'était engagé. *Avant tout, il était résolu à régler ses comptes avec la France, ce qui probablement lui réussirait complètement.*

Pour déclarer la guerre à la France, il fallait un motif. On élabora d'abord un texte dans lequel on mettait en avant que le gouvernement français ayant répondu évasivement à la question posée au sujet de son attitude, l'Allemagne pouvait y voir un danger et ne voulait pas laisser à la France le choix du moment. Du point de vue militaire, cet argument n'était pas sans valeur. Il parut sans doute aux diplomates trop faible. On lui substitua l'histoire des violations de frontière et des jets de bombes sur Nuremberg.

On s'était empressé de porter ces « nouvelles » à Rome, espérant que le cabinet italien ne pourrait plus se dérober, devant ce « casus fœderis ». L'Allemagne, cette fois, était attaquée, et le traité jouait! Berlin se trompait encore : le traité ne joua pas.

On sait que les troupes françaises avaient été maintenues par M. Viviani à dix kilomètres de la frontière. Quant aux aviateurs, voici ce que le ministre de Prusse à Munich télégraphiait à leur sujet le 2 août :

L'information militaire répandue ici par le Suddeutschen Korrespondenzbureau, d'après laquelle des aviateurs français auraient jeté des bombes dans les environs de Nuremberg, n'a reçu jusqu'ici aucune confirmation. On n'a vu que des avions inconnus qui ne ressemblaient pas à des appareils militaires. Le lancement des bombes n'est pas établi et encore moins la nationalité française des aviateurs.

C'était aussi véridique que la marche des forces françaises vers Namur, invoquée pour justifier la violation de la neutralité belge, alors que le texte de l'ultimatum à la Belgique avait été rédigé, presque dans sa forme définitive, *dès le 26 juillet* et avait été expédié *le 29* au ministre à Bruxelles, sous pli cacheté, avec ordre de ne l'ouvrir que sur instruction nouvelle.

Ainsi, comme le note M. Kautsky, dont il faut louer la grande liberté de jugement, la bonne foi, le courage, « par le mensonge et la perfidie la guerre avait été préparée au commencement de juillet ; par le mensonge et la perfidie, elle était commencée dans les premiers jours du mois d'août. Ceci était la conséquence inévitable de cela. »

§

Nous pouvons fermer le dossier. L'affaire est jugée.

On peut objecter que ces papiers ne font qu'effleurer les origines lointaines et les causes profondes.

Eh ! oui, les rivalités économiques et politiques des Etats et jusqu'aux soins qu'ils prennent pour se garder, l'enche-

vêtrement même des intérêts et des solidarités, parfois des calculs de politique intérieure, tout concourt à rendre infinis et multiples et presque permanents les risques de conflits, et le mot est malheureusement exact, selon lequel il n'y a pas de paix entre les peuples, il n'y a que des trêves.

Mais ces trêves, malheur à qui les rompt ! C'eût été la Russie, quelques années plus tard, affirmait-on en Allemagne, avec une assurance devant laquelle on voudrait s'incliner.

Quand bien même — ce qu'il faudrait prouver — un tel projet aurait hanté des cerveaux moscovites, qui pouvait savoir si les événements et les hommes en auraient permis la réalisation ? Sir Edward Grey, le danger passé, était prêt — il l'avait dit — à s'opposer, si le cas se présentait, à une Russie agressive. En ce qui concerne la France, ajoutait-il, il n'était pas probable qu'elle le devînt. Mieux encore. Il s'était donné pour tâche d'aboutir à une sorte d'entente entre les puissances. Il avait confiance que la paix eût été ainsi assurée pour longtemps.

Ce ne sera pas sur un avenir problématique que nous fonderons notre jugement. Ce ne sera pas davantage sur un passé récent, dont, au reste, l'étude montrerait la politique de l'Allemagne impériale comme singulièrement dangereuse pour la tranquillité du monde (1). La guerre évitée maintes fois et la dernière en 1913, dans des circonstances identiques, l'aurait été de même en 1914, si Guillaume II et ses conseillers l'avaient voulu. Ce sera leur crime inexpiable de ne l'avoir pas voulu.

§

Nous ne saurions nous flatter d'avoir découvert dans les documents que nous venons d'analyser la vérité absolue. Ces recueils, — les éditeurs eux-mêmes attirent sur ce point notre attention, — ne contiennent pas et ne pouvaient pas contenir tout ce qui a été discuté entre les personnages in-

(1) Voir notamment à ce sujet Kautsky et Fr.-W. Fœrster (*op. cit.*), pour n'invoquer que des auteurs allemands.

téressés. Bien des pensées sont restées secrètes et les conversations ne sont pas toutes couchées sur le papier.

Et puis, pour étudier dans son ampleur le problème, il faudrait puiser à d'autres sources, confronter les pièces d'archives des différents pays, les souvenirs des hommes d'Etat. Sans doute trouverait-on ainsi contre les mêmes personnages des preuves d'une responsabilité plus large encore.

Celle qui apparaît dans les documents allemands et autrichiens, auxquels nous avons volontairement borné notre examen, est déjà suffisamment lourde et elle est suffisamment manifeste pour être admise enfin — selon l'expression même de Kautsky — « sans conditions ni réserves ».

GUSTAVE HIRSCHFELD.

LA VUE DE L'AVENIR
LE FUTUR PRÉSENT
ET LE PARADOXE DU TEMPS

—

Le calcul des événements célestes futurs est familier aux astronomes. Lors de l'Exposition universelle de 1900, on m'avait prié de calculer pour le vingtième siècle, dont l'aurore s'annonçait, toutes les éclipses de soleil qui seront visibles à Paris, de l'année 1901 à l'année 2.000, et j'ai publié ce calcul au *Bulletin de la Société astronomique de France*, de novembre 1899. Il y en a 43, dont deux totales pour les environs de la capitale, celles du 17 avril 1912, et du 11 août 1999. J'ai donné les éléments essentiels de chacune de ces 43 éclipses, avec la figure montrant la phase calculée. Nous savons ainsi que le 11 août 1999 à 10 heures, 28 minutes, le soleil, étant à 41 degrés de hauteur, sera totalement éclipsé pendant 2 minutes 18 secondes, et que la zone de totalité passera au nord de Paris. Nous savons aussi que le prochain passage de Vénus devant le Soleil aura lieu le 7 juin 2004, à 21 heures 0 minute 44 secondes. Ce n'est pas de cette prévision des mouvements automatiques des astres que je veux parler ici, mais de celle des événements humains dans lesquels la volonté joue un rôle et auxquels notre conviction du libre arbitre est associée.

Cette conviction est-elle illusoire? Sommes-nous libres d'agir ? Sommes-nous responsables de nos actions ? Si nous voyons actuellement un fait qui n'existe pas encore, mais qui se produira dans plusieurs heures, dans plusieurs jours,

dans plusieurs mois, dans plusieurs années, devons-nous en conclure que ce fait est fatal, inévitable ?

Si ce fait est présent pour celui qui le voit, devons-nous en conclure aussi que l'avenir soit présent. Alors, qu'est-ce que le temps ?

En décrivant l'éclipse du 11 août 1999 nous disons : « La Lune entame le bord du Soleil à 9 heures 10 minutes, arrive au point central à 10 heures 28 minutes, et sort du disque à 11 heures 51 minutes », nous employons le verbe au *présent*. Toutefois, c'est le futur pour nous, et même nous serons morts. Mais cela n'a aucune importance. Le calcul se spécifie au présent. Or, il en est de même pour les événements humains vus d'avance. Par exemple : « Le 7 août 1812 la bataille de la Moskova a ouvert à Napoléon la route de Moscou, le général Toutchkoff a été tué à cette bataille près de Borodino » ; les verbes sont écrits aujourd'hui au passé ; au moment de ces actions, ils auraient été mis au présent ; un prophète les annonçant d'avance les aurait écrits au futur. Mais le passé, le présent et le futur se confondent dans la vue des événements, et tout est présent dans cette vue.

Trois mois avant l'entrée des Français en Russie, la comtesse Toutchkoff avait entendu en rêve cette phrase très nette dite par son père : *Ton bonheur est fini, ton mari est tombé à Borodino.* Le même rêve se renouvela une seconde et une troisième fois. Ni le général Toutchkoff, ni sa femme ne connaissaient cet endroit.

Quelque peu intrigués, ils cherchèrent, le matin suivant, par curiosité, sur la carte de Russie, et finirent par trouver cette rivière et ce village. Naturellement, ils ne crurent pas un mot de ce rêve incompréhensible.

Or, c'était là une prémonition qui s'est exactement réalisée. Elle m'a été rapportée par Frédéric Passy, qui, un beau jour de janvier 1911, était monté jusqu'à l'Observatoire en revenant de l'Institut, et avait vaillamment gravi mes cinq étages, malgré ses 89 ans. Quoique ne pouvant concilier les

prémonitions avec sa conviction du libre arbitre, il avait tenu à me la signaler par acquit de conscience, étant sûr de la sincérité et du jugement scrupuleux de l'écrivain qui la rapporte, le quaker Etienne de Grelley.

La comtesse Toutchkoff, chez laquelle il avait été reçu, portait le deuil de son mari et restait profondément frappée.

Notre premier mouvement est de penser que ce n'est pas vrai, que c'est là une histoire inventée après-coup. Or ici cette interprétation est impossible, la veuve ayant gardé toute sa vie l'impression ineffaçable de cet étrange avertissement.

Eh bien ! si cette mort a vraiment été annoncée, en termes formels et précis, plusieurs mois d'avance, elle devait donc inévitablement arriver, la bataille de la Moskova devait être livrée... et Napoléon n'est pas responsable de la guerre de Russie (??)

Si cette annonce d'un événement futur était unique dans son genre, nous aurions toutes les peines du monde à en admettre l'authenticité, malgré les garanties spéciales dont elle est entourée, et nous l'attribuerions sans doute à un arrangement mental fait après-coup.

Mais elle est loin d'être unique. Pour ma part, j'en connais plus d'un cent, tout aussi précises. En voici une qui n'a pas l'allure dramatique et historique de la précédente, qui se rapporte à un détail assez banal, mais qui n'est pas moins caractéristique. Elle nous a été présentée par Schopenhauer à l'appui de ses convictions sur la rigoureuse nécessité de ce qui arrive.

Or, un matin, il lui arrive, par un faux mouvement, de renverser son encrier ; l'encre roule de son bureau sur le plancher. La servante venue à son coup de sonnette se met à laver le plancher et lui dit : « Comme c'est curieux ! j'ai rêvé cette nuit que j'enlevais ces taches d'encre sur ce plancher. » — « Ce n'est pas vrai », réplique le maître. — « Comment, ce n'est pas vrai ! L'autre servante peut vous

le dire, car elle couche avec moi et je le lui ai raconté. » L'autre servante arrivant, sur ces entrefaites, le maître lui posa la question à brûle pourpoint et en reçut la confirmation exacte. Pour Schopenhauer, la prémonition ne peut laisser aucun doute.

Ces vues de l'avenir sont beaucoup plus nombreuses qu'on serait porté à le croire. L'une des plus authentiques et des plus célèbres est celle dont l'observation a été faite par le Dr Alphonse Teste sur une certaine dame qu'il magnétisait et dont la lucidité était parfois stupéfiante. Pendant l'une des expériences d'hypnotisme, elle annonça : 1° qu'elle était enceinte de quinze jours ; 2° qu'elle n'accoucherait pas à terme ; 3° que le mardi suivant elle aura peur de quelque chose et fera une chute dont résultera une fausse couche, 4° que toutes les précautions que l'on prendra ce jour-là pour éviter l'accident, ne pourront pas l'empêcher. En effet, ainsi prévenus, le mari et le docteur s'arrangent pour être là à cette date, toute la journée, et ne perdent pas de vue d'une minute la dame intéressante à observer. A un certain moment, un peu étonnée de cette persistance remarquée par elle, et dont ils riaient eux-mêmes, elle finit par dire à son mari qu'elle doit aller aux cabinets ; son mari veut l'y conduire ; elle ouvre la porte, pousse un cri, et tombe : un rat lui avait fait peur ! L'accident annoncé se produisit.

Il n'est pas douteux qu'en certaines circonstances un fait à venir a été vu avec exactitude, avec précision. L'un des exemples les plus curieux n'est-il pas encore l'annonce, trois heures avant le scrutin, de l'élection de Casimir-Périer, le 27 juin 1894, comme Président de la République, annonce entendue à Lyon, tandis que le vote allait se faire à Versailles et précisée avec son chiffre même (451 voix) au Dr Gallet, alors étudiant en médecine, ne s'occupant pas de politique, travaillant tranquillement dans sa chambre, et attestée par ses trois compagnons d'études, le Dr Varay, le Dr Bouchet et le pharmacien Deborne ? Trois heures avant le scrutin, ce nom et ce chiffre ont été vus.

Ces faits sont connus et admis et ne sont, me semble-t-il, niés par personne. En voici un autre :

Un certain été, l'une de mes sœurs était allée, avec son mari et ses enfants, habiter la petite ville de Nogent (Haute-Marne) ; mon père les avait accompagnés et ma mère était restée à Paris. Tous les enfants étaient en bonne santé, et l'on n'avait aucune inquiétude sur eux. Ma mère rêve qu'elle reçoit de mon père une lettre dans laquelle elle lit cette phrase : « Je suis le messager d'une triste nouvelle, le petit Henri vient de mourir presque sans être malade, à la suite de convulsions. » Ma mère, en s'éveillant, se dit : « Ce n'est qu'un rêve, tout songe, tout mensonge. » Huit jours après, une lettre de mon père *portait exactement la même phrase*. Ma sœur désolée venait de perdre son dernier né à la suite de convulsions. Une pareille fin ne pouvait être imaginée en aucune façon. Cet enfant était admirablement constitué. Il était né, à Paris, le 29 janvier 1869, il a été emporté par cette crise le 9 juin de la même année.

Ce ne sont pas là des racontars, des anecdotes, des récits imaginaires : ce sont des observations personnelles, rapportées de première main, observations qui sont loin d'être uniques, exceptionnelles, et qui ont leurs similaires. Ainsi, de même que ma mère a lu en rêve une phrase reçue de mon père huit jours après ; de même une jeune fille russe, Lolla, rêva qu'elle voyait entrer dans sa chambre sa mère qui lui cria : « Lolla, n'aie pas peur, le feu est à la grange. » Et la nuit suivante elle fut brusquement réveillée par sa mère qui pénétrant dans sa chambre lui cria : « Lolla, n'aie pas peur, le feu est à la grange », exactement les paroles entendues en rêve.

La veuve du général Touchkoff, Schopenhauer, le Dr Teste, le Dr Gallet, ma mère, la jeune fille russe mettent là sous nos yeux six observations positives, précises, certaines, indiscutables, établissant que dans ces circonstances l'avenir a été vu.

L'observation que voici n'est pas moins certaine. Elle m'a

été adressée par M. Régnier, le père de notre charmante artiste Marthe Régnier :

C'était en 1869, au moment du plébiscite ; une nuit j'ai eu un rêve, pour mieux dire : un cauchemar terrible.

Dans ce cauchemar, je me voyais soldat, nous avions la guerre, je ressentais tous les besoins de la vie militaire : la marche, la faim, la soif ; j'entendais les commandements, la fusillade, le bruit du canon, je voyais tomber des morts et des blessés à mes côtés, entendant leurs cris.

Tout à coup, je me trouvais dans un pays, dans un village où nous dûmes soutenir une attaque terrible de l'ennemi, et c'étaient des Prussiens, des Bavarois et des cavaliers (dragons badois). — Notez bien que jamais je n'avais vu de ces uniformes, qu'il n'était nullement question de guerre. — A un certain moment, je vis un de nos officiers monter dans le clocher du village, muni d'une jumelle, pour se rendre compte des mouvements de l'ennemi, puis redescendre, nous former en colonne d'attaque, faire sonner la charge et nous lancer en avant au pas de course, à la baïonnette, sur une batterie prussienne. A ce moment de mon rêve, étant aux prises corps à corps avec les artilleurs de cette batterie, je vis l'un d'eux me porter un coup de sabre sur la tête, tellement formidable, qu'il me la sépara en deux. C'est alors que je m'éveillai, sur ma descente de lit : je ressentais une forte douleur à la tête. En tombant de mon lit, je m'étais heurté la tête sur un petit poêle qui me servait de table.

Eh bien ! le 6 octobre 1870, ce rêve a été réalisé : village, école, mairie, église ; notre commandant montant au clocher pour se rendre compte des positions de l'ennemi, redescendant, et au son de charge, nous jetant à la baïonnette sur les pièces prussiennes. Dans mon rêve, à ce même moment, j'avais eu la tête fendue d'un coup de sabre ! Ici, dans la réalité, je l'attendais ; mais je n'ai reçu qu'un coup d'écouvillon (peut-être destiné à la tête), qui, par suite d'une parade, vint me frapper à la cuisse droite.

A. RÉGNIER

Ancien sergent major de la compagnie
des francs-tireurs de Neuilly-sur-Seine.

J'ai connu l'auteur de cette lettre, et la fidélité de sa mé-

moire ne me paraît pas plus douteuse qu'à lui-même, car c'est cette précision qui l'a frappé.

La relation suivante présente plus d'une analogie avec la précédente, et son auteur, qui m'est également connu personnellement, offre aussi toutes les garanties d'une absolue sincérité :

En 1911, je fis un rêve qui me transporta dans un paysage dont l'aspect me frappa vivement. Sur une petite éminence, aux molles courbes couvertes de fraîches prairies, je voyais un grand bâtiment d'aspect médiéval, moitié gentilhommière, moitié ferme fortifiée. De grands murs entouraient la construction de leur ceinture ininterrompue et patinée par les autans. Quatre tours massives et peu élevées en flanquaient les angles. Devant la partie principale et dans la prairie, coulait un joli ruisseau aux eaux limpides et babillardes. Des hommes, des soldats plutôt, y puisaient de l'eau. D'autres allumaient des feux, non loin de faisceaux de fusils rangés le long des murs? Ces hommes étaient revêtus d'un bizarre uniforme bleu pâle que je ne connaissais pas, et portaient un casque qui me paraissait de forme étrange. Je me voyais vêtu moi-même d'un uniforme d'officier et donnais des ordres pour le cantonnement. Par un de ces phénomènes que beaucoup de personnes ont éprouvés, je pensais, tout en vaquant à ces occupations : « Quelle drôle de situation ! Pourquoi suis-je ici, et dans ce costume ? » Ce rêve m'ayant laissé une impression nette et précise, j'en restai frappé surtout par cette situation absurde de me voir officier dans une armée inconnue.

Dans la journée, je parlai à mes proches de ce rêve et des soldats bleus qui l'animaient. Puis je n'y pensai plus. Or la guerre qui bouleversa tant d'existences, fit de moi, après une série d'avatars, un lieutenant d'infanterie. Mon régiment se trouvait, en 1918, au repos à l'arrière-front dans l'Aube, j'y conduisais mes recrues de la classe 1919.

Depuis le petit jour, le bataillon marchait. La chaleur se faisait durement sentir à mes pauvres bleuets. Le nuage de poussière soulevé sur la route par les milliers de pieds alourdis, ne me permettait pas de voir où nous étions. Je reçus l'ordre de faire la grande halte sous les murs « du château » qui se trouvait, me dit le fourrier, à deux cents mètres sur la droite. Après avoir

donné des instructions aux chefs de section, j'allai rejoindre le chef de bataillon. Quelques minutes après, je retrouvai ma compagnie au détour de l'allée de peupliers qui me masquait le château. Le paysage apparu, après le dernier arbre interposé, me frappa immédiatement. C'était la prairie en pente douce, toute parée des fleurs que juin répand partout ; les murs et les tours, tout était exactement semblable à ce que j'avais vu, sept ans auparavant, dans mon rêve. Il manquait cependant le joli et bruyant ruisseau et la porte monumentale. Comme je constatais cette différence, un adjudant vint me demander « où la corvée devait aller prendre de l'eau ». « Mais, au ruisseau », répondis-je en riant. Le sous-officier me regardait étonné. J'ajoutai : « Oui ! s'il n'est pas de ce côté, il est, pour sûr, de l'autre côté de la construction. Venez avec moi. »

Ayant doublé la tour de l'angle nord, j'aperçus, sans étonnement, le gai ruisseau courant sur les pierres moussues et, vers le milieu du mur, la grande porte, telle que je l'avais vue, en rêve, avec ses piliers de vieilles briques. Les deux sections de tête avaient déjà résolu le problème de l'eau, les faisceaux étaient formés au pied des murs à l'ombre desquels beaucoup de mes hommes goûtaient déjà le repos tant désiré.

Le tableau ainsi formé était celui du rêve en 1911.

A. SAUREL.

Comme on objecte toujours que ces rêves ne sont racontés qu'après leur réalisation, ce qui d'ailleurs s'explique naturellement, parce que c'est cette réalisation qui est frappante, j'ai demandé aux témoins de ce rêve quels étaient leurs souvenirs exacts, les voici :

Attestation de Mme Saurel.

Je me souviens que mon mari m'avait parlé de ce rêve, dont les détails précis l'avaient frappé, à l'époque où il l'éprouva.

1er septembre 1919.

HÉLÈNE SAUREL.

Attestation de M. Saurel, père:

Je déclare que mon fils Alfred Saurel, à l'époque où il fit ce rêve, m'en raconta les détails, et le récit qu'il en fit est absolument exact.

4 septembre 1919.

SAUREL.

J'ai sous les yeux plus de cent vues prémonitoires analogues à celles que l'on vient de lire, témoignant que l'avenir a été vu et que ces vues antérieures se rapportent à des faits quelconques, graves ou indifférents, aux faits habituels de la vie quotidienne. On voit le futur comme on voit le présent ou le passé, ni plus, ni moins. Certains philosophes métaphysiciens ont prétendu expliquer ce « déjà vu » par une fausse mémoire instantanée (Ribot), par le double hémisphère cérébral (Wigan), d'autres spécialistes du rêve (Yve Delage) ne l'admettent pas, etc... mais toutes les hypothèses n'empêchent par la réalité. Le « déjà vu » antérieurement est un fait irrécusable. Voici encore un autre exemple : Un observateur m'écrivait en 1899 :

En 1868 (j'avais alors 17 ans) j'étais employé chez mon oncle, établi épicier, 32, rue Saint-Roch. Un matin, sous l'impression d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit, il me raconta que dans ce rêve il était sur le pas de sa porte, lorsque, ses regards se portant dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il en voit déboucher un omnibus de ville de la Compagnie des Chemins de fer du Nord qui s'arrête devant la porte de son magasin. Sa mère en descend et l'omnibus continue sa route, emportant une autre dame qui était dans la voiture avec ma grand'mère, laquelle dame, vêtue de noir, tenait un panier sur ses genoux. Tous les deux, nous nous amusions de ce rêve si peu en rapport avec la réalité, car *jamais* ma grand'mère ne s'était aventurée à venir seule de la gare du Nord jusqu'à la rue Saint-Roch. Habitant près de Beauvais, lorsqu'elle voulait venir passer quelque temps chez ses enfants, à Paris, elle écrivait de préférence à mon oncle, qui était celui qu'elle affectionnait le plus, et il allait la chercher à la gare, d'où il la ramenait *en fiacre* invariablement. Or ce jour-là, dans l'après-midi, comme mon oncle regardait les passants sur le pas de sa porte, ses yeux se portent machinalement vers le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il voit tourner un omnibus de chemin de fer du Nord, qui vient s'arrêter devant son magasin. Dans cet omnibus, il y avait deux dames, dont l'une était ma grand'mère qui en descend, et la voiture continue sa route emportant l'autre dame telle qu'il l'avait vue en rêve, c'est-à-dire vêtue de noir et tenant son panier sur ses genoux.

Jugez de la stupéfaction générale ! Ma grand'mère croyant nous faire une surprise, et mon oncle lui racontant son rêve ! D'après ce que vous avez écrit sur la téléphatie, je suppose que ma grand'mère, dans un moment d'insomnie, aura pris la détermination subite de partir pour Paris le jour même, avec la résolution de ne prévenir personne, et une fois arrivée à la gare du Nord de prendre une voiture comme elle l'avait vu faire si souvent, et cela, pour jouir de la surprise de son fils.

C'est, sans doute, à ce moment précis que mon oncle aura eu son rêve.

PAUL LEROUX.
Le Neubourg (Eure).

Toutes ces observations concordent pour nous montrer que l'avenir est vu. Il y a des incrédules, il y a des négateurs de tous ces faits. Cette incrédulité, ces négations, n'ont aucune importance.

Pour moi, ces narrations ne font aucun doute, car je connais, j'étudie ces vues prémonitoires depuis l'année 1870. J'ai rapporté à ce propos dans l'*Inconnu* (p. 562) la lettre que m'a adressée la princesse Carolath le 5 mars de cette année-là, me signalant sa vue, deux ans d'avance, de l'appartement habité par elle dans un château de Hongrie, — et 85 observations analogues.

Nous en avons eu bien d'autres depuis sous les yeux.

Charles Richet signale deux cas de vue de l'avenir fort curieux, constatés par lui-même (*Traité de Métapsychique*, p. 461). Dans une expérience avec une jeune hypnotisée du nom d'Alice, celle-ci lui annonça les deux faits de prémonition tout à fait remarquables que voici :

Le 10 décembre 1886, elle me parla de quelqu'un qui sera malade avant peu et gravement malade: « Est-ce un de mes enfants, un de mes proches, un de mes amis ? — Non ! non, mais ne traitez pas cela légèrement, cela vous donnera beaucoup d'ennuis..... ce n'est ni un de vos proches, ni un de vos amis, ni une femme, ni un enfant. » Elle ajouta ces paroles que, rentré chez moi, je transcrivis fidèlement : « Il y aura des frissons, une fièvre assez forte, avec des tremblements, des étouffements, des frémisse-

ments de fièvres, comme des coliques dans le ventre (et avec les mains, elle indique les reins) sa fièvre se déclarera, sans souffrances, et il y aura un abattement, une lassitude extrême : la tête sera prise. »

Huit jours après, vers le 18 décembre, mon collègue Eugène Yung, qu'Alice ne connaît absolument pas, directeur de la *Revue Bleue*, associée à la *Revue Scientifique* (dont Ch. Richet était alors directeur) est pris,malgré une bonne santé apparente, de fièvre, de frissons, coliques néphrétiques, dues à un abcès des reins. Sa maladie fait des progrès rapides. L'infection urinaire survient, puis les douleurs disparaissent par suite du coma urémique (la tête sera prise, avait dit Alice).

La mort de M. Yung m'a causé beaucoup d'ennuis. J'ai eu de très gros soucis dus à la mort inopinée de mon éminent collègue. Ma position comme directeur de la *Revue Scientifique* a été sur le point d'être compromise.

L'autre prémonition est plus extraordinaire encore. La voici, également, d'après le récit de Richet :

J'avais coutume de la laisser quelques heures en sommeil hypnotique, elle restait ainsi absolument immobile. Il m'a semblé qu'alors, quand je revenais deux ou trois heures après, la clairvoyance était plus développée. Or ce jour-là elle me dit, quand je revins, que quelque chose de grave va se passer: « Vous allez avoir une colère, une colère très violente, extrêmement violente. Il y a des gens là et là », et elle indique avec la main comme s'il y avait trois ou quatre personnes tout autour de moi... Cela ne m'émeut guère, car je n'ai pas l'habitude de me mettre en colère, mais elle insiste, elle insiste tant, elle est tellement troublée que je suis forcé de la réveiller.

Il était 14 heures, mercredi.

Or, ce même jour, à 18 heures, je vais aux buraux de la *Revue Scientifique*, 111, boul. Saint-Germain, pour corriger les épreuves avec le Dr Héricourt, secrétaire, Henri Ferrari, directeur de la *Revue bleue*, était là aussi, à corriger ses épreuves. Et nous étions là, tous les trois, attentifs à ce travail absorbant, quand arrive un des collaborateurs de la Revue (lequel par parenthèse est devenu mon confrère). Il nous regarde, un peu étonné. Je lui dis : « Accordez-nous quelques minutes, nous aurons bientôt

fini. » Il se promène en long et en large pendant que nous corrigeons nos épreuves. Alors, je ne sais quelle étrange, quelle invraisemblable lubie lui passe par la tête, il se campe devant Henri Ferrari, il lui dit : « Vous me faites l'effet d'un roitelet, et vous savez que je me f... de vous. »

Je vois M. Ferrari, muet, stupéfié, ne comprenant pas. Alors une colère furieuse me prend, et frappant la table je dis à X... « Et vous, vous n'êtes que le dernier des voyous. Sortez! » — Je vais à la porte et je l'ouvre.

Le soir, X... m'envoyait une lettre où il me proposait un duel (c'est la seule provocation à un duel que j'ai eue). Bien entendu, j'ai laissé sa lettre sans réponse, et à quelques années de là nos relations ont repris, excellentes.

Ce qui importe, ce n'est pas cette médiocre et absurde histoire, c'est ce fait curieux d'un événement invraisemblable, ayant provoqué en moi une très légitime et très violente colère (une des plus légitimes et des plus violentes que j'aie eues dans ma longue vie), colère que 4 heures auparavant Alice m'avait annoncé, en me désignant du doigt, deux, trois, quatre personnes autour de moi.

A ce propos, Charles Richet ajoute qu'avec des médiums puissants on observe des phénomènes singuliers, presque unique, et il cite le suivant dont il avoue ne pas connaître d'analogue :

Dans une séance qui avait lieu à Paris chez Flammarion, je tenais la main droite d'Eusapia, et Flammarion tenait la main gauche. A diverses reprises avec ma main droite je percevais derrière le rideau la main forte et résistante de « John ». Alors je dis à Eusapia : « Je vais piquer cette main pour savoir si c'est bien réellement une main vivante. » Il y avait une demi lumière ; on me passa une épingle. Aussitôt prenant cette épingle dans ma main droite, je pique la main de John à travers le rideau. Alors, soudain, je sens à mon épaule gauche, traversant mes vêtements, comme une épingle qui s'enfonce et va jusqu'à ma peau, en la piquant réellement, sans me faire grand mal, mais pourtant avec assez de force pour que j'aie été contraint de m'arrêter : j'ai dû cesser de piquer à travers le rideau la main fluidique hypothétique de « John ». La piqûre que je sentais à l'épaule n'était nul-

lement une hypothèse. Evidemment, il faut s'abstenir de toute tentative d'explication.

La prédiction à bref délai qui vient d'être rapportée par Richet sur son sujet en état d'hypnose rappelle celle qui a été signalée par le Dr Foissac à propos de Mlle Lenormand. Il s'agit du fameux commandant du fort de Vincennes Daumesnil, et d'un fait arrivé pendant sa jeunesse. Voici l'histoire rapportée par le Dr Foissac (*la Chance et la Destinée*, Paris, 1876, p. 649) :

Madame la Baronne Daumesnil m'a raconté qu'étant adjudant aux guides, caserné au petit Luxembourg, Pierre Daumesnil avait eu la fantaisie de consulter Mlle Lenormand, qui à cette époque était dans sa plus grande vogue : A peine la devineresse eut-elle étalé son jeu de cartes, qu'elle s'écria : *Ah ! mon Dieu quel malheur ! Aujourd'hui même vous allez vous battre en duel et tuer un homme !* Daumesnil, n'ayant aucune affaire d'honneur engagée, ne fit que rire de l'invraisemblance de cette prédiction; mais Mlle Lenormand persista à soutenir qu'elle ne se trompait pas et que ce funeste événement allait s'accomplir. Le jeune adjudant la quitta, parfaitement incrédule et, entendant sonner l'appel, partit pour le petit Luxembourg. C'était en pleine nuit. Arrivé au milieu de la rue Garancière, un officier de la ligne qui était violemment jaloux des corps d'élite, lui barre le passage et le provoque à se battre avec lui sur l'heure. Le courage à toute épreuve de Daumesnil était connu. En Egypte, on l'appelait *le Brave* ; Napoléon disait de lui : « Quel soldat ! » Mais songeant à la prédiction de Mlle Lenormand, il prétexte qu'il ne peut se battre aujourd'hui, que l'appel étant sonné il faut qu'il rentre au Corps ? L'officier n'accepte ni excuse, ni délai. Malheureux ! lui crie Daumesnil, si je me bats, je te tuerai ! L'officier l'injuriant, lui déclare qu'il ne passera pas sans se battre. Daumesnil est obligé de se défendre, de mettre l'épée à la main, et malgré toutes les précautions, il tue son adversaire.

Ces constatations précises, si variées, suffisent amplement, me semble-t-il, pour autoriser l'esprit le plus sévère et le plus difficile à affirmer avec une certitude absolue et sans réplique possible que *l'avenir peut être vu*. Je pourrais faci-

lement en mettre ici dix fois plus sous les yeux du lecteur, vingt fois plus, et davantage, car j'ai composé tout un volume (encore inédit) rassemblant ces preuves ; mais ceci me paraît plus que suffisant.

Si les événements futurs qui n'existent pas encore peuvent êtres vus, qu'est-ce que le temps ?

Notre impression est que l'avenir est présent, et que « le Temps n'existe pas ».

Cependant, vous êtes sûr que votre père vous a précédé dans la vie, que Napoléon Ier est antérieur à Napoléon III, Louis XIV à Louis XVI, François Ier à Henri IV, Charlemagne à Hugues-Capet, que l'empire romain a existé, et qu'avant lui l'Histoire a connu les dynasties d'Egypte, les Chaldéens et les Assyriens. L'histoire n'est pas un vain mot ; il y a des successions. Donc « le Temps existe ».

Il existe pour nos sensations humaines. Existe-t-il pour l'Absolu ?

Qu'est-ce que le passé ? Qu'est-ce que l'avenir, le présent n'étant qu'un moment fugitif ?

Dans un livre qui n'a pas cessé d'être lu depuis 1522 ans (*Confessions* de saint Augustin, écrites en l'an 400) cette question du temps a été posée et discutée comme nous le faisons aujourd'hui :

Qu'est-ce que le Temps ? écrit saint Augustin (*Confessions*, XI, 14). Si personne ne me le demande, je le sais ; si je veux l'expliquer, je ne sais plus. Cependant j'affirme avec assurance que si rien ne se passait, il n'y aurait pas de temps passé, que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps futur, et que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. Comment donc ces deux espèces de temps, le passé et le futur, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que le futur n'est pas encore ? Mais si le présent était toujours présent et ne devenait pas passé, il ne serait plus le temps et serait l'éternité.

Le savant évêque d'Hippone se demande ici « ce que pouvait faire le bon Dieu avant de créer le ciel et la terre » et se défend de voir une plaisanterie dans cette question.

Sa réponse est qu'il ne faisait rien et que le temps n'existait pas, attendu que le temps a été créé par la mesure du mouvement des astres. Il est bien certain, en effet, que s'il n'y avait *rien*, le temps n'existerait pas. Cependant l'espace existerait, car le vide, avec rien, serait encore de l'espace où l'on peut supposer que quelque chose pourrait être placé. Mais n'entamons pas ici cette discussion. Restons dans notre sujet du paradoxe du temps, et de la vue de l'avenir.

§

Etant admis, étant prouvé, que l'avenir peut être vu, comment concilier ce fait avec notre sensation intime de liberté, de responsabilité, de libre arbitre? Tout en limitant considérablement cette liberté, tout en réduisant l'exercice de notre volonté à un minimum, vous savez avec certitude que vous pourrez en ce moment faire les gestes qui vous plairont, lever le bras, cligner de l'œil, ouvrir la bouche, tirer la langue. Ceci est une certitude. Nous sommes doués d'une liberté, conditionnée tant que l'on voudra, mais réelle; nous agissons plus ou moins, mais nous agissons. Nous sommes artisans de notre propre destinée, nos actes exercent une direction sur les événements, et même les constituent en partie.

La meilleure preuve que nous ayons encore de notre liberté, de nos facultés de libre choix, de déterminations conscientes, ne réside-t-elle pas dans le sentiment intime, absolu, que nous en possédons, contre lequel nul sophisme ne peut prévaloir? Vous sentez fort bien que vous pouvez faire le geste qui vous plaît. On a beau vous dire que le caprice de lever le doigt, par exemple, est précédé par une série d'idées antérieures, ce caprice même est réel et vient uniquement de notre esprit doué de liberté mentale.

L'avenir est terminé par les circontances, y compris la liberté humaine. La personnalité humaine fait partie des causes en action dans la marche des événements terrestres.

Je ne peux que répéter ici ce que j'ai déjà écrit à propos de cette difficulté.

Il y a ici une distinction extrêmement subtile à faire pour ne pas confondre l'enchaînement inévitable des événements avec le fatalisme. Ce qui arrive n'est pas fatal, quoiqu'il soit la suite nécessaire des causes. Un homme reçoit un coup de poing dans le dos par un passant pressé au milieu d'une foule : il aurait pu ne pas sortir de chez lui ce jour-là, ou ne pas prendre cette direction, et l'agresseur de son dos aurait pu n'être pas là lui-même. Les choses se seraient passées autrement, voilà tout, et l'événement aurait été autre : une vision prémonitoire aurait vu tout de même ce qui serait arrivé, sans que cette vue antérieure prouvât pour cela l'absence du libre arbitre chez les acteurs. Nous coopérons à la marche des événements. Nous agissons, et l'avenir est fait de nos actions consécutives.

Ce n'est pas là du fatalisme. C'est même l'opposé. Le fatalisme est la doctrine des somnolents ; les fatalistes attendent les événements, ce qu'ils supposent devoir se produire quand même et malgré tout. Au contraire, nous travaillons, et nous coopérons à la marche des événements. Loin d'être passifs, nous sommes actifs, nous construisons nous-mêmes l'édifice de l'avenir. Le déterminisme ne doit pas être confondu avec le fatalisme. Celui-ci représente l'inertie, le premier représente l'action.

Le fatalisme, c'est l'oriental, le musulman ; le déterminisme, c'est l'Européen. Il y a un abîme entre les deux civilisations.

Nous voyons la plupart des écrivains contemporains s'imaginer que la discussion du déterminisme est une théorie philosophique d'invention moderne. Il n'en est rien. Ouvrons le tome I de la *Palingénésie philosophique* de Charles Bonnet à la page 33 (Genève, 1770), nous y lisons :

Je n'ai jamais dit, parce que je n'ai jamais pensé, que les motifs déterminent l'Ame à agir ; comme un corps en détermine un autre à se mouvoir. Le corps n'a point par lui-même d'action :

l'âme a en soi un principe d'activité. A parler exactement, les motifs ne la déterminent pas, mais elle se détermine sur la vue des motifs, et cette distinction métaphysique est importante.

Voir l'avenir est voir simplement ce qui arrivera. Ce n'est pas prévoir, c'est voir. En astronomie, nous calculons l'orbite d'une comète, par exemple, l'orbite normale, théorique, la courbe elliptique, parabolique ou hyperbolique dans l'espace. Mais il peut se faire que la comète passe dans le voisinage d'une grosse planète dont l'attraction l'influencera. Cette perturbation modifiera son cours, et notre vue de l'avenir sur la position de la comète ne sera exacte et précise que si nous tenons compte de cette influence perturbatrice.

Toutes les influences agissent dans les événements. Celle de l'homme n'est pas plus négligeable que les perturbations planétaires, quoiqu'elle jouisse d'une certaine indépendance.

Il n'est donc pas impossible de concilier notre sentiment de liberté avec la connaissance prémonitoire des événements futurs.

Comme je le disais (*La Mort et son Mystère* I, p. 328), supposons un observateur placé vers le sommet d'une montagne au pied de laquelle s'étend une vaste plaine. Il voit un homme suivre un chemin conduisant à un village, et il devine que ce voyageur se rend dans ce village pour une affaire quelconque. En quoi le fait de voir son action contredit-il la liberté de l'individu ?

Le libre arbitre de l'acteur n'est pas en contradiction avec la vue de l'observateur. La vue anticipée d'un événement n'agit pas sur cet événement. De la montagne où nous nous supposons, nous voyons, par exemple, deux trains courir à toute vitesse l'un contre l'autre, par suite d'une erreur d'aiguillage. Un désastre imminent va se produire : notre vue, notre prévision n'y sont pour rien ; le fait de voir est entièrement étranger au fait de l'événement. Cet événement peut avoir, d'a eurs, une cause humaine.

Voir les événements se déroulant dans l'avenir comme on voit ceux qui se sont déroulés dans le passé n'empêche pas les causes déterminantes d'agir, y compris la volonté humaine.

Plus d'une objection m'a été faite. M. René Sudre, par exemple, écrit que : « la vision du futur étant admise comme une vérité d'expérience, nous sommes conduits à admettre comme une vérité logique le déterminisme physique et psychologique de l'univers et il propose de reconnaître *l'éternel présent* de certains métaphysiciens. Mais je crains qu'il n'y ait là qu'une affaire de mots, car, comme nous le remarquions tout à l'heure, la succession existe, et votre père vous a incontestablement précédé dans la vie.

J'avoue que les propositions mises en avant ici sont à côté des idées généralement reçues et professées. D'une part, on enseigne le déterminisme inéluctable des événements marchant automatiquement sans aucune influence de la volonté humaine, et d'autre part on ne reconnaît pas la vue de l'avenir, parce que l'on considère ces deux ordres de choses comme inconciliables : on nie les deux. De ces négations, je pourrais citer ici cent exemples puisés dans les écrivains anciens, modernes et contemporains, ce qui me paraît inutile, mes érudits lecteurs les connaissant aussi bien que moi, depuis Cicéron jusqu'à Yves Delage, depuis les Jardins d'Académos jusqu'à l'Institut de France.

Malgré le sentiment général, je crois pouvoir affirmer que, d'une part, le libre arbitre humain agit dans la marche du monde, et que, d'autre part, l'avenir peut être vu. C'est un paradoxe, sans contredit, mais nous n'y pouvons rien.

Nous agissons même sur les événements cosmiques, car nous faisons partie des causes agissantes. Le spéculateur, qui supprime des arbres pour bâtir, agit sur l'humidité de l'air, diminue les sources, provoque les torrents. Celui qui envoie un navire traverser l'Atlantique ou le Pacifique ou seulement la Méditerranée, dérange la Lune dans son cours. Les perturbations célestes font partie de l'ordre.

Quand la Lune plane au Zénith nous pesons un peu moins que lorsqu'elle est à l'horizon. Tout se tient dans la nature. La volonté humaine, toute minuscule qu'elle est, dans l'ensemble du cosmos, a une action réelle.

Je livre aux lecteurs du *Mercure* ce double paradoxe : L'AVENIR VU et LE LIBRE ARBITRE.

Les philosophes, les moralistes voient une telle antinomie entre la connaissance de l'avenir et la liberté humaine qu'ils sacrifient, sans hésiter, la première à la seconde. C'est ce que me déclara, d'ailleurs, Frédéric Passy, lorsqu'en janvier 1911 il vint me faire connaître le rêve prémonitoire concernant le général Toutchkoff, me le signalant comme une contradiction avec les principes affirmés à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Cependant la vue de l'avenir est un fait d'observation.

Voir l'avenir, c'est voir simplement ce qui arrivera. Il arrive toujours quelque chose. Ce n'est pas fatal pour cela. Notre tempérament, notre volonté, nos caprices jouent un rôle non négligeable : voir l'avenir ne prouve pas la fatalité.

Assurément, je le répète en terminant, il y a là un paradoxe que nous devons reconnaître, me semble-t-il, comme irrésoluble dans notre condition psychique terrestre. C'est un nœud gordien que les épées des Alexandres modernes n'ont pas encore tranché.

CAMILLE FLAMMARION.

LE MOULAGE

Le sculpteur Giraud avait saisi le poignet mince de Margot pour caresser délicatement sa main potelée, aux doigts roses, effilés.

— Quelle jolie main vous avez ! dit-il. Elle mérite d'être moulée comme cette belle main de femme que vous voyez accrochée au mur.

— Vous trouvez ? fit Margot flattée. Mais comment fait-on pour mouler une main ? Ça doit être difficile ?

— Pas du tout, affirma le sculpteur. C'est simple comme bonjour... On vous met un peu de plâtre sur la main et puis... Mais c'est trop long à expliquer... Vous verrez ça, quand je vous moulerai, car vous voulez bien, n'est-ce pas ? Je tirerai un exemplaire pour vous et un autre pour moi. Ça vous fera un joli souvenir pour plus tard. Puis, c'est très original, un moulage. Vous pourrez l'accrocher au mur ou le mettre sur votre cheminée.

La jeune fille battit des mains.

— C'est une idée. Oui, je veux bien, monsieur Giraud, Maman et Nini seront épatées. Et les voisines donc, et mes petites amies !.. Mais est-ce que ça fait mal ?

— Pas plus que de se faire photographier... Voyons, êtes-vous libre cet après-midi ? Vous pourriez venir à deux heures. Une demi-heure après, tout sera fini.

— Justement, je n'ai pas séance cet après-midi. C'est donc entendu pour deux heures.

Aussitôt rentrée au logis, Margot conta l'affaire à sa mère et à sa jeune sœur. Cette dernière ouvrit de grands

yeux et se montra aussi « épatée » que pouvait le désirer son aînée. Mais la mère, brave femme à l'esprit simple,— depuis la mort de son mari, elle faisait des ménages, — ne s'emballa pas aussi vite. Elle objecta :

— Mais ça fait peut-être mal d'avoir du plâtre sur la main ? J'ai connu une femme à qui on avait mis la jambe dans le plâtre. Elle se plaignait beaucoup et autant que je me rappelle, il lui a fallu rester sans bouger pendant quinze jours.

— Ce n'est pas la même chose pour moi, répliqua sa fille. Le sculpteur m'a dit que ce serait fini dans une demi-heure. Ainsi, tu vois...

Malgré son air triomphant, elle n'était cependant pas trop rassurée et quand elle fut revenue chez le sculpteur ses yeux suivirent, inquiets, les préparatifs pour le moulage.

— Bien vrai, vous ne me ferez pas mal ? demanda-t-elle à nouveau. Sans ça, j'aime mieux y renoncer.

— Puisque je vous dis que non, petite sotte, répondit le sculpteur impatienté. Allez ! enlevez votre corsage et votre jupe et mettez cette blouse, de façon que je ne vous salisse pas. Ça y est-il ? Bon, donnez-moi votre bras gauche pour que je le prépare.

Docilement, le modèle tendit son bras. Après avoir trempé un pinceau dans une tasse contenant de l'huile, Giraud le promena sur toute la surface du bras et de la main, ayant bien soin d'enduire d'huile le moindre pli de chair.

— Vous n'avez que de tout petits poils, du duvet plutôt, dit-il, je ne vous ferai donc pas mal.

— Ça fait seulement mal quand on a des poils ? questionna la jeune fille.

— Oui, parce que les poils se trouvent pris dans le plâtre et quand on l'enlève les poils viennent avec. Pour éviter cela, on flambe les poils avant de mouler... Et à présent, ma fille, cherchons une jolie pose. Asseyez-

vous sur ce tabouret, appuyez votre coude sur la table et levez la main, gracieusement. Voilà qui est parfait... Je vais me dépêcher de préparer le plâtre. Reposez-vous en attendant.

Il courut prendre la bouillotte d'eau chaude qui chauffait sur le poêle, puis en versa une bonne partie dans une grande bassine où se trouvait du beau plâtre fin et blanc. Avec une spatule, il se mit à le touiller jusqu'à ce que se formât un liquide laiteux.

— Vite, vite, cria-t-il alors à Margot. Prenez la pose, je commence.

A l'aide d'un pinceau, il étala sur le bras et la main de la jeune fille une mince couche de plâtre, puis il prit du fil blanc, solide et le mit le long du bras, à partir du coude jusqu'au poignet, pour lui faire suivre ensuite le bord de la main, les bouts des doigts, du pouce, l'amenant finalement à la saignée du bras.

Après cela, il couvrit le bras d'une nouvelle couche de plâtre à laquelle succédèrent d'autres. Mais, de liquide, le plâtre était devenu de plus en plus épais, si bien qu'à la fin, le bras n'était plus qu'une grosse masse informe.

Margot, qui jusque-là n'avait rien dit et n'avait pas bougé, se mit à crier tout à coup :

— Oh ! comme c'est lourd. Et ça commence à me brûler. Finissez vite, vite.

— Si ça brûle, c'est bon signe, dit le sculpteur sans s'émouvoir. Surtout, ne bougez pas. Je vais enlever le fil.

Il tâta d'abord le plâtre qui commençait à durcir, puis enleva avec précaution le fil placé des deux côtés du bras et de la main.

— Mais dépêchez-vous donc, pleurnicha le modèle. Ça brûle comme du feu et ça fume. Vous ne voyez donc pas ?

— Vous n'allez pas pleurer comme une enfant, vous,

une fille de dix-huit ans, bougonna Giraud, un tout petit moment encore, sans ça, tout est raté. Mais ne vous tortillez pas comme ça, nom de Dieu. Je vous dis que ça va être fini.

— Je n'en peux plus, cria Margot. Ça brûle, ça brûle.

— Allons, allons, ça y est, fit le sculpteur. Je vais retirer le plâtre.

Le fil enlevé ayant partagé le moule en deux parties, Giraud saisit la partie inférieure et tira dessus. Elle vint, mais non sans faire pousser quelques cris à Margot. Ensuite, ce fut le tour de la partie supérieure, plus difficile à enlever à cause des doigts emprisonnés dans le moule. Le sculpteur les dégagea tout doucement l'un après l'autre, puis, ayant examiné le moule, il dit avec un sourire de contentement :

— Nous avons bien réussi. Regardez, on voit tous les détails, les ongles, les plis des doigts, le grain de la peau.

— Mais comme c'est drôle, remarqua la jeune fille. Tout est comme en dedans. Alors, ce n'est pas fini ?

— Bien sûr que non. Ça, ce n'est que le moule, tout y est en creux. Il me faut maintenant ajuster bien exactement les deux parties, ensuite, je les lierai solidement, je coulerai du plâtre dedans et, quand il sera pris, j'enlèverai le moule. C'est alors que j'aurai le vrai moulage.

— Et moi qui croyais pouvoir l'emporter tout de suite, fit Margot avec une moue.

— Quand vous allez chez le photographe, est-ce que vous repartez avec votre photo ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est pareil pour votre moulage. Vous l'aurez dans huit jours.

Durant ces huit jours, Margot ne parlait que de son moulage. A tout le monde, à sa mère, à sa sœur, aux voisines, aux petites amies, elle expliqua longuement ce que c'était et combien ça faisait mal quand le plâtre

se mettait à chauffer et qu'on enlevait le moule. On l'écoutait bouche bée, et chacun se déclara curieux de voir ce fameux moulage...

Mais auprès de ses camarades Estelle et Jeanne, qu'elle rencontra un jour au restaurant, la jeune fille n'eut pas le même succès.

— On voit bien que vous êtes nouvelle dans le métier, dit Estelle en éclatant de rire. Mais il n'y a pas de modèle qui ne se soit fait mouler soit un bras, soit une jambe. Seulement, c'est contre payement. Moi, du moins, je me suis toujours fait payer.

— On vous a payé et on vous a donné le moulage ? demanda Margot.

— Non, dit Jeanne. Quand un sculpteur vous paye, il garde le moulage pour lui.

— Mais moi, je veux avoir un moulage de mon bras, dit Margot. J'aime mieux ne rien toucher.

— Quelle gosse ! s'écria Estelle. Elle a du temps à perdre, hein, Jeanne ?

— Heureusement qu'elle est jeune et bien portante, répondit celle-ci. Car se faire mouler quand on a des rhumatismes par exemple, ça peut être dangereux. J'ai entendu parler d'un modèle homme qui ne pouvait plus remuer le cou après qu'on lui eût moulé le cou et les épaules.

— Oh ! fit Margot effrayée. C'est si dangereux que cela ? Pour un bras aussi ?

Estelle la rassura.

— Ce n'est rien de se faire mouler, une fois par hasard, surtout un bras. Mais ce qu'il faut exiger, c'est que l'on vous frictionne quand c'est fini, soit avec de l'eau de Cologne, soit avec du rhum, pour bien rétablir la circulation du sang.

— Moi, dit Jeanne, je ne me laisse plus mouler, parce que je trouve que cela va contre mes intérêts. Je vais vous en fournir la preuve. Pour le moulage d'une

main ou d'un pied, je touche cinq francs, mais je perds au moins quatre séances, car au lieu de me faire poser, le sculpteur travaillera d'après le moulage. Maintenant, prenons le moulage d'un bras ou d'une jambe. Le moulage soit du bras, soit de la jambe, me rapportera quinze à vingt francs, selon les sculpteurs, mais je perds une bonne dizaine de séances.

— Cependant, objecta Estelle, quand on a beaucoup de travail en hiver, on peut se faire mouler puisqu'on est sûr de placer quand même ses séances... Et gagner vingt francs en une heure, c'est appréciable.

— Sur le moment, c'est appréciable, oui, dit Jeanne. Mais vous oubliez une chose, c'est que l'artiste peut se servir plus d'une fois de votre moulage et ce sont autant de séances qui vous échappent.

— Je ne sais pas calculer comme vous, fit Estelle, indifférente. Moi, je prends ce qui se présente.

★

Le moulage lui trottait tellement dans la tête que la jeune fille trouva les huit jours interminables. Ils prirent cependant fin et elle arriva chez Giraud, le visage rayonnant de joie. Elle demanda tout de suite à voir son bras, mais le sculpteur prit un air désolé :

— Figurez-vous que je l'ai cassé. Regardez, voilà les morceaux.

Il montra une dizaine de morceaux de plâtre dans lesquels Margot reconnut des fragments de sa main et de son bras.

— Et vous avez cassé les deux exemplaires ? demanda-t-elle.

— Mais je n'en ai tiré aucun, répondit-il. Vous voyez bien que c'est là le moule. Une fois le moule cassé que voulez-vous que je fasse ?

— Ça, ce n'est pas fort, dit Margot en tapant du

pied de dépit. Eh bien, vous n'avez qu'à faire un nouveau moulage après la séance.

Mais il se récria que le temps lui manquait aujourd'hui et qu'on verrait dans quelques jours, quand il serait moins occupé.

La mort dans l'âme, la jeune fille se déshabilla pour se mettre à poser. Que dirait-elle aux petites amies et voisines qui devaient venir admirer le moulage le soir même ?

Plus de vingt fois, elle fit promettre au sculpteur, au cours de la séance, qu'il recommencerait la prochaine fois de mouler son bras. Mais à la séance suivante Giraud objecta un nouvel empêchement et il en fut ainsi pendant trois ou quatre jours, malgré les prières et les supplications du modèle.

Devant sa mauvaise volonté, le modèle songea à s'adresser à un autre sculpteur chez qui elle posait depuis peu. C'était un brave, vieux bonhomme, gentil et doux, qui ne refuserait certainement pas de lui faire plaisir. Elle n'osait cependant pas présenter tout de suite sa requête quand elle travailla à nouveau chez lui et ce n'est qu'à la fin de la séance que le courage lui vint.

— Oh ! Monsieur Thierry, dit-elle, suppliante, si vous étiez bien, bien gentil, vous me mouleriez mon bras. J'ai tellement envie d'en avoir un moulage. Vous n'auriez qu'à faire comme M. Giraud, tirer deux exemplaires, un pour vous, et un pour moi.

— Je voudrais bien vous être agréable, répondit Thierry, et cela me ferait plaisir à moi-même d'avoir un moulage de votre charmante personne, mais je n'ai pas le temps de mouler votre bras deux fois.

— Il n'est pas nécessaire de faire deux moulages, s'écria le modèle. M. Giraud n'en a fait qu'un. Il y avait un fil au milieu et le plâtre s'est partagé en deux parties. M. Giraud voulait tirer deux exemplaires, mais il a cassé le moule, c'est pourquoi je n'ai rien eu.

— Elle est bien embrouillée, votre histoire de moulage, fit Thierry en riant. Voyons, mon petit, expliquez-moi ça posément.

Quand Margot eut raconté de son mieux comment Giraud l'avait amenée à se faire mouler et de quelle façon s'était passé le moulage, le sculpteur parut indigné.

— Mais il vous a menti, cet homme. Il vous a fait un moulage qui ne peut donner qu'un seul exemplaire, car, pour avoir cet exemplaire, il faut briser le moule, c'est pourquoi on l'appelle moule à creux perdu. Quand on veut tirer plusieurs exemplaires, comme cela arrive pour des statues ou des bustes, il faut procéder tout autrement... Venez ici et regardez la tête de la Vénus de Milo ou cette tête de faune. Voyez-vous toutes ces coutures qu'il y a au front, au menton, au cou ? C'est que chacune de ces parties, le front, la joue, etc... a été moulée séparément, l'une après l'autre. Puis on les a savonnées, on les a assemblées, on les a recouvertes d'une enveloppe de plâtre qu'on appelle chape, après quoi on a coulé du plâtre dedans. Celui-ci, une fois pris, on n'a pas brisé le moule comme on a été obligé de faire pour votre moulage, mais on a retiré une à une les différentes parties. Ensuite, on n'avait qu'à recommencer, les savonner, les assembler, etc... pour avoir autant d'exemplaires qu'on désirait. Et voilà qui s'appelle un moule à bon creux. Avez-vous compris, mademoiselle ?

— Pas trop, avoua Margot, c'est bien compliqué. Mais voyons, pourquoi ne ferait-il pas la même chose avec mon bras ?

—Mais malheureuse, il faudrait au moins quatre heures. Jamais vous ne pourriez rester si longtemps sans bouger. C'est pour cela qu'on procède toujours pour le moulage d'après nature comme a fait Giraud. C'est le procédé le plus rapide, mais il ne permet de tirer qu'un seul exemplaire.

Une lueur se fit tout à coup dans l'esprit du modèle.

— Alors, les morceaux que m'a montrés Giraud, ce seraient les morceaux du moule ?

— Qu'il a dû briser pour avoir son épreuve, acheva Thierry. Au fond, cela ne m'étonne pas de lui, car il passe pour être joliment pingre... Mais avoir abusé de l'ignorance d'une débutante, voilà qui n'est vraiment pas chic.

— Ah ! le chameau, fit Margot. Il s'est fichu de moi. Mais ça ne va pas se passer comme ça, je veux qu'il me rende mon moulage, qu'il a certainement caché, ou qu'il m'en fasse un autre.

Le lendemain elle n'était pas plus tôt arrivée chez Giraud qu'elle l'accabla de reproches véhéments. Comme il cherchait à biaiser, le modèle, pour prouver sa fourberie, se lança dans des explications sur les moules à creux perdu, les moules à bon creux, les coupes, les chevilles, la chape... Malheureusement, tous ces mots s'étant embrouillés dans sa mémoire, elle dut s'arrêter bientôt, rouge et hors d'haleine, et de plus très vexée d'entendre Giraud lui rire au nez.

— Qui vous a raconté toutes ces balivernes ? demanda-t-il.

— C'est M. Thierry.

A ce nom, il changea de couleur et dit, furieux :

— Je parie que vous avez raconté les choses à votre façon, tête de linotte que vous êtes. Il doit avoir une jolie opinion de moi... Puis, pourquoi lui avoir demandé de mouler votre bras puisqu'il est entendu que je dois le faire ?

— Mais vous disiez toujours que vous n'aviez pas le temps.

— Tant que ma statuette ne sera pas finie... Elle sera finie samedi. Après la séance, je vous moulerai.

— Je ne demande pas mieux, dit Margot. Mais est-ce bien vrai que vous n'avez pas réussi le premier moulage ?

— Vous le verriez dans l'atelier. Un bras ne se cache pas comme une épingle.

— Il est peut-être dans le cabinet de débarras, insinua le modèle.

— Pensez-vous que je le laisserais dans la saleté et la poussière ? fit Giraud. Et maintenant, oust, au travail, on a assez bavardé de ce bon Dieu de moulage.



Quand on procéda, le samedi, au nouveau moulage, la jeune fille s'étonna que le sculpteur ne moulât que sa main et le poignet et non pas tout le bras comme la dernière fois.

— C'est parce que je manque de plâtre, expliqua Giraud.

— Quel dommage, soupira Margot. Ça ne fera pas aussi bien... Mais dites donc, quand ce sera fini, il faudra me masser la main avec de l'eau de Cologne ou du rhum.

— Est-elle exigeante ! ronchonna le sculpteur. Il faut la frictionner !.. Mais je n'en ai pas de l'eau de Cologne.

— Mais vous avez une pleine bouteille de rhum là, dans l'armoire. L'autre jour vous en avez offert à des amis.

— Voyez-vous, comme elle observe tout ! dit Giraud. Eh bien, je vous frictionnerai avec un peu de rhum. Mais tenez-vous donc tranquille. Le plâtre est prêt ; je vais commencer.

Margot se tint tranquille jusqu'au bout, poussant seulement de petits aïe, aïe, quand, pendant la dernière minute, sa main la brûlait et cuisait comme léchée par des flammes.

— C'est parfait, déclara le sculpteur, après avoir défait le moule. Lavez votre main avec cette éponge, puis je vous frictionnerai.

Il sortit de l'armoire la bouteille de rhum, en versa dans le creux de sa main, puis massa vigoureusement la petite main potelée de la jeune fille.

— Voilà qui fait du bien, dit-elle, mes doigts ne sont plus engourdis comme la dernière fois... Mais comme vous êtes rouge, Monsieur Giraud. Ça ne va pas ?

— J'ai eu chaud, répondit-il en s'essuyant le front. Je vais boire un petit coup de rhum pour me remettre. En désirez-vous aussi ?

— Moi, j'aimerais mieux du madère, dit Margot qui savait que l'armoire en recélait une bouteille.

— Vous allez en avoir, promit le sculpteur. Et des gâteaux avec. Lesquels aimez-vous ?

Le modèle ouvrit ses yeux tout grands d'étonnement.

— Ce que vous êtes gentil, aujourd'hui ! Du madère et des gâteaux ! .. C'est les choux à la crème que j'aime le mieux.

— Bon, fit-il, je vais aller en acheter. Mais vous me donnerez bien un baiser pour la peine ?

— En voilà deux, répondit Margot en l'embrassant sans façon sur les deux joues. Allez vite. Vous m'avez mis l'eau à la bouche.

Avant de franchir le seuil, il recommanda :

— Fermez la porte à clef et n'ouvrez à personne, sauf à moi. Je toquerai cinq fois.

Souriante, Margot ferma la porte derrière lui.

Tiens, tiens, lui aussi, cet homme toujours correct, toujours sérieux, pouvait avoir des idées folichonnes ? Qui sait, s'il n'y serait pas venu plus tôt, si elle, Margot, avait eu des manières plus provocantes. Mais se jeter au cou d'un vieux pour l'exciter, voilà une chose qui répugnait à ses dix-huit ans. Il fallait qu'on la sollicitât et encore tenait-elle à ce que l'homme ne se montrât pas trop grossier. C'est que, ayant dû subir pendant ses années d'apprentissage comme fleuriste les obscénités, les brutalités et gestes lubriques du patron ou contre-

maître qui, pour tout remerciement, lui permettaient de continuer à travailler chez eux, elle avait gardé de la haine pour les façons brutales et les mots orduriers.

En prenant le métier de modèle, bien mieux rétribué que celui de fleuriste, Margot avait espéré que, dorénavant, elle serait à l'abri de ces « sales corvées » et qu'elle pourrait se donner uniquement à son ami Jules, son camarade d'enfance. Mais pour avoir été privée si longtemps de toutes ces fanfreluches et autres tralalas, qui s'étalent, tentateurs, aux devantures des magasins, une fringale lui était venue de posséder, elle aussi, un joli sac à main, un collier en perles fausses, un jupon de soie, une chemise avec de belles dentelles.

Elle acheta, acheta, ne rapportant à la maison que bien peu d'argent, moins que sa paye d'autrefois. Et sa mère de crier qu'elle était une mauvaise fille qui gaspillait tout sans aider sa pauvre mère, qui s'esquintait à faire des ménages. Jules, lui aussi, prit ombrage de toutes ces toilettes et ce fut la rupture...

Pour pouvoir rapporter un peu plus d'argent, sans restreindre ses dépenses, la jeune fille se montra « gentille » quand quelque artiste, épris de son minois espiègle, et de son jeune corps svelte, gracieux, lui en faisait la demande d'une manière pas trop déplaisante... Et aujourd'hui comme elle se croyait sûre que Giraud lui aussi se conduirait gentiment, elle était prête à ne pas se montrer cruelle, malgré qu'il rentrait déjà dans la catégorie des « vieux » ayant dépassé la cinquantaine.

Déjà, elle rêvait à l'emploi de la pièce de dix francs qui, tout à l'heure, allait tomber dans sa bourse, lorsque la vue du cabinet de débarras ouvert changea le cours de ses idées. Voilà la première fois depuis quinze jours que ce cabinet n'était pas fermé, sans doute un oubli de la part de Giraud qui y était venu chercher du plâtre. Quelle occasion pour voir si, vraiment, le mou-

lage ne s'y trouvait pas, comme elle en avait le soupçon.

Elle entra dans le cabinet, sans le moindre scrupule, et inspecta d'un rapide coup d'œil tout ce qui s'y trouvait : un bloc de marbre, des statues, des statuettes, un baquet de terre glaise, un grand sac de plâtre et Giraud qui prétendait en manquer ! Aux murs, il y avait de nombreux moulages, des bras, des jambes, des torses, des pieds, des mains, tous couverts d'une couche de poussière. Pourtant, dans un coin, un moulage se distinguait par sa blancheur éclatante.

— Mais voilà mon bras ! dit Margot en poussant un cri. Pas d'erreur, c'est ça. C'est bien la pose que j'ai donnée. Ah ! quel chameau !

Ayant rapproché un tabouret, elle monta dessus, décrocha le moulage, puis retourna en courant dans l'atelier. Pendant un moment elle regarda le plâtre de tous les côtés, pleine d'admiration pour les jolis doigts, les fossettes aux mains. Ah ! ce que sa mère allait trouver cela beau !

Mais le difficile était de l'emporter...

Assise sur le divan, elle réfléchit. Voyons, qu'est-ce qui valait le mieux : prier gentiment le sculpteur de lui restituer son moulage ou bien lui jeter son mensonge à la tête et exiger la remise de son bien ? La seconde solution présentait bien des inconvénients. Les gâteaux, le bon vin, la pièce de dix francs, tout cela était perdu... Non, le plus sage était de se montrer gentille et profiter des bonnes dispositions du sculpteur pour lui glisser sa demande à l'oreille... Il y a des moments où un homme ne sait pas refuser...

Sa décision prise, elle fourra le moulage sous ses vêtements, puis attendit tranquillement le sculpteur qui ne tarderait pas à frapper les cinq coups convenus.

— Ah ! chic ! fit-elle, après avoir ouvert le paquet de gâteaux, il y a quatre choux à la crème et deux éclairs au chocolat ! puis des sablés. Ce que je vais me réga-

ler ! Mais vous en mangerez aussi des choux, Monsieur Giraud ?

— Non, dit-il. Moi je préfère les gâteaux secs, je n'aime pas les sucreries.

Ce fut une collation délicieuse. Sur une table recouverte d'un torchon blanc, on avait placé la bouteille de madère, les verres, les gâteaux, les cigarettes. Margot fit honneur à tout cela. Elle mangea tous les choux à la crème, ainsi que les éclairs, elle but deux verres d'excellent madère, elle fuma des cigarettes et se laissa embrasser de temps à autre par Giraud, histoire de lui faire plaisir. Celui-ci avait bu plusieurs verres et, la face cramoisie, il dit tout d'un coup en posant une pièce de cinq francs sur la table :

— Ça, c'est pour vous, si vous êtes gentille.

Au comble de l'indignation, Margot repoussa le bras qui cherchait à entourer sa taille. Comment, ce vieux bonhomme ventru, chauve, osait lui offrir cinq francs ! Mais avec cinq francs on ne pouvait rien acheter du tout !

— Allez donc sur les boulevards, dit-elle, là vous trouverez des femmes à cinq francs.

— Et les gâteaux, et le vin ! fit-il. Vous ne les comptez pas ? Puis les deux moulages que j'ai faits pour vous et qui m'ont pris tant de temps ?

— Parlons-en de ces moulages ! dit Margot, furibonde. Vous m'aviez dit que le premier était cassé. Ce n'est pas vrai. Le voilà.

Elle le tira de dessous ses vêtements et le montra à Giraud qui blémit de colère.

— Ah ! la voleuse ! dit-il. Elle m'a pris mon moulage. Voulez-vous me le rendre tout de suite ?

Mais le modèle avait grimpé sur le divan et, tenant le plâtre au-dessus de sa tête, elle cria de sa voix la plus aiguë.

— Non, je ne vous le rendrai pas. Et si vous me

touchez je crierai encore plus fort pour que les voisins entendent.

Il resta au pied du divan, hésitant. C'est qu'elle était capable de faire comme elle disait, la petite garce.

— Voyons, dit-il, cherchant un compromis, rendez-moi ce bras. Vous n'en avez pas besoin puisque, d'ici quelques jours, je vous donnerai le nouveau moulage qui sera bien mieux.

— Puisqu'il sera bien mieux, répliqua Margot, gardez-le donc pour vous. Moi, je me contenterai de celui-là.

— Mais un bras peut m'être plus utile qu'une main, plaida-t-il.

— Il fallait alors mouler aujourd'hui mon bras, comme la dernière fois, mais voilà, vous avez voulu faire des économies. C'est bien fait pour vous.

La colère s'empara à nouveau de Giraud.

— Nom de Dieu, fit-il, je ne vous laisserai pas partir avec, je le casserai plutôt.

Il chercha à attraper les jambes de Margot, mais elle avait déjà couru à l'autre bout du divan, criant de plus belle :

— Je vais me mettre à hurler, si vous me touchez.

— Chut ! fit-il en tendant l'oreille vers la porte. On dirait qu'on a frappé... Tenez, voilà qu'on recommence... Ça doit être Roussel, mon voisin. Mettez vite les verres et le vin dans l'armoire pendant que je vais ouvrir... Et ne parlez pas du moulage, on s'arrangera.

Pendant que la jeune fille débarrassait vivement la petite table, le sculpteur alla ouvrir la porte.

— Qu'est-ce qui se passe donc chez vous ? demanda une voix de basse. Vous avez égorgé notre propriétaire ?

— C'est cette petite sotte de Margot, répondit Giraud, en suivant son voisin qu'il avait fait passer dans l'atelier. Je lui ai moulé la main et au moment de retirer le plâtre, elle s'est mise à hurler.

— Vous lui avez encore moulé la main ? s'étonna

Roussel. Vous aviez déjà moulé son bras dernièrement ?

— Le moulage du bras, c'était pour moi, intervint Margot. Tenez, le voilà, ce moulage, je l'emporte aujourd'hui... Vous ne pourriez pas me donner un bout de papier Monsieur Giraud, pour l'envelopper ?

Furieux d'être obligé de céder, il lui lança un coup d'œil assassin.

— Vous n'avez pas besoin de papier, emportez-le donc comme ça.

Et Margot partit avec son moulage qui fut admiré le soir même par sa mère, sa sœur, les voisines et les petites amies.

ALICE MICHEL.

UN SOIR A PAU

—

In memoriam P.-J. Toulet.

Peut-être ne me souviendrai-je
plus tard ni de ce brouillard blond
noyant la place de Gramont,
ni dans ce silence de neige
des vitraux d'ombre à Saint-Martin,
ni du château paisible et fin ;
j'oublierai tout : la ville heureuse,
le noir marché des Béarnais,
les palmiers, princes hivernés,
la rue allumée et boueuse
où devant les gais magasins
rêve un soldat américain.

Peut-être j'oublierai tout cela : la terrasse
pleine de gens, assis pour regarder passer
d'autres gens (deux Anglais riaient) qui vont, qui passent,
et le malade en pèlerine et ces blessés.

Une femme lisait. Des jeunes gens futiles
flânaient. Quelqu'un toussa ; le soir allait venir.
De timides enfants jouaient un jeu fragile,
les montagnes là-bas commençaient à bleuir.

Un peu de vent rôda. Les montagnes bleuirent.
— Je puis même oublier, en velours sombre et long,
cette petite fille au sourire de cire
qui courait gauchement comme un noir papillon...



Ces jours, ce ciel, ce voyage et ces heures,
ces gris espaces, tout cela, — je sais que tout cela
ne sera plus. Mais jamais oublierai-je
ce visage croisé dans la gare nocturne?

O pauvresse espagnole en foulard argenté!
C'est toi, quand je croirai me souvenir, plus tard,
qui seras ce voyage, et la ville étrangère,
et ces espaces gris, ô lys d'un soir d'hiver,
ô visage de mai dans la gare d'en bas.

Tu étais plus belle que les Pyrénées,
petite errante, triste palombe!
Tes yeux faisaient penser à de pures monnaies
d'autrefois, blanches, noires, comme la lune et l'ombre.

Je t'ai vue auprès de ta mère et d'une aïeule
en châles sombres — comme en deuil de toi déjà.
Tout ton corps dansait de jeunesse sans raison,
et chacun de tes pas caressait quelque chose,
et chacun de tes gestes fleurissait l'air: mais elles,
t'entouraient sans parler comme un enfant de roi
qui va mourir. Et leurs yeux dévorants
se nourrissaient de toi pendant qu'en leur parlant
tu agitais tes mains de petite barbare
comme de noirs bijoux vivants.

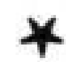
O gitane, tes joues de rose-de-noël,
à l'ombre de tes yeux brillaient comme un nuage...

Dans les cris, la fumée et sous le hall qui tremble,
dans le fracas des trains tonnants, douce blancheur sur le quai sombre,
tu rayonnais suavement
comme une Madone-enfant d'icône en perles pâles.

La foule heureuse et laide et lasse se pressait ;
l'électricité fulgurait ; le télégraphe
sonnait ; la gare en fer vibrait d'un bruit sauvage,
et tout là-haut Pau s'allumait, corbeille sous la Voie lactée.

Les pieuses dames « de » *qui revenaient de Lourdes,*
les paysans bavards, leurs femmes et leurs paniers,
les Riches, précédés de valises et de lourds
serviteurs, et les tristes malades ennuyés,
passaient. Plus ils passaient, plus ils étaient pareils :
mais toi, que faisais-tu, que faisais-tu parmi
toutes ces choses, petite merveille ?

Enfant-nymphe dans la cité ! Fée des bruyères,
tombée des bleus déserts dans cette humanité !
Où allais-tu porter tes dix-sept ans neigeux ?
D'où venais-tu ? Quelqu'un t'attendait-il, quelqu'un.. ?
Qu'allais-tu faire de ton âme, ô bienheureuse ?
— ta belle âme, car l'âme et le corps ne font qu'un...



Je ne sais pas, jamais je ne saurai. Jamais,
ô vivante chérie, plus perdue que les mortes !
Pourquoi t'ai-je vue pourtant ? Mais toi, pourquoi, pourquoi
si longtemps, de si loin, si longtemps dans la foule,
m'as-tu si gravement regardé, — si longtemps ?

Je n'ai rien eu de toi que ce regard d'étoile,
ce regard inconnu, sans joie et sans douleur,
posé de loin sur moi, — pourquoi, ma triste sœur ?
comme un baiser de ciel, au soir, sur la mer pâle.

As-tu compris que j'étais pauvre
malgré mes gants ?
As-tu vu qu'au milieu des autres
j'étais exilé comme toi ?

Tout bas voulais-tu que je vienne
près de ta misère, à travers
la foule aveugle, et puis nous taire :
j'aurais pris ta main, Bohémienne,
et nous aurions été sur terre
deux voyageurs...

Si j'étais pur, j'aurais baisé ta main ;
si j'étais libre, je t'aurais délivrée ;
(si j'avais du talent, je t'aurais mieux chantée) ;
si je savais sourire, j'aurais osé peut-être...
Mais je n'ai rien, je ne suis rien, je chante.
Je t'aime, innocente.

1918.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

FRANÇOIS MAINARD

EN AUVERGNE

—

Arsène Vermenouze ne fut pas le premier à habiter dans cette étroite et montante rue d'Aurinques où, presque en face du magasin de liqueurs, trois cents ans plus tôt, François Mainard pestait contre l'ingratitude du siècle, derrière le portail sculpté au-dessus duquel il avait fait graver l'inscription toujours lisible :

Donec optata veniat.

En attendant la mort, qui sera la bienvenue ! Et, le sage, qui ne voulait pas que les passants fussent seuls à méditer sur sa détresse,— s'ils savaient le latin,— avait répété, plus explicitement, dans son cabinet de travail :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre...

Ce quatrain désabusé, figurant aussi au logis de Saint-Céré où se transportait le poète président Mainard, à tous loisirs, et ils étaient nombreux, de sa charge, il s'ensuit que la Camarde ne devait pas être exactement renseignée sur l'endroit où la conviait le célèbre faiseur d'épigrammes. Saint-Céré, où il naquit et dont il fit son principal séjour ; Aurillac où était le siège de son présidial, Toulouse qu'il fréquenta pour ses études, Rome où il suivit l'ambassade du comte de Noailles, — sa pensée n'y était jamais, toute demeurée à Paris et à la cour. Il n'y a guère d'exemple de personnalité ayant échappé aussi complètement à l'ambiance. François Mainard n'était pas sorti de province avant vingt

ou vingt-deux ans. Il aurait été présenté à Henri IV, au cours d'un voyage du roi en Limousin, en 1606. Il devint secrétaire des commandements de la reine divorcée, avec quatre cents écus d'appointements. Collaborateur de Marguerite de Valois, il débutait dans le Cercle brillant de l'hôtel de Sens, où Malherbe le distingue. Il se fait des protecteurs puissants. Mais l'assassinat d'Henri IV ruine tous ses projets. Il faut vivre, se créer une situation. François Mainard n'a pas trente ans ; il n'a vécu que de 1605 à 1610 à Paris ; cela aura suffi pour le marquer à jamais ; il n'achèvera qu'avec la mort d'intriguer pour reprendre pied dans la société brillante où il avait cru pouvoir se fixer en de hautes destinées.

Il épouse demoiselle Gaillarde de Boyer, une voisine de sa paroisse de Toulouse. Il l'installe à Saint-Céré, et, avec les huit mille livres de dot, commence de négocier pour l'acquisition du Présidial d'Aurillac. Il organise sa nouvelle existence. Tantôt en Auvergne, tantôt dans le Quercy, il présidera, là, aux séances des juges civils et du lieutenant criminel ; ici, il surveillera ses prés et ses vignes. Il a renoncé à la pompe et aux grandeurs, dira-t-il. Il brûle ce qu'il a adoré. Loin des parures trompeuses, des vaines apparences :

Hélène, Oriane, Angélique,
Je ne suis plus de vos amants,
Loin de moi l'éclat magnifique
Des noms puisés dans les romans.
. . . .

Ma passion, quoi qu'amour passe
Ne fera plus son paradis
Des beautés qui mettent leur race
Plus haut que celle d'Amadis.

C'est la nature, toute franche, que prisera désormais M. le Président :

Vive Barbe, Alix et Nicolle
Dont les simples naïvetez
Ne furent jamais à l'escolle
Des ruses et des vanitez.

Sans donner bal ny musique,
Sans emprunter chez les marchands,
Et sans débiter rhétorique,
Je plais aux Célestes des champs.

. . . .

Adieu, pompeuses demoiselles
Que le fard cache aux yeux de tous,
Et qui ne fûtes jamais belles
Que d'un beau qui n'est pas à vous.

J'en veux aux femmes de village,
Je n'aime plus en autre part.
La nature en leur beau visage
Fait la figue aux secrets de l'art.

Malgré ces professions de foi, persistera le regret des espérances anciennes ! A la veille de quitter le monde, François Mainard n'adressera-t-il pas ses vers les plus touchants à la blonde Cloris, qui lui avait refusé sa main, et, veuve, ne se laissera pas fléchir, trente ans après !

Certes, François Mainard a vanté la paillardise rustique et ne détestait pas « la galanterie de table » qu'exalte sa verve bachique. Sans doute, le président aimait la bonne chère du château de Castelnau où le comte de Clermont-Lodève l'invitait avec l'évêque de Saint-Flour, avec le bon Flotte, « biberon » fameux, comme le baptisait Balzac !

Mes chers amis, je vous convie,
Ce bon vin dissipe l'ennuy ;
Qui n'aura goinfré de sa vie
Doit commencer aujourd'hui.
  Faisons durer la guerre
  De la soif et du verre.

En vérité, plus que les larges beuveries et les réunions joyeuses, c'est la noble compagnie qui lui plaisait. Il divertissait le grand seigneur, au dam des hobereaux de la contrée, les « petits gentilshommes à lièvre » (c'est-à-dire vivant chichement du produit de leur chasse), les Gascons bretteurs, les « brutaux de province ». Mais les hauts châtelains ralliaient la Cour, et le courtisan reprenait sa morne

existence de va-et-vient d'Aurillac à Saint-Céré : « En compagnie, je suis gay et dis toujours le mot pour rire, mais lorsque je suis seul, mon humeur tombe entre les mains de la mélancolie. » François Mainard se sentait étouffé « sous les rochers de sa province », ils ne l'inspiraient guère, son activité poétique était toute tournée vers Paris. Il s'y rendait fréquemment. Il s'y perfectionnait dans le commerce des beaux-esprits. Il y festoyait aussi abondamment, toujours prêt à faire chère-lie et carrousse. Mais les délices de la table n'allaient pas sans une extrême licence de penser et d'écrire ; les pièces gaillardes et scabreuses de M. F. Mainard excitaient les menées de la cabale dévote, qui dénonçait ses stances et épigrammes du *Parnasse satyrique*, comme répréhensibles au point de vue de « l'honnesteté » publique. F. Mainard en fut quitte pour la peur; cependant, il devint prudent, quand il vit Théophile condamné au bannissement pour athéisme et libertinage...

F. Mainard va-t-il franchir le seuil du Louvre? En 1612, il compose des pièces de circonstance pour les doubles fiançailles du dauphin avec l'infante Anne d'Autriche et d'Elisabeth de France avec Philippe d'Espagne. En 1615, il fournit encore des vers pour un ballet en l'honneur de Madame Elisabeth. Puis, il approche le prince de Condé. Quelques gratifications, et ce fut tout, alors que le Président d'Aurillac espérait une charge bien rétribuée, ou rêvait d'être pensionné par Leurs Majestés.

Les années s'assombrissent. Le poète n'en peut plus de la province: « Je ne marche pas toujours sur les roses du Parnasse: les épines de la chicane piquent quelquefois mes pieds. » Il abandonne sa charge. Il court la destinée auprès de Richelieu. Des odes nombreuses encensent le « divin, l'incomparable » ministre: « L'Etat n'aura rien à craindre tant que ce grand homme en tiendra le timon. » F. Mainard est reçu à Rueil. Il exulte. Il regagne Saint-Céré, convaincu que son heure est imminente! On l'oublie. La fortune le persécute, gémit-il, dans un placet au Cardinal:

Elle me tient loing de mon Prince.
Entre des brutaux de province
Dignes d'estre soulés de foin.

Quel secours faut-il que j'appelle,
Si Richelieu ne prend le soing
De me mettre bien avec elle ?

Il n'apparaît pas que le Cardinal ait été bien ému de la supplique. Pourtant, par la suite, F. Mainard fut de l'académie, qui s'organisait, mais avec des avantages exclusivement honorifiques : l'ancien Président avait compté sur des émoluments. L'évêque de Saint-Flour, Charles de Noailles, intercéda pour lui obtenir une nouvelle place de président, en création. Sans succès. A son corps défendant, il doit accepter sur l'entremise pressante de son protecteur, de suivre, en qualité de secrétaire à l'ambassade de Rome, François de Noailles. C'est que les nuages se sont épaissis au-dessus de la tête du poète vieillissant. Déjà, prématurément, sa fille aînée était morte : « Un père qui pleure trop opiniâtrément les enfants qu'il a perdus offence ceux qui luy sont demeurés », écrit-il. Il avait des motifs de consolation, — avec une famille de cinq filles et trois garçons. Cependant, la tristesse de l'irréparable l'avait envahi :

Mon noir chagrin est un mal sans remède ;
La Parque avare a volé tout mon bien.
Ma fille est morte et l'Eglise possède
L'aimable Esprit qui possédait le mien.

Celle qui fut tout l'espoir de ma vie
Est exposée à la merci des vers.
Le sort, rempli de malice et d'envie,
L'a seulement montrée à l'Univers.

. . . .

Que deviendrai-je après un tel naufrage ?
Qui tâchera de modérer mon deuil ?
Qui soutiendra le faible de mon âge
Et promettra des fleurs à mon cercueil ?

. . . .

O ciel, auteur de ma noire aventure,
Mon cœur soumis ne t'a pas offensé ;
Et cependant l'ordre de la nature
Est, pour me nuire, aujourd'hui renversé.

Hâte ma fin que ta vigueur diffère ;
Je hais le monde et n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devait faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Dix ans après, la fin de son fils aîné, dans des souffrances cruelles, d'un fils dont il espérait beaucoup, rouvrit son affliction. Et sa femme était depuis longtemps alitée. C'est dans ces conditions, pour fuir aussi des lieux abhorrés, qu'il accepte de rejoindre François de Noailles. Après « un mois sur les chemins », avec la « maudite chère » des hôtelleries italiennes, il sera à Rome : tous les chemins mènent à Paris, et l'incorrigible courtisan ne songe qu'à entrer à la Cour, avec de puissants protecteurs, favoris de Richelieu. Car F. Mainard demeurera aussi imperméable aux splendeurs artistiques de Rome et à la grandeur de ses ruines qu'il fut insensible à la beauté farouche de la montagne cantalienne ! « Il vaut mieux être misérable à Paris que riche à Rome », écrit-il. Il s'y ennuie — autant qu'à Aurillac. La chaleur l'accable : « J'ai un éventail qui lasse les mains de quatre valets et fait un vent en ma chambre qui ferait des naufrages en mer. » Toutefois, il a recruté des compagnons avec qui, buvant « le vin et l'eau investis de neige », il lutte contre la sécheresse. La table merveilleuse de l'Ambassade le remet de sa détestation de la cuisine des Princes de l'Eglise qui ont « force estaffiers », mais pas un cuisinier. De Rome, F. Mainard ne tire aucune exaltation intellectuelle. Seul, l'attire le Saint-Père, dispensateur de faveurs et de largesses. Le courtisan se retrouve « à la Cour prélatesque ». D'autant mieux qu'Urbain VIII, lui-même, s'adonne à la poésie. F. Mainard fut adopté du monde ecclésiastique, et, familier du Vatican, savoura la

douceur des prévenances de sa Sainteté à qui il prodiguait des odes saturées d'incroyables flatteries. Il lui en restait quand même pour les intimes du Pape, comme le cardinal Guy Bentivoglio, l'historien de la guerre des Flandres. Des livres, des tableaux, des statues, de charmantes libéralités prouvaient au poète la sympathie du « sujet papable »! Tout de même, la Cour d'Urbain VIII ne contentait pas l'ambition de F. Mainard. L'annonce du retour en France le combla d'aise. Hélas ! l'ambassadeur dut s'apercevoir bientôt qu'il était joué, et que son remplacement sentait la disgrâce. Le secrétaire fut accusé faussement, mais vilainement, d'avoir trahi son maître, qui n'était que trop disposé à écouter les envieux du poète et à faire tomber son humeur sur lui : devant la menace des coups, il dut fuir ! Au lieu d'une rentrée brillante à Paris, ce fut, par le noir et glacial hiver, le plus lamentable échouage à Saint-Céré, où l'ambassadeur le poursuit d'une âpre rancune, le discrédite auprès de Richelieu — et le brouille avec l'évêque de Saint-Flour. Il est pauvre, avec d'énormes charges de famille.

Paris défendu, l'ancien président ne rencontre que du côté de Toulouse des amitiés qui se souviennent et se raniment. Il y est fêté à divers voyages et séjours. En 1638, comme au siècle précédent pour Ronsard ou de Baïf, les « Jeux Floraux », sans qu'il eût envoyé de vers, lui décernent un prix extraordinaire qui sera représenté par une Minerve d'argent. En 1639, nouveaux honneurs, F. Mainard est élu maître en la Gaie Science. Mais il attend et il attendra toujours la « Minerve » promise, qu'il réclamait d'argile, à défaut d'autre :

Si le peuple est trop indigent
Par les dépenses de la guerre,
Gardez votre image d'argent,
Et m'en donnez une de terre !

L'Académie de Dame Clémence Isaure, non plus que celle de Richelieu, alors, ne nourrissaient leur homme !

Il semble, désormais, que F. Mainard n'ait plus d'ambition que littéraire. Il songe à une édition définitive de ses œuvres, à travers les soucis qui l'accablent, les procès, les deuils, la maladie de sa femme. Et il précède dans leurs protestations nos célibataires d'Aurillac (1) qui se sont syndiqués contre les propositions de frapper les vieux garçons d'un impôt : « Le célibat n'est pas moins nécessaire aux poètes qu'aux prêtres et les Muses ne doivent pas s'embarrasser des soins d'une famille. »

Aussi, le pays est troublé. A la suite du « Complot des Princes » (1641), le château de Saint-Céré est occupé par les troupes royales, tout le Haut-Quercy saccagé pour châtier le duc de Bouillon. Enfin, la paix se fit et le calme revint dans la contrée, — et les divertissements reprirent chez les grands seigneurs où fréquentait toujours le poète, François de Crussol, duc d'Uzès, marquis de Bourmazel, surtout à Castelnau où le muscat réputé de Languedoc arrosait les saumons de la Dordogne, les cerfs et les sangliers des chasses du comte de Clermont. F. Mainard fait encore entendre ses chansons bachiques. Mais tournoiements de tête, rhumatismes, troubles gastriques le condamnent à se soigner. Il s'est vu au bord du tombeau, — à la veille « du grand départ ». Il n'avait point cessé de croire, malgré les apparences. Avec la détresse de l'âge, les infirmités, les désillusions, toutes les épreuves, la foi reparaît, illumine ses jours sombres :

(1) *Aux célibataires de France.* — L'union des célibataires cantaliens, qui protestait dernièrement contre le projet d'impôt sur les célibataires, reçoit, paraît-il, de partout, des encouragements et des adhésions. Voici l'ordre du jour qui a été voté à la réunion tenue à Aurillac :

« L'union des célibataires cantaliens, réunie dans la salle de la mairie d'Auril-lac, encouragée par les nombreuses adhésions qui lui parviennent du pays tout entier, et en présence du projet gouvernemental tendant à frapper le célibat d'un impôt de 20 o/o, adresse un appel pressant à tous les célibataires de France pour qu'ils forment des syndicats qui, rattachés à une fédération des célibataires fran-çais, constitueront un puissant et efficace moyen de défense contre l'établis-sement d'un impôt antirépublicain, parce qu'attentatoire à la liberté individuelle. »

D'autre part, l'union cantalienne a organisé en septembre (1913) un grand banquet auquel ont assisté des délégations de Thiers, Châlons, Amiens, etc.

Mon âme, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessous l'horizon,
Tu crains ta liberté. Quoy ? N'es-tu pas lassée
D'avoir souffert soixante ans de prison ?

Tes désordres sont grands ; tes vertus sont petites,
Parmi tels maux, on trouve peu de bien.
Mais si le bon Jésus te donne ses mérites
Espère tout et n'appréhende rien.

Mon âme, repens-toi d'avoir aimé le monde
Et de mes yeux fais la source d'une onde
Qui touche de pitié le Monarque des Rois.

Que tu serais courageuse et ravie
Si j'avais soupiré durant toute ma vie
Dans le désert, sous l'ombre de la Croix.

C'est le renoncement définitif, peut-on croire, qui s'exprime avec tant de sagesse, de résignation et de grandeur aussi, dans l'*Ode à Alcippe :*

Alcippe, reviens dans nos bois.
Tu n'as que trop suivi les Rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole.
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arrêteront pas le temps qui toujours vole
Et qui, d'un triste blanc, va poudrer tes cheveux.

La Cour méprise ton encens,
Ton rival monte et tu descends,
Et, dans le Cabinet, le favori te joue.
Que t'a servi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile et fait d'un peu de boue
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous ?

. . . .

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prévenir le danger,
La Mort n'est pas un mal que le Prudent évite.
Il n'est raison, adresse ni conseil
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose des Pays inconnus du soleil.

Le cours de nos ans est borné,
Et quand notre heure aura sonné,

Cloton ne voudra plus grossir notre fusée.
C'est une loi, non pas un châtiment
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument.

. . . .

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans du Danube et du Tage.
Ils font les dieux dans le monde chrétien
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

. . . .

Mais tu dois, avecque mépris
Regarder ces petits débris :
Le Temps amènera la fin de toutes choses ;
Et ce beau ciel, ce lambris azuré
Ce théâtre où l'Aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé,

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit,
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres ;
Et l'Univers qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber tombera quelque jour.

Et puis, après deux ans de cette vaste mélancolie, aussi païenne que chrétienne, où l'âme harmonieuse et rude du poète se manifeste avec un tel accent profond, c'est un dernier assaut, du Malin, sans doute... F. Mainard se redresse, comme devant. De nouveau, il veut secouer le joug de la province ; sa femme est morte ; il est harassé de solitude ; le duc de Noailles a reconnu l'inanité de ses griefs ; avec la santé recouvrée, des velléités combatives le ressaisissent de parvenir... : « La démangeaison de la Cour m'a pris et, tout chenu que je suis, je songe à reprendre un métier que j'ai toujours assez mal fait, ce qui ne m'a pas réussi. » Incurablement, il souffre de n'être point en place, avec de l'argent et des honneurs.

Bien mieux, le cœur du vieux Président recommençait de

battre. Il en fait la confidence à Balzac, l'ami fidèle dont il va égayer la solitude en Charente. Et Balzac s'enthousiasme pour ce renouveau de sentiment et de désir qui dicte au sexagénaire des vers impérissables. Cloris, que dans la flamme de la jeunesse il avait demandée en mariage, et qui en avait épousé un autre, est veuve. Le poète n'a jamais oublié. Vainement, Balzac intervient, d'une plume chaleureuse. Cloris, orgueilleuse et riche, n'abaisse pas son regard vers le suppliant, de médiocre extraction et sans revenus, — mais qui, pour parler de « la belle vieille », modulait ainsi sa plainte contenue et passionnée :

Cloris que dans mon temps j'ai si longtemps servie
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé?
Sors de ta nuit funèbre et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

. . . .

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête ;
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

. . . .

Je sais de quel respect il faut que je t'honore
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers, et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits au dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

. . . .

La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser,
Et le temps orgueilleux d'avoir fait ton visage
En conserve l'éclat et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
Consulte le miroir avec des yeux contents.
On ne voit point tomber ni tes lis ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit, ma force diminue.
Et je serais sans peur si j'étais sans amour.

. . . .

Que feras-tu, Cloris, pour honorer ma cendre ?
Pourras-tu sans regret ouïr parler de moi ?
Et le mort que tu plains se pourra-t-il défendre
De blâmer ta rigueur et de louer ma foi ?

Balzac ne pouvait accepter que la dame résistât à de tels accents. Il considérait l'hyménée comme conclu :

Je vous souhaite à l'un et à l'autre, écrivait-il à Cloris, une longue et parfaite félicité, à la charge que cette belle vie sera toujours fertile en beaux vers, et que le prophète ne s'assoupira pas de telle sorte entre les bras de la nymphe qu'il y oublie à prophétiser. Il faut qu'il rende des oracles à l'accoutumée, et qu'il chante ses contentements comme il a chanté ses espérances. Mais il faut pour cela que vous disiez oui. Il ne tiendra donc qu'à votre consentement que nous n'ayons bientôt votre épitalame, et je vous demande au nom de toute la France un poème qui ne se peut faire sans vous.

Malgré les vers de F. Mainard, malgré la prose de Balzac, il n'y eut pas consentement. Depuis longtemps, pour notre perpétuel exilé, il n'y avait plus de contentements ! Quant à ses espérances indéfectibles, elles prenaient leur dernier vol, qui fut court. A son retour de Charente, il trouvait à Saint-Céré un brevet de Conseiller d'Etat, que ses amis lui avaient obtenu du chancelier Séguier. Ce n'était qu'un titre, qui ne rapportait rien, mais qui conférait la no-

blesse, dont le poète fut investi, en août 1644. F. Mainard ne douta pas que son heure fût enfin échue ; il hâta son départ pour Paris, où il n'était pas retourné depuis douze ans :

Quand dois-je quitter les rochers
Du petit Désert qui me cache
Pour aller revoir les clochers
De Saint-Pol et de Saint-Eustache !

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde ;
Chacun y trouve sa maison,
C'est le pays de tout le monde.

Apollon, faut-il que Maynard,
Avec les secrets de ton art,
Meure en une terre sauvage ;

Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'un village
Que la Carte ne connait pas.

Voici F. Mainard tout ragaillardi et remis en appétit. Il avait redouté la soixante-troisième année, « son an climatérique » aujourd'hui franchi. Il n'a plus peur de rien :

Je suivrai les Galants, je quitterai les Sages,
Mes désirs voleront après les beaux visages :
Cloris en sera prise, et je ferai le vain.

Adieu, Caducité débile et méprisée ;
Je suis cher à la Parque, et sa fatale main
Va du fil de mes jours faire une autre fusée.

Il renoue avec ses protecteurs d'autrefois, mais il fréquente surtout à l'hôtel Séguier, où le chancelier donnait l'hospitalité à l'Académie Française ; élu en 1634, F. Mainard n'y paraissait qu'en 1645, où il travaille au Dictionnaire ; par ailleurs, il est reçu chez les Précieuses. Mais, dans la ruelle de Madame de Choisy comme aux séances de la docte Compagnie, F. Mainard rencontre l'étonnement d'une autre génération ; il est d'une autre époque.

Les *Œuvres de Maynard* parurent en juin 1646, en un

in-quarto, avec portrait du poète par Pierre Doret. Mais la flatterie ni l'adulation les plus excessives ne valurent au poète l'inscription tant souhaitée de son nom comme pensionnaire de l'Etat. Ce n'est point son existence parmi les brutaux du Quercy et de l'Auvergne qui aurait pu lui conserver les belles manières dont il manquait en sa jeunesse; il était de plus en plus malhabile et lourd. Le doute l'assiège, il commence à s'apercevoir qu'il fait fausse route :

Adieu Paris, adieu pour la dernière fois.
Je suis las d'encenser l'Autel de la Fortune,
Et brûle de revoir mes rochers et mes bois,
Où tout me satisfait et rien ne m'importune.

Je n'y suis pas touché de l'amour des trésors,
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage,
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors,
Est petit pour la Cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connais que le siècle est gâté
Et que le haut mérite est souvent mal traité,
Je ne trouve ma paix que dans ma solitude.

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre, et que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son roi !

F. Mainard, enfin, devait se rendre à l'évidence; il n'avait rien à obtenir, le découragement l'accablait, il se le confesse sans détour :

Déserts où j'ai vécu dans un calme si doux,
Pins qui d'un si beau vert couvrez mon Hermitage,
La Cour, depuis un an, me sépare de vous,
Mais elle ne saurait m'arrêter davantage.

La vertu la plus nette y fait des Ennemis ;
Les palais y sont pleins d'orgueil et d'ignorance :
Je suis las d'y souffrir et honteux d'avoir mis
Dans ma tête chenue une vaine espérance.

Ridicule, abusé, je cherche du soutien,
Au pays de la Fraude où l'on ne trouve rien
Que des pièges dorés et des malheurs célèbres.

Je me veux dérober aux injures du sort ;
Et dans l'aimable horreur de vos belles ténèbres
Donner toute mon âme aux pensers de la mort.

Il rentre à Saint-Céré : « Le cher président est encore mieux dans sa cabane qu'à « la porte du palais » écrit Balzac, le 22 octobre. Le 28 décembre 1646, un cortège funèbre descendait du haut faubourg des Cabanes, à l'église paroissiale de Saint-Céré. On portait, avec les cérémonies religieuses accoutumées, « à petit bruit et le visage couvert, dans le tombeau de famille, devant l'autel dédié à la Vierge, le corps de François Mainard ».

Ainsi s'achève l'admirable étude de M. Charles Drouhet, à qui j'ai fait le plus large emprunt, pour conter la vie de l'habitant de la rue d'Aurinques, dont je ne savais pas grand chose, ni Vermenouze non plus, au temps où nous fîmes connaissance. Et il ne me semble pas qu'Aurillac porte guère d'attention à l'ancien Président au présidial et au poète dont l'œuvre personnelle et sincère comporte des chefs-d'œuvre et mérite le plus vert laurier.

Sans doute, l'Auvergne lui est demeurée fermée. Dans ses trajets d'Aurillac à Saint-Céré, il ne s'attardait pas au chaos fantastique des gorges de la Cère. Le « sublime » du paysage lui échappait ; ce n'était pas son époque. Et l'Auvergne n'avait à lui offrir que la tumultueuse grandeur de son noir basalte. Il préférait la riante campagne du Lot, caressée d'un soleil déjà méridional. Mais, d'ici ou de là, sa pensée était le plus souvent absente, envolée vers Paris. Tout de même, F. Mainard a habité cette rue d'Aurinques. Pendant quinze ans au moins, il a chevauché de château en château, et son originale figure hante toute la contrée.

Pourquoi tant d'oubli ? N'a-t-il pas laissé des stances inoubliables ? Qu'importent les flatteries aux puissants et ses courbettes ! De quel âpre accent n'a-t-il pas dépouillé le vieil homme : sans doute, comme le dit Voltaire, il nous aurait paru plus grand en ne songeant même pas s'il y a des grands

au monde ! Mais comment traverser Aurillac sans un souvenir mélancolique pour le poète qui, au bout de son œuvre de priapées violentes, d'épigrammes de Cour et de Ville, de pièces maniérées, tira, de son propre cœur, de sa seule douleur, de sa tristesse ou de sa révolte, une poésie directe, simple, probe et touchante ? Si la fréquentation « des brutaux de province » n'avait point assoupli le jarret du courtisan ni limé les aspérités de son caractère, la solitude n'avait pas nui à l'écrivain ; il avait perdu l'afféterie et le précieux de la Cour et des ruelles ; il avait gagné en vigueur de pensée, en netteté d'expression, jusqu'à devenir méconnaissable ; les pauvres gentillesses de Paris avaient été balayées par le vent des sommets...

Pourtant, nulle mémoire de F. Mainard en Aurillac ! N'a-t-il pas mérité son médaillon au mur de ce logis, le poète qui, lui-même, jugeait sévèrement le courtisan incorrigible, au retour de ses vaines expéditions vers la Cour ? Toulouse, Saint-Céré, Aurillac, voilà où sa lyre frissonnait d'un souffle épuré, vibrait d'un accent inoubliable :

Que j'aime ces forêts, que j'y vis doucement,
Qu'en un siècle troublé j'y dors en assurance,
Qu'au déclin de mes ans j'y rêve heureusement
Et que j'y fais des vers qui plairont à la France !

Depuis que le village est toutes mes amours,
Je remplis mon papier de tant de belles choses
Qu'on verra les savants, après mes derniers jours,
Honorer mon tombeau de larmes et de roses.

Ils diront qu'Apollon m'a souvent visité,
Et que pour ce désert les Muses ont quitté
Les fleurs de leur montagne et l'argent de leur onde.

Ils diront qu'éloigné de la pourpre des Rois,
Je voulus me cacher sous l'ombrage des bois
Pour montrer mon esprit à tous les yeux du monde !

Honorons l'hôtel où F. Mainard attendit que vînt, — *donec optata veniat*, — qui ? l'Amour, ou la Mort ?

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

L'ÉCOLE UNIQUE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

Lors des récents débats sur la réforme de l'enseignement secondaire, à la Chambre des Députés, plusieurs orateurs préconisaient le système de l'école unique. Ce système a été introduit par les bolcheviks en Russie. Mais l'aspect sous lequel se présente cette innovation en Russie Soviétique est loin d'être satisfaisant.

Les classes éclairées du peuple russe, empêchées par le gouvernement tsariste de prendre part à la vie politique du pays, s'intéressaient beaucoup aux problèmes de l'enseignement. Le retour des cercles dirigeants, dans la seconde moitié du règne d'Alexandre II, à la politique de la réaction à outrance fut marqué, dans le domaine de l'enseignement secondaire, par l'introduction du système classique. Mais, c'était un classicisme policier, puisque l'étude des auteurs classiques avait pour but de désintéresser la jeune génération des questions d'ordre politique et social et de ne pas l'initier aux idées et aux aspirations du monde moderne. Le régime classique subsista environ 25 ans. Dès le commencement du règne de l'empereur Nicolas II, le gouvernement tsariste ouvre, lui-même, la période des réformes de l'enseignement secondaire. Il abroge les programmes des études classiques, fait de l'étude des auteurs grecs un cours facultatif, augmente les programmes des cours d'histoire, de littérature russe, de géographie et de mathématiques, introduit de nouveaux cours de sciences naturelles, des notions élémentaires de droit, etc. Des écoles d'un nouveau type, dites commerciales, mais en réalité d'enseignement

moderne, sont créées. Le gouvernement laisse le champ libre à l'initiative privée, aux municipalités, aux *zemstvos* et à diverses organisations d'utilité publique. La population de la Russie, qui avait toujours attaché une grande importance aux questions de l'enseignement public, déploya une activité fébrile. On discuta vivement dans la presse, dans différentes sociétés, lors des congrès et conférences, les problèmes se rapportant à l'enseignement post-scolaire, à l'école unique, aux écoles mixtes, aux « écoles de travail », etc., etc. Entraîné par le mouvement, le gouvernement lui-même procéda à des innovations qui auraient paru impossibles dix ans auparavant. La Douma d'Etat, dans ses législatures les plus conservatrices même, suggéra ces réformes et les appuya. Les dépenses des municipalités et des *zemstvos* pour l'instruction publique dépassèrent celles du fisc.

La guerre apporta un certain arrêt dans ce mouvement d'expansion, mais plutôt au point de vue fiscal. L'attachement à la cause du développement de l'enseignement resta le même. Le Gouvernement Provisoire, principalement M. le professeur Manouiloff, ministre de l'Instruction Publique, et ses adjoints, MM. Guérassimoff et Grimm, travailla assidûment et amena une réforme très importante, celle de l'orthographe russe.

Ainsi, les bolcheviks, après s'être emparés du pouvoir, se sont trouvés, en ce qui concerne l'enseignement, en présence de toute une série de réformes élaborées ou en état de préparation. Comment ont-ils procédé ?

L'école unique fut l'innovation principale du gouvernement bolchevik dans le domaine de l'enseignement. Les divisions de l'enseignement comprenant l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, les différents types d'écoles, y compris les écoles professionnelles, furent supprimées. En Russie Soviétique il n'existe qu'une seule espèce d'école, « l'école unique de travail ».

L'école unique comprend deux degrés. Dans le premier degré, la durée des études est de sept années; les deux

premières sont préparatoires et les cinq autres dites : normales. Dans le deuxième degré, il y a quatre classes et la dernière est considérée comme la classe de spécialisation. Elle englobe deux sections : celle des lettres et celle des sciences naturelles.

En outre, l'université et d'autres écoles supérieures forment un troisième degré. Le passage de l'école d'un degré inférieur à celle d'un degré supérieur s'effectue sans aucun examen ou concours.

Tel est le système de l'école unique en Russie Soviétique. Système simple et, à première vue, logique. Mais, hélas ! il n'existe qu'en théorie. En réalité, jusqu'à ces derniers temps, presque partout, en Russie, l'ancienne division en écoles primaires et écoles secondaires était d'un usage commun. Les programmes des cours dans les premières n'étaient pas élaborés dans le but de faciliter aux élèves le passage aux écoles secondaires. Pour être reçu à ces dernières, il fallait passer des examens ou des concours assez difficiles à cause du manque de places dans les lycées. La dernière classe, dite de spécialisation, n'y était pas encore introduite à la fin de l'année scolaire 1920-21, où j'ai quitté Petrograd.

D'après le projet, les enfants sont reçus dans la première classe préparatoire à l'âge de sept ans. A 14 ans, ils entrent à l'école du deuxième degré et en sortent à l'âge de 18 ans. C'était l'âge habituel de la fin des études secondaires en Russie. Comme la dernière classe secondaire ne fonctionne pas, les jeunes gens achèvent leurs études au lycée actuellement à 17 ans.

Quant aux programmes des cours, le gouvernement bolchevik avait l'intention, au début, de les refondre complètement. Pendant les années 1917-18-19, les professeurs ne savaient pas au juste comment il fallait exposer aux élèves les leçons, celles des humanités surtout, puisque les autorités fulminaient continuellement contre « l'inoculation des préjugés bourgeois aux enfants ». Des circulaires nombreu-

ses sur « la prolétarisation » de l'enseignement furent envoyées aux écoles. Beaucoup de nouveaux cours y furent introduits : l'économie politique, la sociologie, l'histoire de l'art, etc., mais cela en vain : les professeurs continuaient à enseigner d'après les programmes anciens.

La création de nouveaux cours très nombreux aboutit à ce que chaque cours fut abrégé. Les écoliers russes sortent de l'école sans avoir eu le temps de s'assimiler les connaissances les plus indispensables. Il n'y a que quelques écoles, à Pétrograd et à Moscou, où on arrive à enseigner aux élèves toutes les notions nécessaires.

L'école unique a surtout pour but de donner aux élèves la mentalité marxiste, et surtout communiste. Le catéchisme, qui était obligatoire dans les écoles tsaristes, est supprimé. L'histoire, la littérature et principalement la sociologie et l'économie politique doivent être enseignées conformément à l'idéal bolchevik. Il y a des professeurs qui cherchent servilement à plaire aux autorités soviétiques. Il est bon de remarquer qu'ils ne sont ni aimés, ni estimés par les enfants, et que tous leurs efforts restent stériles.

La marche normale des études scolaires avait été entravée par les événements qui ont accompagné la guerre. Ces perturbations n'ont fait qu'augmenter, et l'école unique n'eut que des élèves d'une grande faiblesse. Le nombre considérable des cours nouveaux nuisait encore aux progrès en dispersant l'attention. Les suites de la guerre ont amené une diminution du nombre des professeurs, diminution qui n'a fait que s'accroître, car ceux-ci, mal payés, insuffisamment nourris, mal habillés et non chauffés, ont abandonné en masse leur profession.

L'école unique prétend remplacer auprès des enfants la famille. Les bolcheviks disent être non seulement les maîtres de la jeunesse, mais aussi ses éducateurs. Pour cela ils ont organisé, au commencement du régime actuel, des réunions d'élèves des écoles secondaires, auxquels les no-

tables communistes faisaient des discours grandiloquents. Mais les lycéens accueillaient plutôt mal les orateurs venant leur exposer les bienfaits du règne bolchevik. Ils faisaient du tapage, bavardaient pendant les discours, les interrompaient par des propos moqueurs, sifflaient même. L'expérience ayant mal réussi, on a renoncé à ces réunions.

Alors, on a procédé à la formation de « noyaux communistes » dans les écoles. Ceux-ci sont devenus obligatoires pour chaque école. Les membres des « noyaux » étaient favorisés par les autorités : ils avaient le droit de fréquenter les clubs communistes, ils jouissaient d'une priorité pour assister aux spectacles des théâtres, ils étaient chargés de missions politiques lors des troubles, etc. Mais le nombre des jeunes gardes communistes, malgré tout, n'est pas grand, — du moins à Pétrograd et à Moscou. Les misères de la vie quotidienne ont attaché les enfants à leurs parents plus que jamais. Les privilèges futiles dont les autorités ont nanti les membres des « noyaux » n'ont eu d'autres résultats que d'irriter la masse des écoliers ; le sentiment de la justice, inné chez les enfants, s'est trouvé révolté par les procédés des autorités scolaires. Le résultat en a été la création d'une classe insignifiante de privilégiés parmi les écoliers.

J'ai déjà dit dans un article sur les universités et les étudiants en Russie Soviétique (*Mercure de France* du 15 juillet) que le gouvernement bolchevik cherchait à brouiller le monde étudiant avec le professorat. La même tendance s'observe dans l'école secondaire. Les représentants des élèves prennent part, sur un pied d'égalité, aux séances du Conseil Pédagogique et du Conseil de l'Ecole. Or, dans la plupart des cas, les élèves ont formé un front unique avec leurs professeurs et n'ont pas protesté contre leur élimination du Conseil Pédagogique.

Une autre innovation des Soviets établit l'enseignement mixte des garçons et des filles, mesure qui, au point de vue pédagogique, donne des résultats excellents dans plusieurs

pays d'Europe, mais qui a été mal introduite en Russie Soviétique. Les Soviets l'ont étendue à toutes les écoles et à toutes les classes. Les jeunes gens de 14 à 16 ans ont été obligés de s'asseoir à côté de jeunes filles du même âge et, dans beaucoup de cas, de provenance sociale différente. La promiscuité qui en est résultée n'a fait qu'énerver les caractères en état de formation.

Un grand flot d'enfants de la rue entrait dans les anciens établissements pour filles nobles, les gymnases militaires, les lycées et les collèges fréquentés par les enfants des classes privilégiées, dit Mme Julie Faoussek, une autorité en matière de pédagogie en Russie. Des chocs inévitables entre les enfants de positions sociales différentes eurent lieu. Dans la plupart des écoles les deux partis se conduisirent d'une façon hostile. Les enfants bourgeois, choqués par la grossièreté et l'impolitesse de leurs camarades prolétaires, méprisaient ces derniers et se tenaient à l'écart. Les enfants prolétaires, à leur tour, se méfiaient et se moquaient des « maîtres ». Le résultat fut inévitable : trop éloignés et ignorants les uns des autres jusqu'à ce moment, tous souffrirent, à l'école et dans les familles.

Enfin, le dernier trait caractéristique de l'école russe actuelle est qu'elle devait être, d'après le projet bolchevik, une école de *travail*. Il fallait accoutumer les enfants au travail. Cette idée est excellente, mais, malheureusement, les procédés dont se servirent les autorités scolaires pour y parvenir furent exécrables.

L'engouement pour l'école du travail à l'école fut tel qu'il déforma cette idée, relate Mme Julie Faoussek. On imposa aux enfants des transports de bois, des déménagements du mobilier scolaire, le nettoyage des classes, etc. Ce n'était pas une besogne, si lourde et désagréable qu'elle fût, qui était reconnue nécessaire et qui pour cette raison devait être volontairement accomplie ; c'était un labeur forcé, prescrit d'en haut. Les plus adroits savaient y échapper. Pour les enfants bourgeois, c'était une catastrophe, pour les prolétaires un désenchantement.

Je ne puis donner de meilleure appréciation de l'état

général de l'école unique en Russie Soviétique qu'en citant encore une fois l'article de Mme Julie Faoussek.

Tout s'entortilla, tout s'embrouilla dans l'école, écrit-elle. La question de la nécessité de l'enseignement et de la méthode se posa devant les professeurs. Tout ce qui existait auparavant devait disparaître. L'effervescence de la destruction du régime ancien et des recherches du nouveau anéantit ou effaça beaucoup de bien ; on n'enseigna pas : ce ne furent que des essais mal réussis. Il n'y avait ni plan d'ensemble, ni ordre établi... Pourtant, les enfants ont besoin d'un ordre établi, leur éducation n'est pas possible sans un plan bien élaboré, sans un plan d'études. Ce plan manquait, et non seulement pour des raisons d'ordre intérieur, provenant de l'école même, mais aussi pour des raisons extérieures.

Ici nous touchons au côté financier. Sous le régime tsariste, les municipalités, les zemstvos, les organisations privées et les particuliers s'occupaient de l'enseignement comme le gouvernement. La centralisation et le monopole d'Etat remplacèrent en Russie Soviétique ce système viable et organique. L'Etat est devenu le seul maître et le seul tuteur de l'école. Et c'est de là que provient surtout son anéantissement actuel.

Etudions de plus près l'état financier de l'instruction publique en Russie. Les chiffres représentent les crédits globaux du ministère en question :

Années	Crédits	o/o du budget de l'Etat
1912	170 206 mille rbl.	6.37
1914	238.605 » »	7 21
1916	170.775 » »	8.24
	Régime Bolchevik	
1918	3.974.343 » »	6.58
1919	17.279.374 » »	8 02
1920	114.366 070 » »	10.95

En 1920, les dépenses du Commissariat de l'Instruction Publique tenaient la quatrième place dans le budget soviétique. « Nous avons le droit d'être fiers de notre répartition

des fonds », concluait dans la partie en question du rapport général sur le budget le Commissaire des Finances.

Fierté déplacée, disons-nous, puisque les chiffres susmentionnés n'étaient que des données fictives. La réalité se présentait, hélas, sous un jour bien différent.

1° Sous le régime tsariste, comme je l'ai indiqué plus haut, le fisc ne fournissait qu'une partie, la moindre, des fonds scolaires. En Russie Soviétique, les sommes assignées par l'Etat constituent la totalité des fonds destinés aux besoins de l'instruction publique.

2° Vu la baisse permanente et toujours en croissance du rouble soviétique, les assignations de l'Etat constituent des sommes relativement insignifiantes et plus petites d'une année à l'autre, malgré leur majoration en papier-monnaie. Ainsi, les chiffres précités se rapportant au régime communiste, traduits en rouble-or, valaient : en 1918, 47,3 millions de roubles ; en 1919, 43,5 millions et, en 1920, 23,3 millions de roubles.

3° C'est le point capital. Les chiffres que j'ai cités ne sont que les crédits ; les sommes effectivement touchées par le Commissariat de l'Instruction Publique étaient de beaucoup plus petites. (Sous le régime tsariste, chaque ministère touchait sa part de budget jusqu'au dernier kopek.) Un budget régulièrement établi, légalement voté et scrupuleusement exécuté, comme on l'observe dans d'autres pays, n'existe pas en Russie Soviétique.

Jusqu'à présent notre Commissariat puisait ses fonds dans un *budget de hasard et de fantaisie*, rapportait M. Lounatcharski, commissaire du peuple pour l'Instruction publique, lors du dernier congrès panrusse pour combattre l'analphabétisme, le 22 février de l'année courante. Il y avait lieu de créer une position stable au moment du passage à un système de budget d'Etat régulier (c'est-à-dire à la nouvelle politique économique). Mais quand on a essayé de fixer la somme nécessaire pour assurer l'existence si précaire, de nos instituteurs, sans parler même des réparations de bâtiments d'écoles, on est arrivé à un chiffre ini-

maginable. La situation générale se présenta sous un jour tellement sombre, qu'au lieu d'augmenter les sommes de 6 à 7 fois, on a été forcé de les diminuer de trois fois. (*Pravda*, numéro du 24 février 1922.)

L'Etat Soviétique ne vit que grâce à l'émission continuelle du papier monnaie. Au cours des deux dernières années, le Commissariat de l'Instruction Publique obtenait seulement le 3 o/o de l'émission fiduciaire : « Somme scandaleusement infime pour un Etat cultivé ! » déclarait M. Lounatcharski lui-même (voir son article dans l'*Economitcheskaïa Jizn*, *La Vie Economique*, numéro du 25 septembre 1921). M. Lounatcharski disait que, même si son département obtenait le 8 o/o de l'émission, cette somme ne suffirait pas pour couvrir toutes les dépenses nécessaires.

A l'heure actuelle, lisons-nous dans l'article cité plus haut de M. Lounatcharski, le Commissariat est endetté, par rapport aux instituteurs, de plusieurs milliards de roubles (30 milliards, dit-on) ; il y a des gouvernements où pas un des instituteurs n'a touché son traitement depuis le commencement de l'année.

Les mêmes déclarations ont été reproduites tout récemment par M. Litkens, commissaire de l'Instruction publique *par intérim* qui, dans son rapport présenté au Congrès des sections pédagogiques du parti communiste, avoua que le Commissariat ne couvre, en réalité, que le 7 o/o de la totalité des frais. « L'Etat, déclara-t-il, n'entretient pas ses établissements, ne paye pas les appointements de ses employés, ne les nourrit pas », etc., etc.

Et, pourtant, les bolcheviks, s'appropriant le monopole de l'enseignement, se sont chargés non seulement de l'entretien des bâtiments scolaires et du traitement des instituteurs, mais aussi de la nourriture et de l'habillement des employés et aussi des écoliers !

Qu'il me soit permit de citer de nouveau quelques chiffres. C'est indispensable pour démontrer que, dans ce domaine, le gouvernement bolchevik n'a pas plus tenu ses en-

gagements que dans les autres. Ces chiffres se rapportent à l'année 1920.

Produits :	Il a été demandé :	Il a été accordé :	Il a été reçu *de facto*
étoffes (en archine)	150.290.453	35.000.000	12.500.000
souliers et bottines	9.298 725	550.000	250.000
caoutchouc	188.856	50.000	28.000
chaussures de feutre	188.856	150.000	40.000
bas	5.034.784	385.000	rien.
chaussettes	5.632.000	385.000	rien.
gants	9.298.724	250.000	rien.
fichus	5.934.745	500.000	rien.
etc., etc.			

Pour un écolier, les chiffres se traduisent de la façon suivante :

étoffes	16 1/2	3 3/4	1 3/8
souliers et bottines	1	1/39	1/100
chaussures de feutres	1/50	1/66	1/250
caoutchouc	1/50	1/200	1/333
j'y ajoute :			
fil à coudre (en bobine)	1/1	1/6	1/20
ouate (en livre russe)	1	1/25	1/100

En ce qui concerne le matériel scolaire, par rapport à un écolier :

papier	30 feuilles	1/15 de feuille
crayon	3 pièces	1/60
plumes	17 »	1/22
porteplume	1 »	1/12
cahiers	6 »	1/2
encriers	1 »	1/100

Pauvres écoliers russes qui ne reçoivent que 1/15 d'une feuille, 1/60 d'un crayon et 1/22 de plume au cours de l'année! Le cinq décembre dernier, le Soviet de Pétrograd a inauguré une « Semaine de secours à l'école ». La *Pravda* consacra, à cette occasion, un article spécial au besoin de l'école pétersbourgeoise (numéro du 6 décembre). « Que manque-t-il à nos écoles ? » demandait le quotidien communiste et il répondait : tout d'abord, des vêtements. La moitié des écoliers

n'ont ni paletots, ni fourrures. Ils manquent aussi de chaussures. Ils n'ont pas de draps pour se couvrir la nuit. Les écoles ne sont pas chauffées suffisamment. Au lieu de 110.000 sagènes de bois, dont on avait besoin pour le chauffage scolaire, on n'a obtenu que 5.000 sagènes de bois humide. Dans la plupart des écoles, les conduites d'eau sont détériorées, et le Commissariat n'a pas fourni des seaux pour apporter de l'eau. Il manque des lampes électriques, les vitres brisées ne sont pas remplacées, on n'a pas le matériel pour réparer les dégâts produits par le temps ou les accidents ; il manque de la vaisselle et des ustensiles de cuisine, il manque des crayons, des plumes, du papier, etc., etc. *Tout manque*, en un mot.

Ceci pour les écoles de Pétrograd. Elles n'ont rien à envier à celles de Moscou, capitale communiste. Un rédacteur de l'*Izvestia*, organe officiel central, a visité, l'hiver dernier, plusieurs institutions scolaires de la capitale. Il dépeint l'une d'elles ainsi :

Maison à deux étages, quelquefois réparée. Au lieu de vitres, des morceaux de tôle, de bois, de carton et des loques... Des bouffées d'air rempli d'une âcre puanteur parviennent de la cave. L'escalier est taché de graisse mêlée au sable. Les murs et le plafond sont couverts d'une couche épaisse de poussière. Les pupitres sont délabrés et sales. Le réfectoire est transformé en un hangar pour garder le bois récemment obtenu.

C'est la cinquième école secondaire, « école modèle » de Moscou, fréquentée par les enfants de Troztky, Kalinine, président du Conseil central panrusse des Délégués Ouvriers et Paysans, d'Enoukidzé, secrétaire général du même Comité, et autres dignitaires bolcheviks.

J'ai passé trois ans et demi en Russie Soviétique. Ma famille et moi, nous habitions à Pétrograd. Mes deux fils furent les élèves du meilleur lycée pétersbourgeois, celui du prince Ténicheff, dans la rue Mokhovaia. Je me rappelle que durant tout ce temps-là, en hiver, les enfants n'allaient

pas à l'école pendant deux mois : la température y était de 2° au-dessous de zéro !

Il en est de même à Moscou :

Chaque école de Moscou (il y en a 160) a été fermée durant la première moitié de l'année scolaire 1919-1920 (c'est-à-dire pendant la période la moins froide), cinq semaines en moyenne. Combien de temps les écoliers ont-ils été obligés de rester à la maison pendant la seconde partie de l'hiver, on ne le sait pas au juste, mais, en tout cas, autant que dans la première. Il est possible de dire, sans risque d'erreur, que toutes les écoles ont eu leurs portes closes pendant un mois environ et qu'un tiers d'entre elles n'ont pas fonctionné durant les trois mois les plus froids de l'année. Les instituteurs et les écoliers étaient forcés, vu la situation critique de l'approvisionnement de la capitale, de chercher des vivres, ce qui provoqua un manque d'assiduité fréquent chez les uns et les autres (*Moscou rouge*, éd. du Conseil des Délégués Ouvriers et Paysans, p. 404).

« L'instruction publique est en danger, déclare M. Lounatcharski dans un article publié dans les *Izvestia*. L'école atteint un tel point de délabrement qu'on doit constater l'imminence de la catastrophe. » Pour y parer, le gouvernement bolchevik s'est vu obligé de fermer une partie des écoles. Dans les gouvernements de Samara, de Saratoff et de Pensa, 89 o/o de la totalité des écoles ont été fermées ; dans ceux de Tsaritsine et d'Astrakan, 85 o/o ; dans ceux de Nijni et de Kazan, 60 o/o, etc. ; même le gouvernement de Pétrograd a vu 25 o/o de ses écoles fermer leurs portes et celui de Moscou 18 o/o (*Les dernières Nouvelles*, numéro du 19 mars 1922). « Il n'y a que le 5 o/o de la population qui fréquente les écoles secondaires », a déclaré M. Lounatcharski à un rédacteur des *Rigaesche Nachrichten*, lors de son passage à Riga (numéro du 16 octobre 1921), c'est-à-dire, avant la fermeture générale des écoles.

Vu cette débâcle de l'instruction publique, il ne restait au gouvernement soviétique qu'un seul moyen : s'adresser à la population du pays pour qu'elle vienne à son aide.

L'introduction de la nouvelle politique économique, survenue au même moment, en fournit la base nécessaire. Comme ailleurs, on a abrogé le principe de la gratuité des écoles, on a forcé les institutions scolaires à pourvoir à leurs dépenses en transférant la grosse partie de ces dernières aux budgets locaux. Au lieu de 700.000 instituteurs que le gouvernement bochevik devait entretenir auparavant, il n'en a laissé à sa charge que 200.000. En annonçant cette réforme, le journal communiste *Novy Poute* (*La Nouvelle Voie*) ajoutait :

L'Etat ne peut pas entretenir tout le réseau colossal des établissements scolaires et culturels... Pour leur amélioration l'aide de toute la population, indépendamment du besoin qu'elle éprouve dans le domaine de l'instruction, doit venir au secours à l'école (n° 276).

« Le Commissaire de l'Instruction Publique est en mesure de couvrir la dixième partie de ses dépenses, écrivait M. Lounatcharski dans son article des *Izvestia* que j'ai cité plus haut. L'état actuel, quand les instituteurs meurent de faim, que les écoles se ferment, que l'instruction publique périt dans les villes et dans les campagnes, doit-il continuer? Il est évident que les administrations locales sont obligées de pourvoir elles-mêmes aux ressources supplémentaires. »

L'introduction de la rétribution de l'enseignement primaire et secondaire a chassé de l'école un nombre considérable d'enfants dont les parents n'étaient pas assez riches pour payer les inscriptions.

Mon cher papa, lis-je dans une lettre reçue par un réfugié russe à l'étranger, j'ai passé mes examens et je suis maintenant en troisième classe de second degré. Je veux bien étudier, mais je serai forcé de quitter l'école, puisqu'on a introduit un prix de cours de 60 roubles-or par an, ce qui équivaut à 120 millions de roubles soviétiques. Où prendrons-nous une somme pareille ? Nous avons souffert beaucoup de la faim le mois dernier, et il nous en a coûté 60 millions de roubles.

Pour pourvoir à leurs dépenses, plusieurs institutions

scolaires ont fondé des ateliers, des entreprises commerciales, etc. Ce sont les instituteurs et même les élèves qui sont forcés d'y consacrer une partie de la journée !

Le transfert de la partie prépondérante des dépenses scolaires sur la population a provoqué la création de comités spéciaux élus par la population. Celle-ci accepta très volontiers cette innovation ; une lutte acharnée s'en suivit entre le pouvoir et les comités en question au sujet de leurs compétences respectives. Les Soviets désirent que la population fournisse les ressources, mais ne se mêle pas de toucher aux programmes des cours et à l'administration scolaire. La population est en train de parer aux maux apportés à l'école par les expériences du pouvoir. Et c'est la population qui l'emporte dans cette lutte quotidienne.

A moitié détruite, dénaturée, l'école russe vit et même se rétablit grâce aux efforts de la population.

S. POSENER.

LES DÉFAITISTES [1]

—

II

Gare de Lyon, à Paris, où, après une excellente nuit, Arendsen débarquait sur les sept heures du matin, la cohue n'était pas moindre qu'à Berne. Mais autant, au départ, la foule était turbulente et joviale, autant celle qu'il trouvait à l'arrivée le surprenait par son calme, sa réserve et son silence. Elle se composait de petites gens, au visage terne et aux vêtements de deuil, descendus des trains de banlieue, de soldats français en bleu horizon, les uns musards et sans armes, d'autres chargés de leur fourniment, le fusil à la bretelle et le casque au ceinturon, d'Anglais secs en kaki, d'infirmières blanches timbrées d'une croix rouge, accompagnant des blessés étayés de béquilles ou emmitouflés de bandes. Devant l'escalier du grand buffet, une harka de tirailleurs marocains entassait ses capotes sous un semis de têtes basanées.

Après avoir acheté des journaux, Arendsen pénétra dans le petit buffet avec l'intention de se restaurer. La salle était pleine de déjeuneurs, et il eut peine à trouver une place. Il put enfin se faire servir. Mais il n'y avait ni lait, ni sucre, ni brioche, et il dut se contenter d'un verre de café noir édulcoré de saccharine et d'un morceau de gros pain.

Les gazettes n'apportaient rien de sensationnel. On s'était battu à Sailly-Saillisel. Le communiqué britan-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 584.

nique notifiait qu'il avait plu toute la nuit. Les Belges signalaient des actions d'artillerie dans le secteur de Boesinghe. En Orient, les troupes serbes avaient repoussé des contre-attaques bulgares dans la région de la Cerna.

Parmi la dizaine de journaux qu'il avait ramassés un peu au hasard, il s'en trouvait un qu'Arendsen reconnut pour en avoir vu des exemplaires en Suisse entre les mains d'internés français, mais qui n'existait pas du temps de son séjour à Paris et qu'il n'avait jamais lu. Sans doute avait-il été fondé pendant la guerre ou peu auparavant. Il s'appelait *le Bonnet Rouge*.

Le numéro qu'il avait sous les yeux l'intéressa. Sans afficher d'opinions extrémistes, malgré le titre révolutionnaire qu'il arborait, ce journal se différenciait pourtant de l'ensemble de la presse parisienne par une grande modération au sujet des faits de la guerre, un bon sens étonnant dans ses jugements sur l'Allemagne et une absence complète de chauvinisme. Le ton général lui rappela celui de la *Gazette des Ardennes*, l'organe français dont les Allemands autorisaient généreusement la publication dans les territoires occupés. Il s'en distinguait seulement par les nombreux blancs que pratiquait dans ses colonnes, un peu plus largement peut-être que chez ses confrères, la censure française et où on voyait sautiller, par manière de protestation sans doute, une caricature de mégère brandissant d'immenses ciseaux. Une partie du texte de ce *Bonnet Rouge* avait été ainsi passée au blanc. Il en restait toutefois bien assez pour qu'on pût en apprécier le noble humanitarisme et en applaudir la courageuse indépendance.

Arendsen lut avec plaisir un bel article contre la haine. Il était signé de Romain Rolland et se terminait ainsi :

Un grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre : il a aussi sa raison. Il lui faut la sauver des hallucinations, des injustices, des sottises que le fléau déchaîne. A chacun son office : aux armées, à garder le sol de la patrie ;

aux hommes de pensée, de défendre sa pensée. Un jour l'histoire fera le compte de chacune des nations en guerre, elle pèsera leur somme d'erreurs, de mensonges, de folies haineuses. Tâchons que devant elle la nôtre soit légère.

Un autre article, signé Goldsky, observait très justement :

La manie des espions a tourné la tête à beaucoup de gens et servi les intrigues de quelques gredins. Nous demandions hier aux espionomanes de laisser leurs concitoyens s'occuper de choses sérieuses, nous y insistons. Il y a pire danger que l'espionnage et les espions pour le pays : ce sont la sottise et les sots.

Un dessin rehaussait l'attrait de la première page. Il représentait un soldat mutilé, amputé des deux jambes, que complimentait un gros bourgeois en civil, qui lui disait d'un air épanoui : « *Eh bien, mon brave, vous voilà content ? vous l'avez, votre croix de guerre !* »

C'était vraiment très intéressant, et, tout en dégustant cette manne, plus savoureuse que son déjeuner, Arendsen ne put s'empêcher d'admirer le libéralisme du gouvernement français qui laissait imprimer et répandre d'aussi peu belliqueuses suggestions.

Sorti de la gare, où il laissait provisoirement sa malle en consigne, il fut abordé par une petite fille en rubans d'Alsacienne, et munie d'un éventaire, qui lui gazouilla :

—Pour la Journée des orphelins de la guerre, monsieur, s'il vous plaît !...

Il donna un franc et se laissa épingler à la boutonnière un petit insigne tricolore. Il eut quelque mal à trouver un véhicule. Pas de taxis. Un fiacre à l'ancienne mode, attelé d'une haridelle, consentit à le prendre. Il se fit conduire rue Royer-Collard, se proposant d'élire domicile dans la maison meublée où il avait passé deux ans et où il jugeait opportun de descendre. La ville était morne et s'était visiblement dépeuplée. Pas d'autobus. De rares tramways. En passant la Seine, il vit une rame de métro surgir du terre-plein de la place Mazas, traverser

la passerelle et s'enfoncer dans la gare d'Orléans. Le boulevard Saint-Germain était désert. Il reconnut avec un léger choc au cœur le boulevard Saint-Michel.

Rue Royer-Collard, le vieux couple qui tenait la maison meublée l'accueillit avec de grands témoignages de joie. Si on le reconnaissait ! Comment donc ! Il n'avait pas du tout changé ! Quel plaisir, en ces tristes jours, de revoir quelqu'un du bon temps !... On lui prit sa valise des mains, pendant qu'il réglait son fiacre... Il regardait la maison, son entrée en porte cochère, sa petite cour pavée avec ses quatre lauriers dans des caisses... C'était bien ça, elle était toujours la même, toujours là... Rien de nouveau, sauf une petite affiche placardée sur le mur, dont il avait déjà vu des exemplaires dans le train : TAISEZ-VOUS ! MÉFIEZ-VOUS ! LES OREILLES ENNEMIES VOUS ÉCOUTENT.

— Seulement voilà, vous ne trouverez pas nombreuse compagnie... La maison est aux trois quarts vide... Vous comprenez, il n'y a plus d'étudiants... Les Français sont à la guerre, les étrangers sont partis... Voire même qu'il y en a un, fit le père Bardeau d'un ton confidentiel, qui serait, paraît-il, dans un camp de concentration. — Alors vous avez de la place pour moi ? — Bien sûr, monsieur Arendsen ! — Comment, vous vous rappelez mon nom ?... — Pensez-vous !... et même la chambre que vous occupiez. Tenez, elle est libre, et si vous la voulez ?... — Oui. Et puisque vous avez de la place, s'il y en a une à côté qui communique, je la prendrai aussi. — Trois, si vous voulez. Tout l'étage est vacant, à part deux pièces louées à des réfugiés des régions envahies. Notre seule clientèle à présent, fit mélancoliquement le père Bardeau. — Pour le moment deux chambres me suffiront. — Il n'y aura, dit la mère Bardeau, qu'à ouvrir une porte condamnée et ça vous fera un coquet petit appartement. Montons voir si ça vous va.

Arendsen s'installa, changea de linge, de vêtements,

et se disposa à sortir. En descendant, il entra dans le bureau pour faire quelques recommandations aux Bardeau et demander si l'on pouvait envoyer chercher sa malle à la gare. Le père Bardeau s'en chargea.

— Ce matin, dit la mère Bardeau toute réjouie, nous avons reçu une carte de Lucien. — Lucien ? fit Arendsen interrogatif. — Notre fils Lucien... Vous l'avez bien connu ? dit-elle en lui mettant sous les yeux une photographie de jeune poilu.

Arendsen fit un effort de mémoire... Ah ! oui, un blondin assez gentillet...

— Il avait quinze ans, de votre temps, monsieur Arendsen. Ça pousse, les mômes !... Il est parti cette année avec la classe 17, fit-elle en s'essuyant les yeux... Il est venu le mois dernier en permission de détente. Ce qu'il nous en a raconté, le pauvre enfant, des histoires de tranchées !... Il était à ce moment à Ville-sur-Tourbe avec son régiment, le 251e...

— Votre fils est au 251e ?

— Oui, monsieur. Cette Ville-sur-Tourbe n'est pas un endroit bien plaisant, qu'il disait, tout plat et où il pleut tout le temps. Heureusement qu'il vient de changer de pays. Il est maintenant à Sacy, près de Reims.

— Comment le savez-vous ?

— Voilà, nous avons arrangé avec lui une petite combinaison pour savoir toujours où il se trouve. Tenez, voyez-vous sa carte de ce matin ?... « Aux armées, ce 31 octobre... » Il faut vous dire qu'ils ont l'habitude de garder les lettres quatre, cinq jours avant de les expédier... « Hier... », donc le 30 octobre, « on s'est payé une petite ballade... » Ça veut dire : on est parti. Et là : « Les copains Samuel, André, Colas et Yves vous saluent. » Assemblez les premières lettres des noms, S, A, C, Y, ça fait Sacy. Ils sont à Sacy.

— Ainsi le 251e est à Sacy ?

— Faut croire, puisque c'est couché là sur la carte.

On continuera à écrire à Lucien avec l'adresse : « Secteur postal 27» ; mais le secteur postal 27, ça ne sera plus du côté de Ville-sur-Tourbe, ça sera du côté de Sacy.

— Hein ! fit le père Bardeau qui riait largement, est-ce bien imaginé !... C'est bibi qui a trouvé ça.

Le temps était beau, avec une tendance au froid. Un petit vent du nord dispersait sur le boulevard Saint-Michel une volée de feuilles mortes. Il était dix heures. Harald Arendsen gagna la station la plus proche du métropolitain, d'où, après changement au Châtelet, il ressortit aux Tuileries. Il s'engagea sous les arcades de la rue de Rivoli et en peu de pas se trouva devant l'hôtel d'Austerlitz.

— Monsieur van Teutelburgh ?

— Qui faut-il annoncer ?

Arendsen tendit sa carte. Au bout de quelques minutes d'attente dans le hall, on vint le prévenir que la personne qu'il demandait le priait de monter dans son appartement. L'ascenseur l'arrêta au troisième étage, où on lui ouvrit la porte d'un petit salon au meuble empire. Il s'y trouva en présence d'un personnage d'une trentaine d'années, au galbe militaire, aux cheveux blonds taillés en brosse, à l'œil bleu derrière un lorgnon d'écaille et portant à la boutonnière d'un veston de coupe anglaise le ruban rouge de la Légion d'honneur.

— Monsieur van Teutelburgh ?...

— Lui-même. Je vous attendais, cher monsieur. Veuillez vous asseoir, prenez un cigare et causons. D'abord avez-vous fait bon voyage ? Pas d'incidents ?

— Excellent voyage, aucun incident.

Arendsen donna quelques détails sur le passage de la frontière, très facile, du moment que les papiers étaient en règle, car les gabelous de la douane, fidèles à leurs habitudes du temps de paix, ne s'intéressaient qu'à la recherche du tabac et des articles classiques de contrebande.

— De contrebande !... Colossal, vraiment !... *Aber, theuer Herr Arendsen, da Sie zweifellos sehr gut deutsch sprechen, wird es uns beiden, meine ich, angenehmer sein, uns in dieser Sprache zu unterhalten, welche mir geläufiger ist, als die französische* (1).

Et comme Arendsen esquissait un geste effaré :

— Oh ! rassurez-vous. Les murs auraient-ils des oreilles, il n'y a ici que des gens à nous ou des neutres amis.

La conversation continua donc en allemand.

M. van Teutelburgh s'exprimait au reste fort correctement en français, bien qu'avec un léger accent germanique. Quant à l'allemand, il le parlait si purement, sans la moindre nuance de *plattdeutsch*, qu'Arendsen se prit à douter sérieusement que son interlocuteur, malgré le nom qu'il portait, fût un Hollandais.

— *Sicherlich hat man Ihnen erzählt...* On a dû vous dire en Suisse l'œuvre admirable entreprise par l'Allemagne sur le front intérieur français, en vue de mettre fin le plus tôt possible à cette horrible guerre et de hâter une heureuse conclusion de la paix. Notre devoir, en raison de notre civilisation commune et de notre désir semblable d'empêcher la prolongation de la boucherie, n'est-il pas d'aider de toutes nos forces nos amis allemands ? Ce que je sais de vous, cher monsieur Arendsen, m'autorise à penser que vous en jugez sur ce point exactement comme moi.

— Exactement.

— Nous voilà d'accord sur les principes. Reste l'application. L'œuvre est considérable, colossale, dirai-je ; elle exige un dévouement absolu et une activité de tous les instants. Songez que chaque minute perdue, c'est un cadavre de plus sur les champs de bataille. Notre action sur l'opinion française n'en est certes pas à ses débuts, car vous pouvez croire que nos amis allemands n'ont ja-

(1) Mais, cher monsieur Arendsen, comme vous parlez sans doute fort bien l'allemand, il nous sera, je pense, plus agréable de nous entretenir dans cette langue, qui m'est plus familière que le français.

mais négligé cet instrument précieux de victoire qu'est l'arme morale. Mais son emploi demande aujourd'hui à être intensifié au delà de toute limite, au maximum de toute énergie. La moisson est grande, a dit Notre Seigneur, mais il y a peu d'ouvriers. Nous avons beaucoup d'ouvriers, mais la moisson est colossale. Pour venir à bout des blés qui lèvent et de ceux qui sont mûrs, aussi bien que de ceux que nous devons continuer à semer, il faut non seulement multiplier les efforts, mais encore les répartir selon la bonne méthode allemande de la division du travail. L'opinion est un immense domaine aux champs les plus divers. Il y a l'usine et la ferme, les métiers et les paysans, la banque, le haut commerce, la grande industrie, le cabaret et les salons, les hommes politiques, la presse, la magistrature, le théâtre et la prostitution, l'armée aussi, l'innombrable armée, avec ses combattants, ses permissionnaires, ses embusqués, ses malades, ses blessés, ses veuves et ses orphelins... Colossal, colossal, vous dis-je...

— Et de tous ces champs divers quel serait mon champ d'action spécial ?

— Ne le devinez-vous pas ? Ne l'avez-vous pas déjà choisi vous-même ? C'est celui que votre séjour antérieur vous a rendu familier : le monde des intellectuels, le monde des littérateurs, des poètes, des artistes de la rive gauche. Nous le connaissons peu, mais de ce que nous en savons, nous croyons qu'il y a là un sol extrêmement propice à la fructification des semences que nous sommes disposés à y jeter profusément. Etudiez-le, cultivez-le. Il paraît à première vue quelque peu étroit et borné, sans grand contact avec l'ensemble du pays. Mais il a plus d'importance qu'il n'en a l'air. On s'y agite, on y écrit, on y parle beaucoup, on y discute, on y élabore des idées qui prolifèrent et, comme les cellules morbides de certaines tumeurs malignes, sont entraînées dans la circulation générale et vont greffer aux endroits les plus im-

prévus de nouveaux sièges d'infection. On y confine d'un côté aux journaux, d'un autre à l'université, d'un troisième au parlement ; par d'autres encore on y touche à la société parisienne, aux syndicats ou à la galanterie ; on y est ambitieux, brouillon, fantaisiste, paradoxal ; on y a de cuisants besoins d'argent et on y éprouve jusqu'à la dépravation l'aiguillon pressant de la chair.

— Mais il me semble, honoré monsieur van Teutelburgh, s'écria Arendsen en riant, que vous ne le connaissez pas mal !

— Il ne tient qu'à vous que je le connaisse mieux encore. Pour le début, je ne vous demande que de l'observer et de me faire part de vos observations. Ce qui ne vous empêchera naturellement pas de vous livrer aux invites d'une judicieuse propagande, selon l'opportunité des circonstances ou les rencontres du hasard... L'important, voyez-vous, c'est d'être à l'affût, aux aguets sans cesse, de ne laisser passer aucune occasion favorable sans la saisir, de se trouver toujours prêt à cueillir un renseignement, si petit soit-il, à glisser une insinuation, si mince paraisse-t-elle... Les conséquences de la moindre aubaine peuvent être incalculables, colossales, dirai-je... Et puisque j'ai prononcé le mot de hasard, comptez aussi sur le hasard, cette providence des chercheurs, des chasseurs, des policiers et des soldats, ce demi-dieu de la guerre, comme l'a appelé le grand Moltke, qui pourtant faisait tout pour s'en passer... Le hasard, monsieur Arendsen, le hasard est parfois prodigieux... le hasard est colossal !...

— Je suis si loin de mépriser le hasard, dit alors Arendsen, qu'il vient précisément de me servir.

— Comment cela ?

— Et voici ce qu'il m'a apporté il y a moins d'une heure, comme je me disposais à me rendre chez vous : le 251e régiment d'infanterie, qui tenait les tranchées

à Ville-sur-Tourbe, a été transféré le 30 octobre à Sacy, près de Reims.

— De quelle façon vous êtes-vous procuré cette information ? demanda van Teutelburgh intrigué.

Arendsen lui conta la petite scène qui s'était passée dans le bureau de la maison meublée de la rue Royer-Collard et l'ingénu stratagème par lequel les époux Bardeau correspondaient avec leur fils soldat.

Après avoir largement ri de cette histoire :

— Vous voyez ! vous voyez ! s'écria le pseudo-Hollandais. A peine débarqué à Paris, vous m'apportez un renseignement qui ne paraît pas sans valeur !... Et, ce qu'il y a de plus curieux, quelque chose d'étranger à vos attributions : un renseignement d'ordre militaire... Le hasard, le hasard, monsieur Arendsen !... Bigre non, cette information ne doit pas être sans valeur... Un mouvement de concentration peut-être... Colossal !...

Il jeta une note sur son calepin à souche et dit :

— Je signe ce document du chiffre B.F. 99. Ce sera le vôtre ; car, bien entendu, votre nom n'a pas à être prononcé et ne doit figurer nulle part. Il ne sera connu que de la haute direction de nos services.

— Devrai-je signer B. F. 99 tout ce que je vous enverrai ?

— Tout ce que vous me remettrez ou remettrez ici pour moi ; car vous devez vous garder, cher monsieur, de me rien envoyer. Pas de lettres, pas de bleus. Pas de coups de téléphone surtout !

— Pas même pour vous demander un rendez-vous ?

— Pas même. Quand vous aurez à me voir, venez le matin entre neuf et onze, ou le soir entre six et sept ; vous me trouverez toujours.

— Bien.

— Songez que nous occupons ici une sorte de poste d'écoute dans la position la plus avancée. Nous ne devons risquer de compromettre la sécurité de notre organisa-

tion par aucune imprudence. Nous devons en particulier nous abstenir d'utiliser les services publics, toujours dangereux. Paris est un nid d'espions.

— Vous voulez dire de contre-espions !

— Si vous voulez, quoique les contre-espions de l'ennemi soient des espions pour nous. Il y a deux ans que nous devrions être à Paris et y circuler en maîtres, à visage découvert, au lieu de continuer à nous y cacher.

Sur ces mots, il ouvrit la fenêtre et conduisit son visiteur sur le balcon. Il fit un large geste silencieux, dominant le magnifique paysage urbain qui s'étalait sous leurs yeux.

Sous un ciel d'azur pâle fleurdelisé de légers nuages blancs, le Jardin des Tuileries disposait la noble ordonnance de ses terrasses, de ses parterres, de ses bassins et de ses quinconces. Droit au-dessous d'eux, c'était la double ligne d'arbres bordant la terrasse des Feuillants, la grille de la rue de Rivoli surmontée de ses vases de pierre et le large escalier orné de bêtes de bronze qui descendait sur l'allée des Orangers. Puis c'était la nappe rousse et jaune des grands quinconces, déchirée par places et laissant voir la trame brune de ses branches enchevêtrées, damassée ailleurs des masses encore pleines des platanes ou de la tache claire d'un marronnier reverdissant. Par les ajours on découvrait les tapis gazonnés des salles de verdure et les broderies de fleurs des carrés d'Atalante. Au-dessus des plus lointaines frondaisons, qui cachaient la terrasse du Bord de l'Eau, on voyait se dorer la coupole des Invalides. A gauche s'étendait la somptueuse mosaïque des parterres, fleurie de mille couleurs, gaufrée du dessin classique de ses allées, décorée de sa riche incrustation de statues. Et c'était le spectacle prodigieux du Louvre, déployant autour de l'arc de triomphe du Carrousel l'ordonnance admirable de ses façades, de ses colonnes, de ses frontons, de ses sculptures et de ses dômes. De longs siècles d'histoire revi-

vaient dans ces espaces majestueux et architecturaux. La Renaissance, Louis XIV, l'Empire y avaient inscrit splendidement leurs annales. La houle de la Révolution et la torche de la Commune y avaient passé. Et là-bas, à droite, au-dessus des toitures bleuâtres du Jeu de Paume, s'effilait la pointe rose de l'obélisque de Louqsor, qui avait vu, un jour de février 1871, les légions allemandes camper autour de ses hiéroglyphes mystérieux.

— Assez impressionnant, n'est-ce pas ? fit van Teutelburgh en baissant la voix. Quand on pense que nous sommes ici au cœur de Paris et que personne ne se doute de notre présence !... Regardez : c'est peut-être ici que nous gagnerons la guerre. Il suffirait d'une insignifiante avance, d'une percée, d'un fléchissement de l'ennemi... et de nos canons à 60 kilomètres...

— Vous détruiriez Paris ?

— Comme Reims. Quartier par quartier... Et je vous prie de croire que celui-ci ne serait pas épargné.

A ce moment le soleil qui planait au-dessus du pont Royal fit flamboyer de lueurs d'incendie les fenêtres du pavillon Mollien.

— Si Verdun avait réussi, murmura van Teutelburgh, ce serait fait.

Ils rentrèrent. Arendsen prit congé. Le Hollandais lui secoua fortement la main.

— Adieu, monsieur. Revenez me voir bientôt. Travaillez de votre mieux pour l'Allemagne.

Il était à peine onze heures. Arendsen se souvint que c'était le jour du professeur Levrai-Lebien. Il résolut, sans plus tarder, d'aller le surprendre. Il marcha jusqu'à la Concorde, prit le Nord-Sud, descendit à la station Notre-Dame-des-Champs, suivit un instant le boulevard Raspail, puis la portion orientale du boulevard Montparnasse, et, sur les onze heures et demie, B.F. 99

se trouvait dans la cage d'ascenseur du célèbre professeur, qui habitait au cinquième étage.

— Oui, monsieur, monsieur le professeur est là... Monsieur le professeur n'a pas changé ses habitudes et c'est bien aujourd'hui qu'il reçoit.

L'ancien étudiant fut introduit dans le cabinet de travail qu'il connaissait bien, tout encombré de livres, sentant la pipe et la méditation, avec son meuble Louis-Philippe, ses gravures anciennes, sa cheminée de marbre rouge où brûlait un feu de bois. Arendsen se retrouvait soudain à cinq ans en arrière. Seuls les portraits dédicacés des professeurs allemands avaient disparu. Mais le dessus du bureau s'ornait toujours de ses deux bustes en bronze patiné de Rousseau et de Tolstoï.

Le chef coiffé d'une calotte de soie, le corps grassouillet douillettement enfoui dans une robe de chambre, les pieds chaussés de pantoufles, sa large figure qu'encadrait un collier de barbe grisonnante s'éclairant d'un sympathique sourire d'accueil, le professeur Levrai-Lebien vint au jeune Danois les mains tendues :

— Arendsen !...

— Vous me reconnaissez, maître ?

— Comment donc, cher ami... il n'y a pas si longtemps que... Ah ! cette guerre ! cette maudite guerre !... Voyez, vous me trouvez seul, on m'abandonne... Tous mes étudiants sont partis, ou presque tous... Quelle tristesse ! quelle désolation !... Mais vous, cher Arendsen, que devenez-vous ? d'où venez-vous ?...

— J'arrive de Suisse, cher maître, et ma première visite est pour vous.

— Que je suis content de vous revoir !... Vous étiez en Allemagne, n'est-ce pas, aux dernières nouvelles que nous avions reçues de vous ?... à Halle, je crois ?...

— Il est vrai, mais je suis en Suisse depuis le début de la guerre, mentit Arendsen. Je donne un cours à l'Université de Berne.

— Ah ! très bien, très bien... Et que dit-on de nous en Suisse ? Ça va mal, n'est-ce pas, très mal !... Ici nous ne savons rien, on nous trompe, on nous cache tout... La censure, la politique, la peur de dire un mot de vérité !...

— Cependant, vous avez les journaux suisses... la *Gazette de Lausanne*, le *Journal de Genève*...

— Ils sont encore plus chauvins que les nôtres !... Ce colonel Feyler est un imposteur... Autant lire notre infâme lieutenant-colonel Rousset !... Ah ! l'intelligence subit une rude crise !... Et Brandès, dites-moi ?... Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez-vu ? Avez-vous de ses nouvelles ?... Comment va-t-il, ce cher Brandès ?

— Très bien. Je l'ai vu cet été, pendant les vacances, que j'ai passées à Copenhague.

— Ah ! celui-là, c'est un véritable ami de la France !... Que dit-il ? que pense-t-il de ces lamentables événements ? On a été bien injuste à son égard, ici... Clemenceau surtout... Au fond il avait raison, Brandès, tout à fait raison de défendre sa neutralité... Quoi de plus juste ?... Dans cette vague de folie qui passe sur le monde, seuls les neutres ont su garder un peu de bon sens...

Arendsen écoutait avec un grand étonnement ces paroles. Il lui semblait que son travail était déjà presque fait d'avance. Mais il ne jugea pas devoir se découvrir.

— Si M. Brandès est neutre, dit-il, tous les neutres heureusement ne sont pas comme M. Brandès. Beaucoup de neutres sont pour la France, sans restriction, sans réserve... Et vous ne doutez pas, mon cher maître, que je ne sois de ceux-là !

— Oui, dit mélancoliquement le professeur Levrai-Lebien, vous autres neutres, vous êtes souvent plus Français que bien des Français. C'est très beau, c'est très noble et nous vous en remercions. Nous avons ce qu'on appelle une bonne presse.

— La Marne, l'Yser, Verdun... La France a fait des merveilles, des miracles, et nous l'admirons tous.

— Sans doute, sans doute... Votre admiration est vraiment très flatteuse... C'est que vous ne vous battez pas, vous nous regardez nous battre; nous sommes pour vous un beau spectacle, et vous nous applaudissez, comme on applaudit sur la scène un héros sympathique qui gesticule noblement, qui prononce des mots cornéliens, qui rugit bien, qui s'escrime bien... et qui meurt bien.

— Oh! mon cher maître, comment pouvez-vous dire cela ?... La France ne meurt pas !... Jamais elle n'a été plus vivante... et plus grande !

— La France meurt... Car si vous êtes les spectateurs de ce drame, de ce jeu sanglant, nous ne sommes pas des acteurs : nous sommes des gladiateurs... et nous mourons pour de vrai. Nos cadavres couvrent l'arène. Et voilà plus de deux ans que ce jeu dure ! Nous préférerions que les neutres, au lieu de nous admirer, et parfois de nous exciter, — *pollice verso*, — interviennent pour que cesse enfin, pour que cesse à tout prix le massacre.

— A tout prix ?

— A tout prix. Nous n'en pouvons plus. Ce pauvre pays est saigné à blanc. Il n'y a plus d'hommes dans les villages, plus de jeunes gens dans les hautes écoles. Chacun est touché, chacun pleure ou tremble... Moi-même, j'ai un fils et deux gendres sur le front.

— Comment vont-ils ? demanda Arendsen d'un ton pénétré, prêt aux condoléances possibles.

— Mon fils a été blessé, peu grièvement par bonheur, au début de 1915, sur l'Aisne. Il est depuis dix-huit mois en convalescence dans le midi. Un de mes gendres est médecin aide-major. Ah ! ses récits d'hôpitaux sont navrants. Il faut l'entendre !... Mon second gendre, que nous avions été assez heureux pour pouvoir faire déclarer impropre au service, est une victime désignée de la loi Dalbiez et va sûrement être récupéré.

— Vous avez des petits-enfants, cher maître ?

— Pas un seul. Ah ! mon pauvre Arendsen, je ne sais pas si cette guerre est la mort de la civilisation, c'est possible, mais c'est en tout cas la mort de la France. Buisson me disait l'autre jour à la Ligue...

Le professeur Levrai-Lebien faisait partie du comité de la Ligue des Droits de l'Homme, dont il était une des sommités. Il appartenait à bien d'autres associations touchant de près ou de loin aux affaires publiques. Le parti radical le tenait pour une de ses lumières. Il honorait volontiers de sa prose les journaux de gauche, voire d'extrême gauche. On le mobilisait pour prononcer des discours dans les manifestations dites « républicaines ». Il présidait des meetings. Comme tout bon professeur en Sorbonne, plutôt que de se confiner dans les devoirs étroits de sa charge et de se consacrer tout entier au culte des idées pures, il préférait descendre de sa chaire pour escalader la tribune de l'opinion, prendre pour auditoire le pays, endoctriner la foule et faire ce qu'il appelait l'éducation de la démocratie.

— Buisson me disait l'autre jour : « La guerre est plus stupide encore que féroce, parce qu'elle prétend résoudre les problèmes de la vie par la mort de la jeunesse et l'assassinat des élites. » Forte parole et qu'il faut méditer. L'Allemagne s'en tirera, grâce à sa puissante natalité. Mais nous ?...

— Hélas ! et ce qu'il y a surtout de déprimant, laissa alors filtrer Arendsen, c'est de penser que tous ces héroïques sacrifices risquent de demeurer vains.

— Déprimant, en effet, démoralisant, accablant ! prononça lugubrement Levrai-Lebien. Mais à ce propos, mon ami, j'y songe, pour vous rendre à Copenhague depuis la Suisse, vous avez dû traverser l'Allemagne ? — Oui, deux fois, aller et retour. — Et comment l'avez-vous trouvée ? quelles sont vos impressions sur les Allemands ? — Oh ! ils sont très forts, toujours très forts.

— Beaucoup d'hommes encore ? — En quantité. — Et des enfants, naturellement ! — A foison.

Un rictus empreint du plus noir pessimisme tourmenta sous sa calote de soie le facies poivre et sel du professeur Levrai-Lebien. Ses épaules et ses bras se soulevèrent, puis retombèrent, comme pour signifier : « Nous sommes fous, archifous de vouloir continuer à rouler ce rocher de Sisyphe ! » Il se leva, lourd de pensée. Sa robe de chambre s'angoissait à grands plis autour de son corps, tandis qu'il faisait deux ou trois fois le tour de son cabinet. S'arrêtant près de la fenêtre, il en écarta le rideau :

— Une nuit de Paris réparera tout cela, disait ce misérable Napoléon après je ne sais quelle bataille sanglante. Une nuit de Paris ! Ce n'était pas vrai de son temps, ce l'est encore moins du nôtre.

Il ouvrit la croisée.

— Voyez, j'ai toujours ma belle vue. Mais je ne la contemple plus maintenant qu'avec une secrète horreur.

Tous deux sortirent s'accouder au balcon. Levrai-Lebien couvrit d'un geste désolé l'immense panorama qui se déployait sous leurs yeux.

— Pas une de ces maisons, gémit-il, qui ne soit en deuil d'un mort, de deux morts, de trois morts, de dix morts... Combien s'en trouve-t-il où il y ait eu une naissance depuis le commencement de la guerre ?...

Sous le même dais bleu pâle du ciel que parsemaient toujours les fleurs blanches des petits nuages, les maisons par milliers s'épandaient en flots pressés vers les horizons, comme une mer aux vagues orageuses saisie en pleine houle et soudainement pétrifiée. Grises, sombres, blafardes, bistres, ardoisées, couvertes du varech des tuiles, noyées de l'embrun des suies et crêtées de leurs innombrables cheminées, elles montaient, descendaient, roulaient, se dépassaient, grimpaient à l'assaut des collines, battaient les écueils des monuments. On voyait

leurs hautes lames se fendre le long de l'avenue de l'Observatoire et entourer la grosse île rousse du Luxembourg. A droite, en un flux chaotique, elles allaient déferler contre la masse du Panthéon,dont le dôme sourcilleux les dominait de ses courbes puissantes. A gauche, elles portaient Saint-Sulpice comme une épave, avec ses deux tours désemparées. Plus loin, c'était la barre de la Seine, le moutonnement des toits du Louvre, Notre-Dame voguant majestueusement comme un grand vaisseau ouvragé, précédé de la fine caravelle de la Sainte-Chapelle. Les maisons continuaient, fondues de plus en plus dans l'éloignement du large en une nappe uniforme et mouvante, d'où émergeaient, frappés de lumière ou crayonnés d'ombre, les récifs blancs de l'Hôtel de Ville, le pic noir de la tour Saint-Jacques,les brisants des Halles, les roches lointaines de l'Opéra, de la Trinité, de Saint-Vincent-de-Paul, indistinctes, flottantes et bleuâtres. Et la marée continuait encore, démontée, formidable, infinie, tordant ses ondes douloureuses sur les flancs de Ménilmontant et de Belleville, gravissant le calvaire de Montmartre où planait comme un goeland le pâle envol du Sacré-Cœur, couvrant Clichy, engloutissant les Batignolles, courant vers l'Etoile invisible, tandis qu'à l'extrême occident surgissait de l'étendue limoneuse la coupole dorée des Invalides, qui enfermait l'âme et le cadavre de Napoléon.

Pour la seconde fois, en cette belle matinée de novembre, Harald Arendsen considérait Paris. Mais cette fois, ce n'était plus M. van Teutelburgh qu'il avait à son côté, lui murmurant à l'oreille son terrible : « Quartier par quartier ! » C'était le professeur Levrai-Lebien, dont il entendait la voix lamentable bêler :

— Les Allemands sont des gens civilisés ; ils ne détruiront pas Paris, comme nous en effraient nos bourreurs de crânes. Mais en attendant, grâce à nos inexorables jusqu'auboutistes, ils détruisent les Français.

A ce moment, une voix jeune résonna derrière eux dans la chambre :

— Eh bien, quoi, mon cher maître, vous n'avez donc pas peur de vous enrhumer ?

Ils se retournèrent. Debout au milieu du cabinet se trouvait un grand jeune homme de vingt-cinq ans, au corps légèrement gras, mais d'aspect plutôt débile, au visage imberbe et poupin, éclairé de beaux yeux gris luisants d'exaltation et d'intelligence. Il portait la tenue bleu horizon, les bandes molletières, un galon d'or aux manches et le chiffre 20 au collet, accolé à une abeille d'argent.

Deux exclamations retentirent :

— Arendsen !

— Martial !

Aussi émus que surpris, les deux jeunes gens s'abordèrent et, comme il arrivait en ces temps troublés, quand deux amis se revoyaient après une longue séparation, ils s'embrassèrent.

— Comment, vous, Arendsen, à Paris !...

C'était un des deux frères Le Châtel avec lesquels le jeune Danois s'était lié durant son stage d'étudiant à la Sorbonne. Arendsen dut lui raconter ce qui lui était advenu depuis les dernières lettres échangées. Il le fit dans les termes et avec les omissions dont il avait usé pour le professeur Levrai-Lebien. Quant à Martial Le Châtel, après avoir été mis deux fois en sursis d'appel, il avait fini par être mobilisé dans le service non armé et versé à la 20e section de secrétaires d'Etat-major, où il était affecté aux fiches d'état-civil.

— Quelle corvée !... quelle imbécile et dégradante besogne !... que de temps gâché !... oh ! cette administration militaire !... Heureusement que j'ai d'autres occupations et que je trouve le moyen de déployer une activité plus intéressante !...

— Et Eude ? interrogea Arendsen.

— Oh ! Eude... Eude, mon cher, fit Martial Le Châtel avec une expression tout à la fois narquoise et dédaigneuse, cet excellent Eude est devenu une manière de héros. Parti simple sous-lieutenant de réserve, il a conduit je ne sais combien de fois ses hommes au feu, il est entré dans les lignes allemandes, il a enlevé une position, ramassé des prisonniers, perpétré vingt exploits plus insignes les uns que les autres; et le voilà capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, nanti de trois ou quatre citations et, depuis peu, attaché à l'Etat-major du groupement Mangin, celui même qui a repris Douaumont.

Il esquissa comiquement le salut militaire.

— Sapristi !... Et tout ça sans être blessé ?

— Si, une fois, un morceau de ferraille dans l'épaule... Il s'en est vite remis et n'a rien eu de plus pressé que de retourner à son champ d'honneur s'abreuver de sang et manger du Boche.

— Quelle époque ! grommela Levrai-Lebien en levant au plafond ses yeux consternés et son collier de barbe réprobateur.

On ferma la fenêtre et tous trois se groupèrent autour du feu.

— Quoi de nouveau, mon bon Le Châtel ? demanda le professeur en regardant d'un air découragé danser les flammes.

Martial Le Châtel prit un temps, toussa, se moucha, se composa une mine importante, puis prononça :

— J'ai vu Caillaux.

— Ah ! fit en se ranimant Levrai-Lebien, pendant que B.F. 99 dressait l'oreille. Caillaux!... Celui-là, c'est le seul qui voie clair... je parle de nos hommes de gouvernement...

— Il y en a d'autres, fit Martial, et au gouvernement même. Mais ils n'osent pas parler.

— Eh bien, que dit Caillaux ? — Caillaux est très pessimiste. — Naturellement. — Il se dispose à repartir pour

l'Italie, où il va rejoindre Mme Caillaux. — Pauvre femme! L'a-t-on assez outragée!... On serait moins dur pour une criminelle !... Eh bien, que dit Caillaux? — Je l'ai trouvé en superbe état de santé... plus brillant, plus maître de lui, plus courageux que jamais... Quelle intelligence! quel cerveau !... — Oui, c'est un homme admirable. — Génial! — Je ne prononce pas souvent le mot de génie... Je ne l'ai guère appliqué qu'à Platon, à Léonard de Vinci, à Pascal, à Kant... et à ces deux maîtres qui sont là, fit le professeur Levrai-Lebien en adressant un geste liturgique aux deux bustes qui ornaient le dessus de son bureau... Mais il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour m'amener à décerner aussi cette exceptionnelle couronne du génie à notre grand ministre républicain. Eh bien, que dit Caillaux ?

— Eh bien, mon cher maître, Caillaux dit que le ministère Briand est fini. Briand, explique-t-il, a perdu toute autorité, tout prestige, sinon auprès des princesses grecques ou françaises à la conquête desquelles il use ses dernières énergies. C'est un homme de courte vue ; il ne considère que le succès momentané, immédiat. C'est lui qui, plus que tout autre, a poussé la Roumanie à la guerre, sans se préoccuper des conséquences de l'aventure pour ce malheureux pays. Là encore, ce qu'il recherchait, c'était le succès parlementaire, et il ne voyait pas le désastre. Briand est un homme à la mer.

— Nous n'irons pas l'y repêcher.

— Briand tombé, continua Martial, Caillaux ne voit que trois présidents du Conseil possibles : Clemenceau, Barthou et lui-même. Pour lui, son heure n'est pas encore venue. — Pourquoi pas ? — Il y a un obstacle. — Lequel? — L'Angleterre. Tant que l'alliance anglaise continuera à être le pivot de la politique de guerre de la France et tant qu'il y aura sur le territoire français une armée britannique insuffisamment battue, le veto de l'Angleterre au retour au pouvoir de Caillaux sera formel.

— Beautés de l'entente cordiale!... — Restent Clemenceau et Barthou. Barthou est à écarter, parce qu'il s'est jeté dans les bras de la réaction cléricale, qui, de toute puissante qu'elle était, sous couleur de l'union sacrée, pendant la première année de la guerre, est aujourd'hui en complet déclin. — Hélas ! pas tant que ça ! — Clemenceau n'est pas possible non plus, car son conflit avec la Présidence de la République a pris des formes si aiguës, que Poincaré ne saurait l'appeler au pouvoir sans signer par cela même sa propre démission. — Alors ? — Alors, dit Caillaux, on se rabattra sur un ministère Painlevé. — Eh ! fit le professeur Levrai-Lebien, à défaut de Caillaux, ce ne serait pas si mal ! Painlevé n'a pas le génie de Caillaux, sinon en mathématiques, mais il est plein de talent. — Et de décision. — Et de libéralisme, ce qui importe surtout. Car s'il y a la France, il y a d'abord la République, qu'il ne faut pas laisser devenir la proie des calotins. — Ni des traîneurs de sabre. — C'est tout un. Rappelons-nous le mot de Jaurès à la veille de sa mort : « Ce qu'il y a d'affreux dans cette guerre qui vient, c'est que vaincus, nous perdons la France, et vainqueurs, nous perdons la liberté. »

— Le second terme de l'alternative, reprit Martial en s'exaltant, est dès maintenant exclu. Caillaux déclare que la France est désormais au bout de son effort militaire. Elle est épuisée en hommes, en courage et en argent. Elle a perdu à ce jour un million et demi de combattants, dont un million de morts et un demi-million de mutilés ou de disparus. Il n'y a pas un général qui croie que l'on puisse chasser les Allemands des dix départements qu'ils occupent. La France n'a plus pour garnir le front que deux millions d'hommes, et les nouvelles levées suffiront à peine à remplir les vides. L'esprit public est déprimé. Les finances sont ruinées. C'est dans ces conditions que Painlevé présidera à la suprême offensive,

l'offensive du désespoir, qui aura lieu au printemps et sera un échec. — Encore du sang !... — Alors sonnera l'heure de Caillaux. Et cette heure sera celle de la paix. — Et Caillaux a-t-il dit quelle serait cette paix ?— Il ne l'a pas dit. Il a dit simplement : « C'est moi qui ferai la paix. »

Un lourd silence suivit, durant lequel Arendsen, qui n'avait pas interrompu d'un seul mot ce dialogue, se remémora la conversation qu'il avait eue, à Berne, avec le baron von Romberg et où le ministre d'Allemagne avait manifesté une si vive appréhension à la perspective de cette offensive du printemps.

En attendant l'heure de la paix, il était celle du déjeuner. Les deux jeunes gens se levèrent et prirent congé. Le professeur Levrai-Lebien les accompagna jusqu'à la porte de son appartement, leur serra les mains et leur dit en manière d'adieu :

— Espérons en Caillaux. Sauvons au moins la République. Prenons garde que, vaincus, nous ne perdions par surcroît la liberté.

Les cinq étages du professeur descendus, les deux amis, qui avaient mille choses à se dire, se sentaient peu disposés à se quitter déjà.

— Que faites-vous ? demanda Martial. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble ?

— Bien volontiers.

— Nous avons chaque semaine, entre camarades, un petit déjeuner politico-littéraire, dont c'est précisément le jour. Si vous consentez à m'y accompagner, je vous emmène. Vous verrez, c'est très intéressant. On y entend et on y apprend beaucoup de choses. C'est tout près d'ici, au restaurant des Trianons, place de Rennes. Il est midi et demi, on ne se met pas à table avant une heure; nous avons le temps.

Arendsen ne se demanda pas s'il serait indiscret : sa fonction était de l'être, et il accepta.

Les deux amis s'acheminèrent donc à petits pas, bras dessus, bras dessous, le long des acacias du boulevard Montparnasse, en direction de la gare.

— Vous retrouverez vraisemblablement là, dit Martial, une ou deux têtes qui vous rappelleront de vieux souvenirs. Vous avez dû connaître René de Marmande ?..

— Un brun élégant, à la touche aristocratique, au langage choisi, souple et caressant ?

— Il y sera très probablement, ainsi que Morizet, de *l'Humanité*.

— Morizet... attendez... oui... un garçon râblé, maussade et mystérieux...

— Très fort. Et Pioch, Georges Pioch ?... Ça vous dit-il quelque chose ?

— Pioch, parfaitement... Un gros réjoui, qui faisait des vers comme un Victor Hugo de carnaval et était rédacteur en chef de *Musica* ?...

— Juste. Il a adjoint aux nombreuses cordes de sa lyre celle de la politique et il enchante présentement de ses rhapsodies abondantes les lecteurs du *Journal du Peuple*. C'est un de nos meilleurs écrivains, le meilleur sans doute après Anatole France et Romain Rolland.

— Anatole France.. ? s'écria Arendsen stupéfait.

— Oui, mon cher, Anatole France, le patriote Anatole France, qui a voulu s'engager comme simple soldat au début de la guerre... Vieille histoire!... Anatole France est maintenant des nôtres, au grandissime scandale et au complet effarement de la réaction.

Arendsen n'en revenait pas.

— C'est extraordinaire ! prononça-t-il enfin.

Il s'informa de quelques autres personnes qu'il avait connues.

Paul Fort ne faisait rien de bon, abaissant son talent à mettre la guerre en ballades françaises, dont il publiait périodiquement de patriotiques cahiers où, sous le titre de *Poèmes de France*, il chantait Joffre, Reims, les poilus

et la victoire de la Marne. Abandonnant cubistes et orphistes, Apollinaire faisait le brave quelque part sur le front, à l'instar de ce tranche-montagne d'Eude. Guy-Charles Cros était prisonnier en Allemagne. Olivier Hourcade était mort « glorieusement » à Oulchy.

— Mais je parle, je parle, et j'ignore, mon cher ami, dit Martial, quelles sont au juste vos opinions. Les événements ont modifié tant de choses et remué tant de consciences ! Pour ce qui me concerne, vous avez pu juger de mes sentiments par la conversation à laquelle vous venez d'assister chez notre bon maître Levrai-Lebien. Peut-être m'exprimé-je trop librement à votre goût et ai-je tort de vous emmener à ce déjeuner ?

Sans autrement se découvrir, Arendsen rassura son ami. Non, malgré sa francophilie avérée, et qui n'avait pas varié, sa position de neutre le rendait assez indépendant pour reconnaître que tout n'était pas aussi pur, dans la cause de l'Entente, qu'une propagande outrancière voulait le faire croire. S'il adorait la France et souhaitait son triomphe, il était parfaitement capable de peser le pour et le contre des arguments produits par les deux camps pour leur défense ou leur décharge dans la responsabilité du terrible cataclysme qui désolait l'Europe. Plus que quiconque il détestait la guerre et aspirait passionnément au rétablissement de la paix. Et tout autant que la guerre, il détestait le mensonge, la duplicité et l'hypocrisie.

— Ah ! n'est-ce pas ? s'écria tout joyeux Martial Le Châtel. Je vois, cher ami, que nous nous entendrons complètement.

Ils passaient devant Notre-Dame-des-Champs, dont la rosace violette, sous son fronton dressé, les considéra d'un œil énorme. Leurs pas se ralentirent encore.

— Vous avez parlé des responsabilités, reprit Martial. C'est là ma préoccupation constante. Avons-nous vraiment le droit pour nous, comme nous ne cessons de le

proclamer? L'Allemagne voulait-elle réellement la guerre? Désirions-nous sincèrement la paix et avons-nous tout fait pour empêcher l'horrible catastrophe de se produire ? Hélas ! non seulement nous n'avons pas tout tenté pour la conjurer, mais je crois, je suis presque certain que c'est nous, nous surtout, nous seuls qui l'avons provoquée.

Et, tantôt sur le ton d'une honteuse confession, tantôt avec les accents de l'indignation, de la vindicte et du réquisitoire, il fit part à Harald Arendsen des doutes qui le bourrelaient.

Oui, la France était la grande coupable. C'était affreux à dire, mais la vérité avant tout. Martial n'était pas homme à se la dissimuler et moins encore à vouloir la dérober aux autres. Il faisait partie d'une petite société d'études documentaires et critiques sur la guerre qui se réunissait hebdomadairement, sous la présidence du professeur Charles Gide, pour rechercher les causes réelles et les origines véritables du grand conflit. Les constatations auxquelles ce groupement de chercheurs sincères, d'historiens scrupuleux était arrivé étaient effarantes. Il en résultait — et leurs études, encore loin d'être achevées, apportaient chaque semaine des résultats plus probants — que la politique poursuivie depuis vingt ans par les gouvernements français, à la seule exception du trop court ministère Caillaux, conduisait fatalement à la guerre, et que jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'heure même où l'Allemagne poussée à bout lançait sa déclaration de guerre, la France avait tout fait pour acculer l'Allemagne à cette extrémité et refusé d'accomplir le geste nécessaire qui pouvait encore sauver le monde.

L'infâme alliance avec la Russie, début apparent de la politique impérialiste française dirigée contre l'Allemagne, n'était d'ailleurs que la suite naturelle de l'agitation revendicatrice d'un Déroulède, fille elle-même des misérables aventures mégalomanes de Napoléon III.

Refusant d'accepter loyalement les conséquences de son infériorité et de ses fautes, la France n'avait cessé de contrecarrer ouvertement ou sournoisement les légitimes besoins d'expansion du peuple allemand, plus prolifique, plus industrieux, plus travailleur, plus capable qu'elle. Non contente de son beau domaine colonial, elle avait voulu l'étendre outre mesure au détriment de l'Allemagne, jusqu'à cette conquête insensée du Maroc, qui avait déjà failli déchaîner le cataclysme. Avec l'arrivée de Poincaré au gouvernement, puis à la présidence de la République, cette politique criminellement agressive s'était accentuée jusqu'à la démence. Homme de toutes les réactions comme de tous les abus de pouvoir, celui qu'on commençait déjà d'appeler à juste titre Poincaré-la-Guerre s'était cru de taille à braver impunément le géant teuton. « Le peuple français ne veut pas la guerre, déclamait-il, mais pourtant il ne la craint pas ! » Reprenant à son compte la politique d'encerclement du roi Edouard VII, il s'employait à en serrer les vis et à en assujétir les écrous. La presse surchauffée enflammait l'opinion. Une formidable explosion de chauvinisme et de militarisme éclatait sur la France. On imposait au pays la scélérate loi de trois ans. De documents trouvés par les Allemands en Belgique et publiés récemment à Berlin il ressortait que le baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris, effrayé de cette recrudescence du nationalisme français, entretenait son gouvernement de ses craintes et présageait une catastrophe. Puis ç'avait été le néfaste voyage en Russie, en juillet 1914, la mainmise sur Nicolas et ses ministres, le resserrement à bloc de l'alliance, les palabres militaires et le toast du 22 juillet où ce misérable Poincaré avait eu le front de s'écrier, aux applaudissements du Romanof et des grands-ducs : « Ce que nous voulons, c'est la paix dans la force, l'honneur et la dignité ! » Quelques jours plus tard, la Russie, surexcitée et sûre de la France, n'hésitait pas à mobiliser,

d'abord contre l'Autriche, puis contre l'Allemagne, malgré les avertissements répétés de Guillaume II, ce qui obligeait l'Allemagne à mobiliser à son tour et à répondre au défi conjugué de la Russie et de la France par sa double déclaration de guerre. Tout cela était clair comme de l'eau de roche et il fallait toute la tartuferie des patriotes de jésuitière pour ne pas reconnaître à l'origine de l'effroyable conflit la main et la préméditation de la France.

Arendsen écoutait ces propos avec une curiosité et une attention soutenue, approuvant de la tête ou du verbe, demandant des suppléments d'explication sur les arguments qu'il entendait invoquer pour la première fois ou envenimant ceux qu'il connaissait par de perfides insinuations.

— Vous devriez, dit-il, porter également vos recherches sur les intrigues franco-russes de 1912 et la collusion entre Poincaré et l'ambassadeur de Russie à Paris, Izvolsky... N'y avait-il pas à cette époque comme ambassadeur de France en Russie un certain Georges Louis, de tendances pacifistes, qui de ce fait déplaisait à Pétersbourg comme à Paris et qui fut rappelé pour être remplacé par qui ?... par l'homme qui pouvait être le plus désagréable à l'Allemagne, Delcassé !...

— Oh ! quelle idée ! s'écria Martial enthousiasmé, quelle merveilleuse idée !... Oui, oui, vous avez raison... Il faudra que nous mettions une équipe sur cette piste... Quel dommage, cher ami, ajouta-t-il, que vous ne puissiez pas faire partie de notre société d'études ! Mais nous avons décidé, pour que nul soupçon ne pût être formulé contre nous, de n'admettre dans notre groupe aucun étranger, neutre ou même allié, et de rester entre bons Français.

Ils étaient arrivés, sur ces entrefaites, place de Rennes. En face de la gare, le restaurant des Trianons présentait, entre le café de Versailles et la taverne Dumesnil,

son étroite façade à guirlandes de bronze et son ordonnance confortable d'établissement select.

Martial mit l'index sur le petit insigne tricolore de la Journée des orphelins de la guerre qu'Arendsen portait encore épinglé à sa boutonnière.

— Enlevez ça, dit-il.

Comme ils s'approchaient, une superbe limousine, débouchant de la rue de Rennes, vint stopper devant le restaurant, conduite par un chauffeur nègre. Il en sortit un homme jeune encore, mince, presque fluet, à l'élégance équivoque et de mauvais lieu, enveloppé dans une riche pelisse de loutre, coiffé d'un feutre mou porté de côté et légèrement en arrière, sous lequel s'ovalisait un visage pâle trop joli, à l'expression nerveuse et dépravée, à la fine moustache méridionale, aux cheveux noirs très soyeux, ondulés et bouclés, aux beaux yeux sombres, veloutés, vicieux et prenants. Le Châtel et lui se serrèrent la main.

— Bonjour...

— Bonjour...

Puis Martial présenta :

— Harald Arendsen, un de nos amis neutres qui arrive de Suisse.

Et à Arendsen :

— Miguel Almereyda, directeur du *Bonnet Rouge*.

Harald se découvrit, s'inclina, tandis que l'autre, tout de suite très familier, lui tendait, sans toucher son feutre, une dextre gantée de chamois :

— Enchanté, citoyen... Nous avons beaucoup d'amis de par le monde ; je suis fort aise d'en connaître un de plus.

Ils traversèrent la longue salle du restaurant pour gagner l'escalier qui montait au salon réservé. Arendsen complimentait le directeur du *Bonnet Rouge* sur son journal.

— Oui, répondait le gazetier, nous accomplissons une œuvre de propreté intellectuelle, de salubrité publique,

d'intérêt humain. Nous luttons, autant que la censure veut bien nous le permettre, pour la république, pour la justice sociale, pour la paix, pour le peuple et pour les peuples, contre l'impérialisme, contre le militarisme, contre l'obscurantisme, contre la servitude, contre la haine, contre la guerre et contre les bandits de *l'Action Française*.

— Je serai certainement un de vos plus fidèles lecteurs.

— Et peut-être un de nos collaborateurs, si vous avez quelque chose de neuf et d'intéressant à nous apporter.

Le salon où ils entrèrent, après s'être débarrassés de leurs manteaux dans un petit vestiaire, donnait par deux fenêtres sur la place. Il était laqué de vernis blanc et tendu de panneaux de soie rose, entre des moulures de stuc stylisées de coquilles. Des sièges et des banquettes roses en faux Louis XVI entouraient une table servie, que chargeaient des raviers de hors-d'œuvre. Un appareil téléphonique occupait un des angles.

Une dizaine de convives se trouvaient déjà réunis dans la salle, assis ou debout, les uns en civil, les autres en uniforme. Parmi ces derniers deux officiers supérieurs.

— Miguel !... Voilà Miguel !...

On s'empressait autour des nouveaux arrivants ; les salutations et les éclats de voix s'échangeaient ; les poignées de mains s'enchevêtraient. Martial Le Châtel procédait à de nouvelles présentations de son ami : Landau et Clairet, tous deux rédacteurs au *Bonnet Rouge*, Dolié, directeur de *l'Agence républicaine*, le colonel M..., le chef de bataillon K..., Robert Dell, correspondant du *Manchester Guardian*, un long insulaire, incroyablement sec, affligé d'un impitoyable bégaiement que son accent britannique surchargeait du plus irrésistible comique. Marmande, Morizet, l'énorme Pioch, sirupeux et emphatique, voulurent bien faire semblant de se souvenir du jeune Danois.

— A table ! ordonna Miguel Almereyda de sa voix douce et chaude.

Placé entre Martial et Morizet, Arendsen se disposa à écouter et à observer très exactement ce qui allait se passer.

On entrait en période de restrictions et une récente ordonnance du préfet de police fixait au nombre de deux les plats d'un repas, dont un seul de viande. Le menu, que fit circuler avec un sourire malicieux l'élégant Marmande, qui paraissait en avoir été l'ordonnateur, comportait la barbue saumonée au vin blanc et le filet de charolais à la béarnaise, plus une innocente « salade de saison », dont le sémillant majordome se complut à célébrer par avance les mérites. Les vins étaient le Pouilly et le Saint-Emilion.

— Eh bien, mon colonel, fit Almereyda, que dites-vous de la situation militaire ?

— Lamentable... de plus en plus lamentable, répondit d'une voix caverneuse l'interpellé, un grand escogriffe aux mâchoires osseuses et à la moustache rousse. Tant que nous aurons ce tas d'idiots à la tête de nos malheureuses troupes, ce sera la même histoire. C'est toujours comme en 1914, la fameuse doctrine de notre imbécile d'Etat-Major, l'offensive, l'offensive à tout prix, l'offensive envers et contre tous, l'offensive *perinde ac cadaver*...

— Jésuites !... grogna la hure sémitique de Landau.

— ...l'offensive du règlement de 1913, l'offensive du plan 17...

— Ah ! oui, le plan 17 !... ricana Morizet.

— ... l'offensive monstrueuse, ignare et catastrophique... Et en avant, les Saints-Cyriens gantés de blanc !... sabre au clair !... Pour la France !... Patrie !... Gloire !... Alsace-Lorraine !... Napoléon et Jeanne d'Arc !... Et allez-y, les régiments ! Lancez-moi tous ces gaillards-là, en ordre serré et baïonnette au canon, contre les lignes de fils de fer barbelés et les rangées de mi-

trailleuses !... Sans doute les méthodes ont changé : au lieu des brillantes charges de cavalerie, c'est l'assaut non moins brillant des poilus s'élançant de la tranchée ; au lieu des sabres au clair et des gants blancs, c'est l'état-major bien calfeutré à l'arrière, coudes sur les cartes et crayon en main, décidant l'heure H et dictant ses directives de combat. Mais le principe reste le même, l'esprit de 1914 est toujours là. On veut percer. On veut passer coûte que coûte, bousculer l'ennemi, rompre la digue, se précipiter dans la trouée, ramener le Boche à la Meuse, au Rhin, marcher sur Berlin... Anes ! Vous n'avez donc rien appris depuis Charleroi ? Vous n'avez pas encore pu vous mettre dans ce qui vous tient lieu de cervelle qu'on n'attaque pas de front, que les fronts sont inviolables ?... Est-ce qu'on perce ?... Les Allemands, bien mieux outillés et commandés que nous, ont-ils percé à Verdun ? Ça ne fait rien ! On recommence !... Le soldat est là, stoïque troupeau, fait pour payer la folie sanguinaire de messieurs les bouchers à feuilles de chêne !... Et allez-y ! Attaquons !... Attaquons !... Il y en a encore !... Attaquons ! attaquons toujours !...

— Attaquons... comme la lune ! jeta sarcastiquement Morizet.

— Il me semble que je connais ça ?... fit Almereyda.

— C'est un mot du général Lanrezac, dit le chef de bataillon K... Il est un peu vulgaire, mais combien juste !

— Il faudra que je le place dans un article, fifra Clairet.

Dell, du *Manchester Guardian*, qui se faisait expliquer le mot, éclata soudain comme une bouteille de stout.

— Aoh ! *very good* !... Aoh ! jé lé plé... jé le plécerai aussi...*No*, jé né pô...jé né pôvais pas lé plé...lé plécer... Eun piou trop *shock*... *shocking* pour lé ... pour lé Ingleterre !...

— Et votre conclusion, mon colonel ? demanda le directeur du *Bonnet Rouge*.

— Ma conclusion, bougonna le galonné, elle est bien simple... Du moment que les fronts sont invulnérables et que les fronts s'étendent maintenant sans solution de continuité de Belfort à la mer, concluez vous-même... Grâce à l'impéritie de notre Haut Commandement, nous n'avons pas su manœuvrer en 1914. La partie a été jouée et perdue en 1914, c'est fini, il n'y a plus rien à faire...

— Que la paix, prononça Martial, approuvé bruyamment par toute la tablée.

— Et le plus rapidement possible ! claironna Clairet.

— La paix à n'importe quelles conditions ! nasilla Landau.

— La paix !... la paix !...

— La paix !... renvoyait Dolié en écho.

— Nous réglerons ensuite nos comptes entre nous ! grondait Morizet.

— La paix !... Jésus ! Bouddha ! Tolstoï !... vaticinait le gros Pioch.

— *The peace !... the peace !... the pea... pea... pea... pea... peace !...* bégayait l'Anglais éperdument.

Si bien que, l'oreille transpercée de tous ces *peace*, Marmande ne put se tenir de plaisanter :

— Le cabinet à droite en sortant, *dear friend.*

— Telle est également ma conclusion, dit Almereyda, et le *Bonnet* n'en a pas d'autre. Impossibilité de poursuivre la guerre, course à l'abîme, nécessité inéluctable de conclure la paix, et aujourd'hui plutôt que demain. C'est ce que le général N..., le mystérieux critique du *Bonnet,* — qui, soit dit entre nous, n'est pas plus général que vous ou moi, mais qui, sans avoir le galon qui vous manque encore, mon colonel, sans même avoir de galons du tout, en remontrerait à tous les aliborons du G.Q.G., — c'est ce que le général N... s'évertue depuis six mois à faire entendre au public, avec les ménagements dus à la susceptibilité de cette vieille bougresse d'Anastasie.

Le public entend à demi-mot, je m'en flatte ; mais la camarilla prétorienne qui nous mène continue à faire la sourde oreille. Nous verrons bien !...

Il avala une ample rasade de bordeaux, puis reprit :

— Le général Percin, qui donnait autrefois de bons articles au *Bonnet*, n'était pas de mon avis. Il croyait encore à la défensive, le vieux briscard, et, Dieu me damne, il croyait même, dans une certaine mesure, à l'offensive. Il était contre l'accroissement du matériel, en quoi il avait raison, mais il se prononçait pour l'augmentation des effectifs. Des effectifs, des effectifs, toujours plus d'effectifs, il ne jurait que par les effectifs. J'ai dû me séparer de lui. Moi, je ne veux ni matériel, ni effectifs.

— Si je vous comprends bien, mon cher directeur, dit alors le chef de bataillon K..., vous jugez, en l'état actuel, toute défensive inutile ?

— C'est cela même, mon commandant.

— Ce que vous dites est gros de conséquences. Ce serait l'aveu de la défaite ?

Almereyda fit claquer trivialement ses doigts.

— Défaite, victoire, vous êtes bien vieux jeu, mon cher commandant. Ce sont là des mots antédiluviens, bons pour les prétoriens dont nous parlions. Le peuple, pardonnez-moi l'expression, le peuple s'en f... Et nous nous en f...... avec lui. Ce qu'il nous faut, ce que réclame le peuple, c'est la paix, la paix immédiate, la paix tout court, la paix sans annexion ni indemnité...

— Et, bien entendu, sans désannexion, ni réparations ?

— Bien entendu. C'est compris dans la formule.

— Jésus !... Bouddha !... Tolstoï !... bêlait Pioch en extase.

— Si je suis bien informé, ajouta le directeur du *Bonnet Rouge*, l'Allemagne ne demande que ça. On peut traiter quand on voudra. On s'arrangera sur le dos du petit père le tsar.

— Bien, dit Morizet. Mais si vous comptez sur les din-

dons de l'Etat-Major pour vous la donner, votre paix, vous risquez de l'attendre longtemps. Tant qu'ils seront là, ces oiseaux, ne songeant qu'à faire vaniteusement la roue devant le pays, vous n'aurez qu'un droit : celui de les contempler et de saluer bien bas leurs plumes dressées. Entendez-les glousser leur stupide : « On les aura ! » Ce qu'ils auront, c'est la peau du dernier pioupiou de France, immolé à leur sottise et à leur suffisance.

— La prochaine défaite les balaiera, déclara le colonel.

— Pas du tout, répliqua Morizet. En ont-ils subi déjà, des défaites ! Ils ne s'en iront que si nous les balayons nous-mêmes.

Et Morizet se lança, d'une voix hargneuse, dans une petite conférence historico-politico-stratégique assez bien tournée. Il montra la grande conspiration ourdie par les généraux cléricaux, en revanche de l'affaire Dreyfus, et réussissant, en 1911, à renverser l'Etat-Major républicain, à la tête duquel se trouvait le général Michel, Les plans du général Michel étaient excellents. Il avait parfaitement discerné que les Allemands, ne pouvant songer à obtenir une décision prompte en Lorraine, seraient fatalement amenés à rechercher une solution par la Belgique. Il avait non moins bien compris que, dans une opération de cette envergure, l'Allemagne devrait procéder par masses et qu'elle jetterait sur la France non pas seulement son armée active, mais la majeure partie de ses corps de réserve. Il avait, en conséquence, préparé un plan de mobilisation et de concentration embrassant la totalité de la frontière nord-est, de Belfort à la mer du Nord. Il envisageait pour cela l'emploi aussi large que possible des réserves et la création d'une artillerie lourde de campagne. Le général républicain Michel avait raison. La cabale montée s'était alors déchaînée avec une violence inouïe contre ces projets qui sentaient le fagot. L'Etat-Major suspect avait sauté pour être remplacé par un Etat-Major bien pensant, où la

camarilla réactionnaire et la clique jésuitique tenaient les principales places. L'incapable Joffre, l'homme sans génie, le médiocre parmi les médiocres, qui n'inspirait de crainte à personne et pouvait servir de paravent à tout le monde, avait été bombardé chef de ce nouvel Etat-Major, dont l'âme était le général marquis de Curières de Castelnau, le « capucin botté ». La ruine militaire de la France allait commencer. C'était le démantèlement de la frontière du nord ; c'était le vote de la néfaste loi de trois ans, qui ne donnait pas un homme de plus à la France et empêchait l'utilisation des réserves ; c'était le triomphe de l'absurde théorie de l'offensive à outrance, l'hystérie du « bourrage » et du « tapez dans le tas »; c'était l'adoption du fameux et désastreux plan 17, qui refusait de regarder vers le nord, croyait à une attaque brusquée par un maximum de 25 corps d'armée et alignait le gros des forces françaises face à l'est pour les jeter tête baissée contre les bétons et les forteresses d'Alsace et de Lorraine.

Aussi, dès les premiers jours de la guerre, les résultats de cette belle préparation étaient-ils apparus. On les avait vus à Mulhouse, à Morhange, et ç'avait été la surprise de l'invasion par le nord d'une armée de deux millions d'hommes, la conversion désespérée des fronts, la bataille de Charleroi, le désastre. Seule l'insubordination du général Lanrezac, rompant le combat, avait sauvé d'une destruction totale ce qui restait de la brillante armée de choc française. Pour prix de sa décision, le sauveur de l'armée avait été limogé, en même temps qu'une centaine de généraux, presque tous républicains, rendus responsables des erreurs criminelles du Haut Commandement. Puis ç'avait été la retraite, la terrible retraite, que Morizet décrivait en termes émouvants, la retraite dans l'épuisement, le sang, la mort et le vent de la débâcle, fuite qui se serait continuée jusqu'à la Seine, jusqu'au Morvan, jusqu'au Plateau Central, sans

deux nouvelles initiatives, de deux autres grands généraux républicains, Sarrail, refusant de lâcher Verdun, et Gallieni qui, destiné à se laisser investir dans Paris sacrifié, jetait dans le flanc de von Kluck l'armée de Maunoury. Grâce à ces deux réfractaires, grâce surtout au ressort sublime du poilu, malgré Joffre, malgré le G.Q.G., le redressement de la Marne avait été possible.

Chacun écoutait avec de grands signes d'approbation. Martial prenait des notes.

Mais, toujours faute de réserves, continuait à exposer Morizet, on n'avait pas pu poursuivre. Le Boche s'était accroché aux falaises de l'Aisne. Impossible de l'en déloger. Pas d'artillerie lourde, pas d'engins de tranchées : l'Etat-Major n'en voulait pas. Sans avoir rien de ce qu'il fallait pour réussir, on lançait les hommes à l'assaut, on multipliait les attaques les plus meurtrières et les plus inutiles. Et c'étaient Crouy, les Eparges, l'Artois, la Champagne par deux fois, le Linge, le Vieil Armand... C'était Verdun, l'indéfendable Verdun, réduit à l'état de simple point d'appui, en vertu du fameux principe du déclassement des places, et où il avait fallu tenir à grand renfort de poitrines... C'était la Somme, l'infernale Somme, quatre mois de massacres aussi vains qu'abominables... Et voilà ce que Joffre appelait : « les grignoter ». Dans son délire d'inconscience sadique, c'était son seul mot : « Je les grignote ! »

— Le rat ! glapit Almereyda.

Résultat, dix départements perdus, la Belgique sous la botte, Calais aux Anglais, la France vidée et saignée, l'Eglise trônant sur les ruines... Et Joffre était toujours là, Joffre qui aurait dû déjà être trente ou quarante fois fusillé avec toute sa séquelle de généraux ensoutanés, Joffre était là, omnipotent, autocratique, tabou, père du peuple et grand-père du poilu, syndic impassible de la faillite et suprême organisateur de la défaite.

Une huée d'enthousiasme salua cette péroraison, tandis que l'orateur se replongeait dans son assiette.

— Admirable !... Voilà un magnifique exposé de la situation ! criaient à la fois Landau, Dolié et Clairet.

— *Very... very good !* s'exclamait Dell. Les Anglais à Ca... Ca... Calais... *ve... very good !...*

— Jésus ! Bouddha ! Tolstoï !... psalmodiait Pioch.

— Sauf que vous êtes, Morizet, un peu trop militariste, disait Almereyda, c'est parfait.

Les deux officiers supérieurs complimentaient le sous-lieutenant territorial Morizet, dont le torse bleu horizon s'ornait du ruban vert et rouge et des quatre branches triangulaires de la croix de guerre.

Ces effusions furent interrompues par l'entrée d'un maître d'hôtel qui apportait la « salade de saison ». C'était un énorme saladier, gonflé comme un dôme et lourd comme un pâté, où, dans un plantureux magma de feuilles de laitue, de fonds d'artichauts, de pommes de terre, de baguettes de céleri, liés d'une onctueuse mayonnaise de crème douce, de jaunes d'œufs, de citron et de vin blanc, trempaient des ailes de perdrix, des filets de bécasses, des aiguillettes de lard, des tranches de foie gras, le tout parsemé d'épaisses rondelles de truffes. A cette apparition et à l'odeur merveilleuse qui émanait de cet étonnant saladier, ce fut un hourrah général, plus puissant encore que celui qui avait accueilli le discours de Morizet. Manger d'un plat défendu et narguer la préfecture augmentait le plaisir et doublait la voracité. Dûment félicité, Marmande saluait, savourant modestement son triomphe.

— Je déjeunais avant-hier chez Ciro, dit Almereyda, avec mon ami Malvy. Le Ciro's est un des meilleurs restaurants de la rive droite. Eh bien, ma foi, ce n'était pas supérieur à ce que nous mangeons ici.

— Comment va-t-il, Malvy ? demanda Martial.

— Mal. Ce pauvre Malvy est complètement flapi. Il en est réduit à ne plus boire que de l'eau minérale.

— La noce, les femmes ?...

— Les femmes, le poker... mais aussi la politique... Tout cela le surmène. A l'Intérieur, c'est une vie impossible... Le ministère de la Guerre a de ces exigences !... A l'entendre, il faudrait expulser tout le monde. C'est une lutte de chaque jour, de chaque instant. Malvy en claque. Je lui dis souvent : « Mon vieux, tu as tort de te laisser emm... par tous ces lascars-là ! » Il paraît qu'il faut qu'il jette du lest. Il leur a déjà signé cinq mille décrets d'expulsion. Heureusement qu'on a pu en sauver pas mal, de ces prétendus suspects. On a bien délivré jusqu'ici, et je m'en flatte, quelque douze à treize mille permis de séjour à des sujets soi-disant ennemis : quatre mille à des Allemands ou Austro-Allemands, huit mille à des Turcs, un demi-millier à des Bulgares. Je dis « je m'en flatte », car pour bon nombre d'entre eux j'y suis pour quelque chose. On me passe des listes, je prends mes informations et, quand elles sont bonnes, j'inscris : « Je donne ma garantie. » Malvy a confiance en moi. Mais quelles batailles, mes amis !... Enfin, nous avons déjà eu la peau du 2e bureau du Gouvernement militaire de Paris : à quand celle du 2e bureau de la Guerre ?

— Aoh ! *yes*, vibra Dell, ces poo... ces poovres civils ennemis... Les camps de con... de concen... *of concentration*... sont encore pleins de ces... de ces mélhiouroux !...

— En attendant, dit Almereyda, nous devons quelques fières chandelles à notre ami Malvy. Rappelez-vous... Rien qu'ici, nous sommes bien cinq ou six dont les noms figuraient honorablement sur le fâcheux carnet B !

Arendsen n'avait pas rompu son silence, se bornant à approuver ce qui se disait et jugeant tout à fait superflu, dans ce milieu qui dépassait en fermentation toutes ses prévisions, de placer un mot, fût-ce pour se couvrir d'une francophilie quelconque. Mais soudain il tressaillit. On continuait à parler de Malvy, et quelqu'un demandait :

— Voit-il toujours la belle Mme d'Arpajac ?

— Je n'en sais rien, répondit Almereyda ; il me semble qu'il y a assez longtemps que nous ne l'avons aperçue.

— Elle est absente, dit Martial. Mme d'Arpajac est partie dans le courant de l'été et n'est pas encore rentrée à Paris.

Très troublé, Harald dit à son ami :

— Vous connaissez Mme d'Arpajac ?

— Mais oui. Vous la connaissez donc aussi ?

— J'ai fait sa connaissance à Berne. C'est en Suisse qu'elle se trouvait cet été.

— J'en suis enchanté pour vous, dit Martial. C'est une femme admirable... et adorable, murmura-t-il.

Harald ne répliqua pas. Il regarda son ami. Les yeux de Martial Le Châtel semblaient s'absorber dans le vague, à la suite de quelque vision. Et ses yeux à lui prirent le même chemin, se noyèrent dans le même vague, où ne tarda pas à lui apparaître une élégante forme féminine, ennuagée de noir, d'où sortait, en un geste d'appel séducteur, un délicieux bras blanc balançant une main charmante où brillait un diamant bleu.

Quand il revint de sa lointaine rêverie au sentiment de l'heure présente et aux délices plus immédiates de la « salade de saison », la conversation était repartie sur le terrain militaire. Les deux officiers supérieurs contaient des anecdotes effroyables et donnaient des détails terrifiants sur l'incurie, le désordre, le gaspillage qui régnaient à l'armée, les méfaits du favoritisme et les vols de l'intendance, les malfaçons criminelles des bénéficiaires de marchés, les fautes tactiques dans le combat, les erreurs mortelles du commandement, le manque de liaison entre les armes et l'épouvantable situation de l'infanterie française fauchée trop souvent par sa propre artillerie. Les faits cités pouvaient être exacts ; accumulés ainsi, ils produisaient un tel effet de stupeur, qu'on en venait à se demander comment il y avait encore un front qui tenait, comment il se faisait qu'in-

dignés, écœurés, furieux, les soldats ne se fussent pas déjà jetés sur leurs chefs, dans un unanime mouvement de révolte, pour les massacrer jusqu'au dernier.

Ces récits de spécialistes, d'hommes du métier, très sérieux et parfaitement documentés, soulevaient tour à tour des exclamations de colère ou de cynique jubilation.

— Les voilà bien, les « vive l'armée » ! aboyait Morizet.

— Ça leur apprendra !... glapissait Almereyda. Ah ! ils ont voulu la guerre !... Ils l'ont maintenant, leur guerre, ils l'ont !... Qu'ils la bouffent jusqu'au bout, jusqu'à l'indigestion !...

— Jésus ! Bouddha ! Tolstoï ... gémissait lyriquement Pioch, tout en faisant son plein de foie gras.

— *The pea... pea... pea... peace !...* hoquetait Dell.

Mais depuis quelques moments, Almereyda semblait abattu. Son teint s'était bistré, puis décoloré jusqu'à une pâleur de cire. Ses yeux s'éteignaient. Il se leva tout à coup de table et quitta la salle.

Personne ne parut surpris de cette sortie. Arendsen supposait déjà qu'il se rendait là où la plaisanterie du sieur de Marmande avait voulu envoyer le correspondant du *Manchester Guardian*, quand Martial lui glissa à l'oreille :

— Il va se piquer.

Effectivement, on voyait, quelques instants plus tard, revenir le directeur du *Bonnet Rouge* en brillante forme, gai, fringant, le teint frais, plus allant que jamais, ses beaux yeux d'Espagnole animés d'une lueur étrange.

Marmande, qui ne paraissait pas en très bons termes avec lui, — rivalité, sans doute, ou vieilles histoires, — eut seul un léger geste ironique.

Un petit chasseur était entré, sur ces entrefaites, porteur d'un paquet d'épreuves, qu'il remit à Almereyda. Celui-ci les feuilleta d'un index rapide, donna quelques coups de crayon, puis s'écria :

— Ça tombe bien !... Je vais vous donner lecture de mon article de ce soir. Titre : *Jusqu'au bout!*

Et d'une voix gouailleuse, aux inflexions à la fois goguenardes et menaçantes, il jeta, avec un certain art de diction, le morceau suivant :

Vous ne voulez pas causer ? Même si l'ennemi s'avouait épuisé, c'est-à-dire vaincu ? Même si la négociation devait réaliser le plein de nos aspirations ?

Très bien !

Toute proposition, toute avance, si profitables qu'elles soient à la cause des Alliés, seront repoussées ?

Parfait !

Les armes ne seront déposées que le coupable une fois châtié, pulvérisé, réduit à rien, nos armées campant aux portes de Berlin ?

A merveille !

Jusqu'au bout !

Nous en sommes !

Pas du bout des lèvres : du fond du cœur !

S'il faut donner sa peau pour ça, nous la donnons !

Mais prenez garde : c'est pour vous l'obligation de triompher, c'est-à-dire l'obligation de tout faire, tout, pour triompher.

Le peuple est prêt à donner son sang aussi longtemps qu'il le faudra.

Il est prêt à vous soutenir dans cette opinion qu'on ne peut traiter qu'à Berlin.

Mais il faut l'y mener !

Jusqu'au bout ! Mais pas de retour sur soi-même au premier écueil.

Jusqu'au bout ! Mais le vrai bout !

Vous rejetez la médiation ? Ce qu'il vous faut, c'est le succès total ?

Allons-y ! Mais au cas d'un « raté », c'est pour les maladroits la *sixième arme*...

C'est bien entendu ainsi ?

On applaudit.

— Reste à savoir, dit Morizet, si la censure va laisser passer ça !

— Nous verrons bien, fit Almereyda en rendant la liasse d'épreuves au petit chasseur qui fila. Ah ! la censure !

Encore une boîte qu'il faudra bien que nous arrivions aussi à faire sauter !...

Arendsen demanda à son ami :

— Qu'est-ce que c'est que la « sixième arme » ?

— Vous n'avez pas compris ? C'est la guillotine. Au *Bonnet Rouge*, comme son titre l'exige, la guillotine est en honneur et a été promue au rang de sixième arme.

Le colonel M... grommelait :

— A Berlin !... Sont-ils seulement capables d'empêcher les Boches de venir à Paris ?

La sonnerie du téléphone retentit à cet instant.

Landau, qui s'était porté à l'appareil, se retourna, après avoir écouté, vers Almereyda et dit :

— C'est pour toi.

— Allô, allô, fit le directeur du *Bonnet Rouge* en prenant le cornet. Oui, c'est moi, Almereyda... Ah ! c'est vous ?... C'est vous, Duval ?... Bien... Oui... Entendu... J'ai mon auto, je serai là dans dix minutes.

Il raccrocha le récepteur et s'excusa :

— Affaire urgente... Je suis obligé de partir.

Il serra rapidement des mains, jetant à Landau et à Clairet : — A ce soir, au journal !

Puis à Arendsen : — Songez à nous.

Par la porte demeurée ouverte, on vit un garçon lui présenter sa fourrure, on entendit son pas battre et décroître dans l'escalier ; quelques secondes après, un moteur trépidait dans la rue, un clackson grinçait et un roulement de voiture s'enfuyait dans la direction de la Seine.

— Quel homme !... s'extasièrent des voix admiratrices. — Il est épatant !... — Ses articles sont-ils de lui ? demanda malignement Marmande. — Pas tous, répondit Clairet. Mais celui-là est bien de sa patte. — Il a vraiment l'oreille des foules, fit Dolié. Hervé n'est qu'un fagotin auprès de lui. — Ses articles ne sont rien, surenchérit Landau ; ce sont ses idées, ses vues, son audace,

son génie d'en imposer aux gens et d'obtenir d'eux ce qu'il veut... Qui sait ? Si tout va bien, c'est lui peut-être qui sera demain le maître de la France. — Gare alors à la sixième arme ! s'écria Morizet. — Ah ! Miguel ne la ménagera pas. — Quelle en sera la première victime ?... — Joffre ? Poincaré ? Clemenceau ?... — Ils y passeront, c'est certain. Mais la première, la première de toutes... — La première ? — Ce sera Daudet.

Une jubilation homérique salua ce pronostic.

— Ah ! ah ! éructa Pioch les bajoues rebondies. Jésus ! Bouddha ! Tolstoï !... Pour une fois, j'irai voir ça !...

On but à la Révolution, à l'avènement de la sixième arme, à la paix — *to the peace !* — au succès du *Bonnet Rouge*, à Malvy, à Caillaux, à l'armée « républicaine », au désarmement universel et à la fraternité entre les peuples. Un peu plus, et on buvait à l'Allemagne. Chacun nourrissait de grands projets. Landau voulait faire avec Goldsky un journal hebdomadaire, destiné aux soldats du front, qui s'appellerait la *Tranchée Républicaine*. Marmande devait fonder une revue. Clairet se proposait de créer un *Bloc* « contre tous les cléricalismes ». Dolié, qui venait de sortir les premières feuilles de son *Agence Républicaine*, demanda à Arendsen sa collaboration. Il n'était question dans tout cela que de « République » : l'agence de Dolié était « républicaine », la *Tranchée* que voulait faire Landau serait « républicaine », le *Bonnet Rouge* était, bien entendu, suprêmement « républicain ». Ces gens-là avaient confisqué la République et il semblait qu'en dehors d'eux il n'y eût ni République, ni républicains.

Le déjeuner s'était prolongé. On avait pris du fromage, des fruits, du café — avec du sucre, — des liqueurs. Il était bien quatre heures quand on songea à demander l'addition. Marmande la vérifia et en répartit le montant.

— C'est neuf francs par personne ; dix avec le pourboire.

— Tout renchérit, observa le colonel en alignant deux coupures bleues de cent sous.

— Pour Miguel et pour moi, dit Landau en tendant un billet de vingt francs.

Dans la rue, on se dispersa. On vit le gros Pioch se diriger, d'un pas chancelant... Jésus... la bedaine en avant...Bouddha... du côté de l'ouverture du Nord-Sud et son ombre dandinante se fondre peu à peu dans la brume... Tolstoï !...

— Allons prendre quelque chose chez Lavenue, dit Martial à son ami.

Ils traversèrent la place, accompagnés par Marmande qui se rendait à la gare.

— Sacré Vigo !... proférait celui-ci avec une certaine amertume. Son journal marche bien, sans doute, mais enfin... on sait ce que coûte un journal... et Vigo...— Qui est Vigo ? interrogea Arendsen. — C'est Almereyda, répondit Martial. — Il s'appelle Vigo, fit Marmande, et son pseudonyme est l'anagramme d'une de ses expressions favorites, du temps où il était anarchiste : « Y a la merde ! » — C'était un anarchiste ? — Autrefois. Il a même subi de ce chef quelques petites condamnations, pour je ne sais plus quelles vétilles contraires au bon ordre de la société bourgeoise. — Il me paraît en tout cas un homme remarquable, fit le Danois d'un ton qu'il s'efforça de rendre convaincu.— Je n'en disconviens pas, dans une certaine mesure... Mais enfin, s'entêta Marmande, ce n'est pas ce que lui rapporte sa feuille qui peut lui fournir les sommes somptueuses sur lesquelles il paraît rouler... Fourrures de prix, automobiles de luxe, chauffeur nègre, soupers chez Ciro, poker avec Malvy, résidence à Saint-Cloud, villa à la mer... — Il y a la subvention de l'Intérieur, fit Martial; il y a la publicité financière... On m'a dit aussi que notre ami faisait des affaires d'automobiles assez lucratives... — La subvention de l'Intérieur, une goutte d'eau dans

la mer... Publicité financière, soit, Caillaux lui en procure un peu... Affaires d'automobiles, c'est possible... Mais enfin, s'obstina-t-il, on sait ce que coûte un journal, et... Vous rappelez-vous, Le Châtel, quelle purée c'était, il y a encore un an ?... On tirait vraiment le diable par la queue, dans la boîte... — C'est vrai, et plus d'une fois j'ai vu Miguel accourir chez moi m'emprunter cinq cents francs pour pouvoir faire paraître le *Bonnet* le lendemain. Je m'exécutais de bon cœur et je ne regrette pas les quelques sommes que je lui ai ainsi avancées. — Vous ne les reverrez jamais. — Je ne tiens pas à les revoir. J'aime cet homme-là, il me plaît, c'est un de nos meilleurs espoirs et il travaille merveilleusement pour la cause. — Je parie que vous n'en feriez pas autant pour moi, cher ami !... Mais pardon, je vous quitte, mon train file dans deux minutes.

Sur quoi, Marmande, qui habitait à Clamart, se hâta vers l'escalier de départ pour aller prendre son train.

Au moment d'entrer chez Lavenue, Martial dit :

— Allons plutôt à la Rotonde, c'est plus intéressant.

Ils remontèrent le boulevard, tandis que le crépuscule tombait et que les rares becs de gaz d'un éclairage diminué commençaient à tacher le fin brouillard de nimbes jaunâtres.

— Ma mère sera heureuse de vous revoir, dit Martial. Je ne vous invite pas à dîner pour ce soir ; mais demain, si vous êtes libre... — Avec grand plaisir. Présentez, en attendant, mes hommages à madame votre mère. C'est toujours rue du Bac ? — Toujours rue du Bac.

Ils arrivaient au carrefour que formait le croisement des acacias du boulevard Montparnasse avec les platanes du boulevard Raspail. Délimité par de hauts immeubles modernes, aux massives façades, l'emplacement n'offrait aucun aspect pittoresque, et sa banalité même n'avait rien de parisien, sorte d'énorme verrue exotique et prétentieuse, poussée à quelques pas des char-

mants parages du Luxembourg et des vieilles rues faubouriennes qui persistaient à risquer dans ses environs leurs méandres désuets. Mais là battait le cœur étrange d'un quartier exceptionnel. Ce banal carrefour était le centre extraordinaire de tout un monde inquiétant et paradoxal, le confluent bizarre où convergeaient les flots désordonnés de toute une cité singulière. Outre les deux grandes voies qui s'y coupaient à angles biais et prolongeaient très loin leur courant, on y voyait tomber la rue Bréa, la rue Vavin, la rue Delambre, la rue Huyghens, la rue de la Grande-Chaumière, tandis que sur les artères principales se greffaient d'autres artérioles, la rue Stanislas, la rue de Chevreuse, la rue Léopold-Robert, la rue Campagne-Première, le passage d'Enfer, la rue Boissonade, la rue Schœlcher, toutes également débordantes d'hôtels, de pensions, de maisons meublées, de riches demeures particulières, de grands caravansérails loqueteux, de pavillons, d'ateliers, d'écoles d'art, de petites galeries d'exposition, de marchands de couleurs, de boutiques de plâtres, d'échoppes d'antiquaires, et où grouillait, peignait, dessinait, sculptait, se démenait, politiquait un peuple bruyant et baroque d'artistes, de rapins, de brocanteurs, de dilettantes, de poètes, de fous et d'agitateurs de toutes les conditions sociales, de toutes les races et de tous les pays. La vie y était sans retenue et le dévergondage des mœurs n'y connaissait pas de mesure. Le vice s'y étalait avec forfanterie, et à la confusion des langues répondait complaisamment celle des sexes. Pas une de ces rues qui n'eût été le théâtre de quelque abracadabrant scandale, où la police parfois était intervenue. Pas un de ces phalanstères qui ne détînt quelque appartement suspect, quelque atelier lubrique où s'ébattait la luxure et où s'échevelait l'orgie. Gomorrhe, Sodome et Suburre y conjoignaient leurs névroses. Le stupre y dressait en dieu son torse velu sur ses pieds de bouc. L'art couvrait tout, l'esthétisme dorait tout de

ses brillantes fantasmagories. C'était Montparnasse ! Montparnasse qui, quelques années avant la guerre, s'était mis à remplacer Montmartre, désormais fini, vulgarisé, abandonné aux bars et aux dancings, aux bourgeois en ribote et au snobs de l'agence Cook. C'était Montparnasse, le babélique Montparnasse !

En triangle sur le croisement des deux voies et sur la rue Delambre, le café du Dôme tendait ses hautes vitres sur châssis en bois recourbé, ses brise-bise citrins, son store orange et blanc, et alignait le long de sa terrasse ses petites tables de griotte. C'était, avant la guerre, le lieu de ralliement des marchands et amateurs d'outre-Rhin, qui y fixaient les cours de la peinture française, manœuvraient la cote des admirations et lançaient le cubisme. En face, de l'autre côté du boulevard Raspail, se déployait, derrière ses paniers d'huîtres et sa haie d'arbustes en caisses, le restaurant Baty, dont l'enseigne arborait encore cette appellation du temps romantitique : « A l'ancienne Chaumière ». C'était, au dire d'Apollinaire qui en était un habitué, le dernier des marchands de vin, les autres ne relevant plus que de la qualification de mastroquets. Le fait est que si la cuisine n'y était qu'honorable, la cave y était excellente. Montparnasse mangeait et s'abreuvait volontiers chez Baty, où la cohue, deux fois le jour, était considérable. A l'angle nord-est du glorieux carrefour, une monstrueuse épicerie installée à la moderne amoncelait ses viandes congelées et ses produits de tous les continents, tandis que sur le trottoir adjacent une file de chalands faisaient queue dans le soir violet, attendant une répartition de sucre ou de chocolat. Sur la rive opposée, près d'une bouche du métropolitain dont les gros yeux ovales rougeoyaient audessus d'un encadrement au style florescent, se présentait le café de la Rotonde, vaste et puissant établissement occupant tout l'angle nord-ouest de la place, rival du Dôme et toujours bondé de consommateurs turbulents

qui refluaient jusque sur ses terrasses où brûlaient des braseros.

— Entrons, fit Martial.

L'intérieur de la Rotonde se composait de deux salles que séparaient de fausses parois en vitrauphanie. Couronnés de petits chapiteaux ioniens, trois ou quatre minces pilastres supportaient des plafonds peints, abondamment cornichés de staff. Une atmosphère âcre et blonde engluait une foule dense, qui se coudoyait sur les banquettes, assiégeait les tables oblongues, circulait difficilement, s'accumulait en tas houleux dans les encoignures et ne laissait pas un point de libre. C'était un fouillis de feutres de toute nuance, largement ailés ou cocassement retroussés, un chaos de bérets de velours, de casquettes de drap, de bonnets d'astrakan, de loup ou de lapin, de capes élimées et de melons graisseux, de cheveux longs, huileux, hérissés ou frisés, taillés à la Vélasquez, coupés à la moujik ou tondus ras à la romaine sur des crânes mongoloïdes. Des femmes empanachées, roulées dans des fourrures, rutilaient d'escarboucles, tandis que d'autres, drapées dans des châles miteux, exposaient sur des gorges étiques des bijoux de doublé et des sautoirs de strass. Une fantasque animation bouillonnait. Des cannes gesticulaient et des bras discutaient. On voyait des corps se dresser comme des pantins derrière des tables en rumeur et des remous de dos gonfler un instant tout un coin de salle. Le carton sous l'aisselle ou un châssis aux mains, des peintres s'exaltaient violemment. Des modèles, en hardes multicolores, exagéraient des attitudes. Sortant du lit, des filles aux yeux démaquillés, enveloppées dans des pardessus d'hommes et coiffées de casquettes pisseuses, quémandaient des consommations. Un Américain vociférait avec des hurlements de Sioux. Un Russe jouait de la balalaïka. Les hanches roulantes, un Italien goualait une barcarolle de Capri. Un poète chauve aboyait en un français de ghetto un hymne à la

paix. Le vacarme s'époumonnait dans toutes les langues, glapissait en yidisch, cornait en anglais, trompetait en castillan, carillonnait en catalan, ronflait en néerlandais, sifflait en grec, crécellait en arabe, gargouillait en arménien, croassait en finnois. Dans la stridente cacophonie, Arendsen crut même percevoir des clameurs dano-norvégiennes. Mais au-dessus et au-dessous de tout, emplissant tout, absorbant tout, noyant tout de ses grondements, de ses nasillements, de ses chantonnements, de ses gloussements et de ses miaulements, profond, immense, illimité, régnait le russe.

Non sans s'être fait bousculer quelque peu, les deux amis purent prendre place à un bout de table que quittaient des permissionnaires belges. Un garçon bigle leur demanda, par-dessus des têtes, ce qu'ils prenaient.

— Un grog américain, commanda Harald.

Le Châtel, qui, étant en uniforme, ne pouvait prendre d'alcool à ce moment de la journée, demanda un thé.

— A dix sous ou à quinze ? interrogea le garçon en clignant de son œil louche.

— A quinze sous.

Les consommations servies, avec le flacon d'eau saccharinée, Harald remarqua une sorte de viscosité brunâtre stagnant au fond de la tasse de son ami. Quand celui-ci y eut versé le contenu de sa théière, une forte odeur de rhum se dégagea du mélange.

— Et voilà ! dit Martial en remuant avec satisfaction le breuvage, c'est ce que dans tous les cafés du quartier on appelle un thé à quinze sous.

Bien installé derrière son grog, entre une mulâtresse et un Chinois, avec son ami Martial en face de lui, Arendsen put considérer à son aise le spectacle invraisemblable qui s'offrait à ses yeux. Si les accoutrements, les visages et les façons pouvaient déconcerter, ce qui se décelait des pensées, des passions, des instincts au paroxysme des gestes et à l'outrance des langages n'était pas moins

impressionnant. Aux pommettes brûlantes et aux yeux incendiés des Slaves flambait la haine, la démence et le sombre mysticisme. Les Latins extériorisaient en violences de pantomimes et en éclats de phrases des explosions de colère, des fureurs de revendication et des menaces d'assassinat. Les Anglo-Saxons crachaient par tous les pores le sarcasme et le mépris. Les femmes n'étaient pas les moins animées : Juives au teint blême, Sarmates aux yeux obliques, Levantines flasques et lascives, Américaines sèches et masculines, Scandinaves ibséniennes, Tunisiennes de bazar, Françaises de trottoir ou de bastringue, fausses artistes, fausses cabotines, fausses intellectuelles, toutes enragées contre la guerre, toutes quêteuses de plaisirs énervants, d'amants à dépraver, d'hommes à démoraliser, de militaires à dévoyer et à pousser à la désertion. Mêlés et combinés comme s'ils ne formaient qu'un même et indissoluble amalgame, l'antimilitarisme, la révolution sociale et le vice unissaient leurs excès et fondaient leurs impulsions. Aux clameurs contre le capital s'associaient les provocations de la débauche, et aux grognements de l'internationale et de l'antipatriotisme répondaient ceux de la lubricité, du gitonat et du saphisme. Les névroses génésiques se mariaient aux vésanies idéologiques, et tandis que l'utopie perturbait les esprits, l'hystérie et la syphilis rongeaient les moelles, l'alcool, l'éther et la coco ravageaient les cerveaux. On élaborait le monde futur par la subversion du monde présent, et l'on communiait avec extase et frénésie dans l'adoration du chambardement universel, dieu unique en trois personnes : Tolstoï, Karl Marx et Héliogabale.

La satisfaction d'Arendsen à la contemplation de ce tableau bien fait pour le réjouir n'allait cependant pas sans un notable ahurissement. Si bien qu'après s'en être convenablement empli les yeux, il ne put se tenir de dire à son ami :

— Il y a là des gens extrêmement dangereux, et non pas seulement pour la France, mais pour la société.

— Oui, fit Martial, ils vont sans doute un peu loin. Je ne partage pas toutes leurs idées, et pour moi, je me contenterais de la paix blanche. Mais il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort dans leur rébellion contre une société qui rend possible la guerre. C'est la guerre, produit de l'impérialisme et du capitalisme, qui est responsable de cet état d'esprit.

— Soit, mais ce qui m'étonne, dit Arendsen, c'est que le gouvernement français, en pleine guerre, tolère une semblable propagande et laisse subsister sans surveillance un pareil centre de démoralisation.

— Il y a bien une certaine surveillance, répondit Martial, mais discrète et pleine de tact. Malvy ne veut pas de mesures brutales. C'est sa politique, et elle est bonne.

Le Châtel répondit encore à d'autres questions du curieux Danois, lui nommant, lorsqu'il les connaissait, les personnes qui attiraient plus vivement son attention et lui signalant quelques-unes des illustrations de ce lieu particulier. C'est ainsi qu'il lui montra un peintre célèbre dont plusieurs toiles avaient été acquises à de hauts prix par des musées d'Allemagne ; un homme de lettres assez connu, qui avait joué un rôle au début du symbolisme et avait été un des premiers thuriféraires de la musique wagnérienne à Paris ; un député français qui avait été à Kienthal ; une princesse russe, dont le mari, général, se battait sur le front oriental et qui passait chaque jour deux ou trois heures au café, le face-à-main explorateur, à choisir l'éphèbe qu'elle inviterait à dîner et qui aurait l'honneur d'entrer le soir dans son lit.

— Et celui-ci ? s'enquit Arendsen.

C'était un monstre apocalyptique, sorte de gorille asiatique, de Caliban tartare, aux méplats saillants, aux yeux bridés, au collier de barbe gibboneux autour de maxillaires proéminents, qui, plus large que haut, dressé sur

ses courtes jambes, lançait de longs gestes simiesques avec un flux d'apostrophes sarcastiques, qu'il expectorait d'une voix fêlée de polichinelle touranien.

— C'est Rappoport, dit Martial.

Ex-ami de Jaurès, dont il avait retracé la vie et analysé la doctrine dans un livre d'un panégyrisme fielleux, il se complaisait sardoniquement à professer sur toutes choses les opinions les plus extrêmes et, sans appartenir à aucune secte politique précise, s'appliquait à médire de tout, à bafouer tout, à baver sur tout avec un certain talent de plume et d'éjaculation. Familier de divers pays disparates, nourri de plusieurs cultures contradictoires, gavé d'une indigeste érudition sociologique et scientifique, c'était un des plus méphitiques vibrions de la désorganisation contemporaine. Son polyglottisme était non moins surprenant que son savoir. Mais s'il était capable d'élucubrer des articles et de baragouiner des discours dans une demi-douzaine des grands idiomes européens et dans autant de sous-dialectes, il les imprégnait tous d'un relent qui lui était particulier et, selon le mot d'un leader socialiste, parlait le juif dans toutes les langues.

— Tel que vous le voyez, ajouta Martial, vous pouvez contempler en lui le meilleur ami d'Anatole France. C'est lui qui a eu l'insigne faveur de convertir notre bon maître au pacifisme et à la révolution.

Cette fois, le jeune Danois tomba positivement des nues. Quoi, c'était ce guignol hideux, ce Karagheuz ricaneur, émanation de tout ce que l'Asie pouvait engendrer de plus repoussant, qui s'était emparé du grand écrivain français, l'esprit le plus classique, le plus mesuré, le plus sage de notre Occident, qui influençait ce fin génie, cette raison sereine, cette pensée aristocratique, qui avait réussi à lui injecter son virus barbare, son messianisme de bagne sibérien, qui avait enfin changé en énergumène de barricade celui qui avait traîné sur la

claie de son ironie la grande Révolution, l'auteur des *Dieux ont soif*, et transformé en derviche de la paix à tout prix l'historien de *Jeanne d'Arc*, le patriote de *Sur la voie glorieuse*, l'homme qui avait écrit :

Plus j'y songe et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre. J'aurais peur qu'en disparaissant, cette grande et terrible puissance n'emportât avec elle les vertus qu'elle a fait naître et sur lesquelles tout notre édifice social repose encore aujourd'hui. Supprimez les vertus militaires et toute la société civile s'écroule. Mais cette société eût-elle le pouvoir de se reconstituer sur de nouvelles bases, ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes.

Anatole France capté par Rappoport ! C'était inimaginable...

Mais un nouvel incident vint détourner l'attention d'Arendsen. Toute une travée de Russes piailleurs avait cessé ses nasillements pour écouter un personnage bizarre qui, assis devant un verre de thé fumant où flottait un zeste de citron, élevait une voix âpre, dure et hargneuse, ponctuée de coups de poings secs martelant rageusement la table. Le front, en saillie têtue, était surmonté d'une broussaille de cheveux noirs dressés en toupet. Les yeux de jais étincelaient sous des cils retroussés diaboliquement. Le nez se recourbait en bec de rapace sur une petite moustache à la Charlot et sur un menton court postiché d'une barbiche en pointe, qui achevait de conférer à ce facies inquiétant un aspect de Méphistophélès hébraïque.

— Et celui-là ? demanda Arendsen.

— Celui-là... attendez... Il me semble que je connais cette tête... Dites donc, Rappoport, fit Martial en interpelant le Kalmouk qui passait près de leur table, quel est ce type... là... qui criaille si fort ?

— Comment, crécella l'ami d'Anatole France, vous ne connaissez pas notre camarade russe, le directeur du *Nache Slovo !*

— La feuille révolutionnaire, oui... Mais quel est déjà son nom ?

— Trotsky.

On voyait circuler de main en main quelques exemplaires du journal. Rappoport en tira un de sa poche.

— Mon cher, c'est admirable... Vous ne vous figurez pas ce qu'il y a là-dedans... Jamais on n'a rien publié d'aussi violent !...

— Pas même dans le *Bonnet Rouge* ?

— Le *Bonnet Rouge*, pff!... C'est de la fraise au sucre auprès de ça.

— Mais... et la censure ?

Rappoport s'esclaffa.

— La censure !... Imaginez-vous qu'à la censure l'officier chargé de la presse russe est révolutionnaire. Il laisse tout passer. Nos amis russes sont des privilégiés. Ils ont leur pâture intellectuelle... Et ce qu'il y a de plus beau, c'est que Trotsky, pour donner le change, est le correspondant parisien d'un journal tsariste, la *Kievskaïa Mysl*, où, sous le pseudonyme d'Antidoto, connu de la rue de Grenelle et du gouvernement français, il envoie des articles très bon teint, tout en publiant à Paris son *Nache Slovo* qui est distribué abondamment aux troupes russes sur le front français à la barbe de l'ambassade et du gouvernement. C'est admirable !...

— Et l'ambassade, qui doit savoir à quoi s'en tenir, n'informe pas le gouvernement ?

— Il faut croire que l'ambassade s'en f... ou qu'elle est complice. En tout cas, au gouvernement, Malvy veille.

Sur quoi Rappoport poussa plus loin son balancement d'anthropoïde, en jetant de petits rires gutturaux.

Un vendeur du *Bonnet Rouge* fit irruption dans la salle, une liasse de son papier sous le bras. Il en débita aussitôt un grand nombre de numéros. Arendsen en acheta un. L'article qu'Almereyda leur avait lu peu d'heures auparavant s'y étalait en première colonne, sans un blanc.

Trotsky parlait toujours. Comme il s'exprimait en russe, ni Arendsen ni Le Châtel ne comprenaient ce qu'il disait. Mais l'attitude de ses auditeurs témoignait de la portée de ses paroles par l'effervescence qu'elles soulevaient. On entendait rouler des rumeurs d'approbation, tempêter des enthousiasmes où, au milieu des acclamations slaves, éclataient parfois des imprécations françaises : « A bas la guerre !... Mort aux bourgeois ! ... Au gibet, le tsar !... »

— Comment se fait-il, s'étonna de nouveau Arendsen, qu'on n'arrête pas tous ces gens-là ?

— Vous avez entendu ce que disait Rappoport. Et puis, mon cher, vous n'y pensez pas, fit Martial assez scandalisé, ces gens-là, comme vous dites un peu cavalièrement, ce sont des Alliés !

A ce moment, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits flous, au teint pâlot, à la démarche menue, blondinet et gringalet, vêtu d'un uniforme de rebut du commencement de la guerre, tunique gros bleu et pantalon garance, la manche gauche vide relevée et épinglée à l'épaule amputée, s'approcha et vint tendre une dextre fluette à Martial Le Châtel.

— Comment allez-vous ?

— Et vous-même ?... Tâchez donc de trouver une place près de nous.

Martial présenta :

— Mon ami Harald Arendsen, homme de lettres et philosophe danois. Mon ami Sosthène Rossignol, poète symboliste.

— Unanimiste, rectifia le nouveau venu. Le symbolisme, c'est fini. Je ne suis plus symboliste. Je suis maintenant un poète unanimiste.

— Cela ne vous empêche pas de rester le poète des... comment déjà ?... le poète des *Arcs-en-ciel du Cœur*...

— Une œuvre d'avant guerre. Je l'ai écrite en 1913 et publiée au mois de juin 1914. Six semaines après, cette

imbécile de guerre éclatait et m'empêchait d'être célèbre.

— Vous le deviendrez. Mais, en attendant, Rossignol, asseyez-vous. Vous allez prendre quelque chose avec nous.

On poussa un peu le Chinois, pour faire au poète unanimiste une place qui n'avait pas besoin d'être large.

— Vous avez été blessé, monsieur ? dit Arendsen.

— A Charleroi, monsieur. Blessé et pris. J'ai été rapatrié... quel drôle de mot !... l'année dernière, par la Suisse, comme grand blessé. Maintenant cette salope de guerre est finie pour moi, et je m'en félicite. Heureux encore de m'en être tiré à bon compte, puisque je suis là. Vont-ils la continuer, ces vampires, jusqu'à ce que toute la littérature soit sucée et qu'il ne reste plus que les pompiers de la *Revue des Deux Mondes* et les paralytiques généraux de l'Académie ?

— Comment avez-vous été traité en Allemagne ?

— Très bien. Les Allemands sont des gens épatants, et je suis enchanté d'avoir fait leur connaissance. L'Allemagne est un grand pays, monsieur, c'est moi qui vous le dis. J'y ai passé un an et j'y ai été parfaitement nourri, logé, choyé même. Tout ce qu'on raconte ici n'est que pure calembredaine, calomnie plutôt, infâme calomnie destinée à bourrer le crâne des ilotes ivres de patriotisme qu'on envoie criminellement à la mort.

— C'est certain, dit Martial. Mais la vérité finit par se faire jour, et ces fables grossières ont déjà moins de prise sur le bon sens français.

Le garçon bigle, qui apportait la consommation du poète, souscrivait à ces propos d'un clignement supérieur, et le Chinois, qui les écoutait, dodelinait approbativement de la tête.

— Si je vous disais, monsieur, continuait Sosthène Rossignol, que j'y ai connu, en Bochie — pour parler comme nos jobards tricolores, — un officier... oui, parfaitement... un officier prussien, d'une qualité d'esprit et

de cœur remarquable, comme on n'en rencontrerait pas beaucoup en France. Je lui donnais des leçons de français et j'ai gardé de lui le meilleur souvenir. C'était un homme tout à fait agréable, bien élevé, doux, serviable, bref tout le contraire de ce qu'on diffame ici sous le nom d'Allemand. C'est lui surtout qui m'a fait connaître l'Allemagne, et je lui en suis infiniment reconnaissant. Il s'appelait le lieutenant Hering.

— Vous dites... Hering ?... Wilfrid Hering ? s'écria Arendsen.

— Je crois, en effet, qu'il se prénommait Wilfrid.

— Je l'ai eu comme élève, et même comme ami, à l'université de Halle.

Il en fit une petite description physique que le poète reconnut pour exacte.

— C'est lui !... Je l'avais complètement perdu de vue depuis le début de la guerre, fit Arendsen. Qu'est-il devenu ? Vous allez pouvoir me donner de ses nouvelles.

— Mais parfaitement, du moins jusqu'au moment où je l'ai quitté, en été 1915. Le lieutenant Hering avait fait la campagne de France, avec l'armée de von Kluck, jusqu'à la bataille de la Marne, où il avait été blessé. Soigné à Aix-la-Chapelle, il avait regagné son dépôt à Magdebourg, où je l'ai connu et d'où il se rendait souvent à Halle, dans sa famille. Quand je suis parti, il s'apprêtait à retourner se battre en France.

— Et depuis ?

— Ah ! depuis, fit Rossignol, je n'en sais pas plus que vous. Il y a maintenant une frontière qui nous sépare.

— Et même un front, dit Martial.

— Et même un front ! vitupéra le poète des *Arcs-en-ciel du Cœur*. Gueuse de guerre !...

Harald Arendsen considérait avec intérêt ce petit Français coléreux, ennemi de la guerre et ami de Wilfrid Hering.

— Et présentement que faites-vous ? lui demanda-t-il. Travaillez-vous ?

— Je travaille, monsieur, répondit Sosthène Rossignol. J'élabore mon œuvre, autant du moins que les tristes événements qui nous accablent m'en octroient l'humeur et m'en accordent le loisir. Je fais des vers de préférence et de la prose par prédilection : des vers qui sont quelquefois de la prose et de la prose qui est souventefois des vers. J'ai en ce moment un drame lyrique sur le chantier.

— En prose ou en vers ?

— En prose rythmée et rimée. J'ai des idées plein la tête et je voudrais écrire aussi des articles. Mais où donner tout cela ? La presse est immonde, monsieur, et les revues sont des cavernes. Quant aux éditeurs, n'en parlons pas ; ils ont fermé boutique et les quelques forbans qui demeurent ont la prétention de vous prendre de l'argent. Ignoble époque !

De son bras unique il battait l'air avec emportement. Arendsen réfléchissait.

— Que penseriez-vous, dit enfin celui-ci, d'une revue que nous pourrions fonder, d'un périodique mensuel, ou bi-mensuel, peut-être même hebdomadaire...

A ces mots tentateurs, Rossignol blêmit, rougit, s'agita, fut pris d'un véritable tremblement nerveux, puis balbutia comme sous l'effet d'un enivrant alcool :

— Une revue !... Mais, monsieur, c'est mon rêve depuis dix ans!... Une rev... Vous avez dit une revue ?...

— Dont vous pourriez être le rédacteur en chef.

— Le réd... oh !... ah!... Et vous croyez que... Une revue dont je serais le...

Il s'affaissa tout pâle, comme près de s'évanouir. Soudain, il se ranima, changea de nouveau de couleur, son œil s'inquiéta, puis il hoqueta d'une voix angoissée :

— Et les fonds ?...

— J'y pense, dit Arendsen, j'y pense... Croyez que je ne vous fais pas cette proposition sans ...Ecoutez. J'ai un

ami, un compatriote très riche, qui s'intéresserait probablement... qui serait certainement disposé... Il y aurait là, peut-être, des fonds importants... largement suffisants, en tout cas, à assurer...

A mesure que ces paroles réconfortantes sortaient de la bouche de B. F. 99, Sosthène Rossignol se redressait, reprenait du corps, se cambrait, se gonflait, s'enflait comme une grenouille de vanité, d'infatuation et d'orgueil.

— Je suis votre homme, éclata-t-il enfin. Monsieur, comptez sur moi. Nous leur en ferons, une revue ! Le *Double Bouquet* et le *Mercure de France* n'ont qu'à se bien tenir !...

— Vous avez sans doute avec vous des amis, de jeunes littérateurs de talent ?...

— De génie, monsieur. Je vous amènerai vingt collaborateurs de génie. Ce sera superbe !...

— Il faudra faire aussi un peu de philosophie... de philosophie de la guerre...

— Bien entendu... de la politique même... J'ai des idées, moi, des idées à revendre, et le cœur plein d'indignation... de noble et humaine indignation !... Nous leur montrerons, à tous ces profiteurs de la guerre, à tous ces organisateurs de carnage, à tous ces académiciens homicides, quels sentiments soulève en nous la continuation des horreurs et ce que pense d'eux la véritable jeunesse de France.

— C'est bien, c'est bien, dit Arendsen. Je vois que nous nous entendrons. Pensez-vous que nous pourrions avoir la collaboration de Romain Rolland ?

Le visage falot de Sosthène Rossignol s'illumina d'un sourire béat :

— Que j'aime à vous entendre prononcer ce nom ! s'écria-t-il. Romain Rolland, c'est notre grand homme.

— Après Anatole France, observa Martial.

— Avec Anatole France. Ce sont nos deux grands hom-

mes. J'ai vu Romain Rolland en passant à Genève, ainsi qu'Henri Guilbeaux. Je leur écrirai.

— Nous reparlerons de tout cela, dit Arendsen. Pour le moment, cher monsieur Rossignol, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, grâce à notre ami commun Martial Le Châtel, et je vous donne rendez-vous pour dans huit jours, ici même, si vous voulez bien, et à la même heure. J'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

Le poète Sosthène Rossignol frisa son brin de moustache et son brimborion de barbe et dit :

— Seulement je vous en préviens, monsieur. S'il faut taper sur l'Allemagne, je ne suis pas là. Le patriotisme et moi, nous sommes deux ennemis.

Dans la nuit qui n'était pas loin d'être complète à l'extérieur, mais que délayaient les deux lampadaires du carrefour, la paire d'yeux rouges du métropolitain et la clarté diffuse qui émanait des cafés, un mouvement insolite de passants se produisait. Par les vitres embuées on voyait s'attrouper des ombres et courir des gamins. Un automédon monta sur son siège. En même temps un roulement lointain de tambours ébranlait sourdement le boulevard, se précisait, approchait, se cadençait, grondait enfin comme un long fracas de foudre ou comme les sombres vibrations d'un tremblement de terre.

A ce bruit montant, le peuple du café de la Rotonde tressaillit comme un grouillement de punaises recevant un jet de vapeur soufrée. Ce fut d'abord une rumeur obscure, basse, rampante, une ondulation lourde et bourdonnante, puis un profond remuement, une levée de marmonnements, de grognements de grommellements, puis, dans une houle, un débordement subit de jurements, d'imprécations, d'outrages fulminés dans toutes les langues. Les faces se crispaient, les poings se fermaient, les bouches se convulsaient sur des bordées de malédictions. Dressé sur ses ergots, Rossignol gesticu-

lait fébrilement. La Rotonde toute entière se gonflait, se tuméfiait, bouillonnait, puis, soudain, crevait comme dans une éruption, vomissant des flots de lave puante et des purulements de boue.

Dans la rue, les tambours tonnaient.

Et tout à coup les clairons éclatèrent. Une immense huée remplit alors la Rotonde, une huée qui couvrit un instant les brasillements des cuivres et les éclaboussements des tambours. Mais elle s'abattit presque aussitôt, semblable à un coup de bourrasque qui s'affaisse, pour retomber à la fureur étouffée et grondante d'avant, par crainte de la police secrète et des espions français. Une poussée se fit vers les fenêtres. Dans la bruine bistre rompue de plaques blafardes de lumière on vit paraître un caporal sapeur suivi d'un rang de sapeurs, puis un tambour-major avec deux rangs de tambours et deux rangs de clairons. Ils passèrent, basanés, graves, dans le tintamarre de leurs instruments. Venait ensuite un gros cheval bai portant un colonel maigre, à la moustache tombante, aux mâchoires serrées, à l'œil fixe, qu'accompagnaient deux ou trois officiers à cheval. Puis on vit déboucher la tête d'un bataillon marchant en colonne double. Lourdement harnachés, bossus de leur sac, gonflés de leurs musettes, hérissés de leur fusil, les hommes s'avançaient, pesants et fangeux, les molletières boueuses, les capotes crottées, les visages tannés, raboteux et poilus sous les bourguignottes cabossées. Les compagnies étaient pauvres et réduites. C'était un petit régiment d'un millier d'hommes, abîmé, « usé », qui avait laissé les deux tiers de son effectif sur les champs de bataille, dans les ambulances du front ou les hôpitaux d'évacuation, un petit régiment éreinté, qui arrivait de la gare de l'Est ou du Nord et s'en venait caserner dans la périphérie ou s'embarquer à la gare Montparnasse pour aller se refaire dans l'ouest.

Le second bataillon commença de défiler. Les clairons

et les tambours décroissaient peu à peu dans la bruine. Huit par huit, toujours aussi crottés, toujours aussi boueux, farouches, impressionnants, les soldats de la guerre continuaient à passer devant les regards braqués de la Rotonde. Puis dans la rue des têtes se découvrirent. Entre deux compagnies, au bout d'une hampe que tenait un sous-officier entouré de quatre hommes, une loque parut, aux trois couleurs ternies, une loque couturée, déchirée, trouée, bordée de l'or d'une frange guenilleuse.

A ce spectacle insupportable, la Rotonde, toute entière soulevée, se déchaîna dans l'explosion irrésistible d'une nouvelle huée, plus frénétique, plus délirante encore que la première. Un coup de sifflet strident partit. Et tandis qu'au dehors un crieur obstiné braillait le *Bonnet Rouge* et que dans l'intérieur du café ameuté hurlaient des faces, menaçaient des gestes, déferlaient des dos furieux, on vit soudain surgir du grouillement larvaire des Russes, comme un démon de la géhenne, le bondissement satanique de Trotsky, qui, debout sur une table, grimaçant, contorsionné, maléfique, tendait le bras dans la direction des troupes et exorcisait le drapeau d'un doigt crochu.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Martineau : *Léon Bloy. Souvenirs d'un ami*, Librairie de France. — Léon Bloy : *Lettres à sa Fiancée*, Stock. — Tancrède de Visan : *Essais sur la Tradition Française*, Marcel Rivière. — E. Sansot : *Essai sur les Parfums*, Chiberre. — André Billy : *La Muse aux bésicles*, Renaissance du Livre. — Walt Whitman : *Les Dormeurs*, coll. Alter Ego, François Bernouard.

M. René Martineau, qui a connu et aimé **Léon Bloy**, lui consacre un livre de souvenirs : souvenirs d'un ami ; ce livre très sincère et très émouvant nous livre peut-être le secret du grand pamphlétaire, qui fut surtout un grand mystique. Nul ne sut comme Bloy s'attacher des âmes d'élite et écarter de sa route avec une orgueilleuse ingratitude tous ceux qu'il dédaignait ou méprisait. Nul non plus ne suscita de plus profondes admirations et M. Martineau n'hésite pas à placer Léon Bloy au premier rang des écrivains contemporains. Certes, l'auteur du *Désespéré* est un grand écrivain et un grand artiste, mais il m'est tout de même impossible d'admirer sans restriction un homme dont les idées sont souvent si puériles et qui blesse parfois mon intelligence au moment même où ma sensibilité est émue d'une image ou du rythme d'une phrase.

Il y a pourtant dans son œuvre des pages d'une singulière intuition et qui le feraient classer plutôt parmi les prophètes que parmi les pamphlétaires. Les deux genres d'ailleurs se rejoignent.

Une chose curieuse: chez Bloy comme chez Maeterlinck, la mysticité est associée à une grande puissance physique, à une grande santé physique.

Par quelle mystérieuse réaction l'homme trop robuste doit-il s'imposer une faiblesse mystique et religieuse, se créer une inquiétude, en somme, tout à fait artificielle, artistique? Il faut vraiment être en parfaite santé pour aimer la douleur et cultiver en paix l'idée de la mort.

Chez Bloy, cet amour de la douleur et du sacrifice est poussé

jusqu'au sadisme religieux, et même on pourrait assimiler cette volupté de la souffrance, d'une souffrance qu'il se crée, à une sorte de masochisme mystique.

Dans les **Lettres à sa Fiancée** que l'on vient de publier, Bloy s'analyse et se confesse :

« Malgré l'attraction puissante exercée sur moi par l'idée vague du bonheur, écrit-il, ma nature, plus puissante encore, m'incline vers la douleur, vers la tristesse, peut-être vers le désespoir. »

Enfant, il se refuse avec indignation de prendre part à des jeux, à des plaisirs dont l'idée seule l'enivrait de joie, parce qu'il trouvait plus noble de souffrir : « J'aimais instinctivement le malheur, je voulais être malheureux, le seul mot de *malheur* me transportait d'enthousiasme. » Je pense, explique-t-il lui-même, que je tenais cela de ma mère « dont l'âme espagnole était à la fois si ardente et si sombre, et le principal attrait du christianisme a été pour moi l'immensité des douleurs du Christ, la grandiose, la transcendante horreur de sa Passion... etc. ». Il est certain, remarque-t-il encore, « qu'un pauvre être humain fabriqué de cette manière devait être à lui-même son plus grand ennemi, son propre bourreau ». Mais aussi c'est cette cruauté envers soi-même qui a fait de Bloy, sinon un grand penseur, du moins un grand poète, un poète d'ailleurs doué d'une richesse et d'une puissance verbale extraordinaire, exagérée même. Il faut souvent transposer d'un demi-ton ses hurlements, ses sanglots et ses larmes de sang. Il l'avoue lui-même, dans une de ses lettres à sa fiancée : « Peut-être qu'il se mêle, sans que je le sache, à l'expression de mes chagrins un peu de *littérature*. »

D'ailleurs regardons l'écriture de Léon Bloy : c'est une calligraphie très sage où il n'y a nulle trace de névrose. On est parfois tenté de penser que les terribles images apocalyptiques ont été cueillies sans colère et même avec une parfaite sérénité olympienne.

Bloy s'est fait une attitude et presque une carrière de la pauvreté, une pauvreté si orgueilleuse qu'elle fut plus riche que toutes les richesses. Et cette confiance dans la Providence, qu'il traitait d'ailleurs avec une si naïve et puérile familiarité : « Je pense quelquefois... que Dieu me doit un peu de bonheur, car j'ai fait beaucoup pour lui, beaucoup en vérité. »

Il aima la persécution, nous dit M. Martineau, et il collection-

nait avec délices les injures, les invectives à son adresse. C'est que les louanges sont fades auprès du piment des injures. Il estimait aussi l'injustice envers lui comme un privilège divin et miraculeux, car il sait que Dieu a des vues sur lui : « il n'y a pas d'homme vivant à qui de plus merveilleuses promesses aient été faites, d'une manière plus clairement divine, accompagnée de signes plus sensibles et plus certains. » Il sait aussi qu'il a son œuvre à accomplir.

Quant à ces *Lettres à sa fiancée*, elles sont à la fois d'une très grande habileté sentimentale et d'une parfaite noblesse de ton et de style. Il y a même dans ce recueil des pages qui, par-delà la fiancée, s'adressent à tous les lecteurs de Bloy. Comme dans la plupart des lettres de cette sorte, la fiancée n'est que prétexte et seulement le levain de l'intelligence et de la sensibilité. Il faudra recueillir un jour, dans l'anthologie définitive des œuvres de Léon Bloy, telle page de ces Lettres sur le don de soi en amour. Peut-être une des plus belles qu'il ait écrites, belle non seulement par le style, ce qui serait vain, mais par les suggestions vraiment un peu prophétiques qu'elle nous apporte sur le rôle éternel de la femme dans la vie.

§

M. T. de Visan a très justement dédié ses **Essais sur la tradition française** à la mémoire d'Adrien Mithouard « qui consacra sa vie et ses œuvres à la défense et illustration de notre tradition occidentale ». Et je cueille dans ce nouveau livre de M. de Visan, à propos de l'esprit latin, cette phrase qui me réjouit : « il n'en saurait plus désormais rien rester de vivant, sinon ce que l'Occident s'en est assimilé ; car une chose morte ne saurait survivre qu'à travers une chose vivante. » Ce qu'il nous reste de l'esprit latin, c'est la conception que nous nous en faisons et notre conception est une déformation.

J'ai souvent pensé avec tristesse que la merveilleuse Renaissance avait tout de même fait dévier l'évolution logique de notre art et de notre littérature Mais au fond, peut-être que la culture ancienne ne fut pour notre organisme occidental qu'une belle nourriture. La tradition, on nous la montre comme une sorte d'arche sainte qu'on se transmet de race en race. La tradition ! ce n'est peut-être qu'un mot. Ce qui existe vraiment, ce sont les races humaines qui ont leur art et leur littérature différenciés.

L'art grec est mort avec les Grecs, et nore admiration pour ses vestiges n'est qu'une interprétation occidentale, qui émeut différemment notre sensibilité différente.

Même notre compréhension des siècles disparus et plus proches de nous est aussi une interprétation. Et, à ce sujet, M. de Visan essaie, avec une grande ingéniosité, de nous expliquer pourquoi le xviie siècle n'a rien compris à la nature. Le xviie siècle, dit-il, qui proclama le triomphe de l'intelligibilité, n'attachait son attention qu'aux « essences »... et voulait tout ramener à des concepts clairs, etc... Je pense que l'explication est beaucoup plus simple. Le xviie siècle n'a pas compris la nature, parce qu'il n'a pas pu la voir. Jusqu'au xixe siècle, en effet, on n'a guère regardé le monde extérieur ; les écrivains, les peintres eux-mêmes étaient à peu près dans la situation des paysans actuels qui vivent dans un paysage sans le regarder. Ce sont les peintres et les poètes qui peu à peu ont découvert les couleurs et les parfums de la nature, et il y aurait une bien curieuse étude à faire sur les étapes de cette évolution dans la littérature et dans l'art. Et encore jusqu'à maintenant notre conception de la nature, telle qu'elle s'exprime en poésie, est presque exclusivement visuelle. C'est à peine si notre conception odorale de la nature commence à se préciser. Ce sera, je pense, le grand et proche renouvellement de notre poésie. M. E. Sansot, dans son très précieux **Essai sur les Parfums**, a pressenti cela, et son petit livre est peut-être une date dans notre littérature.

Voici, enfin, avec **La Muse aux besicles** d'André Billy, de la critique vivante, et dont la plupart des études, sinon toutes, ont paru dans des journaux. Et à ce propos M. A. Billy définit le rôle de la critique dans les journaux, qui est

> d'assurer, en collaboration avec l'enseignement des écoles, le recrutement de l'élite, de développer et de cultiver le goût des lecteurs, d'introduire peu à peu ceux d'entre eux qui sont susceptibles d'initiation à une vie intellectuelle supérieure. Elle est en somme, et je m'excuse de le déclarer d'un ton si tranchant, la forme la plus haute du journalisme.

Certes, dit encore M. Billy, la critique a pour but de définir la philosophie d'une œuvre, son esthétique, sa place dans l'histoire littéraire, etc., mais elle peut aussi dire autre chose « et, par exemple, quel homme est l'auteur, comment il a le nez fait, comment

il se tient à table. On trouvera dans les pages qui suivent quelques essais de critique inspirés de cette méthode...

Il y a en effet, dans ces essais sur des écrivains dont A. Billy connaît non seulement les œuvres, mais dans quelle atmosphère elles ont été conçues et réalisées, des détails qui nous touchent et nous font mieux comprendre tel poème ou tel roman. Ce n'est pas sans émotion que je retrouve dans ce volume l'article qu'André Billy consacra dans un journal, pendant la guerre, à Remy de Gourmont et à la rue des Saints-Pères. C'est, à côté de la critique, un peu de vie fixée, et c'est ce qui rend ce livre si vivant et si attrayant, qu'il s'agisse d'Apollinaire, de Jean Giraudoux, de J.-H. Rosny aîné, de Bachelin, de Marcel Proust, de Maurice Rostand ou de Pierre Benoit. De plus en plus la critique se fera indiscrète, et peut-être ne se contentera-t-elle pas de savoir comment un auteur a le nez fait.

Je veux signaler en terminant la nouvelle collection littéraire « Alter Ego » que vient de lancer, sans inutile fracas, François Bernouard, l'ironique et tendre poète de la *Berlue Rayonnante*. Voici dans cette collection d'une typographie parfaite où les bois gardent eux aussi leur caractère typographique, une version nouvelle par Léon Bazalgette des **Dormeurs** de Walt Whitman. Whitman, le grand initiateur de la neuve poésie et qui fut à la fugace école surnaturaliste ce que E. Poe fut au symbolisme.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Valéry : *Charmes ou Poèmes*, « Nouv. Revue Française ». — François Paul Alibert : *Marsyas ou la Justice d'Apollon*, Pierre Polère, Carcassonne.

Le prestige de ces **Charmes ou Poèmes** que M. Paul Valéry vient enfin d'adjoindre à son *Album de Vers anciens* (A. Monnier et Cie), et à *la Jeune Parque* pour composer jusqu'à ce jour son œuvre poétique totale, ne procède pas, ainsi que chez tant de beaux et fins poètes, d'une rencontre souvent fortuite et hasardée d'un moment d'intime sensation avec la forme expressive où elle s'enclôt le plus précisément. Un singulier, un angoissant mystère préside, qu'on en soit possédé obscurément ou qu'on en soit la victime consciente, à la formation tantôt occulte, tantôt préméditée, d'un poème. M. Paul Valéry n'appartient

pas à la race de ceux qui se résignent et qui acceptent. Il ne tend pas un cou indifférent. Des lignes d'une prose lucide ou vaillamment contractée, à travers cette prodigieuse *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, précédée, dans l'édition complétée, d'un important avant-propos : *Note et Digression*, même à travers l'émouvante et stellaire *Soirée avec M. Teste*, surtout dans le *Dialogue sur l'Architecture* ou dans la préface à l'*Adonis* de La Fontaine, renseigneraient à merveille sur les procédés de sa réflexion et sur la systématique progression de ses sentiments dans le sens d'une cristallisation verbale. Ses poèmes élucident, sans qu'il soit besoin de recourir au déjà assez ancien *Amateur de Poèmes*, reproduit dans *Album*, le mirage qui attire l'esprit de l'artiste, la transe qu'il subit, et dont le vers, en s'accomplissant, le délivre tout à coup.

Le poète s'est éveillé, et déjà, « tout ailé de confiance », il retrouve, à l'apparition de la lumière, les « similitudes amies » qui bourdonnent comme des abeilles parmi la rumeur étincelante des mots. Ses yeux frémissent de les saisir, vivantes qui s'étirent ici par groupes ou encore vaguement plongées dans le demi-sommeil. L'avaient-elles donc abandonné, la nuit? S'étaient-elles éloignées de lui ? Non. Telles de secrètes araignées, elles ont en son cerveau apparemment inactif tissé les fils merveilleux d'une trame insoupçonnée. Les images aisément sont nées ; elles se gorgent du sang de la souffrance et de la pensée. Elles vivent, elles vibrent et s'envolent ; elles sont toutes mêlées de leur auteur et du frémissement de la lumière, du parfum des eaux et des forêts. Est-ce leur tourbillonnement, cette allégresse au cœur même du poète, et cette joie de toutes choses dans la nature, et cette beauté unanime de l'aurore? Une des trois *Odes* d'autrefois résume ainsi, de science profonde et exultante, la sérénité magnifique de cette ivresse surhumaine qu'est, aux yeux de ceux qui assistent non moins que de celui qui conçoit, l'illumination soudaine, fulgurante, divine des vers et du poème.

Certes, comme l'a écrit un sage : « à l'exaltation du cœur se vérifie toute nature prédestinée. Lorsque le front seul contient l'existence d'un homme, cet homme n'est éclairé qu'au-dessus de la tête : alors son ombre jalouse, renversée toute droite au-dessous de lui, l'attire par les pieds, pour l'entraîner dans l'Invisible ». M. Paul Valéry est, lui aussi, un prédestiné. Si lumineuse

et pénétrante que s'élance la hardiesse inquiète de sa pensée, elle ne se constitue que de la projection métamorphosée et subtilement contrôlée de ses sens. Le rythme qui la gouverne se confond au battement de son sein. Est-ce un conflit où les uns affrontent l'autre ? Sans doute, non : mais une passion, double et d'une part froide, calculée, rapide, de l'autre plus soumise à l'intime et nonchalante persistance d'un instinct primordial, qui s'accorde, qui se mêle et se fond, avec une puissance si bien insurmontable, que le poète a soif du tourment qui l'en délivrera, qu'il l'appelle et que lui-même la forge sur l'enclume où les mots sont martelés. Tout cela bien plutôt, à coup sûr, « qu'un supplice dormant » !

M. Paul Valéry, connaissant ainsi l'universel bondissement des êtres dans l'élan qui les pourrait affranchir, compatit singulièrement aux efforts toujours impuissants de l'arbre gigantesque dont les rameaux enfiévrés s'échevèlent au gré du vent ; mais par les pieds il est soumis à la terre, et jamais ne s'envolera ni ne goûtera aux divines pâmoisons de l'espace ; de même les colonnes en vain se dressent, montent, se tendent, et veulent ne soutenir que les cieux ; un entablement stupide les charge,

> Pieusement pareilles,
> Le nez sous le bandeau...

De plus vastes poèmes, *La Pythie*, et ce *Fragment du Narcisse*, avec tant de diligence repris et développé, évoquent des tortures analogues et d'identiques impossibilités. C'est une référence répétée à la douleur de l'artiste toujours, à sa montée audacieuse que contrarient les entraves où il se débat. *Le Cimetière Marin*, joyau de méditative lucidité, ne s'amoindrit pas, merveille ! réuni à d'autres dans le même écrin : ni *Palme*, ni, refaite, améliorée, mais, à mon avis, point décisive encore l'*Ebauche d'un Serpent*, où se mêle à de hautes et précieuses conceptions un goût de fantaisie moins ironique, me semble-t-il, qu'un peu trop simple et négligé. J'ose à peine insinuer une telle réserve. M. Valéry m'éblouit et m'enchaîne à l'émerveillement de son lyrisme en toute occasion. Pourquoi, en présence de ce morceau unique ai-je senti se faire une résistance à la lecture de plusieurs strophes, sans que je parvienne à la vaincre ou à l'atténuer ? Il est le maître incontesté de tous les rythmes dont il use d'un doigté délicat et précieux ; ses images enchantent par leur pureté et

leur neuve ardeur ; sa pensée ose et va ; c'est un poète au rang des plus personnels et des plus représentatifs. S'il délaisse un peu de sa vigueur intellectuelle pour se charmer de grâce plus molle et d'une vision plus sensuelle, il aboutit à ces chefs-d'œuvre qu'il dénomme *le Rameur*, par exemple, ou *Intérieur* ou *l'Abeille* ou ceci, d'un insoutenable et regorgeant éclat, cette *Dormeuse*:

> Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie,
> Ame par le doux masque aspirant une fleur?
> De quels vains aliments sa naïve chaleur
> Fait ce rayonnement d'une femme endormie?..
> . . . .
> Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,
> . . . .
> Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,
> Veille; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.

Marsyas, ou la Justice d'Apollon; ne croirait-on, à l'énoncé de ce titre d'un « drame satyrique en trois actes et un prologue » que l'auteur, M. François-Paul Alibert ait pris le parti des Olympiens et que le malheureux et hardi satyre ait rencontré chez le beau poète aimé des méridionaux et fêté par tous les amis des lettres, un tortionnaire nouveau, un exécuteur de plus? Par bonheur il n'en est rien ; le clair chanteur a senti son âme animée par le souffle de la pitié divine, et son clairvoyant esprit nous dévoile le sens nouveau et véridique d'un mythe insuffisamment expliqué jusqu'ici. Comment, en effet, le dieu de lumière et d'inspiration généreuse aurait-il pu écraser jalousement, pour ses sincères recherches d'harmonie et d'exaltation sonore, le pasteur misérable dont les ressources, mais non l'ardeur, le maintenaient dans une nécessaire infériorité? La flûte au son aigre et qui défigure le visage ne saurait évidemment prétendre à la souveraine noblesse de la lyre : comment la lyre s'en montrerait-elle offusquée, en ressentirait-elle un mouvement de courroux? Pourtant Apollon a contraint Marsyas à chanter, à rivaliser avec lui, et, vaincu dans cette lutte inégale, il l'a écorché vif, et il a fait de sa peau, suspendue à la branche d'un arbre, le jouet dérisoire des vents.

Instruit sans doute par la grande voix de Victor Hugo égalant le rustique satyre au formidable étincellement des Dieux trônant sur le Pavé d'Or, M. François-Paul Alibert n'a consenti ni à admettre dans la pensée du pur Phoïbos l'insidieuse et cruelle pous-

sée d'un inexplicable ressentiment, ni à abaisser devant son impérieux regard la résolution inspirée de l'obscur Marsyas. Ils sont l'un et l'autre très grands, étant des chanteurs, chacun dans sa sphère, merveilleux. Mais celui-ci, homme simple, est mené et brisé selon le déferlement des forces éternelles; l'autre, le Dieu, est l'instrument magnanime des volontés décisives et suprêmes.

Ainsi Minerve a jeté la flûte selon l'antique tradition, et Marsyas l'a ramassée. Il charme de ses sons le chœur des nymphes et des bergers. Soudain un étranger se présente et arrogamment intime au satyre l'ordre de faire sonner en sa présence cette flûte qu'il a rendue illustre. Marsyas se dérobe. Le dieu réussit à le contraindre et, selon la tradition encore impitoyable, le sacrifie. Le prologue du drame, les deux premiers actes déroulent par la grâce radieuse, élégante, pure et souple d'alexandrins savants et sonores et de chœurs admirablement lyriques, leurs tableaux adorables de fraîcheur idyllique et de calme champêtre, en dépit de la violence du dieu, qui en sait d'ailleurs maintenir dans la noblesse l'expression hautaine et terrible, en dépit du trouble que jette sa présence parmi les jeux paysans et les travaux aisés. S'il était permis de faire un rapprochement entre l'art exclusivement littéraire de M. Alibert et un art plastique, j'avouerais qu'il a suscité en mon souvenir des paysages exquis où se présentent les pastorales blondes et dorées du Vénitien Giorgione. Mais l'acte troisième, *Marsyas aux Enfers*, est essentiel à la pensée du créateur. Marsyas confondu d'être abandonné par Cybèle, ne s'explique pas la fureur ni l'injustice du dieu. Apollon lui apparaît, et lui décèle la nécessité fatidique de son supplice, aussi l'admiration et l'amour que lui, le dieu, a refoulés au profond de son cœur, pour lui, le satyre : mais ne fallait-il pas que les décrets s'accomplissent ?

... Il fallait que la flûte
Fût subjuguée, et qu'il vînt fleurir sur ta chute
Une époque sereine et grave...
....

il fallait que

L'homme sous ma contrainte enfin sût inventer
Un art d'où la torpeur phrygienne est bannie
Et sur la lyre austère accordât son génie...

Il fallait même sans doute, selon l'inspiration du poète, se rap-

prochant des ambiguës concordances d'une double foi chère aux divins poètes de la Renaissance, que Cybèle, amollie et épuisée, disparût pour que se pussent, à leur heure, lever et préparer les moissons promises du Christ rédempteur. Mais ceci n'est que suggéré, et M. Alibert ne se fût pas permis d'anticiper les temps pour un oracle aussi puéril. Il a composé simplement un admirable poème, à son ordinaire, plein de lumières, de beautés, de puretés sonores. C'est toujours le poète à qui nous devons *le Puits et le Laurier* et *la Complainte du Cyprès blessé* : même inspiration classique et grave ; même sûreté d'élocution, et, sans doute, même aisance par endroits à se satisfaire, non de centons, mais de réminiscences ; insoucieux de se renouveler, il lui suffit d'être déférent à l'exemple des aînés magnifiques qu'il aime et de ses maîtres.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

A propos d'une reprise de l'*Arlésienne*. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *L'Enfant truqué*, pièce en 3 actes de M. Jacques Natanson (7 octobre). — Le programme de M. Copeau.— Une enquête de l'opinion sur le « malaise du théâtre contemporain ». — Le théâtre de Hans Pipp. — Mémento.

M. Gémier a cédé pour un temps, au théâtre Mogador, le droit de jouer l'*Arlésienne*. Grand émoi. Pensez donc : L'*Arlésienne*, la fortune de l'Odéon, au théâtre Mogador ! C'est une manière d'événement, comme si, par exemple, le directeur de l'Opéra abandonnait à l'Athénée le privilège de jouer *Faust*. On peut dire que les Provençaux du « mas » naturaliste ont passé la Seine entre les rangs d'une critique stupéfaite. Cela fournit à chacun l'occasion de dire son mot sur la pièce, et l'on doit convenir que les fleurs n'ont point manqué au cinquantenaire. Comme il faut bien sacrifier un peu aux mœurs politiques, on a généralement, dans les journaux, apprécié l'œuvre du père selon le point d'estime que l'on s'est fait du fils. M. Léon Daudet s'est lui-même mêlé à la dispute. D'un « siècle stupide » il extirpa pieusement le drame paternel, afin de l'offrir en bonne lumière à notre admiration. Un article lyrique et singulier nous enseigna que l'*Arlésienne* est cousine d'*Hamlet*. Cela se peut défendre. Il n'est point de parallèle insoutenable. M. Daudet eût pu, en deux colonnes, apparenter l'*Arlésienne* aux *Choéphores*, à *Cinna* ou à l'*Amour médecin*. Me sera-t-il permis d'observer que

le zèle de M. Léon Daudet eût mieux servi sa constance filiale, s'il avait tout bonnement rattaché l'*Arlésienne* aux traditions du théâtre populaire en Provence ? Pouvons-nous croire qu'un homme du Midi méconnaisse les sources d'inspiration d'une pièce où l'on retrouve, presque au complet, les personnages rustiques de la *Grande Pastorale* ? Il ne me souvient pas que cette influence ait été retenue, dans aucun article. La signaler eût fait honneur à M. Léon Daudet, qui proclame si volontiers son culte de l'évidence. Que l'auteur de *Tartarin* ait emprunté au folklore provençal les figures d'un drame où il voulait exprimer l'âme sonore et lumineuse de *soun païs,* il n'est rien là, certes, que de louable et de légitime. Les musiciens usent, sans nous surprendre, d'un identique procédé, et, quant aux auteurs dramatiques, la plupart d'entre eux se glorifient d'animer nouvellement de très vieux bonshommes.

Quoi qu'il en soit, Alphonse Daudet, lorsqu'il écrivit l'*Arlésienne*, se souvint à propos du grand Mystère languedocien, dont les naïfs bariolages, le dialogue mordant et la juste moralité enchantent, depuis cinq siècles, les grands enfants du pays de Jean-Gaussin. La *Pastorale*, qui naguère vint de Marseille au Cirque d'Hiver, met sous les yeux des spectateurs une famille de paysans provençaux en marche vers Bethléem. On y voit un fermier, maistre Jourdan, qui ressemble singulièrement à Francet Mamaï, et sa femme douloureuse et poignante ainsi que Rose. Leur fils, frère du plaintif Frédéri, s'éprend d'une Bohémienne aussi fatale que l'invisible Arlésienne de Daudet. Il y a, dans la Pastorale, un « Boumian » qui, par plus d'un trait, ressemble à ce Mitifio, gardian camarguin sombre et romantique, qui a « plus de chagrin que de soif ». Il y a un fils aveugle qui peut avoir inspiré le symbolique Innocent; et encore le joyeux Barthomiou en qui l'on trouve déjà la rondeur épanouie du Patron. On y trouve aussi Vivette, douce et résignée. Balthasar lui-même figure dans le vieux fabliau. C'est ce même pasteur qui, dans l'une et l'autre pièce, portant sous sa limousine l'antique sagesse des bergers, des astrologues et des patriarches donne aux gestes des personnages leur sens profond. Ici et là, on dédaigne ses avis et pour d'identiques raisons sentimentales... Je répète que ces ressemblances n'ôtent aucun mérite à l'ouvrage d'Alphonse Daudet. Loin de là. Elles transportent l'anecdote au plan d'une fresque humaine, elles

transforment la ferme du Castelet en l'« Arche qui tient serrée entre ses parois, au milieu du flot des âges, une famille (1) ». C'est pourquoi l'on doit reprocher au descendant du romancier naturaliste de n'avoir point avoué cette filiation — très nationale — et d'avoir inculpé son père de commerce avec l'étranger.

§

La maison de l'Œuvre a joué une pièce d'un jeune auteur, M. Jacques Natanson, dont le succès fut remarqué. Dirai-je que ce succès nous peut surprendre ? L'auteur de l'**Enfant truqué** écrit moins pour la Butte que pour le boulevard. Son talent fait de hardiesse et de calcul trouvera bientôt, c'est certain, les considérations les plus lucratives. On raconte que le soir même de la répétition générale, le directeur des Variétés s'écriait : « Il me faudrait une pièce de ce gaillard-là ! ». Et « ce gaillard-là » vient d'avoir vingt-trois ans ! Voilà justement ce qui peut inquiéter. A vingt-trois ans, que diable ! on commet des erreurs généreuses, on tente l'impossible, on révolte le directeur des Variétés ! C'est bien assez triste d'écrire pour tout le monde quand on éprouve la même lassitude que tout le monde. Désirer et obtenir l'adhésion générale, à vingt-trois ans, c'est se priver du souvenir d'avoir été fou ; c'est renoncer à la rançon de la maturité et à la consolation de la vieillesse... Méfiez-vous, jeunes gens, de la sagesse précoce et gardez-vous d'entendre les habituées des générales rire de vos traits comme des filles que l'on chatouille.

D'ailleurs mes conseils s'égarent. Les vingt-trois ans de M. Natanson en savent plus (quant à ce qui l'intéresse) que notre quarantaine à nous, anciens rêveurs ; et ce n'est pas durant les matins triomphants d'un dramaturge qu'il convient de lui montrer la lourdeur des proches après-midis, ni l'amertume des lointaines veillées. Jugeons donc son *Enfant truqué* comme s'il était né d'un père moins jeune. Il s'agit précisément en cette pièce d'un père qui fut, en son printemps, un amant malheureux. Bafoué par les femmes, trompé, meurtri, et en fin de compte expérimenté, il s'avise d'une singulière vengeance. Il enseignera les ruses des femmes à son fils ; il armera ce jeune sagittaire, qui, retournant contre les amazones leurs propres flèches, vengera, sur tout un sexe, le cocuage paternel. L'auteur, interrogé par une feuille théâtrale, prit soin de nous dire qu'une telle donnée est « auda-

(1) Eugène Marsan *Paris-Journal* du 6 octobre.

cieuse ». Serais-je un monstre ? Je la trouve, quant à moi, banale. Et, en outre, arbitraire, comme la plupart des banalités. Mais l'intérêt de la pièce, je veux dire ce qui en fit le succès, tient moins au sujet qu'à sa présentation. On ne peut nier que M. Natanson ne conduise habilement son dialogue. Il possède, dès l'heure de ses débuts, cette adresse verbale, cette subtilité d'analyse et cette aisance à jongler avec les abstractions qui sont le propre de tout écrivain israélite. Je n'aime pas à parler de « théâtre juif ». On a trop usé de certains arguments pour que nous les reprissions volontiers. Mais il faut bien appeler les choses par leur nom, et, puisque M. Natanson a voulu écrire une « comédie-muffle » (comme on disait en 1895) force nous est de reconnaître que, pour la « mufflerie » et la misogynie, les dramaturges israélites ont battu tous les records. Il y a en eux un mépris de la femme tout oriental, et je pense que M. Natanson, si jeune qu'il soit, ne fit point effort pour trouver ces boutades, qui l'autre soir giflaient un parterre féminin d'ailleurs fort enclin à essuyer de pareilles mornifles. Ces insolences ne sont d'ailleurs point toutes de son cru. Il a lu *De l'Amour*, et bien lu. L'esprit de ce père débaucheur tourne souvent autour d'un ou deux postulats stendhaliens. Quant aux arabesques de ces dialogues sur le conflit amoureux, elles nous viennent en ligne courbe de la *Surprise de l'Amour*. M. Natanson aspire à être le Marivaux de la Palestine parisienne. Il y parviendra, et très vite, par la protection du dieu d'Israël et avec l'aide des coreligionnaires. Peut-être aura-t-il moins de talent que certains qui sont de très hauts écrivains. Mais il vaut déjà mieux que plusieurs, et il y a là-dessus un verset de l'Ecclésiaste, qu'il peut méditer.

§

M. Copeau a publié son programme pour 1922-1923. Sa brochure vient la dernière. Cela nous donne à penser qu'il en a mesuré les termes. En effet, Copeau, résumant l'effort du Vieux-Colombier depuis 1913, écrit des choses excellentes, véridiques, nécessaires et fort heureusement dénuées de cette modestie qui, dans le monde où l'on se grime, dissimule bien souvent le plus sot orgueil. Donc Copeau écrit :

On peut dire qu'il [le Vieux-Colombier] a relevé la dignité du métier dramatique, réconcilié avec le théâtre une élite qui s'en détournait, réveillé les exigences du public et ramené son goût vers les grandes

œuvres du passé, révélé des auteurs nouveaux et stimulé la production, ouvert la route à de jeunes entreprises qui vont désormais se multipliant pour la rénovation de notre scène, étendu enfin son influence d'inspiration française jusqu'en de lointains pays.

Tout cela est parfaitement vrai. On y peut ajouter que Copeau fut une manière d'apôtre ; qu'il entra désarmé, confiant en sa seule vertu, dans une caverne de brigands ; que les sarcasmes des uns et l'hostilité des autres ne le troublèrent point. Mais il faut convenir au surplus que la force du Vieux-Colombier naît de la foi de son directeur.

Et cette foi est une foi de missionnaire. Il y a du saint Magloire dans Copeau. Et aussi du Benoît Labre et du saint Alexis. Il est, sur les marches de son théâtre, comme le pauvre *sur* l'escalier. Il a beau s'en défendre, son renoncement n'est point exempt d'un certain esprit de mortification. Il a inventé le théâtre-cilice, et ce n'est pas la meilleure de ses inventions. D'ailleurs et quoi qu'il en dise, il vient maintenant à de moins rigoureuses doctrines. Nous le voyons qui inscrit à son répertoire des pièces que leurs auteurs portèrent sur d'autres scènes, après avoir essuyé ses refus. Enfin il annonce qu' « une quarantaine d'acteurs bien entraînés à jouer ensemble, et que renforceront plus tard les élèves du Vieux-Colombier, viendront un jour remplir avec aisance le cadre d'une entreprise plus vaste dont les plans sont à l'étude ». Cela semble justifier des rumeurs selon lesquelles M. Copeau aurait pris une option sur des terrains et ferait bâtir un théâtre... Voilà pour l'avenir. Quant au présent, il apporte une fâcheuse nouvelle : Louis Jouvet s'est séparé de Copeau. Il appartient maintenant au théâtre des Champs-Elysées. Les initiés savent que ce grand comédien apportait au théâtre de la rive gauche l'appui d'une compétence technique qui n'a probablement d'égale en aucun théâtre de Paris. Il était l'architecte, l'entrepreneur, l'archéologue et l'électricien de la maison. Il n'est point de ceux que l'on remplace, surtout aux lieux où son extraordinaire intelligence trouvait à s'exercer pleinement.

§

Dans l'*Opinion*, M. Raoul Viterbo ouvre une enquête : *Y a-t-il un malaise dans le théâtre contemporain ?* La première série de réponses contient celles d'Antoine, de Lugné-Poe, de Roland Dorgelès, de Paul Souday, de M. Nozière, de La Fou-

chardière et du critique du *Mercure*. Sous la plume d'Antoine nous trouvons ceci :

La masse des spectateurs est encore indécise après les événements que nous venons de traverser, et qui ont modifié la clientèle des théâtres. Les directeurs cherchent un public et le public se cherche lui-même. Quant aux auteurs, c'est pour eux l'époque de la « soudure ». Les anciens ont presque terminé leur carrière et les jeunes qui piaffent d'impatience attendent le moment d'entrer en scène. Les directeurs hésitent avant de faire une sélection et, pour plus de sûreté, jouent des œuvres faciles ou des reprises. C'est de là que provient le malaise. Mais peu à peu cette transition se fera le plus naturellement du monde et les meilleurs parmi les jeunes prendront leur place. Et déjà ne voit-on pas poindre à l'horizon quelques-uns de ceux qui nous furent révélés par les scènes d'avant-garde ?

Ces déclarations confirment point par point ce que nous écrivions ici-même, il y a quelques semaines (1). Nous en éprouvons quelque fierté. De telles rencontres ne sont point seulement flatteuses. Elles nous donnent le courage qu'il faut pour mener contre certains un combat où l'on récolte moins de profit que des horions.

— Le programme du Vieux-Colombier annonce « une série de farces et d'improvisations de William Aguet, P. A. Birot, Jean Gaumont, Camille Cé, Hans Pipp ». Cet Hans Pipp, placé devant l'*etc.* classique, ressemble à un point d'interrogation. Il est bon de savoir que c'est une création de l'esprit d'un poète : Henri Strentz, l'auteur des *Amants sur la rive*. Cet Hans Pipp est l' « auteur » de parades inspirées du *Théâtre des Boulevards*, tel qu'il fut recueilli et annoté par Georges d'Heylli (2). Les spectacles modernes du théâtre de la foire (ainsi s'appellent les ouvrages de Hans Pipp publiés récemment par Edgar Malfère, librairie d'Amiens, à l'enseigne le Hérisson), sont des farces de haut goût. Je pense qu'elles remporteront chez Copeau le plus grand succès. Je le pense et je le souhaite.

Mémento. — Théâtre de l'Odéon : *La Dent rouge*, pièce en 4 actes et six tableaux de H. R. Lenormand (6 octobre). — Comédie des Champs-Elysées (théâtre indépendant, direction Paupelix) : *L'Isle de Soleil*, conte en 4 tableaux de Michel Gardia (6 octobre). — (Compagnons du Griffon) *Les Bacchantes*, 3 actes de M. J.-P. Liansu, *Pohu brave*

(1) *Bilan d'été* (Mercure du 1er septembre 1922).
(2) Ed. Rouveyre, édit. (1881).

homme, 1 acte de Paul Vialov. — THÉATRE DU BOULEVARD : *Un ange passa*, comédie en 3 actes de MM. J. Bousquet et Henri Falk, reprise (4 octobre). — THÉATRE ANTOINE : *L'insoumise*, pièce en 4 actes de Pierre Frondaie. — CAVEAU LYONNAIS DE PARIS : *Le Colporteur*, la *Main leste*, pièces du répertoire classique de Guignol. — THÉATRE DU GYMNASE : *Judith*, pièce en 3 actes de M. Henri Bernstein (10 octobre).

HENRI BÉRAUD.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

P. N. Roinard : *Le Donneur d'Illusions*, féerie tragique, Maison des Ecrivains. — Georges Delaquys et P. Strozzi : *La Croisade de la Rose*, conte féerique, Information Théâtrale. Graça Aranha : *Malazarte*, Légende en 3 actes, Garnier frères.

De tous les genres dramatiques la féerie est certainement celui qui permet à l'auteur de prétendre à la plus rigoureuse perfection littéraire. C'est aussi qu'elle est, par définition, d'essence poétique. L'écrivain y doit résoudre l'antinomie de l'idéal et du réel dans une parfaite synthèse dramatique pour l'accomplissement de laquelle il lui est loisible d'en appeler à tous les moyens que l'art met à sa disposition. Nulle limite ne lui est imposée et plus que jamais il peut, ici, tendre vers l'absolu ; aussi bien celui de la perfection des formes matérielles que celui de la sublimité des sentiments et des passions. De la hauteur de son inspiration dépend la qualité de l'idée essentielle en qui se résolvent les contradictions des mondes affrontés et, pour exprimer leur conflit dans ses mouvements et ses phases, l'auteur devra merveilleusement modeler la riche matière de notre langage littéraire. Et, plus que tout autre écrivain, celui qui entreprend de réaliser une féerie, se condamne à une respectueuse et parfaite soumission aux lois de l'esthétique, quelque tentation que lui offrent, pour s'en affranchir, les jeux de sa fantaisie et les ressources de son imagination.

Comme en toute œuvre, ce qui commande ici à la réalité est moins l'arbitraire de l'auteur, servi par sa puissance imaginative, que les conditions du genre, la qualité du sujet et la nature de l'idée. De cette souveraine trinité dépendent : le choix des éléments constitutifs de l'œuvre, leur métamorphose au gré de son développement, leur nombre et leur mesure dans l'ordre de la composition, toutes choses qui les combinent et les mêlent harmonieu-

sement pour en amener la variété à l'unité de la synthèse artistique.

Que l'arbitraire intervienne et le désordre apparaît, c'est-à-dire l'imperfection, fatalement. Elle se manifeste aussi bien par les moyens de l'imagination, — mère d'erreur et de vérité, à en croire Pascal, — que par la rigueur logique d'un système métaphysique substituant à l'ordre vivant de l'art le rationalisme desséchant d'une doctrine ; ou encore par un débordement de lyrisme dont l'effusion tyrannique se substitue à la puissance unitive et secrète, principe de cette vie intérieure qui donne à l'œuvre son caractère de synthèse.

Au-dessous du titre de sa féerie-tragique : **Le Donneur d'Illusions**, le poète P. N. Roinard écrit : *Synthèse de l'Amour et de toutes les Amours.* Par ces mots il affirme une magnifique ambition ; il prouve aussi combien son inspiration est haute et combien vaste sa conception. Tenter une synthèse dramatique de l'Amour et de toutes les Amours n'est rien moins que prétendre à réaliser une œuvre en qui l'Univers se reflète : la Nature avec toute l'Humanité et tout l'Homme y sera manifestée. Audace de poète, mais audace louable au service de laquelle le lyrique de *La Mort du Rêve*, le surprenant dramaturge qui écrivit *Les Miroirs* mettait ses remarquables dons d'imagination poétique, les élans de son intelligence avide et curieuse des formes les plus hardies de la connaissance, ainsi que son adresse à manier la parole. Aucun ne manque, en effet, des éléments utiles à la confection de l'ouvrage. L'Amour et toutes les Amours, c'est-à-dire le principe de vie et ses manifestations les plus variées, jusqu'aux plus divergentes de ses fins unitives ; l'Amour universel principe de toute synthèse et toutes les Amours individuelles, puissances de division que la fatalité de l'existence ramène providentiellement à l'unité dans l'universelle harmonie de l'Amour, unique et souverain principe du Bien dont dépend la perfection des êtres et des choses dans le rayonnement de leur vérité essentielle.

Quant aux Amours, toutes les Amours nées de la distinction, elles procèdent du Mal ; en sorte que l'action de cette féerie ne saurait être que celle de la lutte du Bien et du Mal, tragédie éternelle que le poète veut exprimer par les moyens de la féerie et selon les acquis de la poétique moderne. Pour répondre à son

ambition d'artiste désireux d'user de toutes les ressources dont il dispose, P. N. Roinard a donc écrit ce qu'il appelle une féerie tragique, soit une œuvre où s'affrontent deux genres qui sont inconciliables. Le drame éternel du Bien et du Mal s'y déploie dans l'irréel et merveilleux décor d'une Nature qui participe aux mouvements de l'action par le souverain moyen de l'imagination du poète. Le monde où ses héros se meuvent est arbitraire et chimérique. L'exclusif souci de l'auteur est que toute apparence y soit belle dans l'absolu de son caractère spécifique. A cette beauté nécessaire son intelligence ajoute un sens précis en sorte que êtres et choses se métamorphosent en symboles propres à illustrer le sens occulte du drame et à rendre sensible les vues philosophiques de l'écrivain. De là, et procédant de son éthique personnelle et non de l'esthétique dramatique, toute une mise en scène artificielle, savante, compliquée où la raison raisonnante a plus de part que l'art, à en juger par la minutie des indications et ses variations innombrables. Ingénieuse, elle l'est certes, mais son ingéniosité même souligne la faiblesse d'une réalisation systématique où rien dans les apparences des êtres et des choses imaginés, qu'il s'agisse d'un visage, d'un costume, de l'ordre ou de la composition d'un décor, rien donc n'échappe à l'empire d'une intelligence qui prétend faire de toute apparence un signe évident de ses connaissances étendues et variées. Et cela qui est vrai pour la part purement plastique de l'œuvre l'est également pour sa part de tragédie qui n'exprime au total que la métaphysique personnelle de l'auteur. Episodes et péripéties n'ont de valeur que symbolique, leur ajustement dépend du développement de sa thèse et non des mouvements de la vie réelle, leur fonction consiste à permettre de formuler en langage poétique ce qu'il pense de l'Amour et des Amours. Protagonistes et comparses ne sont que des êtres de raison créés par le poète pour les besoins de sa cause et richement ornés par son imagination de merveilleuses apparences. Que nous voici loin de la synthèse annoncée. Tous les éléments nécessaires à sa réalisation sont là pourtant. P. N. Roinard est trop artiste pour en avoir omis. Lyrique, il pécherait plutôt par excès et, poète à qui son époque refusa la part d'esthétique nécessaire à son inspiration, il tente avec les moyens analytiques du symbolisme un effort de synthèse qui ne saurait aboutir quelles que soient l'étendue de l'intel-

ligence et la somme des connaissances mises à son service. Echec lamentable ? Non pas, mais louable expérience, riche d'enseignements et qui honore hautement P. N. Roinard, car dans tout précurseur on doit louer le visionnaire qui eut le courage du sacrifice imposé par le moment pour risquer d'atteindre un idéal entrevu.

Moins grande fut l'ambition de G. Delaquys et P. Strozzi en écrivant leur conte féerique : **La Croisade de la Rose**. Conte féerique et non féerie dramatique ; la même erreur esthétique s'y trouve qui est dans *Le Donneur d'Illusions*, car le conte procède, lui aussi, non de la vie pour la glorifier, mais d'une abstraction qu'il s'agit d'interpréter dramatiquement par les moyens d'un système littéraire.

... *La beauté*, est-il formulé dans un dialogue liminaire où les auteurs précisent leurs intentions, *la beauté est un concept subjectif qui n'a point de réalité dans le monde extérieur, mais que l'artiste, le poète possède, cultive et organise dans sa seule pensée.*

Métaphysique pure! La beauté n'est point un produit de la raison raisonnante. Et combien est étrange cette confusion du Beau, ineffable origine de toute perfection dont la beauté n'est que le signe apparent, avec cette même beauté, variable dans chaque être ou chaque chose, qui dépend de la nature de ces choses et de ces êtres aussi bien que du moment où on les considère. Chacun d'eux se manifeste pourvu de beauté quand sont réunies les conditions qui nous rendent sensibles, dans une parfaite harmonie, ce qu'ils recèlent d'absolu et de vrai.

Pour subtile qu'elle soit, cette confusion de la qualité et de la notion dont elle dépend restreint étrangement le domaine artistique en le réduisant aux strictes limites de l'observation positive suivie d'une interprétation personnelle de cette observation. Formulée selon certaines règles cette interprétation serait œuvre d'art.

La gageure est précisément, ce sont nos auteurs qui parlent, *de trouver une atmosphère, de combiner des événements, de faire parler des personnages et de réaliser, sur cette abstraite donnée, une œuvre d'art qui réunisse tous les caractères nécessaires à un ouvrage dramatique ; c'est-à-dire de charpenter un scénario fondé sur une action unique évoluant à travers un certain nombre de péripéties jusqu'à un dénoûment satisfaisant.*

Et voilà! Aucun besoin d'inspiration. Et d'ailleurs qu'est-ce que l'inspiration, je vous le demande? Qui a dit qu'un poète était un devin, un être ivre d'on ne savait quelle ivresse visionnaire et prophétique? Un observateur, vous dis-je! Un subjectif! Un ratiocinateur! Un bon élève de rhétorique surtout. La preuve? La voici! Elle est dans l'heureuse et poétique interprétation dramatique du mécanisme de la connaissance de la beauté, dans ce conte féerique, *La Croisade de la Rose* :

Un papillon blanc chérit une rose. Le poète adore la beauté. Une circonstance fortuite fait mourir la rose, fait perdre le sens de la beauté au poète. Le papillon, inspiré par un dieu, part à la recherche du séjour inconnu où la rose survit, le poète à celle du sens de la beauté perdue. Notre héros ailé, dans sa quête fervente, traverse toutes les malencontres, déjoue toutes les embûches, surmonte tous les obstacles, évite tous les pièges que multiplie devant lui le vent du mauvais sort. Le poète vit, souffre, lutte, se heurte à la foule, affronte les monstres divers que sont le doute, la méchanceté, la tentation, la calomnie ou le persiflage et, quand il a bien souffert, vagabondé, grandi, il rentre en lui-même où il s'avise que s'est conservée, embellie et vivifiée, la Rose même de la Beauté.

N'est-ce pas l'honnête sommaire d'une honnête composition française ? Les élèves sont scrupuleux, ils ont parfaitement étudié le programme et rien ne manque dans leur projet de ce qui doit s'y trouver pour satisfaire à la gageure. Et la réalisation ? Elle est selon ces prémisses. Tous les poncifs, et toutes les imitations d'œuvres du même genre s'y retrouvent pour la composer. Telle scène rappelle Rostand, telle autre Hugo, telle situation Maeterlinck... C'est le droit des auteurs d'user à leur tour de ce dont tant d'autres avant eux se sont servi. Encore faut-il surpasser son modèle, si glorieusement qu'il en soit renouvelé. Or ce n'est point le cas. Tout est sage ici. La coupe du vers, la couleur fanée des images, la douceur des sentiments, etc... tout est honnête et de tout repos, exécuté selon les règles, sans surprise de facture ni de fond. Un bon devoir de versification française par de bons élèves ayant beaucoup lu et beaucoup retenu. Mais une féerie non pas! P. N. Roinard plus original et plus riche a failli, lui, gagner la gageure. C'est aussi qu'il est poète, qu'il n'a péché que par excès d'intelligence et faute de proportion entre sa compréhension et son génie.

De cette harmonie nécessaire l'écrivain brésilien Graça Aranha nous offre un superbe exemple avec son **Malazarte**, légende en trois actes. Le merveilleux est ici mis à contribution tout autant et davantage même que dans les deux ouvrages précédents. Il s'y présente dans sa vraie nature, avec tous ses pouvoirs, et n'est autre que celui qu'engendre à tous moments l'imagination. Malazarte, héros de légende populaire, est le Donneur d'Illusions par excellence. Il ment, mais d'une manière si poétiquement vivante que nul n'hésite à le croire. La réalité, il la revêt d'aspects nouveaux par la seule puissance de la parole, et non point par des effets de machineries comme le fait P. N. Roinard, ou par des conventions soi-disant poétiques ainsi que MM. Delaquys et Strozzi. Chacun croit voir ce que Malazarte affirme exister, parce que notre menteur exalte, en leur donnant prétexte à se manifester, les passions et les désirs des hommes. Son pouvoir animateur est tel que ceux-ci renoncent aux plus évidentes apparences en faveur du mirage qui flatte leurs appétits les plus secrets. Merveilleux magicien, sans que rien soit changé de la Nature, tous la voient comme il prétend la montrer à chacun, fût-ce contrairement à la raison, mais alors d'autant plus admirable qu'elle est chimérique. Ses rêves, il les vit. Ils sont sa raison d'être et, parce qu'il est tout en eux, il attire, séduit, fait vivre de cette existence merveilleuse ceux qui l'approchent, fussent-ils solidement attachés aux choses de ce monde. Qui entre dans son royaume est possédé d'une ineffable joie dyonisisiaque, car ce royaume est celui de la poésie. Pour y atteindre, Edouard, l'un des comparses, renonce à l'amour d'Almira et sans regret de la mort de la pauvre et tendre fille s'attache à la trompeuse, Dyonisia, dont le nom symbolique explique l'être. Et cependant, quelque souverain que soit son pouvoir personnel d'envoûtement, Dyonisia suivra Malazarte dont le sublime génie aura su éveiller en cette personnification de la Nature l'ardent désir de la Beauté qui est sa fin dernière. Et tous deux, sur la mer infinie, vogueront vers la glorieuse vision brillant au bord de l'horizon qui se déplace sans cesse devant eux. Et ce dénouement, le même au demeurant que celui de *La Croisade de la Rose*, nous est ici proposé, non avec des moyens littéraires, mais avec du génie poétique.

L'œuvre vit de la vie même de Malazarte. Ce héros de légende populaire porte en lui, non pas une simple faculté de race, mais

un sublime pouvoir de la nature humaine : celui de l'imagination en qui surgissent, s'amplifient, rayonnent et meurent toutes les formes qu'engendre la vie intérieure.

Et le drame se construit et se développe selon les lois et règles de cette création et de ses effets. Il s'agit donc des lois mêmes de la vie et non plus des arguments d'un système philosophique ou des conditions d'une forme littéraire.

Le résultat est une œuvre où rien ne manque de ce qu'exige le genre et *Malazarte*, dans sa version française, nous apparaît avec toutes les conditions qui font le chef-d'œuvre ; du moins celles essentielles qui assurent à un ouvrage la perfection et la durée. Car ce n'est point à la perfection du langage qu'est attachée la part d'immortalité d'une œuvre littéraire, mais bien à ce qu'elle porte en elle de vie universelle.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

PHILOSOPHIE

Une réponse à M. Palante au sujet de « la philosophie officielle et la philosophie ». La genèse idéaliste du réel. — Nous recevons de M. Jules de Gaultier la lettre suivante.

Cher Monsieur,

M. Palante, dans sa rubrique philosophique du 1er octobre, a formulé à l'égard de mon récent volume *la Philosophie officielle et la Philosophie* (1) quelques critiques, qui sont loin de dépasser son droit d'apprécier un ouvrage soumis au public, mais auxquelles je ne doute pas que vous voudrez bien me mettre à même de répondre en m'ouvrant l'hospitalité des pages du *Mercure*. J'ai pensé émettre dans mon ouvrage quelques principes auxquels je ne me défends pas d'attacher de l'importance au point de vue de l'orientation de la philosophie et dont j'estime qu'un souci déplacé de modestie personnelle ne doit pas me faire négliger les intérêts. Si ces principes ne sont pas présentés avec une clarté suffisante dans mon livre, je n'aurai qu'à savoir gré à M. Palante d'avoir provoqué quelques explications de nature à les mieux mettre en lumière.

C'est à quoi il m'invite quand il formule :

> La relativité de la connaissance peut s'entendre de deux façons : 1° la relativité du sujet et de l'objet dans l'acte de la connaissance et 2° la relativité des

(1) *La Philosophie officielle* et *la philosophie*, un vol. in-16, Alcan.

phénomènes les uns par rapport aux autres dans l'expérience. Le Bovarysme insiste surtout sur la relativité dans le premier sens. La « philosophie de la relation » ou le positivisme entendent la relativité exclusivement dans le second sens. Le passage du premier sens au second est loin d'être clair (1).

Une telle objection a cet intérêt qu'elle met aux prises les deux conceptions de la réalité que j'ai opposées l'une à l'autre dans mon ouvrage. L'une est dualiste, elle attribue à la réalité phénoménale un en soi indépendant de l'esprit qui s'applique à la connaître et sans relation nécessaire avec lui. Cette conception est née de la théologie. A user d'un néologisme affreux, elle est issue d'une hypothèse créationiste qui introduit dans le problème philosophique, dans le problème du tout, un facteur étranger qui le mutile, le θεός. Le θεός qui a créé, d'une part le monde objectif, le monde défini des phénomènes et, d'autre part l'esprit, peut bien faire que l'un corresponde à l'autre avec exactitude, mais à cette réussite son intervention est indispensable. Une religion est nécessaire, une révélation, d'une part, et, d'autre part, la foi en cette révélation. Or toute notre philosophie traditionnelle, celle que je nomme la philosophie officielle, dont l'Université n'a pas le monopole et dont quelques-uns de ses membres peuvent être parfaitement dépouillés, toute notre philosophie officielle donc est une tentative en vue de résoudre ce problème posé en termes théologiques sans l'intervention du θεός, par la raison et sans la foi. Privé de son élément essentiel, le problème est parfaitement insoluble. Il se présente sous l'aspect d'un palais merveilleux dont on a perdu la clef. Les tentatives en vue d'en forcer la porte ou de l'ouvrir au moyen d'une fausse clef, — cette raison déformée qu'est le rationalisme, — c'est toute l'histoire de cette pseudo-philosophie dont, au cours de tous mes ouvrages, depuis le premier, *De Kant à Nietzsche*, jusqu'en ce dernier livre, *la Philosophie officielle et la philosophie*, je n'ai cessé de dénoncer la tare, à laquelle je n'ai cessé d'opposer sous des noms divers : Philosophie de l'instinct de connaissance, Philosophie du Bovarysme, Philosophie de la relation, la conception unique d'un monisme idéaliste où le problème philosophique se reconstitue en son entier et où je vois, dans son opposition à la philosophie officielle, la Philosophie. Certes je ne m'attendais pas à voir M. Palante se ranger sous la discipline de ce point de vue dualiste dont toutes ses attitudes antérieures me semblaient l'écarter. C'est pourtant et c'est seulement d'un tel point de vue qu'il est en droit de me demander comment la relativité de la connaissance engendrée par la relation de l'objet au sujet détermine la relativité de la connaissance engendrée par la relativité des phénomènes les uns par rapport aux autres.

Entre les deux conceptions du réel et de sa genèse, celle du monisme idéaliste, avec laquelle j'ai identifié le fait philosophique, ne laisse au-

(1) *Mercure de France* du 1er octobre 1922, p. 202.

cune place en effet à semblable question. L'idéalisme se fonde sur l'axiome de Berkeley : *la réalité est conditionnée par la connaissance de soi*. La notion s'en complète par l'application à cet axiome de la proposition où Schopenhauer a formulé les conditions de toute connaissanee possible : *il n'est de connaissance que d'un objet pour un sujet*. Entre ces deux propositions le corollaire bovaryque tire cette conséquence que la réalité, conditionnée d'une part par la connaissance de soi, contrainte d'autre part de tirer d'elle-même l'objet et le sujet de cette connaissance, ne peut se connaître jamais que d'une façon inadéquate à elle-même, dans la suite illimitée des relations où, variant indéfiniment le rapport de ses attitudes objectives à ses attitudes subjectives, elle engendre le monde des phénomènes. Ces trois propositions s'enchaînent rigoureusement. Elles ne peuvent être dissociées. Elles impliquent un monisme de la pensée. Il y a de la pensée qui évolue dans le mouvement indéfini de relation de l'existence à la connaissance. Rien n'existe en dehors de cette unique réalité de la pensée qui se manifeste et se diversifie dans les états de relation en nombre indéfini de l'objet au sujet. Les phénomènes ne sont pas autre chose que les différents états de cette relation. Qui dit phénomène dit relation de l'objet au sujet. Dès lors l'objection de M. Palante manque de toute incidence et on ne saurait dire que la transition de l'un à l'autre mode de relativité n'est pas claire. Car de transition il n'y en a pas et la relativité qui résulte, dans le mécanisme de la connaissance, de la relation de l'objet au sujet implique celle qui résulte dans l'expérience de la relation des phénomènes entre eux. Il n'y a place parmi les perspectives de l'idéalisme pour aucun en soi phénoménal, pour aucun réalisme phénoménal.

J'ajoute, énonce encore M. Palante, que la philosophie de la relation peut être isolée du Bovarysme. Elle se suffit à elle-même et peut parfaitement être conçue en dehors du postulat bovaryque (1).

Qu'entend-il par là ? que le caractère relatif du réel est déjà impliqué dans la formule de Schopenhauer : il n'est de connaissance que d'un objet pour un sujet ? Il ne le dit pas, mais j'interprète sa critique dans ce sens parce qu'il peut paraître à première vue le plus défavorable. Il semblerait que le bovarysme n'ajoute rien. Mais c'est précisément la force de la maxime du bovarysme que je ne l'ai jamais donnée pour une notion a priori, ni pour une intuition, ni pour un postulat, et que je l'ai toujours rattachée, quand je l'ai moi-même analysée, aux deux propositions de Berkeley et de Schopenhauer que je viens d'évoquer ici même. Ces deux propositions conditionnent le jeu de l'intelligence. La maxime du bovarysme en est un corollaire. Elle en stipule

(1) *Loc. cit.*, p. 202.

une conséquence qui ne peut pas ne pas en être tirée. Elle est d'une importance sans seconde au point de vue de l'explication métaphysique et la négliger c'est à la façon des bourgeois de Falaise être muni d'une lanterne et ne pas l'allumer. Car c'est elle qui introduit dans le cœur du système le principe de mouvement qui l'anime. C'est parce qu'elle est conditionnée par la connaissance que l'existence se conçoit dans l'opposition d'une part objective à une part subjective d'elle-même et c'est parce que, conformément au corollaire bovaryque, elle se concoit dans cette relation, quelle qu'on l'imagine, autre qu'elle n'est, d'une façon inadéquate à ce qu'elle serait hors d'un état de relation, qu'elle est contrainte, par la nécessité de connaissance qui la conditionne, à entrer indéfiniment en de nouvelles relations d'elle-même avec elle-même sans y pouvoir jamais réaliser un état de connaissance définitif, qui se suffise à lui-même et se justifie, indépendamment d'un recours à d'autres relations.

Le bovarysme introduit donc dans le jeu de la relation qu'implique la proposition maîtresse de Schopenhauer, avec le principe d'un mouvement sans fin, et comme cause de ce mouvement, un élément d'inadéquat irréductible. Mais cet élément d'inadéquat ainsi introduit dans le mécanisme de la relation par la déduction bovaryque n'a pas trait à la seule connaissance. Il intéresse au même titre la réalité elle-même, frappée, en raison de la corrélation qui vient d'être décrite, de la même impossibilité de se résoudre jamais en un état d'adéquation absolue d'elle-même à elle-même.

Il en résulte que l'on ne saurait faire un grief à la connaissance de ce que s'appliquant à une réalité inadéquate elle se montre elle-même inadéquate. Dès lors, et c'est une des conséquences où ce point de vue montre son importance, dès lors se trouve réduit à néant le reproche fait à la science de déposer un bilan en déficit parce qu'elle n'atteint pas de certitudes quant aux choses premières et dernières. Une telle incrimination montre sa source dans un état d'esprit où j'ai fait tenir déjà, au cours de ces pages, le vice essentiel de toute notre philosophie traditionnelle. Sous l'empire d'une conception du monde impliquant sa création par un principe situé hors de lui, on s'est formé naguère de l'objectivité des phénomènes et de leur correspondance à des fins prédéterminées une conception qui trouvait sa justification dans la révélation et dans la foi en la révélation. Par la suite, et c'est l'œuvre de tout le rationalisme philosophique qui a pris naissance au cœur même de la théologie, on a conservé comme acquises les conclusions engendrées par l'hypothèse ancienne et on a prétendu les atteindre, abstraction faite de cette hypothèse. La croyance à l'*adaequatio rei et rei* pouvait n'être pas absurde quand on situait hors du monde une intelligence créatrice adaptant intentionnellement certains moyens à une certaine fin.

Il était plausible qu'elle engendrât la croyance à l'*adæquatio intellectus et rei* ou à la possibilité tout au moins d'un tel accord, le but de la connaissance s'identifiant avec la pénétration des desseins divins. Mais de telles conclusions n'ont plus de place parmi les perspectives d'une hypothèse moniste, — ainsi expressément de l'hypothèse idéaliste, — qui, impliquant la genèse de la réalité par elle-même, en dehors de toute cheville, de tout recours extérieur, aboutit aux conclusions d'inadéquat qui viennent d'être exposées. Dans une philosophie qui n'a plus pour point de départ l'hypothèse dualiste de la création et pour moyen de réalisation la foi, la croyance en une réalité adéquate à l'esprit qui la conçoit est une survivance. Tout le désarroi de la pensée moderne vient de ce qu'un état de sensibilité ancien s'y oppose à un état d'esprit dominé par des perspectives logiques nouvelles.

Tel fut l'ascendant de la conception dualiste, telle est la profondeur des empreintes qu'elle a laissées dans la sensibilité métaphysique que les savants eux-mêmes ont été longtemps influencés par elle et qu'on retrouve aisément les traces de cette influence dans l'histoire de la pensée scientifique et de ses procédés. Et tel est le thème de l'admirable drame dont j'ai suivi les phases à travers la somme des travaux épistémologiques de M. Meyerson dont, ici déjà, j'ai signalé l'importance (1) et dont, en une étude qui sera comprise en un prochain volume, j'exposerai les péripéties. Qu'il suffise de constater ici qu'on y voit l'esprit scientifique né parmi l'atmosphère de la conception dualiste se proposer pour idéal d'attendre l'identité entre les deux termes de la représentation, tandis que la rigueur logique à laquelle les savants vouent une incorruptible fidélité les accule, à travers toutes les grandes hypothèques scientifiques de l'atomisme, du mécanisme, du principe de Carnot ou des lois de conservation de la matière ou de l'énergie, à constater que le réel se dérobe sans cesse à l'étreinte, qu'il s'enfuit toujours, échappant à l'étau de l'identique, vers de nouvelles relations. Tel est donc le beau spectacle intellectuel que nous offre l'évolution de la science. Orientée vers un but fictif dont le mirage, au ciel de la philosophie dualiste, hallucina l'esprit humain, par la seule rigueur avec laquelle elle se conforme à la logique, elle atteint le but véritable de la connaissance qui consiste à nous initier à quelques-unes des relations les plus constantes en fonction desquelles la pensée ordonne son propre jeu, y assiste, et, par la vertu de cet inadéquat qui inscrit toujours un intervalle entre l'objet et sa possession dans l'esprit, en ménage la pérennité.

Ainsi parmi les perspectives que la philosophie de la relation déduit

(1) E. Meyerson : *Identité et réalité*, 1 vol. in-8, Alcan. *De l'explication dans les sciences*, 2 vol. in-8, Payot.

de l'axiome idéaliste, c'est en quoi consistent le triomphe et la perfection de la science qu'elle ne réussisse pas à immobiliser la vie dans l'étreinte de la connaissance, qu'elle échoue dans l'entreprise où — peut-être — elle avait cru tout d'abord s'engager et qu'elle encoure le reproche d'avoir fait faillite à la tâche que la sensibilité messianique lui avait assignée.

C'est à travers ces mêmes perspectives parmi lesquelles la valeur de la science se justifie en raison même du caractère inadéquat de ses conclusions qu'apparaît aussi la solidarité étroite qui existe entre le positivisme en son principe essentiel et la philosophie de l'inadéquat bovaryque. S'il ressort des développements précédents que cette philosophie de l'inadéquat est le corollaire indissociable et nécessaire d'une philosophie de la relation, l'étroitesse de son lien, serré presque jusqu'à l'identité, avec le positivisme se révèle dans cet aphorisme de Comte: « Tout est relatif et cela seul est absolu », cette formule magnifique, dans le domaine de l'universel, d'une loi de relativité générale dont le principe d'Einstein n'est qu'une application dans le domaine de la physique, mais par où il assume précisément au regard de tout philosophe un caractère de grande vraisemblance.

S'il fallait appuyer de quelques analyses plus directes cette identification rigoureuse, je noterais qu'à l'égard d'une réalité donnée par l'inadéquat bovaryque dans l'indéfini de la relation, il n'y a place dans le domaine de la connaissance générale pas plus que dans le domaine scientifique pour une méthode de déduction universelle qui ne pourrait prendre son élan sur aucun point fixe. Le positivisme a promulgué à l'égard de la connaissance du réel la seule méthode qui pût s'appliquer à cette réalité telle qu'elle apparaît en fonction du bovarysme dans la genèse idéaliste, soit l'observation dans l'expérience des relations que nouent entre eux ces phénomènes que la déduction ne peut atteindre, sauf à donner le nom de lois à celles de ces relations qui manifestent un certain degré de constance.

Le positivisme enfin se donne pour une philosophie de l'expérience. L'idéalisme, dépouillé des complications théologiques qui l'obscurcissent chez Berkeley, tel que je l'ai exposé dans *les Raisons de l'idéalisme* (1), est une philosophie de l'expérience intégrale. En tant que monisme, il présente cette perfection philosophique qu'il assemble en un même système de relations, hors duquel il ne laisse rien, toutes les catégories du réel. Les deux maximes: La réalité est conditionnée par la connaissance — Il n'est de connaissance que dans la relation de l'objet au sujet, — animées par le corollaire de l'inadéquat bovaryque, forment un organisme métaphysique qui se suffit à lui-même qui engendre en un même jeu de corrélation réciproque sa propre réalité, la connaissance qu'il

(1) Un vol. in-18, *Mercure de France.*

en a et les perspectives qu'il s'est données pour réaliser cette connaissance. Toute la réalité se révèle comme un mouvement de division de la pensée avec elle-même, au cours duquel, dans le jeu indéfini de relation de ses attitudes objectives à ses attitudes subjectives, la pensée engendre toute la suite des phénomènes. Ce mouvement de division de la pensée avec elle-même, c'est, d'un autre nom, mais qui s'éclaire de son sens plein à être rapproché de cette première notion, *c'est l'expérience*. C'est dans cette expérience intégrale que se rencontrent les conditions de connaissance que formulent l'axiome idéaliste et la proposition maîtresse de Schopenhauer. Ces formules ne sont que le relevé des circonstances qui accompagnent constamment tout fait de représentation de la réalité à sa propre vue dans quelque pensée que ce soit. Elles sont données dans l'empirisme. C'est en se fondant sur les éléments de cette genèse idéaliste du réel que la maxime de Comte : Tout est relatif et cela seul est absolu, n'est pas un vain a priori et que conformément au principe même de la doctrine elle se fonde sur l'expérience.

Pour conclure je ne puis donc que maintenir à l'encontre des contestations de M. Palante ces trois constats : Il y a identité entre la relativité qui résulte de la relation de l'objet et du sujet dans l'acte de la connaissance et celle qui résulte de la relation des phénomènes dans l'expérience. La philosophie de la relation, loin qu'elle puisse être isolée du bovarysme, l'implique comme un corollaire qui ne peut être éludé et qui lui fait rendre toutes ses conséquences. C'est enfin la notion de l'inadéquat dans l'indéfini de la relation mise en valeur par le bovarysme qui décèle la convenance parfaite du positivisme au seul mode de connaissance que permette le monisme idéaliste.

Au cours de cette discussion d'idées de laquelle j'ai écarté tout souci des insinuations relatives à mes « ambitions de clientèle », est-ce ce mot — le bovarysme — que je prétends défendre contre les critiques de M. Palante ? Non et quand j'ai proposé d'autres noms, la philosophie de la relation, la philosophie de la connaissance, pour signifier la philosophie du bovarysme, n'était-ce pas pour ménager les susceptibilités, de quelque nature qu'elles puissent être, de ceux que froisse ou gêne un mot nouveau et pour sauvegarder la notion ? Cette notion, je lui ai donné un nom pour la manier et je l'ai enclose dans la métaphore et dans le *bovarysme* d'une formule : *tout ce qui se connaît se connaît autre qu'il n'est*. Et cette formule, je l'ai mise au point de son véritable contenu intelligible en la réduisant à signifier l'inadéquat dans l'indéfini de la relation. Or l'inadéquat est l'élément essentiel de la nouvelle conception de l'esprit que Kant a inaugurée quand il a fondé la philosophie sur une critique de la connaissance, quand il a substitué une science de la connaissance parmi les perspectives de laquelle nous percevons la réalité, aux diverses philosophies qui inventaient tout d'abord

les formes du réel pour fabriquer ensuite des formes de connaissance qui s'y pussent adapter. Or cette philosophie de la connaissance, dont le monisme idéaliste est la conséquence et la consécration, dans son opposition avec toutes les conceptions naïvement ontologiques qui se sont produites et se produisent encore sous le nom usurpé de la philosophie, c'est *la philosophie*. Et tout le reste est... mythologie. Tout le reste est du domaine de la fable et du folklore.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Borel : *L'Espace et le Temps*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Jean Becquerel : *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein* et de sa généralisation, suivi d'un appendice à l'usage des mathématiciens, avec 17 figures dans le texte, Collection Payot. — Gaston Moch : *Initiation aux théories d'Einstein*, Bibliothèque Larousse. — Paul Kirchberger : *La Théorie de la relativité exposée sans mathématiques*, préface de M. V. Laue, traduction par Marcel Thiers, Payot. — Gustave Mie : *La Théorie einsteinenne de la gravitation*, essai de vulgarisation de la théorie, traduit de l'allemand. J. Herman. — Mémento.

Dans **l'Espace et le Temps**, M. Emile Borel fait une sorte de « promenade autour des théories d'Einstein » ; chemin faisant surgissent des points de vue inattendus et intéressants ; petit à petit les découvertes d'Einstein, vues au travers de faits et de théories plus anciennes, apparaissent « moins singulières et moins paradoxales, mais non moins admirables ».

Einstein a fait œuvre de géomètre, a esquissé une *géométrie* de l'Univers, abandonnant à d'autres la recherche des causes. Or précisément M. Borel, dans son livre, cherche à définir la géométrie, à déterminer ses limites, à indiquer son évolution. La géométrie est à la fois une science expérimentale et une science abstraite ; M. Borel s'occupe seulement de la science expérimentale, car « la portée et les limites de la science abstraite ont été définitivement fixées par la critique de Poincaré ».

La première condition nécessaire à la création de la géométrie est l'existence d'objets qui sont immobiles à nos yeux, c'est-à-dire qui restent *sensiblement* invariables lorsque nous les observons *à notre échelle*. M. Borel nous convie à faire un effort afin de nous imaginer ce que penserait un poisson qui vivrait au milieu d'un océan dont il n'apercevrait jamais ni les rives ni le fond : aucun repère fixe ne pourrait lui servir de support à une construction géométrique. De même, un être qui vivrait à l'échelle des

astres, ou bien un être qui vivrait à l'échelle des atomes, serait incapable de faire de la géométrie : les astres sont en mouvement continuel les uns par rapport aux autres et, à leur échelle, nous n'apercevons aucun repère stable et fixe dans l'univers, auquel nous puissions rapporter leurs mouvements ; d'autre part, des infiniment petits parmi des atomes en état de vibration continuelle ne seraient pas en état d'observer cette immobilité relative qui nous a suffi en fait pour constituer notre géométrie.

Il nous apparaît donc immédiatement deux limitations à cette géométrie, l'une dans le très grand, l'autre dans le très petit, dès que nous nous éloignons sensiblement de l'échelle humaine. Il est assez remarquable que nous nous trouvions assez exactement au milieu entre ces limites ; les dimensions de la terre sont environ dix millions de fois celle de l'homme ; les dimensions d'un atome sont la dix-milliardième partie des nôtres ; c'est entre ces limites qu'existe notre géométrie.

On ne peut chercher à franchir les limites de la géométrie qu'en utilisant les propriétés de la lumière ; ces propriétés peuvent servir à la fois pour évaluer les très grandes et les petites longueurs : la lumière parcourt 300.000 kilomètres par seconde, et les longueurs d'onde lumineuses sont de l'ordre du millième de millimètre. On arrive à la constatation de *l'impossibilité de séparer la géométrie de l'optique*, et de définir physiquement l'espace et le temps, c'est-à-dire de les mesurer, sans faire appel aux propriétés de la lumière. Tout un chapitre du livre de M. Borel est consacré à ces propriétés.

Le mouvement des astres réalise des horloges gigantesques ; les vibrations lumineuses constituent des horloges minuscules. Et voici un fait très important : de même que la gravitation produit le mouvement des astres, de même, d'après Einstein, la gravitation influe sur les vibrations lumineuses. Comme conséquence, le mouvement des horloges, c'est-à-dire la définition absolue du temps, se trouve modifiée par le mouvement, ou plus exactement par les variations de l'état de mouvement, par les accélérations.

Le ralentissement de toutes les horloges doit entraîner également le ralentissement de tous les phénomènes, car tout phénomène est une horloge plus ou moins grossière, en particulier le ralentissement des phénomènes vitaux, et par suite la modification de ce que l'on peut appeler le temps psychologique.

On voit les difficultés de la mesure du temps. « La chronolo-

gie, au sens absolu du mot, est aussi difficile que la géométrie. »

Mais revenons à la gravitation. Il y avait dans ce phénomène quelque chose de singulier le distinguant des autres phénomènes physiques, c'était son immuabilité, son indépendance absolue de toutes les actions extérieures. La lumière est arrêtée par certains corps, déviée par d'autres ; les actions électriques ou magnétiques sont modifiées par le voisinage de certaines substances. La gravitation reste toujours la même ; aucun moyen ne permet de l'augmenter ou de la diminuer ; elle est indifférente à toutes les circonstances physiques, ainsi qu'à la nature chimique des corps qui la subissent.

La gravitation occupait ainsi, parmi les lois scientifiques, une place éminente, mais isolée, sans relation avec les autres lois ; elle avait son domaine à part, dans lequel elle régnait sans contestation possible, mais elle restait en dehors des rapports de plus en plus nombreux et étroits qui s'établissaient entre les diverses parties de la science... C'est parce qu'elle faisait entrer la gravitation universelle dans une conception plus générale du monde, la reliant en particulier aux phénomènes électriques et lumineux, que la théorie de la relativité générale d'Einstein fut accueillie avec admiration et une curiosité passionnée dans les milieux scientifiques du monde entier.

Ce sont là seulement quelques-unes des considérations développées dans l'*Espace et le Temps* ; il y en a bien d'autres, et de fort intéressantes. On ne peut qu'engager les esprits cultivés à lire et à méditer le livre de M. Borel, qui cherche, comme il le dit lui-même, à faire pénétrer dans le cerveau de ses lecteurs un peu de ce doute et de cette curiosité qui sont l'origine de toute réflexion philosophique.

§

Les livres relatifs à Einstein sont si nombreux, que je ne puis guère que les indiquer ici, à mesure de leur apparition. Je tiens à signaler d'une façon toute spéciale le remarquable **Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein**, par M. Jean Becquerel. Cet éminent physicien a le tempérament d'un apôtre et toutes les qualités du professeur ; ses leçons sur les théories de la relativité attirent chaque année au Muséum un public d'élite. Le petit livre qui vient de paraître est d'une grande concision et d'une extrême clarté ; les idées d'Einstein y sont exposées d'une façon

très fidèle. Professeurs et étudiants en sciences se serviront avec profit de cet ouvrage.

M. Gaston Moch, dont j'ai analysé ici le livre paru dans la bibliothèque du Dr Le Bon, publie un ouvrage à l'usage du grand public, une **Initiation aux théories d'Einstein**.

En Allemagne, il a paru beaucoup d'ouvrages destinés à vulgariser les théories d'Einstein. Celui de Paul Kirchberger, **la Théorie de la relativité exposée sans mathématiques**, vient d'être traduit par M. Marcel Thiers. M. V. Laue, professeur à l'université de Berlin, dans une courte préface, recommande ce livre. L'auteur, dit-il, s'appuie sur les travaux des maîtres; il a des méthodes particulières d'exposer, « bien étudiées et irréprochables ». Un style facile, une agréable bonne humeur épargnent fatigue au lecteur. M. Kirchberger a mis à profit les nombreux mémoires philosophiques de M. Fetzoldt, les ouvrages de MM. Angelsbach et Bloch, et ses multiples entretiens personnels avec ces trois auteurs. A noter un curieux chapitre: *la catastrophe de chemin de fer*; en effet, dans les discussions sur le principe de la relativité généralisée, l'accident de chemin de fer a joué un grand rôle et a donné lieu à de vives controverses.

La Théorie Einsteinienne de la gravitation, de M. Gustave Mie, professeur de physique à l'Université de Halle, bien que s'intitulant « Essai de vulgarisation de la théorie », est plus qu'un ouvrage de vulgarisation ; ce n'est pas un exposé banal et sans originalité ; l'auteur est un maître lui-même ; à vrai dire, il n'étudie pas la théorie elle-même, il fait plutôt l'analyse critique de ses principes fondamentaux. Il évite l'emploi de l'instrument mathématique, et il se place uniquement au point de vue du physicien qui fait des observations et des mesures.

Les mathématiques ont leur langage à elles comme dans les arts la musique a le sien. Ecouter la description d'une symphonie ne saurait suffire à nous faire pénétrer dans le monde de ses idées quand bien même ce serait un musicien extraordinaire qui nous la dépeindrait. C'est la symphonie elle-même qu'il faut entendre. Plus on écoute la musique avec attention, mieux on saisit ses développements et plus profondément on s'imprègne de l'idée de l'œuvre. Il en est de même pour une théorie mathématique ; on ne saisit vraiment sa pensée que si l'on plonge dans l'œuvre mathématique elle même; on la comprend d'autant mieux qu'on réfléchit plus profondément à chacun de ses résultats, à chacune de

ses formules et qu'on étudie plus attentivement les rapports des différentes expressions entre elles.

Celui qui analyse ainsi à fond la théorie d'Einstein a peine à se défendre d'une impression singulière. Il semble que, derrière l'univers perçu avec les moyens de la physique, univers que nous ne pouvons décrire qu'en nous conformant à des lois rigides et austères, liés que nous sommes aux formes immuables de notre intelligence et de notre raison, se cache un tissu léger et fin d'idées mathématiques qui jusqu'à un certain point serait indépendant de nos attaches humaines et qui aurait ses lois propres.

Souvent, invoquant un principe divin, on a affirmé que l'univers ne saurait être le chaos, et que l'infinie complexité des phénomènes n'est qu'un masque pour l'unité et l'harmonie profondes dans lesquelles on a foi. C'est cette unité, cette harmonie que nous montrent les théories établies par Einstein. L'auteur pense que ces théories auront un rôle moralisateur, et permettront d'éviter le retour de l'épouvantable catastrophe dont nous souffrirons longtemps encore !

Mémento. — M. Marcelin Dubroca publie, chez Gauthier-Villars, au sujet de la théorie de la relativité restreinte, une savante étude : *Quelques illusions des sens et leur explication*, ébauche d'un complément de la cinématique newtonienne et sa comparaison avec la théorie einsteinienne.

Enfin le capitaine Stéfan Christesco donne, chez Alcan, une suite à ses études de cosmogonie scientifique : *Explorations dans l'Ultra-Ether de l'Univers*. C'est un volume in-8, de 440 pages, avec 35 planches, et un portrait de l'auteur !

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Substances vénéneuses. — Facilitation de l'usage des stupéfiants. — Pseudonyme. — Propriété littéraire. — Indivision. — Usurpation d'état civil. — Chose jugée.

La loi du 19 juillet 1845, en punissant les contraventions aux règlements sur la vente, l'achat et l'emploi des **substances vénéneuses** d'une amende de 100 à 3.000 fr., et d'un emprisonnement de six jours à deux ans, ne distinguait pas entre ces substances.

L'excessif succès des « paradis artificiels » et surtout l'exploitation de leurs fidèles a déterminé le législateur à faire une dis-

tinction et à frapper de peines plus sévères les faits délictueux se rapportant à l'opium, la morphine, la cocaïne et le haschich et leurs dérivés. — Trois mois à deux ans et 1.000 à 10.000 fr., édicte l'art. 2 de la loi du 12 juillet 1916.

Cette loi permet d'atteindre, en les frappant de la même peine : 1° *ceux qui usent en société desdites substances* ; et 2° *ceux qui en auront facilité à autrui l'usage à titre onéreux ou à titre gratuit, soit en procurant dans ce but un local, soit par tout autre moyen.*

Aux délinquants de la seconde catégorie, vient s'appliquer une nouvelle loi, du 13 juillet 1922. Elle *oblige* les tribunaux à prononcer contre eux l'interdiction de séjour pendant cinq ans au moins et dix ans au plus.

En outre, elle assimile « aux lieux livrés notoirement aux maisons de jeu ou à la débauche, les locaux où l'on use en société des stupéfiants ».

§

Le **pseudonyme** est susceptible d'un droit de propriété de même nature et conséquence que le *nom patronymique*, sauf qu'il ne se transmet pas aux descendants de son créateur. Ils ne le possèdent qu'en tant qu'héritiers ; et au titre, s'il s'agit d'un pseudonyme de littérature, de la propriété littéraire. Ils ne peuvent pas le porter eux-mêmes, à moins, bien entendu, d'y avoir été autorisés suivant la procédure instituée pour les changements de nom par la loi du 11 germinal an XI.

Ces principes, et ceux qui régissent l'indivision littéraire, ont été rappelés par le tribunal de la Seine, le 28 février 1922 (*Gaz. Pal.*, du 11 juillet), au sujet d'un pseudonyme indivis.

En 1902, par convention notariée, les sieurs Charles Causse et Charles Vincent ont décidé que le nom de *Pierre Maël*, sous lequel ils collaboraient et qui, pour les éditeurs, la presse, le public, désignait la personnalité de Causse, son collaborateur restant dans l'ombre, lui appartiendrait jusqu'à sa mort. Vincent n'avait pas le droit d'en faire usage, mais il en reprenait la propriété entière, Causse disparu.

Causse est décédé en 1904, Vincent en 1920. Après avoir toléré que la veuve de son collaborateur se servît, dans certaines conditions déterminées, du nom de Maël, Vincent s'était ensuite plaint, en 1916, qu'elle en fit, ainsi que son fils, un usage abu-

sif. Et, par convention du 16 avril 1916, il obtenait que le dit fils Frédéric Causse cesserait, à dater du 16 avril 1919, de se qualifier « Fred Maël » ou « fils de Pierre Maël ».

La dame Causse et son fils prétendaient cependant faire déclarer sans droit les héritiers de Charles Vincent à leur interdire le pseudonyme. Ils revendiquaient le droit d'user du nom de Pierre Maël « non pas pour continuer l'œuvre de Causse et de Vincent, mais dans des relations mondaines ou à l'occasion de productions littéraires qui n'ont rien à voir avec l'œuvre commune de ces deux auteurs ».

Ils n'ont pas eu gain de... causse.

§

Une leçon générale se dégage du livre de M. G. Lenôtre, *La Femme sans nom* (Perrin, édit.). Il y a là un des topiques exemples de crédulité humaine qu'offre la chronique des prétoires, très fertile en la matière ! Sur ces questions de justice le public français eut toujours la tête faible. Les autres peuples aussi, sans doute ; mais les raisons, là, qui nous font déraisonner sont, pour partie, le revers de notre médaille, procèdent des défauts qui accompagnent nécessairement, — car tout se paye ! — nos plus brillantes qualités et nos sentiments les plus généreux... J'ignorais l'aventure de cette « femme sans nom », et j'admire l'habileté avec laquelle M. Lenôtre nous la propose. Mon admiration baisserait d'un cran, si notre historiographe était de bonne foi, je veux dire *vraiment* convaincu de la bonne foi de son héroïne. En tous cas, il a présenté de façon parfaite la thèse des avocats de celle qui m'apparaît, tout considéré, comme une des plus éhontées et aussi des plus stupides aventurières qui aient procédé en matière **d'usurpation d'état civil**. Stupide, certes ; mais sa force vint précisément de sa stupidité ; et j'admets qu'à mesure du succès vertigineux de son mensonge, la bonne créature ait acquis la conviction qu'elle était véritablement cette Adélaïde-Marie de Rogres, de Lusignan de Champignelles, veuve de Louis-Joseph, marquis de Douhault, décédée le 19 janvier 1788, à Orléans, de la façon la plus ... authentique dont il soit loisible de mourir.

Raconter l'histoire du point de vue des avocats de l'autre partie, c'était ôter à l'affaire les cinq-dixièmes de son intérêt... de roman. Dupe ou malin, M. Lenôtre a pris la voie la meilleure pour que le lecteur marche. Et en somme, il n'y aurait rien à lui

dire sans... l'escamotage du document le plus important de l'affaire. A savoir l'arrêt rendu le 23 prairial an XIII par la Cour d'appel de Paris.

... Considérant en fait que loin, par l'appelante, de prouver par des actes quelconques, loin d'avoir pour elle le plus léger indice qu'elle soit la veuve de Douhault, loin qu'elle établisse qu'il y ait identité entre elle et cette veuve Douhault, il est démontré au contraire jusqu'à l'évidence par les pièces de la cause, par des preuves littérales, que l'appelante est absolument étrangère à la famille Champignelles...

« On ne contera pas ce nouveau combat judiciaire », dit M. Lenôtre du débat qui a conduit au prononcé de cet arrêt très long et aussi motivé qu'il est possible. Ah! non. — Ledit arrêt que m'a fait lire le *Répertoire de Jurisprudence* de Merlin, t. II, édit. 1807, v° *Chose jugée*, méritait, sinon d'être suivi pas à pas, du moins d'être rappelé autrement que pour indiquer qu'il « rejeta l'appel formé par les défenseurs de la marquise ». Il constitue une condamnation définitive de l'impudente ; et l'opinion que *paraît* avoir eu Merlin de l'erreur de la Cour ne m'impressionne pas, puisque j'ignore, autant que M. Lenôtre, sur quels motifs le procureur général près la Cour de cassation Merlin appuyait, le cas échéant, son opinion. Entre un document que je tiens, et qui me paraît solide et... une opinion possible, probable même si vous voulez, mais qui ne s'exprime pas et ne laisse rien soupçonner des motifs qui la déterminent, il n'est pas d'une bonne méthode de condamner le document. Au surplus, notre historien... sollicite quelque peu le texte du Procureur Général... Enfin, a-t-il véritablement été démontré que les juges de Saint-Fargeau (jugement du 26 mai 1792) se sont trompés en voyant dans la prétendue marquise de Douhault, la... jument de retour dénommée Anne Buiret, femme Bourdin? — Si oui, M. Lenôtre aurait bien pu nous donner des justifications là-dessus. Mais le fait que les juges de Saint-Fargeau se seraient mépris n'avance pas les affaires de l'usurpatrice. Femme sans nom, oui, marquise non pas! Il prouve seulement que son identité n'a pas pu être découverte et que les registres de l'état civil, le casier judiciaire et le service anthropométrique sont d'opportunes inventions Lorsqu'elle la condamne, d'ailleurs, la Cour de Paris ne fait en rien allusion à l'identification Anne Buiret.

Quoi qu'il en soit, le Peau d'Ane de l'excellent conteur qu'est

M. Lenôtre m'a fait un plaisir sinon extrême du moins vif. Et je lui suis reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de lire, avec la dissertation du Procureur Général Merlin, un magistral exposé du problème de la *chose jugée*, problème très solutionné (comme l'on dit) maintenant, mais neuf, à l'époque.

MARCEL COULON.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Note sur la troisième Assemblée. — Arrivant du bout du monde, chacun retrouve sa place et serre des mains amies. L'Assemblée a déjà pris des habitudes. Nomination du Président, constitution du Bureau, la grosse machine fonctionne docilement. Il y a dans l'air, à défaut d'enthousiasme et de ferveur, une bonne volonté manifeste et déjà, par delà des différences de toutes sortes, un esprit de corps. L'influence personnelle de M. Léon Bourgeois et de lord Balfour a contribué à créer cet état d'esprit. La préoccupation de l'opinion publique, le souci de ne pas la décevoir, de lui donner satisfaction, de lui rendre la confiance est, peut-être, en ce temps de crise économique et de religion humanitaire, une des principales utilités de la S. D. N.

Mais il est apparu qu'un double danger menace l'Assemblée. Elle marque une déférence excessive pour le Conseil et elle tend à s'effacer devant les grandes Commissions. Les interpellations sur l'œuvre du Conseil ont manqué d'ampleur et de nerf. D'autre part, à certaines séances plénières, la salle était presque vide, comme si tout avait été dit et décidé en Commission. C'est au point qu'un jour il a fallu ajourner le débat et lever la séance.

Questions juridiques, sociales, d'hygiène, de transit, la S. D. N. développe et généralise le système des Bureaux internationaux de Berne. Organisation permanente, elle permet de gagner le temps et d'économiser de l'argent : qu'on songe aux frais et aux à-coups d'une conférence improvisée comme celle de Gênes. Ainsi, la grande nébuleuse du Pacte peu à peu se condense. L'Assemblée, à pas prudents, s'avance sur le terrain politique. Il y a encore beaucoup d'hésitation entre les principes humanitaire et politique, qui sont entrés en conflit à plusieurs reprises (débats sur la Géorgie, l'Arménie, etc.)

La France et l'Angleterre ont leurs satellites. Le groupe des Alliés existe toujours et, de temps en temps, manifeste son exis-

tence par une manœuvre ou un vote. Mais la Société compte un ancien ennemi de plus, la Hongrie ; et la gravité de la situation économique a imposé une préoccupation commune à l'Assemblée tout entière. Le grand débat central sur le désarmement a mis en évidence les liens de parenté qui unissent le Pacte et le Traité : ces frères ennemis ont fait un pas dans la voie de la réconciliation. Au cas où les Alliés n'arriveraient pas à s'entendre pour résoudre les problèmes que pose la liquidation de la guerre, ils commencent à admettre, la France en tête, que la S. D. N. pourrait, à leur demande, jouer son rôle comme dans l'affaire de Haute-Silésie. Les partis qui travaillaient dans ce sens ont trouvé en lord Robert Cecil un habile tacticien. Lord Robert a fait comprendre à M. de Jouvenel qu'il allait soumettre une proposition à l'Assemblée et qu'il était prêt à en laisser l'initiative au représentant de la France : c'est ainsi que s'est préparé ce qu'on a appelé une « journée historique ». Mais quand M. Motta, après avoir rendu hommage à la noble République française, déclara à la Commission que le Gouvernement allemand était un des gouvernements intéressés au règlement des problèmes en question, M. de Jouvenel répondit que nul n'avait le droit de forcer ou de dénaturer sa proposition et lord Cecil, qui joint une grande honnêteté à beaucoup de roublardise, fut d'avis que M. Motta aurait dû garder sa remarque pour le débat final, en séance plénière de l'Assemblée.

Au cours du même débat sur le désarmement, plusieurs délégués réservèrent formellement les droits de leurs Gouvernements respectifs. Mais, qu'on le veuille ou non, le principe de la souveraineté des Etats subit, notamment dans le domaine toujours plus important des minorités, des atteintes dont il faudra faire le compte un jour. L'action de ce principe a pour effet de mettre aux prises des politiques différentes, si bien que la politique de la S. D. N., toute de conciliation, peut se définir présentement : le lieu des points où s'annulent les forces contraires, nationales et continentales.

Mais il y a le dogme de l'universalité. Réservée à l'égard de l'Allemagne, prudente à l'égard des Etats-Unis, l'Assemblée a multiplié ses avances à l'Amérique du Sud. On verra, en mars prochain, à Santiago du Chili, le résultat de cette politique.

Tout a été dit sur le désarmement. Lord Robert Cecil et Cie

semblent perdre de vue que c'est la force qui vient de triompher dans le Proche Orient. Quoi qu'il en soit de la politique britannique, Lloyd George paraît avoir vu juste à Tchanack. Les Bolcheviks s'asseoient à la table des rois et des princes de l'Eglise; les Juifs rentrent à Jérusalem et les Turcs à Constantinople : voilà où en est l'Europe.

PRICE HUBERT.

SCIENCE FINANCIÈRE

Jean Labadié : *Si j'étais ministre des Finances*, Bernard Grasset. — Jean Teillard : *Les Emprunts de guerre*, Félix Alcan.

Voici une nouvelle collection « Politeia » publiée par la librairie Grasset et dirigée par René Gillouin. Elle constituera une bibliothèque de pensée et d'action politique et s'efforcera de fournir à l'esprit public français sur les grandes questions d'intérêt national européen ou mondial une documentation sûre et de ferme orientation.

C'est M. Jean Labadié qui ouvre la marche. Sous ce titre amusant : **Si j'étais ministre des Finances**, il étudie ce qu'il appelle la politique du nouvel argent. Supposons donc, avec l'auteur, qu'il est le gouvernement. Le voilà installé au bureau de Colbert et qui examine la situation financière. Ah ! ce n'est pas un spectacle de nature à rasséréner une âme inquiète. Que voit, en effet, notre ministre imaginaire ? Un budget dont l'équilibre est fictif ; une circulation fiduciaire oscillant aux environs de 37 milliards et, comme conséquence, une dépréciation de l'argent à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur ; enfin une politique d'emprunts d'Etat qui a amené la chute des valeurs industrielles et la faillite de certaines grandes compagnies.

Ainsi, plus d'emprunts qui détournent les capitaux des affaires; plus d'émissions qui provoquent la hausse des prix et favorisent la spéculation ; plus d'impôts qui par leur incidence et leur multiplicité constituent la pire des entraves économiques. Diable ! le problème n'est pas aisé.

Si notre ministre était marxiste la solution serait des plus simples : nationalisation de la production et de l'échange, d'où suppression de la monnaie, par conséquent ; mais notre ministre n'est pas socialiste. Un fait lui paraît dominer la question : le

pays est saturé d'impôts ; il faut donc se résigner à émettre ou à emprunter, car il faut 15 milliards pour combler le déficit réel du budget. Mais le ministre estime que, dans l'état des affaires privées, il serait insensé de songer à un emprunt ; il est donc fatalement conduit à proposer au parlement une émission nouvelle de papier-monnaie, en même temps qu'il introduit un règlement organique de la monnaie à cours forcé. La monnaie d'or et celle d'argent sont suspendues de leur fonction d'étalon légal ; le chèque est désormais la forme obligatoire de tout paiement dont le montant atteint un certain chiffre à déterminer. Les billets de la Banque de France sont démonétisés et leur remplacement s'effectuera ainsi : le montant, en francs, des billets dits grosses coupures, présentés aux guichets dans un délai fixé, sera inscrit sans frais au compte du porteur dans telle banque privée, succursale de la Banque de France ou bureau de poste que l'intéressé fera connaître. Quant aux petites coupures (50 francs et au-dessous), elles seront laissées dans la circulation, mais progressivement remplacées au moyen de vignettes d'un type nouveau dont le cours légal sera limité, en principe, à la durée de l'exercice financier. A expiration elles devront être représentées à la Banque pour être prorogées. Lors de cette présentation tout porteur d'une somme de coupures dépassant x francs sera tenu de verser l'excédent à son compte bancaire. Tout titulaire d'un compte en banque pourra demander, pour ses besoins personnels, la conversion de son argent en petites coupures. La somme convertible sera calculée d'après le montant total du compte et taxée d'un escompte au change en raison de la fréquence et de l'importance des conversions. Enfin les banques privées seront tenues d'effectuer la compensation de tous leurs chèques sans exception à la Chambre nationale des compensations qui sera adjointe à la Banque de France.

Après avoir posé ces règles, le Ministre se demande s'il ne veut rien d'impossible. Mais non, tout ceci n'invente rien et ne fait que régler et généraliser des mœurs courantes parmi l'élite des gens d'affaires.

Ceci posé, M. Jean Labadié va nous prouver que son texte porte, en lui-même, des conséquences immédiates tant nationales qu'internationales. Au point de vue national d'abord, le projet de loi de notre ministre rend impossible la thésaurisation. Le paysan

et, en général, tout thésauriseur va se trouver obligé de remettre son argent en circulation. Que l'Etat s'abstienne désormais d'emprunter et l'argent se capitalisera en titres industriels ou se dépensera, c'est-à-dire circulera. Mais l'Etat pourra-t-il s'abstenir d'emprunter ? Evidemment, répond M. Jean Labadié, puisque la nouvelle organisation assurant à l'Etat que son papier-monnaie reste en circulation, lui permet d'en émettre sans risques. Cette émission d'ailleurs, venant à point, tiendra lieu d'emprunt et permettra d'attendre le rendement fiscal de la prospérité qui résultera des nouvelles mesures prises. D'autre part, la circulation sera activée, et l'assiette des différents impôts sera des plus aisées puisque, dorénavant, aucun paiement d'affaires ne passera inaperçu du fisc.

Mais, au point de vue international, quelle va être la situation ? Voici, d'après M. Jean Labadié, ce qui va se passer. Aucun stock important de marchandises françaises n'étant acheté légalement que s'il est payé par chèque français, il faudra bien que l'Espagne, l'Amérique, l'Angleterre déposent de la monnaie étrangère à la banque française du vendeur. Celle-ci, à son tour, devra vendre cette monnaie à la Banque de France contre du crédit français et la Banque de France deviendra vite détentrice de tout le stock monétaire étranger circulant à l'intérieur. Le marchandage international ne portera plus que sur des produits réels et le troc sera rétabli dans toute sa pureté.

Supposons adopté le projet monétaire de notre ministre des Finances, le premier acte qui s'impose alors, c'est de racheter tous les bons à court terme actuellement en circulation.

Pour cela il faut se procurer de l'argent ; M. Jean Labadié n'a que deux moyens : l'émission de papier-monnaie et l'impôt. L'émission ne donne lieu à aucune fabrication de billets de banque. Elle est inscrite simplement au crédit de l'Etat, à la Banque de France et les Trésoriers-payeurs en disposeront par chèques. Quant à l'impôt, le système des paiements par chèque permettra d'empêcher toute tentative d'évasion fiscale. L'impôt foncier, l'impôt professionnel et l'impôt sur le revenu seront maintenus avec quelques retouches. Quant aux taxes indirectes voilà ce que propose notre ministre hypothétique. Sous peine de nullité du paiement, le tireur de tout chèque doit indiquer sur ce document la nature de la marchandise dont il règle l'achat. La per-

ception des contributions indirectes se réduira donc à un simple droit de timbre appliqué au chèque et perçu d'office sur son montant.

Tout cela paraît des plus simples et en lisant M. Jean Labadié on se prend à regretter qu'il ne soit pas ministre des Finances.

M. Jean Teillard consacre aux **Emprunts de guerre** un gros volume plein de renseignements et de statistiques, et il examine lui aussi quelles issues s'offrent à nous pour sortir de la situation actuelle. Il étudie particulièrement la théorie de la dévaluation du professeur Bruno Mall et le projet Hoffmann sur la révision et la conversion des dettes de guerre.

Pour Bruno Mall le meilleur moyen consiste dans le retrait de la circulation d'une partie considérable du papier-monnaie. Malgré les injustices inévitables qui en seront la suite, cet expédient, affirme-t-il, sera moins cruel que la banqueroute du papier-monnaie. Par ce moyen on peut espérer l'arrêt du renchérissement artificiel dans la mesure où l'inflation en est la cause, l'amélioration des changes et la reprise d'un commerce normal avec l'étranger. Ce retrait partiel du papier pourrait être combiné soit avec une réduction immédiate et modérée de la dette consolidée, soit avec une conversion forcée dans une certaine limite.

M. Hoffmann envisage, lui, une sorte de dévaluation des dettes basée sur la révision et la conversion en francs suisses de toutes les dettes de guerre. Après avoir été soumises à l'estampillage les rentes continueraient à être payées en monnaie nationale, mais au cours du change avec la Suisse et cette mesure ne saurait être préjudiciable puisqu'elle assurera à chacun la même puissance d'achat et la même garantie de puissance qu'auparavant. D'autre part les signes monétaires en circulation diminueront et leur valeur croîtra dans la même proportion. Deux graves objections, remarque M. Teillard, sont opposables à ce projet. Il n'existe pas de mesure exacte de la dépréciation ; les changes ne peuvent en déterminer à eux seuls l'étendue réelle. Enfin et surtout, cette mesure serait très impopulaire auprès des porteurs de titres ; elle serait confondue avec une banqueroute partielle pour le plus grand préjudice de l'Etat auquel ses nationaux ne feraient plus confiance.

Pour M. Teillard, il s'agit de ne point oublier que l'origine des difficultés financières des nations se trouve dans le fait que

durant la guerre les peuples ont consommé plus qu'ils n'ont produit ou épargné. Tout système qui ne s'inspirera pas de ce principe aggravera la situation. Et l'auteur des *Emprunts de guerre* se trouve d'accord avec M. Jean Labadié pour critiquer la consommation incessante de l'épargne de la nation par l'emprunt et surtout par l'impôt dont le poids trop considérable risque d'arrêter tout développement économique.

LOUIS CARIO.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : l'impressionnisme écrit, ou le désordre dans la littérature nouvelle. — *Revue des Deux Mondes*. — *La Revue de France* : M. Vandérem et les manuels de littérature. Pourquoi M. Doumic ne mentionne pas Baudelaire et fait mieux ainsi que d'en écrire. La gloire universitaire de feu Eugène Manuel. — *Belles-Lettres* : un jugement sagace de M. Robert-Sigl sur Théophile Gautier. — A propos du monument de Remy de Gourmont à Coutances. — Mémento.

Il y a une trentaine d'années, la littérature influençait les autres arts. Les « jeunes » d'aujourd'hui sont impressionnistes, tandis que la peinture, — disons : la peinture mise à la mode par l'agiotage des marchands, — a franchi plusieurs étapes. **La Nouvelle Revue Française** (1er octobre) publie des pages typiques de M. Albert Cohen : « Projections ou Après-minuit à Genève. » L'auteur note là, dans un désordre qui n'est pas « un effet de l'art », une foule de détails curieux, ébauche des silhouettes, retient des bribes de conversations, fait grouiller des personnages qui ont tous la même importance, les abandonne sans que l'on sache pourquoi il y avait pris garde, — signe, enfin, au bout de trente pages, aussi bien qu'il l'aurait pu faire dès la quatrième ou passé les trois cents feuillets.

Suffit-il, vraiment, qu'une époque soit bouleversée comme la nôtre, pour que se perde, chez l'écrivain, le goût de composer, le sens des proportions, ce qui est en somme l'art même ? De Racine à Verlaine, à Henri de Régnier, à Gustave Kahn, à Paul Valéry, les plus grands n'y ont pas manqué, ni un Balzac, ni un Stendhal, ni Flaubert, ni France ou Elémir Bourges, ni Pierre Loti, ni Pierre Louÿs.

Voici la manière de M. A. Cohen :

Les phares violent de froid s colères la salle hurlant immensémen contre la porte que je pousse.

L'orchestre souffle sur les danseurs qui houlent, liés par mille serpentins.

La fille de mon jardinier est devenue putain, et sur sa vieille face de vingt ans s'achève la noblesse de la vie noceuse.

Pauline à la raie de côté discute, montrant avec fierté les agiles rubis de sa langue. Elle secoue la cendre et rit au nez moisi du cocaïnomane. Elle lance la fumée vers la bouche qui s'étire en charme mécanique.

L'eau jaune que boit Pauline me dit la fin puante de ses amours.

Une paupière trop large et trop molle se relève avec effort. Des yeux de vase où glisse une limace fixent effrayamment la porte d'entrée. La poche flétrie et translucide comme un raisin pressé retombe sur les pommettes où deux larmes vont, séchées par le fard.

Ce pauvre vieux torture sa canne entre des dents trop régulières.

On croit que le récit va commencer, trois étoiles le suspendent, l'auteur change de sujet. « Projections », annonce-t-il. Soit : encore les images d'une cinématographie de valeur sont-elles liées dans un ordre logique. Quelque part, un des comparses fugitifs de cet « après-minuit à Genève » définit à un professeur, dont on ne sait que le titre, le langage articulé : « produit vicieux de la vie en société ». Voilà de l'originalité facile ! En voici encore :

D'une main royale elle écarte le péplum. Elle desserre le bracelet de cuir qui fixe contre la cuisse un Waterman d'ivoire. Sondant les danseurs de ses paupières rapprochées, elle sabre des esquisses cubistes.

Et encore :

Dans une baignoire de verre Altovsky délasse sa nudité violette.

Le but de cette littérature ne serait-il que d'étonner ? Le résultat est une lourde monotonie, un agacement, le regret de constater le gaspillage de dons évidents, par un écrivain que le travail rebute.

§

M. Maurice Barrès, qui se trouve en délicatesse avec les écrivains catholiques, a entrepris d'éditer (**Revue des Deux Mondes**, 1er octobre) les « Souvenirs d'un officier de la grande Armée publiés par Maurice Barrès, son petit-fils ». Ils n'ont qu'un intérêt fort contestable. On relira plutôt les cahiers du capitaine Coignet que ceux de J.-B. Barrès. Mais qu'il est cu-

rieux de voir M. Barrès présenter son grand-père à ses contemporains :

« Je publie les Mémoires de J.-B. Barrès pour qu'ils servent de préface et d'éclaircissement à tout ce que j'ai écrit. »

On ne s'attendait guère à ce point de vue. Je doute que M. Barrès convainque beaucoup de ses admirateurs. A ses débuts, d'un éclat inoubliable, il a raillé M. Renan pour moins que cela.

§

M. Fernand Vandérem donne à **La Revue de France** (15 août, 15 septembre et 1er octobre) une étude sur « Nos Manuels d'histoire littéraire ». Il reproche, aux auteurs de ces ouvrages, des lacunes incroyables et des partis pris ahurissants. Il explique le silence des universitaires sur Vallès, par exemple, par l'horreur de Vallès pour l'Université. Telle est l'indéniable raison de cette excommunion majeure.

... J'arrive au premier de nos manuels, celui, du moins, qui a pris la tête par son tirage énorme de « 470.000 exemplaires vendus » : *l'Histoire de la Littérature française* de M. René Doumic.

Une particularité distingue, avant tout, ce manuel de ceux de Brunetière et de Faguet, c'est qu'il « va » réellement jusqu'à nos jours et s'occupe des auteurs les plus dernier bateau, jusques et y compris M. Pierre Benoit. Si omissions il y a, elles se répartiront donc sur un plus long parcours de notre histoire littéraire et, pour en finir d'emblée avec elles, nous allons d'abord en donner la liste.

Manquent à l'appel et doivent, en conséquence, être considérés comme inexistants : Allais, Banville, Barbey d'Aurevilly, Aloïsius Bertrand, Tristan Corbière, Desbordes-Valmore, Erckmann-Chatrian, Feydeau, Mirbeau, Fromentin, Huysmans, Laforgue, Mallarmé, Nerval, Charles-Louis Philippe, Renard, Rimbaud, Schwob, Senancour, Vallès, Villiers de l'Isle Adam, — et un absent que j'ai gardé pour la bonne bouche : Baudelaire.

J'avouerai que, cette fois, l'omission m'a renversé. Comment, monsieur Doumic, *tu quoque !* Vous, un des hommes les plus lettrés de notre époque, les plus au fait, comme écrivain et comme directeur, de la littérature moderne et de la littérature récente, touchant par des liens illustres à la haute poésie, dans une histoire de notre littérature destinée à nos lycéens, destinée à nos étudiants, vous passez sous silence Baudelaire !

Et vous poussez jusqu'au 470e mille, sans éprouver de cette phénoménale omission un remords, sans paraître vous rendre compte de

quelle lacune elle tare votre ouvrage, sans un mot pour la réparer ! Pourquoi, voyons, dites-nous pourquoi ? Car il n'y a que vous qui puissiez nous éclaircir une si ahurissante énigme.

M. Fernand Vandérem n'apprendra pas sans surprise que, peu d'années avant la guerre, M. René Doumic a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un des articles les plus iniques (nous en avons rendu compte ici) dont l'œuvre de Baudelaire ait jamais reçu l'injure. Le silence de M. Doumic est une opinion préférable à tout ce qu'il est capable d'écrire sur le grand poète.

M. Lanson étonne aussi M. Vandérem. L'auteur du manuel omet les littérateurs nommés ci-dessus, à propos de M. Doumic, sauf Banville, Fromentin, Huysmans, Mallarmé, Nerval et Senancour.

Quand, sur douze cent pages, — demande M. Vandérem, — on est obligé d'en accorder onze à Mme de Staël, comment trouver une ligne pour Mme Desbordes-Valmore ?

Nonobstant, les poètes obtiendront une compensation; car, à défaut de Mme Desbordes-Valmore, on leur sert un Eugène Manuel de luxe.

Au sujet du réalisme parnassien, M. Lanson écrit en effet : « La voie fut décidément ouverte par M. E. Manuel, qui tenta d'enfermer dans de petits tableaux, discrètement teintés d'émotion, les mœurs du peuple parisien, les scènes de la rue et de l'atelier ; mais l'idéalisme du poète le condamnait à dérober une partie de ses modèles derrière la noblesse de ses sentiments. »

Encore que je ne voie pas clairement comment un auteur peut dérober ses personnages derrière la noblesse de ses sentiments, opération, il me semble, bien compliquée, — tout de même, après celui de Faguet, ce grand salut de M. Lanson à Eugène Manuel, cela donne à réfléchir.

Et mais ! ce Manuel, si c'était quelqu'un ! Pour en avoir le cœur net, d'ici à mon prochain article, tenez, il faudra que je lise cet homme.

Dans son article du 1er octobre, M. Vandérem, qui a lu Eugène Manuel, dit avoir appris d'un « jeune universitaire » que ce poète médiocre fut Inspecteur Général de l'Enseignement. C'est un motif pour figure d'auteur dans les manuels des professeurs.

Nous pouvons ajouter que Manuel faillit être membre de l'Académie Française. Il se présenta fort souvent aux suffrages des Quarante. Une fois, sa femme, quêtant le vote de Legouvé (je crois), supplia ainsi l'académicien : « Si mon mari n'est pas élu, il en mourra ! » Quand la prochaine élection ramena cette

bonne épouse chez Legouvé, celui ci la reçut avec ces mots d'étonnement ou de reproche : « Il n'est donc pas mort, madame ! »

Enfin, je comblerai M. Vandérem, en lui signalant qu'Eugène Manuel, en buste et en pierre, survit à ses médiocres poésies, dans le jardinet du Petit Lycée Janson de Sailly.

Le manuel Des Granges, le manuel Herriot, d'autres manuels encore, excitent la juste indignation de M. Vandérem. Il leur préfère celui de M. l'abbé J. Calvet, dit pourquoi, et loue cet auteur d'avoir omis le tribut à Eugène Manuel.

Enfin, M. Vandérem en appelle aux éditeurs, leur indiquant même quels jeunes universitaires de valeur pourraient remplacer leurs anciens, dans l'hypothèse que le manuel soit indispensable aux lycéens. Cela ne changerait pas grand'chose. On ne saurait oublier que M. Lanson, jeune professeur, sembla probablement très hardi à ses aînés dans la carrière.

Au fond, l'influence des manuels est superficielle. Elle concourt à former surtout des bacheliers avec quelques idées fausses, et les futurs professeurs. Les premiers, mon Dieu ! s'ils ont le goût des Lettres, délaissent les manuels, lisent les auteurs et *se font leur opinion.* L'enseignement secondaire et le supérieur continuent à traiter de la littérature avec un retard d'un demi-siècle, tandis que la masse des élèves compose le public, lecteur des contemporains, qui a pour guide impartial et sûr la publicité commerciale de la presse et les couronnes des académies.

§

M. Robert Sigl, à propos du cinquantenaire de la mort de Théophile Gautier, donne à **Belles-Lettres** (octobre) un excellent article sur le poète pris comme type de la « volonté dans l'Art ». La conclusion du critique est des plus justes et nouvelle, il nous semble :

C'est un cas plus singulier qu'on ne croit que le cas Gautier. Et les auteurs de manuels l'expédient trop vite avec une assurance trop grande. Nous voudrions qu'on mît en évidence combien Théophile Gautier a été anti-romantique. On dirait qu'il a été délégué par l'organisme social comme un anti-corps, — ainsi que s'expriment les physiologistes, — contre le virus romantique qui, après avoir été trop violent, alanguissait notre littérature. Avec ses yeux, yeux placides fixés sur le monde extérieur, avec ses mâles brièvetés à la Tacite et ses sensualités horatiennes, il était bien aux antipodes des forêts brumeuses de la poésie septentrionale et de leurs rêveries indéterminées.

Il a marqué une époque et en a annoncé une autre. Il a regardé vers l'avenir. Et avec tout cela il n'a pas vraiment conquis le grand public lettré. C'est qu'il y a eu dans la formation de cet écrivain d'une si rude santé beaucoup plus d'artifice que dans celle d'un Baudelaire ou dans celle des Goncourt même. Son influence, qui a été énorme, matérielle surtout, s'est produite à l'intérieur de la Littérature. En somme, il fut, non pas un aristocrate, mais un très beau professeur de lettres, un magnifique trieur de mots à l'usage futur des romanciers naturalistes. Il a établi aussi, par l'exemple, les règles d'une sorte de déterminisme poétique qui a formé l'école parnassienne. C'est dans le dix-neuvième siècle, Malherbe et Boileau à la fois.

§

A propos de l'inauguration du buste de Remy de Gourmont à Coutances, M. Gustave-Louis Tautain, — **Le Monde Nouveau** (15 septembre-1er octobre), — et M. Constant Bourquin, — **Belles-Lettres** (octobre), — rendent hommage à la grande mémoire de ce maître.

La cérémonie de Coutances n'honore pas seulement la vieille cité normande. Elle doit réjouir ceux qui ont admiré l'écrivain, dans sa vie digne et dans l'œuvre de son beau labeur; car la gloire méritée lève pour lui. Elle aidera à répandre ses livres vivants. Après l'étranger (bien après lui, il faut le dire !), la France va connaître qu'elle a eu un nouveau Montaigne, riche d'idées et d'intelligence autant que l'ancien, plus artiste et savant que ne fut celui-ci. Poète, romancier, grammairien, philosophe, critique, physicien et métaphysicien, Remy de Gourmont est tout cela avec excellence. S'il y eût été moins original, dans la lettre et l'esprit, les honneurs sociaux lui seraient venus facilement. C'est la durable immortalité qu'il a conquise, en homme libre, réglé par sa conscience et son amour du Beau.

Mémento. — *La Revue de France* (1er octobre) : MM. Courtois-Suffit et René Giroux donnent une étude sur « La Cocaïnomanie ». On y apprend les ravages de la maudite drogue. En même temps qu'elle détruit le corps et l'intelligence, elle porte l'intoxiqué à « ébaucher des œuvres littéraires ». Peut-être y a-t-il corrélation entre certaine littérature décousue, amorphe, et le poison à la mode ? Au demeurant, nous lisons ceci :

On peut même se demander, en considérant les manifestations d'art d'une fantaisie spéciale, en peinture, en musique... — qu'il nous est donné d'apprécier depuis un certain nombre d'années, — si la recherche des sensations iné-

dites par l'emploi de la morphine et de la cocaïne n'a pas produit dans le milieu des artistes une déformation spéciale de la conception, une aberration générale des sens et plus particulièrement de la vision et de l'ouïe...

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : « La dernière flamme », de M. Henry Bordeaux. — « Autour du continent latin : le Guatémala, Panama », par le général Mangin. — « Notes sur l'Italie nouvelle », par M. P. Hazard.

Les Saisons (automne) : correspondance inédite d'Adolphe Hatzfeld.

La Revue de Paris (15 septembre et 1er octobre) : « Amoret », une longue nouvelle, d'une couleur et d'une vie intenses, qui révèle un nouvel écrivain de grand talent : M. Yvon Lapaquellerie. — (1er octobre) Lettres inédites de Michelet. — « Le vol à voile », par M. Paul Painlevé.

L'Opinion (29 septembre) : seconde série de réponses à l'enquête de M. Gonzague Truc sur « Les jeunes gens d'après-guerre ».

La Revue hebdomadaire (30 septembre) : Enquête de MM. H. Rambaud et P. Varillon sur « les maîtres de la jeune littérature ». Répondent : MM. Pierre Benoît, André Maurois, Benjamin Crémieux, Henry de Montherlant. — « La tradition du lyrisme moderne : Baudelaire », par M. H. Clouard.

Le Crapouillot (1er octobre) : « L'homme aux gants », de M. H. Béraud, excellent portrait de M. Georges Clemenceau vu, en Vendée, chez lui. — Un conte remarquable de M. J. Galtier-Boissière : « La montre et le poulet ». — La critique littéraire de MM. Gus Bofa, Dominique Braga, A. Arnoux, qui est ardente, courageuse, combative.

La Revue mondiale (1er octobre) : « Les réformes Tunisiennes », par M. Ch. Géniaux. — « Un philosophe anglais d'avant-garde : Bertrand Russell », par M. Manuel Devaldès. — « L'Haïtiade », par M. L. Morpeau.

Clarté (1er octobre) : Un article touffu de Léon Trotsky où à propos de « La Nuit » de M. Marcel Martinet, le collaborateur de Lénine « situe le drame révolutionnaire français ». — « Plaidoyer pour les paysans russes », par M. Parijanine. — Une admirable nouvelle inédite d'Andréas Latsko : « Le retour ». — « Impressions de Russie : l'arrivée », une fort belle page de Mme Magdeleine Marx. — Une lettre généreuse et ardente de Lassalle sur « l'amour libre ».

La Renaissance (30 septembre) : « Le génie de l'Auvergne », par M. Henri Pourrat.

L'Europe nouvelle (30 septembre) : « La chanson de Roland et M. Bédier », par M. Emile Henriot.

La Revue Universelle (15 septembre) : suite du roman romain de M. Léon Daudet : « Sylla et son destin ». « L'urne brisée », par M. Georges Valois. — (1er octobre) : M. Paul Le Faivre : « La créance du sol et

du sang français ». — La fin de l'étude de M. le Colonel Gros Long : « La connaissance de la guerre».

Les Marges (15 septembre) : « Pierre Benoît », par M. Pierre Lièvre. — La suite d'un truculent roman signé Marmouset : « Le lion tranquille ». — La chronique théâtrale si franche et fine de M. Claude Berton.

Le Progrès Civique (30 septembre) : M. Joseph Caillaux : « Le nationalisme contre l'impôt moderne ». — « L'Histoire des grandes fortunes françaises et étrangères ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les enrichissements du Musée du Louvre. — Une annexe du Musée du Luxembourg au Jeu de Paume.— Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux. — La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs.

Les divers départements du **Musée du Louvre** continuent de s'enrichir. Dans celui des antiques, une pièce extrêmement précieuse, une nouvelle relique du Parthénon, est venue s'ajouter aux morceaux de la frise que possédait déjà notre musée et dont le plus récent était l'admirable tête de jeune homme donnée en 1916 par Mlle de la Coulonche (1) : c'est une tête du même genre, mais malheureusement très mutilée, réduite qu'elle est à une portion du crâne, au front, à l'œil et à une partie de la joue avoisinante, débris émouvant cependant par la maîtrise de facture qui y éclate. Elle a été offerte au Louvre par M. Georges Picard, ami de vieille date de notre musée (2).

De son côté, le département de la sculpture du Moyen âge s'est accru de deux œuvres importantes qu'on trouvera exposées dans la salle du tombeau de Philippe Pot. L'une est un magnifique retable en bois sculpté, peint et doré, ouvrage anversois du début du XVIe siècle, provenant de l'église de Coligny (Marne) à laquelle il avait été acheté par le Louvre il y a quelques années. Offrant la disposition en triptyque habituelle aux retables flamands, on y voit, dans la partie centrale plus élevée, où se dressent les trois hautes croix du Christ et des deux larrons, la représentation du drame du Calvaire avec l'épisode ordinaire de la pâmoison de la Vierge puis, sur les côtés, le *Portement de Croix* et la *Déposi-*

(1) V. *Mercure de France*, 16 novembre 1916, p. 340.

(2) On trouvera sur cette tête une savante étude de M. Étienne Michon, conservateur du département des antiques, dans le numéro de septembre-octobre de la *Gazette des Beaux-Arts*.

tion de Croix ; enfin, au-dessous de la scène centrale, dans un quatrième compartiment, l'*Adoration des Bergers* et l'*Adoration des Mages*, tous ces épisodes traités de la façon la plus pittoresque et la plus pathétique. — L'autre sculpture est une statue de *Sainte Madeleine*, en pierre jadis polychromée, œuvre française de la fin du xve siècle, provenant d'Ancemont (Meuse). Achetée 40.000 francs en 1906 à un antiquaire, elle attendait depuis ce temps, dans les caves du Louvre, la décision du tribunal, la commune d'Ancemont ayant contesté au curé (qui l'avait vendue 500 fr. à un premier antiquaire) la propriété de cette sculpture et, par suite, le droit de la vendre. Cette œuvre remarquable, d'un sentiment très expressif, auquel s'ajoutent les qualités de vérité d'observation, de simplicité, et de largeur d'exécution propres à notre école française de l'Est à cette date, est pour notre musée national une précieuse acquisition.

Enfin, plusieurs œuvres d'importance diverse sont venues s'adjoindre au département des peintures et dessins et sont exposées en ce moment dans la salle Denon. On y remarquera avant tout le beau *Portrait du frère de Rembrandt* légué au musée par le comte Nicolas Potocki, et qu'on avait déjà admiré au Louvre en 1910, quand son possesseur l'y avait exposé temporairement. Nous avons dit alors (1) l'importance de cette peinture, qui date de la meilleure période du maître (1650) ; on ne peut que se réjouir grandement de la voir entrer définitivement au Louvre où elle enrichit de façon notable la série déjà si belle de nos Rembrandt. A ce magnifique morceau le même donateur a joint un *Portrait de l'architecte Lacroix*, œuvre correcte et froide due au peintre italien Lampi établi en Russie au xviie siècle. De son côté M. Kleinberger a offert au musée un charmant petit tableau attribué au peintre rhénan du xve siècle dit le « Maître du *Livre de raison* », où se voit traité le sujet, cher à tant d'artistes au cours des siècles, de *Saint Georges combattant le dragon* dans un paysage pittoresque aux fraîches colorations, avec des détails curieux tout nouveaux dans l'iconographie de ce motif célèbre, saint Georges y étant figuré coiffé non plus du casque des chevaliers, mais d'un simple couvre-chef de valet d'armes, et portant un bouclier orné d'une croix fleurdelysée. Toutes les autres donations ou acquisitions sont des œuvres modernes. La plus importante est un beau tableau

(1) *Mercure de France*, 15 mai 1907, p. 354 355.

de Dehodencq, *Bohémiens sur la route*, donné peu de temps avant sa mort par M. Gabriel Séailles. Puis vient, due à l'infatigable générosité de M. Zoubaloff, une magnifique esquisse par Henri Regnault de son fameux *Automédon gardant les chevaux d'Achille* (aujourd'hui au Musée de Boston) qui constitua en 1868 son envoi de Rome et qui, malgré ses brillantes qualités de mouvement et de coloris, ne valut à l'artiste que des déboires, le sujet imposé par les règlements étant une simple académie et non une composition. Un petit portrait par Henner du colonel Le Clerc, daté de 1860 ; deux tableautins de Corot : *Portrait d'un enfant* et surtout *Portrait d'une religieuse de l'Annonciade*, légués par Mme Gautier, née Desbrochers, en même temps que deux dessins du même artiste représentant les parents de la donatrice ; une esquisse de Ricard d'après le *Martyre de sainte Catherine* de Rubens, qui est à Lille dans l'église dédiée à cette sainte ; une ébauche par Girodet d'un plafond peint destiné à la Malmaison, et qui ne fut jamais exécuté, où l'artiste voulait montrer *Les Héros des guerres de la République reçus par Ossian dans le paradis d'Odin* ; ensuite deux dessins qui constituent le dernier don du regretté Léon Bonnat : une étude de David pour un des personnages du grand tableau du *Sacre de Napoléon* et une de Prud'hon pour l'*Entrevue de Napoléon Ier et de François II après la bataille d'Austerlitz* ; enfin, deux portraits dessinés dus à Léopold Massard, dont l'un est celui de Habeneck, chef d'orchestre de l'Opéra, complètent cet ensemble.

§

Nous avons déjà déploré, dans ces chroniques, la triste situation faite au **Musée du Luxembourg**, confiné depuis 1886 dans un local de fortune où il se trouve de plus en plus à l'étroit et où il ne peut arriver à exposer convenablement ses richesses. On lui avait promis avant la guerre les bâtiments du séminaire de Saint-Sulpice ; mais, depuis, ceux-ci ont été attribués à des services du ministère des Finances, et l'on cherche toujours l'emplacement où il pourrait enfin s'installer définitivement. En attendant la construction — qui se fera sans doute désirer encore quelque temps — d'un édifice capable de rivaliser avec le musée du Petit-Palais, on a trouvé, pour le décongestionner, un expédient dont le provisoire, espérons-le, ne deviendra pas éternel : l'installation dans les salles du Jeu de Paume des tableaux et sculptures des écoles

étrangères que jusqu'à présent on ne pouvait voir au Luxembourg qu'à tour de rôle. Le conservateur du musée, M. Léonce Bénédite, aidé de son adjoint M. Ch. Masson, a tiré le plus heureux parti des locaux qu'on lui offrait et a disposé le plus harmonieusement du monde, en les classant par nationalités, les peintures et sculptures de ces écoles.

Dans le vestibule d'entrée la jolie statue *L'Ame de la France* de notre compatriote M. Sarrabezolles, qui obtint le Prix national au dernier Salon, accueille le visiteur, avec quelques autres sculptures de Constantin Meunier, van Biesbroeck, Saint-Gaudens Trentacoste, Rosso, etc. Les deux premières salles dans lesquelles on pénètre ensuite sont consacrées à la Grande-Bretagne et à l'Irlande, la seconde renfermant les belles collections données pendant la guerre par M. Davis et dont nous avons alors décrit les principales richesses (1). La Belgique et la Hollande, où brillent principalement les peintres Delville, Joseph et Alfred Stevens, Frédéric, Laermans, Baertsoen, Gilsoul, Claus, Mesdag, etc., viennent ensuite. Dans la petite salle qui s'ouvre sur le couloir reliant, à cet endroit, les deux parties du Jeu de Paume, ont été placées les quelques œuvres russes, polonaises ou tchèques que possèdent nos collections. L'Italie, les États-Unis (dont la pièce maîtresse est l'admirable *Portrait de ma mère* de Whistler), l'Espagne et les pays scandinaves occupent ensuite les grandes salles du second bâtiment. Au bas de l'escalier qui conduit au premier étage ont pris place quelques toiles de l'école japonaise moderne, et les Allemands et les Suisses occupent en haut une petite salle. Près de celle-ci une autre et le vestibule qui la précède réunissent des œuvres de nos compatriotes entrées depuis peu au musée : en premier lieu, un grand tableau de M. Claude Monet acquis l'an dernier pour un assez gros prix (200.000 francs) et qu'il eût été intelligent d'acheter quand ce peintre n'était pas encore coté aussi haut : *Femmes dans un jardin*, début de l'artiste dans la peinture de plein air (il est daté de 1866) et qui fut alors refusé au Salon ; puis un Gauguin, le beau *Portrait de Mme Roger Jourdain* de M. Besnard, des toiles de MM. Cottet, René Piot, Jules Flandrin, Balande, Pierre Laurens (le beau *Portrait de Mme Pierre Laurens* admiré au Salon de l'an dernier). — Edmond Cross, des sculp-

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1915, p. 763.

tures de MM. Bourdelle (buste d'*Anatole France* et du Dr *Kœberlé)*, Maillol, Joseph Bernard, Carabin, etc.

En pendant à cette annexe du Musée du Luxembourg, une autre sera constituée, dans ce même jardin des Tuileries à l'Orangerie, où l'on se propose d'intaller la belle série des *Nymphéas* de M. Claude Monet offerte l'an dernier à l'État par cet artiste.

§

L'administration des Beaux-Arts vient d'arrêter, pour le premier trimestre, les comptes du **nouveau régime des musées payants**. On apprendra avec plaisir que les entrées dans les musées nationaux durant ces trois mois de juillet, août et septembre ont produit un total de 300.000 francs environ. Parmi les monuments nationaux, le Sainte-Chapelle et le Panthéon ont réalisé des recettes de 1.000 à 1.200 fr. par jour. On nous permettra de nous applaudir d'avoir, depuis plusieurs années, préconisé une mesure dont les résultats dépassent les plus belles prévisions.

§

A l'exposition du Second Empire a succédé, au **Musée des Arts décoratifs**, une exposition moins brillante, mais d'un extrême intérêt pour tous les fervents de notre art du Moyen âge : celle de la sculpture monumentale française aux XIIe et XIIIe siècles, c'est-à-dire à l'époque de la plus belle floraison du génie de nos « imagiers ». De grandes et belles photographies, empruntées pour la plupart à la collection des Monuments historiques, mettent sous les yeux des visiteurs les admirables sculptures des portails de Moissac, de Valcabrère, de Saint-Gilles du Gard, des cloîtres de Saint-Bertrand de Comminges, d'Aix et d'Arles, du Musée de Toulouse, puis, en remontant plus au Nord, des façades de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers et de la cathédrale d'Angoulême, des portails d'Autun, de Charlieu, de la Charité-sur-Loire, d'Avallon, de Vézelay, de Bourges, les chapiteaux de l'ancienne abbatiale de Cluny, etc ; puis, au siècle suivant, la merveilleuse parure des grandes cathédrales gothiques : Chartres (dont les photographies exposées ici sont empruntées aux précieux albums où le gardien de l'église, M. Étienne Houvet, a reproduit avec patience et amour tous les détails, même ceux qui sont hors de portée de la vue, de sa chère cathédrale) (1), Le Mans, Paris, Amiens, Laon,

(1) Un album de 91 planches est consacré au portail principal, le portail Royal; deux au portail Nord (180 planches), deux autres semblables au portail

Strasbourg, Sens, Reims, cette dernière représentée par de magnifiques photographies à grande échelle dont plusieurs nous rendent des statues ou des bas-reliefs disparus dans l'ouragan de fer et de feu qui s'abattit durant quatre ans sur le merveilleux édifice. Nous sera-t-il permis, à ce sujet, de regretter qu'aucune inscription ne signale ces victimes du plus odieux des vandalismes et ne flétrisse en même temps la barbarie qui a privé l'humanité de ces chefs-d'œuvre? Ne devrions-nous pas saisir toutes les occasions de répondre à la perfide propagande de nos anciens ennemis, si acharnés et si habiles à travestir tout ce qui touche à leurs responsabilités dans le cataclysme déchaîné par eux sur le monde?

Un très bel ensemble formé par les cartons d'une tapisserie aux armes de France destiné au Commissariat général de la République à Strasbourg et d'un rideau de scène pour le Grand Théâtre municipal de Lyon, et par les maquettes d'une décoration d'une villa en Californie, toutes créations de M. Jaulmes, où l'ingéniosité de la composition s'allie à la beauté harmonieuse du coloris, ajoutent une note moderne à cette évocation de notre glorieux passé.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Charles Fegdal : *La fleur des curiosités de Paris*, Edit. de la « Revue contemporaine ». — Jean Virey : *L'abbaye de Cluny*, Laurens. — Les villes suisses. Robert de Traz : *Genève*, Boissonnas à Genève, G. de Reynold : *Fribourg*, *ib.* — Elie Faure : *Histoire de l'Art Médiéval*, Crès. — Mémento.

Depuis la mort du regretté Georges Cain une place était à prendre, celle de chroniqueur du vieux Paris, qu'il tenait en somme fort agréablement. On connaît les publications si nombreuses de l'ancien conservateur du musée Carnavalet, qui avait à sa disposition les collections de la ville, — une documentation nombreuse et dont il a su tirer le meilleur parti pour ses divers ouvrages. Celui qu'apporte M. Charles Fegdal : **La Fleur des curiosités de Paris**, est de la même famille et constitue un agréable

Sud; un autre, de 90 planches, aux sculptures du tour du chœur; viendront ensuite les photographies de tous les vitraux. A ce riche ensemble documentaire, si précieux pour les travailleurs et que vient de couronner à juste titre l'Académie des Beaux-Arts, il faut ajouter un dernier recueil, où, sous le titre *La Cathédrale de Chartres*, M. Houvet a réuni les plus belles planches des albums précédents.

recueil, — pourvu d'une abondante illustration documentaire et qui transporte successivement le lecteur au Ghetto parisien ; l'ancienne juiverie du quartier de l'Hôtel-de-Ville, dans sa rue du Figuier et l'hôtel du Château-Frileux, proche l'hôtel de Sens. Un chapitre encore concerne les cabarets et les cafés de la Cité et de ses alentours ; un autre parle de l'actrice Alice Ozy et de sa cour où l'on trouvait le duc d'Aumale, Théophile Gautier, Paul de Kock, Edmond About. Plus loin il est question des *Vésuviennes*, des enragées de 1848 ; de Lamartine à l'Hôtel-de-Ville pendant la même période révolutionnaire ; de Gérard de Nerval et des parisiens de Paris, etc. — Mais une des études les plus intéressantes de ce curieux volume concerne l'ancien quartier de la fontaine des Innocents, qui se trouvait d'abord à l'angle Nord-Est des charniers et après leur démolition fut transférée à l'endroit où nous la voyons encore. L'emplacement des charniers semble d'ailleurs avoir été plus étendu que la place actuelle. Ils auraient bordé la rue Saint-Denis, et au revers de la rue de la Ferronnerie, les maisons de la place sont élevées sur des caves qui sont d'anciens caveaux funéraires. La fontaine, toujours est-il, œuvre de Pierre Lucot et de Jean Goujon, formait deux édicules au lieu d'un, — ou plutôt c'était deux fontaines accolées. D'anciennes gravures comme celles du xviiie que reproduit M. Charles Fegdal, la montrant de plus portée sur un soubassement qui a disparu et adossé aux bâtiments de l'église des Saints-Innocents. Dans l'état actuel, diminuée de moitié, elle surmonte un bassin et des marches. Des parties supprimées de la construction primitive ont passé au Louvre, d'autres à Carnavalet. Mais il est surtout regrettable qu'elle ne soit pas restée intacte. On aurait pu la loger dans un angle de la place au lieu de la mettre au milieu comme un chandelier, — par exemple face au portail du Bureau des Lingères, apporté de la place Sainte-Opportune, toute voisine. — C'est que notre époque manque surtout de goût. On peut remarquer d'ailleurs que la fontaine des Innocents, comme presque toutes les fontaines de Paris, ne coule pour ainsi dire jamais. Sans doute cela dérangerait un fonctionnaire et il faut éviter la dépense d'eau.

§

Quand on parle de Cluny, la plupart des gens s'imaginent qu'il s'agit du théâtre portant le même nom et tout au plus du musée installé tout proche dans le vieil hôtel abbatial que construisit le

xve siècle, — si sottement dégagé, isolé entre deux squares, tandis qu'à l'occident le passage du boulevard Saint-Michel a fait disparaître en partie les curieuses ruines romaines du palais des Thermes qui se trouvait contigu et dont on aperçoit les derniers restes en contre-bas et contre la grille du square. — **L'abbaye de Cluny**, dont nous parle M. Jean Virey dans une des monographies de la collection Laurens, était située en Mâconnais, près des confins du Charolais. Ce fut un des établissements les plus extraordinaires des Bénédictins et sa prospérité fut fabuleuse. Aussi joua-t-elle un rôle important au cours du Moyen Age. Tombée en commende avec le xvi[e] siècle, saccagée et incendiée par la Révolution, elle fut en grande partie détruite, malgré les protestations de la municipalité et ses démarches près des pouvoirs officiels. On aurait voulu au moins sauver la grande église des moines, qui était une des belles œuvres laissées par l'art médiéval. Mais nous savons trop, pour nous étonner du résultat, ce qu'était l'indifférence et même l'hostilité de l'époque pour l'art médiéval. L'abbaye de Cluny fut vendue pour 1 million 014.000 fr. à un entrepreneur de Mâcon. Avec l'indifférente complicité des pouvoirs publics on traça une rue qui troua le transept ; les clochers furent détruits à la mine et les démolitions continuèrent jusqu'en 1823. — Malgré tout, ce qui subsiste encore du vieux Cluny est un trésor d'art et d'architecture ancienne. A côté de l'abbaye s'élevait toute une ville, fortifiée comme elle et dont les églises et d'anciennes maisons ont subsisté. Il y avait là quinze tours et huit portes, dont deux sont restées debout, — celles de Saint-Mayeul et de Sainte-Odile. Du rempart on retrouve quatre tours, dont la tour Fabry et la tour Ronde, malheureusement très remaniée. De l'énorme église conventuelle subsistent encore un bras du transept, haut de 33 mètres, des parties de l'abside, un haut clocher octogonal qui s'élève à 62 mètres, et une jolie chapelle, dite de Bourbon. C'est encore l'entrée double de l'abbaye, aux arcades romanes ; un premier palais abbatial (xv[e] siècle) qui sert de musée lapidaire ; on y a entassé de multiples débris et jusqu'à des colonnes entières de l'église. Un deuxième palais abbatial qui date du xvi[e] siècle sert maintenant d'Hôtel de Ville. Quant aux bâtiments conventuels ils avaient été reconstruits au xviii[e] siècle, et une de leurs parties anciennes est le *farinier* qui date du xiii[e] siècle. Dans la ville où l'on accède par le pont de

l'Etang (xve siècle), qui traverse la Crosne, subsistent encore une dizaine de maisons romanes et d'autres des XIIIe et XIVe siècles. Il faut passer sur de jolis coins comme la porte de l'ancien hôpital Saint-Blaise, ou des restes de l'abbaye qui s'appellent le clocher de l'Eau bénite, ou le bâtiment dit des Ecuries de Saint-Hugues. Il y a enfin les églises paroissiales qui s'appellent : Saint-Mard, qui possède un joli clocher roman, Notre-Dame, à défaut de Saint-Mayeul détruit. Aux environs sont enfin l'église fortifiée de Saint-Hippolyte, avec un clocher donjon qui constitue une énorme masse et forme transept ; Saint-Jean-Baptiste à Mazille ; la chapelle de Berné-la-ville, etc. — La monographie de M. Jean Virey sur *l'Abbaye de Cluny* constitue en somme un précieux document, et qui mérite d'être particulièrement recommandé.

§

La place malheureusement me manque pour présenter comme je l'aurais voulu la nouvelle collection de la librairie Boissonnas sur les *Villes de Suisse* et qui nous parle d'abord de **Genève** et de **Fribourg**. Ce sont d'intéressantes monographies et où l'illustration met en valeur le pittoresque du décor, l'intérêt des constructions comme la beauté des sites. A *Genève*, présentée par M. Robert de Traz, qui fournit l'introduction avec une description et des notes sur l'endroit ainsi que des renseignements divers, on retrouve le cadre des montagnes, et parmi les planches illustrant cette notice, on peut citer : Genève avec sa cathédrale, le Salève et le Mont-Blanc ; des coins curieux de l'endroit comme la tour de l'Isle et la statue de Philippe Berthelier ; Saint-Pierre, la tour sud de la Taconnerie, ainsi que l'intérieur de la cathédrale; la Fontaine du Bourg-de-Four ; la tour du Veilleur, encore à la cathédrale; la tour Baudet — sur la promenade de la Treille, — reste des anciennes fortifications. Ce sont encore de beaux coins comme l'île Rousseau, vue du pont des Bergues ; le parc Bon-Repos; le parc et le musée de l'Ariana, etc. — On peut ajouter que ce sont de très belles photographies admirablement reproduites et que certains de nos éditeurs pourraient en prendre de la graine.

Fribourg, que nous prisait M. G. de Reynold, fournit de même une notice, la description de la ville et des renseignements divers. L'illustration reproduit, entre autres aspects, la place de l'Hôtel-de-Ville et le Fillant de Morat ; la rue des Maçons dans le

quartier du Bourg ; l'intérieur de la collégiale Saint-Nicolas ; la Fontaine de la Prudence et le Court-Chemin ; le pont Saint-Jean et l'Hôtel Cantonal ; le rempart de Gotteron et la tour du Durrenbuhl ; la Fontaine de la Fidélité et la rue des Forgerons, etc.

Chaque volume est accompagné d'un plan pour la visite de la ville, et l'ensemble constituera, on peut le croire, une collection dont on pourra suivre la publication avec intérêt.

§

M. Elie Faure a entrepris la publication d'une *Histoire de l'Art* dont un volume est consacré à l'**Art Médiéval**. On trouvera ailleurs, dans la Revue, le compte rendu de l'ouvrage ; mais il sied toujours d'indiquer que la librairie Crès en a donné une édition surtout remarquable par la beauté et l'abondance de l'illustration. — C'est d'abord l'art des Indes, prodigieux, multiple, mais relativement grossier, avec ses palais, ses temples couverts de sculptures, ses grottes-sanctuaires ; la Chine, dont l'art demeure si loin de nous et fut si longtemps une simple curiosité ; le Japon, qui a laissé de ses vieilles époques tant d'œuvres remarquables, mais ne songe plus qu'à l'américanisme, à la civilisation anglo-yankee. Une courte digression est faite sur l'art des nègres et des peuplades océaniennes, demeuré dans l'enfance et dont s'empara le snobisme de nos contemporains ; sur l'art des peuples anciens d'Amérique (Mexique, Guatémala, etc.), qui semble venir d'une autre planète. On arrive ensuite à Byzance et à l'art des catacombes romaines ; aux basiliques de Ravennes. Puis c'est l'art de l'Islam dont il reste les belles mosquées du Caire, de Stamboul, de Cordoue, les palais de Grenade — à côté des curieuses miniatures persanes qui sont un des plus curieux échantillons de l'art du pays. Nous arrivons enfin à l'architecture occidentale et ce sont les églises, la décoration de la période romane, qui a laissé dans nos régions d'abondants vestiges ; à l'art ogival qui eut en France son plein épanouissement, comme il y a laissé ses œuvres les plus délicieuses. Dans le chapitre suivant, c'est l'expansion de l'art français en Angleterre, en Alsace, en Allemagne, en Belgique, en Espagne et Portugal. Puis on arrive en Italie et à la mission de saint François d'Assise. C'est l'aube de la période actuelle, — le règne de la peinture qui commence. Des tableaux synoptiques complètent ce volume, dont les suivants nous conduisent à travers la Renaissance jusqu'à l'époque mo-

derne. Il reste à dire que l'illustration de l'ouvrage, très abondante, s'est surtout efforcée de ne pas reproduire ce qu'on trouve partout. C'est un intérêt de plus pour l'ouvrage, et qui n'est pas à dédaigner.

Mémento.— *Le Vieux Montmartre*, bulletin de la « Société d'Histoire et d'Archéologie du XVIIIe arrondissement », a publié dans son dernier fascicule des articles sur « deux entrepreneurs de la fabrique de porcelaine de Clignancourt », sur « une perquisition aux moulins de Montmartre en 1853 » ; sur « la rue André-del-Sarte », etc... — La revue régionale de *Blois et Loir-et-Cher* (1er septembre), que dirige M. Hubert Fillay, a donné des études sur le curieux cimetière de Saint-Saturnin, faubourg de la rive droite à Blois, — analogue au célèbre charnier de Montfort-l'Amaury, par le Dr Lesueur ; Montoire-Lavardin, par M. Edouard Ragu ; le Blésois, vu par les Allemands en 1870-1871, par M. L. Choilet, etc. — Aux derniers numéros de l'*Intermédiaire*, on trouvera des communications sur le tombeau d'Ambroise Paré ; sur le sacre de Charles X, le gibet de Montfaucon ; sur l'affaire Praslin, sur la ville et l'Abbaye d'Etain, etc., enfin sur le droit de Guillerie, — plus connu sous le nom de « Droit du Seigneur ».

CHARLES MERKI.

LETTRES LATINES

Fr. Sofia Alessio : *Asterie*, poème couronné au Certamen Hoeufftianum, suivi d'autres poèmes, « Académie royale des sciences d'Amsterdam », Amsterdam. — R. B. Appleton : *Ludi Persici*, Oxford University Press.

Il y a plus d'un an qu'a paru au *Mercure* ma dernière chronique des Lettres néo-latines. Pour une Revue de la Quinzaine l'intervalle est un peu long, je l'avoue. Mais ce n'est pas ma faute si l'on n'écrit plus guère en latin. Au bout d'une année, qu'ai-je à signaler ? Un recueil de poèmes paru en Hollande et un mince volume de comédies pour enfants. Les humanistes d'aujourd'hui sont trop discrets. Ont-ils donc peur du ridicule ? Pourtant, — je l'ai dit déjà, mais il est bon de le répéter, — autant sont déplacées les vaines acrobaties auxquelles on se livrait si volontiers il y a quelque vingt ans (combien a-t-on composé d'Eloges de la navigation à vapeur ou du chemin de fer ou du télégraphe ou de la lunette astronomique en centons virgiliens !), autant des œuvres de pur sentiment, des œuvres descriptives, philosophiques, satiriques peuvent contenir de beauté simple, à la manière antique, et surtout de perfection de style qui ne sauraient avoir d'é-

quivalent en français. Les mots latins, les vers latins (quelle que soit d'ailleurs la façon de prononcer et de scander) ont une sonorité, une musique toutes spéciales et intraduisibles. Et il n'est pas absurde que le goût de la musique verbale fasse parfois préférer le latin à la langue maternelle.

Telle fut sans doute la pensée de celui qui institua à Amsterdam le Certamen Hœufftianum. Un généreux humaniste a légué par testament à l'Académie Royale des Sciences d'Amsterdam une somme destinée à récompenser chaque année l'auteur du poème latin qui aura été jugé le meilleur du concours. Le concours est ouvert à tous, Hollandais ou étrangers. Les seules conditions sont les suivantes : le poème ne doit pas compter moins de cinquante vers, ni traiter un sujet trop personnel ; il doit être autre chose qu'une simple traduction et inédit. Le manuscrit, accompagné d'une devise qui sera reproduite avec le nom et le domicile de l'auteur dans une enveloppe cachetée, doit parvenir au siège de l'Académie avant le 1er janvier. Le prix pour 1923 sera de 400 florins, et le poème couronné sera imprimé aux frais du légataire. Les plus remarquables parmi les autres poèmes seront imprimés dans les mêmes conditions.

Les œuvres qui ont été récompensées au concours de 1921 méritent, pour le moins, l'attention et l'estime. Je dirai même volontiers, sans parti pris, qu'en maint passage leur ton et leur style, sinon leurs idées, ou leurs sentiments, ne seraient pas indignes de Virgile, d'Horace ou de Tibulle. Mais ils sont de valeur inégale.

Asterie, dans le petit roman versifié de M. Fr. Sofia-Alessio, qui porte ce nom, est une jeune femme qui languit d'un mal inconnu. Un jour, émerveillée du récit qu'on lui fait de la sagesse et de la toute-puissance du Christ, elle n'a plus qu'un désir : partir en Orient pour le voir et le consulter. Elle supplie son mari de l'accompagner : il accepte et ils arrivent à Jérusalem juste au moment où le Christ, condamné, subit les supplices que l'on sait. Asterie assiste à la passion de celui en qui elle avait mis tout son espoir et rentre chez elle anéantie de douleur. Mais le troisième jour elle croit entendre des hymnes de joie : « Christ est ressuscité ! » Ses forces renaissent, elle se lève, entraîne son mari et tous deux parviennent au Sépulcre miraculeux ; elle tombe à genoux et devant le tombeau vide se prosterne en adoration.

Certes, l'histoire est simple et naïve ; elle ne choquerait per-

sonne; elle pourrait faire les délices de tous les Pensionnats Sainte-Marie. De plus le récit est un peu sec, mais il faut reconnaître qu'il ne manque ni de force, ni de mouvement, et il renferme d'agréables ou sobres descriptions, témoin ce tableau de la foule attentive assemblée autour du Christ :

.....................stabat pro litore turba
Ingens ; vere novo ridebant omnia circum :
Nil nisi caeruleum : volucrum sed longa per aequor
Albebat series : cantus simul ore ciebant
Alcyones, coelo volitabat blanda columba.
Sederat in parva puppi bonus ille Magister :
Tum vero teneri currebant undique pupi ;
Adstabant inopes, servi, miserabile vulgus,
Atque senes tristes et casto pectore matres.

Le Retour de Davus aux Enfers (Davi reditus ad Inferos) de M. Ch. Bianchini est une satire non dépourvue de verve, à la manière d'Horace. L'esclave Davus a obtenu la permission de quitter pendant quelques jours les Enfers, de revenir sur terre et de revoir Rome. De retour chez les Ombres il raconte ce qu'il a remarqué ; notamment les automobiles, les machines industrielles, le cinéma, la coupe immodeste du vêtement féminin.

On reconnaît là les thèmes habituels de l'école. C'est un bon devoir de rhétoricien. Mais le développement est habile, vif et présente d'amusants tableaux. Voici l'automobile bruyante qui passe à toute vitesse :

.... velox atque assiduum faciunt iter illic
ferrati currus ferrato in calle ruentes,
quos secum trahit, igne impellente, aenea moles,
sibila longa ciens et nigro turbine fumans,
horrisonosque efflans bombos raucumque fragorem.

Et voici l'écran du cinéma.

Vivas effigies tabulam altera [machina] trudit ad albam,
Quam lux inlustrat rutila (obtegit umbra theatrum) ;
rivum ubi defluere atque homines incedere cernes,
aut armis confligunt arma et vulnere caesus
procumbit miles, ficto dum terra rigatur
sanguine ; parte alia fugientem praepete cursu
insequitur furem per devia et arcta satelles,
et captum tandem vinctumque in carcere claudit.

Pour ma part je préfère de beaucoup à ces deux poèmes l'élégie de M. Herman Weller intitulée **le Règne de la Pauvreté** (Regnum Paupertatis). Un jeune Italien a été après la guerre rendu à la liberté. Mais il est pauvre et, pour gagner quelque argent, il se met à parcourir l'Italie en chantant au son de sa lyre. Irrité de s'être battu, d'avoir si longtemps et si durement souffert pendant que d'autres s'enrichissaient, il passe ses jours dans un morne accablement. Un soir, épuisé de fatigue et de tristesse, il s'assied à la lisière d'un bois et se met machinalement à déclamer contre le sort injuste. A peine achève-t-il qu'il entend un bruit de feuillages froissés : un moine s'approche. Ils engagent conversation et le moine, en termes souriants, évoque la vie de saint François d'Assise. Il raconte que, riche, François quitta un beau jour ses richesses et s'éprit de la pauvreté. Le moine vante alors longuement les avantages de la pauvreté qui donne l'indépendance, et il finit par persuader le jeune joueur de lyre, qui ne regrette plus son obscure destinée.

C'est le thème banal tant de fois développé par les philosophes ou les poètes de l'antiquité et que tant d'écrivains modernes ont repris à leur compte. Mais c'est un thème consolateur dont le succès n'est pas près de s'épuiser et qui n'est dépourvu d'ailleurs ni de vérité, ni de charme. Au reste le mérite du poème de M. Weller provient surtout du caractère qu'il a donné à son héros et des paroles très justes en même temps que très vigoureuses qu'il lui prête au sujet de la Guerre. Ces invectives sont très belles :

Nam vetus in castris et in atro sanguine nata
  Intus in occulto creverat ira mihi.
Et quotiens amplas aedes opulentaque tecta
  Conspicerem, fidicen ruris et aeris inops,
Saeva resurgebat magnis fervoribus ira
  Invidiae veteris tetra venena novans ;
Dicebam : Pro divitibus tot movimus arma,
  Frigora pertulimus letiferamque sitim,
Sarmaticasque nives et aquosos sensimus imbres,
  Haesimus in madido, turba misella, luto.
Heu pro divitibus cava subterranea vidi
  Telaque damnosa grandine plura tuli.
Heu pro divitibus juvenales prodigus annos

Fortiter effudi vix toleranda ferens.

. . . .

Hi tamen egregie nostro quoque corpore tecti
Thesauros et opes composuere domi.
Quaestibus haud licitis nummos auxisse juvabat
Hos, dum tota malis obruta terra gemit.

L'amour du latin ne me fera pas dire que ces trois poèmes sont des œuvres de génie, mais ils ont de la valeur et ils sont écrits en un excellent latin.

L'Angleterre nous prouve qu'on peut être avec moins de lyrisme non moins excellent. Quelques professeurs anglais en effet, qui pratiquent dans l'enseignement du Latin la méthode directe, ont eu la bonne idée, dédaignant l'*Epitôme*, le *De Viris*, le *Selectæ* et autres vieilleries du même acabit, de composer eux-mêmes de petites pièces très simples où sont mis en action des épisodes célèbres de la mythologie et de l'histoire grecques et romaines. A la vérité ce genre d'ouvrages appartient plutôt au domaine scolaire qu'au domaine de la littérature. Mais je tiens à signaler ici le recueil récemment paru de M. Appleton et qui porte le titre de **Ludi Persici** (Pièces pour la Perse School). Ses petites comédies en effet présentent de réelles qualités littéraires. En dépit de leur simplicité elles sont ingénieusement construites ; elles sont attrayantes, — j'avoue avoir pris un plaisir extrême à les lire, ce plaisir souriant que procurent les Fables de La Fontaine, — et de plus elles sont écrites en un latin très pur. Je recommanderai notamment la pièce *Puer qui a ludo se abstinuit*. Elle est pleine d'amusante malice. Ce gavroche qui feint d'être malade pour éviter l'école, saute par la fenêtre, se précipite pour assister au retour de l'armée romaine victorieuse, puis, surpris par le maître d'école, évite le châtiment dont il est menacé en rattrapant un porc que le maître d'école a laissé sortir de son jardin, est en miniature un bon personnage comique, bien imaginé et bien vivant. La *Prise de Troie* (*Troja Capta*). les *Voleurs* (*Furtum*), les *Magiciennes* (*Sagae*) ne sont pas moins captivants.

Dans plusieurs de ses pièces l'auteur a inséré avec tact quelques citations d'écrivains classiques : Virgile, Horace, Catulle, qui produisent le plus heureux effet

Quelques passages, même soigneusement choisis, ne sauraient donner une idée de toutes les qualités de ces petites comédies ;

mais on jugera de leur mouvement et de leur « vis comica » par le fragment de scène que voici, emprunté à la pièce analysée plus haut (scène III) :

Magister. Satis! Improbissimus ille Sextus scribit. Da mihi, Sexte, id quod scripsisti.

[*Sextus chartam magistro dat.*]

Magister. [recitans] « Magister mala sus est » O puerum abominandum, improbissimum, sceleratissimum...

Sextus. Sed hoc non scripsi, magister.

Magister. Omnium mendacissimus es! Meis ipse oculis te scribentem vidi.

Sextus. Ita, magister. Scribebam; sed non « mala » scripsi, sed « māla ». Et verbum « est » breviter scripsi pro « edit ». Nihil mihi dicere licebat, et per fenestram porcum vidi mala tua edentem.

[*Omnes ad fenestras ruunt.*]

Magister. Sedete omnes!

[Omnes iterum sedent, et Sextus dicere pergit.]

Sextus. Temptavi tibi dicere, sed tu semper « Noli interpellare », exclamabas. Scripsi igitur, quia loqui mihi non licuit.

Magister. Num re vera in horto porcus poma mea edit?

Sextus. Immo vero omnia jam edit.

Magister. Cur non antea mihi dixisti, stulte? O me miserum! Plus docere hodie non possum. Licet vobis abire. Hodie discere non necesse est... [*Exit.*]

Heureux les jeunes lycéens d'Angleterre! Que n'avons-nous appris nous aussi les rudiments du latin dans des livres aûssi divertissants! Il y aurait sans doute aujourd'hui un moins grand nombre de gens pour ignorer le français.

GEORGES PRÉVOT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les Ancêtres de Remy de Gourmont. — Remy de Gourmont était originaire du Cotentin : il est indéniable qu'il descend de cette illustre famille des de Gourmont, imprimeurs, venus à Paris à la fin du xve siècle et qui furent célèbres durant tout le xvie dans les annales de la typographie grecque.

Leurs armes, « d'argent à un croissant de sable, au chef de gueules chargé de trois roses d'or », établissent sans conteste leur parenté avec les de Gourmont d'aujourd'hui. L'apposition de ces armoiries, avec accessoires plus ou moins importants, sur

leurs marques typographiques, prouve, contrairement à l'opinion commune, que la profession d'imprimeur ne faisait pas déroger. On les trouve, par exemple, sur le titre des *Tableaux des Arts Libéraux*, de Savigny, ouvrage publié en 1597 par les fils de Gilles de Gourmont, Jean II et François, qui exerçaient leur métier rue Saint-Jean-de-Latran. La belle gravure qui représente le blason de la famille, avec les chiffres des deux frères, comme support deux cerfs ailés couronnés au cou de couronnes ducales et comme cimier un saint Michel, doit être de Jean, l'aîné, qui était peintre et graveur.

Robert, Gilles et Jean de Gourmont étaient nés à Saint-Germain de Varreville, dans la Manche, où se trouvent encore les ruines du manoir ancestral de Remy de Gourmont. Robert fut imprimeur de 1498 au plus tard à 1518. Le savant rédacteur du catalogue de la Bibliothèque du baron James de Rothschild cite une pièce sans date, imprimée par lui, et croit pouvoir la reporter à l'année 1492. Quoi qu'il en soit, en 1498 il est installé « *Prope collegium Coqueret* », près du collège Coqueret, rue Chartière. On le trouve en 1499 associé à Denidel. Il demeure alors au Mont-Saint-Hilaire, à l'enseigne de la Chaise. En 1508, il s'associe avec son frère Jean, comme le prouvent les souscriptions suivantes de certains volumes :

Per viros fidelis Robertum et Joannem Gourmont Fratres apud clausum Brunellum sub signo Cornu Damæ (à la corne de daim), ou encore : *rue Saint-Jean-de-Latranen, l'Hôtel Cheradame.*

Gilles de Gourmont, frère de Robert, exerça de 1506 à 1533. C'est lui qui imprime le premier, à Paris, des volumes entièrement en grec. Il se qualifiait de « *Græcarum litterarum Parisiis Impressor* » et confiait le soin d'éditer ses livres grecs à François Tissard d'Ambroise, Professeur à l'Université de Paris. Ses caractères grecs, copiés sur ceux d'Alde Manuce, laissent beaucoup à désirer quant à la gravure et à la fonte ; les accents, fondus séparément de la lettre, sont placés au-dessus dans une ligne distincte, plus tard ils s'améliorent beaucoup, les accents étant alors fondus avec les voyelles. Le Champ Fleuri de Torcy et le Thucydide de Claude Syssel comptent parmi les plus beaux livres de Gilles de Gourmont.

En 1508 il emploie aussi des caractères hébraïques pour la

grammaire de Tissard ; mais ce fut en 1520 qu'il publia un livre complètement en hébreu : la grammaire du Rabin Moyse Kimhi, de format in-4°.

Il eut plusieurs marques ; trois d'entre elles portent les armoiries des de Gourmont, une est accompagnée de la devise :

Tost ou tard, près ou loing
A le fort du feble besoing.

La quatrième marque est une Renommée sous la figure d'une femme nue et ailée, avec des yeux, des langues et des oreilles sur le corps. Gilles de Gourmont avait une maison de librairie à Louvain et possédait, rue de la Savaterie, la maison de l'Estoile.

Le premier livre grec imprimé à Paris fut le *Liber Gnomagyricus*, 1re collection des sentences de François Tissard, paru au mois d'août 1507. Dès le 30 avril 1509, Alexandre faisait imprimer chez Gilles de Gourmont, sur le modèle des publications antérieures de Tissard, quelques opuscules d'Isocrate et de Lucien dont il devait expliquer le texte dans ses leçons.

A partir de l'année 1512 la typographie parisienne grecque entra dans une nouvelle phase, vers 1514, Gilles de Gourmont réimprimait la grammaire de Théodore Gaza, d'après les Editions d'Alde Manuce, l'année suivante il donnait une seconde édition de la grammaire de Chrysoloras, déjà imprimée par lui en 1512. Dans l'intervalle il avait publié le petit poème de Musée, *les Amours de Hero et de Léandre*, d'après l'édition de Florence de 1494, enfin avant l'année 1517 un nouveau venu, Jacques Musurus de Rhodes, éditait aussi chez Gilles les *Sentences des sept Sages*. Les dix premières années de typographie parisienne grecque sont révolues ; il faudra attendre ensuite l'arrivée des Estiennes, qui vont opérer en France, au point de vue des caractères, la même révolution que celle dont l'Italie a été redevable cinquante ans auparavant à Alde Manuce.

Le perfectionnement apporté peu à peu par Gilles de Gourmont à ses caractères grecs peut servir à fixer la date de plusieurs livres sortis de ses presses sans aucune mention d'année, mais il est nécessaire de joindre à cet élément de date une autre preuve tirée des marques typographiques qu'il a mises sur le titre ou à la fin de ses livres.

La première marque typographique s'est peu à peu altérée et à

partir de 1512 on peut constater une cassure du premier O du nom de Gilles de Gourmont, cependant celui-ci l'employa plusieurs années encore de plus en plus usée, jusqu'en 1515 ou 1516, date à laquelle il fit graver une nouvelle marque, on peut donc ainsi fixer à peu près la date des plus anciennes éditions grecques qui ne portent pas l'année de leur apparition.

Jean de Gourmont, frère des précédents, exerça de 1507 à 1520. Il fut un moment associé avec Robert de Gourmont au Clos Brumeau, à l'enseigne des Deux Boules. Il eut également pour marque les armes des de Gourmont avec la devise « *Spes mea Deus* » et ces mots :

Chacun soit content de ses biens
Qui n'a suffisance n'a rien.

Sa femme Jeanne Neret épousa en secondes noces, par contrat du 29 juin 1523, l'imprimeur Prigent Calvarin ; sa sœur Madeleine de Gourmont se maria en 1500 avec le libraire Jacques Guillotoys dont Gilles était l'imprimeur.

Il a existé à cette époque un certain Jean-Théobald de Gourmont, peintre et graveur. La vie de cet artiste est inconnue, on l'a identifié avec l'imprimeur. On ne peut toutefois le rattacher avec certitude aux de Gourmont de Normandie, les œuvres de ce maître étant signées du monogramme J. G. en capitales italiques et les armoiries absentes ; d'autres auteurs, en raison de sa facture fine et serrée, ont pensé qu'il était orfèvre : on connaît de lui plus de quarante pièces, deux sont datées de 1522-1526, et portent la mention « A Lion ». Ses œuvres principales sont : *l'Adoration des Anges* et le *Combat de deux orfèvres*, toutes deux exécutées à Lyon, *Saint Eloi*, le *Massacre des Innocents*, *Trois Danseuses*, la *Vierge*, le *Mariage de sainte Catherine* ; en 1546 il publia le *Livre des Moresques* « très utile et nécessaire à tous les orfèvres, tailleurs et femmes qui besognent à l'aiguille ». La plupart des planches de cet ouvrage portent le monogramme J. G. Enfin un portrait au burin du Cardinal Charles de Bourbon, le Charles X de la Ligue, représente ce personnage à l'âge de 28 ans et peut être daté par conséquent de 1551, cette pièce est d'une facture plus froide et plus sèche que les autres, elle est conservée au Cabinet des Estampes.

Jean de Gourmont est un dessinateur naïf et élégant ; c'est un des plus anciens burinistes français, très vivement influencé par l'Italie, il encadre ses scènes par des temples, des arcades, des portiques, des colonnades souvent en ruines ; ses figures sont fines et expressives. Par comparaison on peut lui attribuer une peinture, *La Nativité*, provenant du château d'Ecouen et qui est maintenant au Louvre ; on y retrouve le même type d'architecture.

Robert de Gourmont eut deux fils : Jérôme et François. Jérôme succéda à son père et exerça l'imprimerie de 1524 à 1554 en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des Trois couronnes d'argent, sa marque, copiée sur la seconde de Gilles de Gourmont, comporte une Renommée, mais dans une pose inverse. Au-dessus de l'inscription « *Ecquis incombere gamæ* » on voit dans un petit cartouche les initiales H. D. G. (Hierome de Gourmont), surmontées d'une Croix de Lorraine.

On retrouve cette marque sur deux volumes publiés par Jérome de Gourmont, l'un à Paris en 1534 sous ce titre : *Pauli Paradisi de modo legendi hebraice dialogus*, l'autre à Saint-Denis « Dionysiœ », en 1535, sous un titre grec dont ici la traduction latine : *Appolonius Alexandrinus de construction* (Bibl. Mazarine in 8° 20061).

On croit qu'il fut imprimeur, quoiqu'on ne le mentionne que comme libraire dans les ouvrages de bibliographie, il fut sans doute le premier imprimeur de Saint-Denis, quant à Benoist, son frère, il a demeuré d'abord rue Saint-Jacques à l'enseigne des Trois Brochets ; puis dans un inventaire du 29 janvier 1543 on lui donne comme domicile la rue Saint-Jean-de-Latran chez son frère. Au reste il fut établi de 1534 à 1559, et épousa Catherine Goulard qui lui donna un fils, Gilles, né le 2 octobre 1540. Sa marque figure un homme placé sur la pointe d'un rocher entre un précipice et des loups hurlants, avec la devise « *Undique praecipitium* » et les initiales B.D.G.

Les deux fils de Gilles furent Jean II et François, l'aîné était peintre et graveur, l'autre libraire, ils s'associèrent et le premier fut reçu maître imprimeur en 1581, son œuvre est fort intéressante, il a gravé sur cuivre et sur bois des planches signées du monogramme J.D.G. (le J. placé entre les deux lettres et plus haut qu'elles), et d'autres signées Jean de Gourmont. Parmi les bois nous mentionnerons : *La Bataille de Dreux*, dans la suite de

Perrissin et Tortorel, le titre de la *Géomance* de J. de la Taille en 1576, enfin des sujets religieux. Quelques-unes de ces pièces portent l'adresse « Rue Saint-Jean de Latran à l'Arbre Sec », ce fut à cette même adresse qu'Ambroise Paré soigna le « fils de Jehan de Gourmont, tailleur d'hystoires ». On attribue au même graveur le frontispice sur bois des *Tableaux accomplis de tous les Arts libéraux* de Christophe de Savigny (1587). On cite encore de lui : *Adam et Eve mangeant le fruit défendu*; *Vénus et l'Amour*; Planche pour une traduction allemande de Tite-Live, *Le Cardinal de Vendôme*; Deux paysans qui se reposent.

On voit que Gilles de Gourmont eut de dignes successeurs. Malheureusement, après Jean II, le silence se fait sur le nom des de Gourmont dans l'art typographique. Cependant Jean II de Gourmont avait épousé Marguerite de Boussy, veuve de son frère Benoist; celle-ci lui donna quatre fils : Martin, né le 23 avril 1583, Michel né le 12 mai 1586, Guillaume le 28 mars 1588 et Dominique le 16 novembre 1589. Il est à supposer qu'à ce moment ceux-ci abandonnèrent l'imprimerie pour regagner la Normandie et le vieux château de Varville.

CLAUDE HARIEL.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Mort de M. Philippe Godet. — La trentième année de la *Semaine Littéraire*. — F. Chavannes : *Bourg Saint-Maurice*, comédie ; Genève, Georg et Cie. — Mémento.

M. Philippe Godet, né à Neuchâtel, le 23 avril 1850, est mort dans sa ville natale le 27 septembre 1922. La génération littéraire qui nous avait donné Edouard Rod, Philippe Monnier, Gaspard Vallette, la brillante équipe de journalistes à laquelle appartenaient Albert Bonnard et le colonel Edouard Secrétan perdent en lui un de leurs derniers champions.

Professeur de littérature, chroniqueur abondant, historien, poète et parfois même dramaturge, il a fourni un énorme labeur. Jusqu'au dernier jour, il a exercé une influence profonde et multiforme sur les mœurs de son pays. Sa vie fut toute droiture, son œuvre toute probité.

C'était un bourgeois. Lui-même l'a proclamé, non sans un brin d'ostentation puisqu'il s'en est flatté en vers! Bien sûr, il ne prenait point ce mot au sens où l'entendit Flaubert. Etre bourgeois,

pour Philippe Godet, cela voulait dire : aimer sa patrie et singulièrement le lieu de sa naissance; avoir des principes, des traditions, du sens commun ; se défier des nouveautés et de tout ce qui n'entre pas dans le cadre, choisi une fois pour toutes, d'une existence régulière. Cela signifiait : protestant, conservateur, classique.

De telles opinions religieuses, politiques, littéraires ne suffisent pas toujours à créer une personnalité. Mais quand on les professe avec cette passion junévile, cet entêtement, cet esprit d'offensive que Philippe Godet conserva toute sa vie, on devient aisément quelqu'un. Malgré son ardeur à la lutte, ce polémiste redouté demeura toujours un homme affable, un ami dévoué, un cœur tendre. On pouvait combattre ses idées, apprécier diversement ses œuvres : on n'échappait jamais au charme de sa parole, à l'émotion qui animait ses moindres propos. Comme conférencier, il était particulièrement séduisant, servi par une voix prenante et par une diction impeccable.

Quant à l'écrivain, la double discipline du professorat et du journalisme explique assez bien les qualités et les limites de son talent. S'il s'était borné à enseigner, il eût risqué d'être absorbé par des travaux purement livresques, par la critique et par l'érudition. Le journalisme le maintenait en contact avec la vie des hommes.

C'est pour cela sans doute que ses œuvres essentielles, son *Histoire littéraire de la Suisse française* et surtout *Madame de Charrière et ses amis* demeurent si vivantes.

Ce dernier ouvrage, dont l'héroïne avait inspiré à son biographe une passion touchante, ressuscite avec exactitude, dans une langue d'une admirable pureté, la vie de société, les idées, les sentiments, les goûts et les mœurs du pays romand au XVIII[e] siècle. M. Philippe Godet a gagné d'autres titres à la reconnaissance des lettrés en rééditant quelques-uns des délicieux romans de M[me] de Charrière. Cette femme d'esprit et de cœur a permis à ce bourgeois de Neuchâtel de concilier deux grands amours qui, sans elle, se fussent peut-être douloureusement affrontés dans sa conscience d'homme : l'amour du protestantisme et l'amour de Voltaire.

Car il était aussi voltairien en littérature que huguenot en religion. Il ne faut donc pas chercher du lyrisme dans ses recueils

de vers ni s'étonner que sa critique, peu indulgente à la littérature moderne, se soit toujours cabrée contre tout ce qui pouvait se réclamer ou d'une inspiration nettement catholique ou de tendances « révolutionnaires ».

Voltaire est pour les journalistes un incomparable modèle de style. A le fréquenter, Philippe Godet avait gagné une verve, un mordant, un brio peu répandus chez ses confrères romands. Il en usait toujours avec loyauté. On ne doit pas oublier les rudes combats que, durant la guerre, il mena pour la bonne cause. Il y eut d'autant plus de mérite que certaines traditions de parti ou de famille, certaines habitudes d'esprit auraient pu égarer une âme moins fortement trempée. C'était un homme de bonne foi.

§

La **Semaine littéraire**, fondée à Genève le samedi 9 décembre 1893, entrera bientôt dans sa trentième année. En avance de quelques mois, les collaborateurs de cette revue ont composé, pour l'offrir en hommage à leur directeur, M. Louis Debarge, un numéro spécial qui porte la date du samedi 17 juin 1922.

Des doyens de la critique aux jeunes poètes R.-L. Piachaud et Pierre Girard, le sommaire réunit presque tous les noms connus de la littérature romande. Par là, ce numéro de fête, 1485, résume et continue tous ceux qui le précédèrent.

Sans jamais s'inféoder à aucune chapelle, M. Debarge, sachons le reconnaître, réussit à grouper autour de lui, dès le commencement, les écrivains les plus caractéristiques de la Suisse française. Pour ne citer que les disparus, Edouard Rod, Duchosal, Tavan, Philippe Monnier, Albert Bonnard, Gaspard Vallette, Philippe Godet ont écrit à la *Semaine littéraire.*

Un organe aussi largement éclectique ne saurait exercer sur les directions de la littérature une influence décisive : il enregistre plutôt qu'il ne commande, il cherche à plaire et non à dominer. Son action sur les créateurs, sur les chefs de file est forcément moins nette que celle de certaines revues éphémères (*La Voile latine*, *Les Feuillets*, *Les Cahiers Vaudois*) où se sont affirmés, à leurs débuts, ceux qui apportaient du nouveau, — du moins le pensaient-ils et nous étions trop heureux de les croire, — dans notre paisible existence : Ramuz, par exemple, Henry Spiess, G. de Reynold, Robert de Traz.

Mais, tout en se gardant de heurter les convenances et les

préjugés de son public, la *Semaine* s'est toujours efforcée de lui inspirer le goût des bonnes lettres. Pour atteindre ce résultat, qui n'est certes pas négligeable, elle n'a eu besoin ni d'un programme ambitieux, ni de manifestes bruyants. Il lui a suffi de conserver durant trente ans une tenue décente, — un peu terne parfois à l'instar d'une redingote de pasteur, — mais qui ne cesse pas de s'adapter avec prudence et discrétion, par des retouches presque insensibles, aux exigences de la vie, sinon aux caprices de la mode.

Souhaitons-lui de continuer longtemps encore. A ce vœu, je me permets d'en ajouter un autre : à côté de la *Semaine* qui a trente ans et de la *Bibliothèque Universelle* qui en a cent vingt-sept, je voudrais voir surgir en Suisse romande une vraie revue de jeunes, où l'on ne craindrait pas d'écrire zut ! en cinq lettres, de casser quelques vitres et de secouer un peu la quiétude des générations précédentes, — sans excepter la mienne ! C'est à ce jeu que l'on apprend à connaître ses forces et rien ne vaut une jeunesse folle pour conduire à une sage maturité.

§

Je ne suis pas bien sûr que M. F. Chavannes partage cette opinion, mais sa nouvelle comédie, **Bourg Saint-Maurice,** me semble à tous égards mieux venue, plus mûre et plus humaine que cette *Musique de Tambour*, « parade comique » d'une bien rigide fantaisie, dont il fut question naguère ici même (1).

Il est difficile de juger à la lecture une pièce de théâtre. Combien peu résistent à l'épreuve! Celle de M. Chavannes est du nombre : dans son texte, privé de tout secours extérieur, j'ai trouvé un ensemble fort supportable de qualités et de défauts. Je présume que les premières, à la scène, doivent l'emporter très nettement sur les secondes. Il serait précieux d'entendre à ce sujet le témoignage d'un homme de théâtre : celui de Copeau qui, en 1916, monta *Guillaume le Fou* du même auteur, ou celui de Pitoëff, dont la compagnie représenta en 1920, nous apprend M. Chavannes, une première version de *Bourg Saint-Maurice*, très différente de l'actuelle.

Le jeu des acteurs, diraient-ils peut-être, atténue sans peine ce rythme de bouts-rimés un peu puérils, — à la Francis Jammes, — sur lequel M. Chavannes aime à conduire son dialogue. A moins

(1) Voir le *Mercure* du 1er juillet 1920, p. 249.

que, tout au contraire, la diction n'exalte et ne stylise, en l'accusant, cette cadence. De même, pour ces effets de symétrie où se complaît notre dramaturge, — personnages allant par deux ; couples marqués par une opposition,comme celui des deux mères, la riche et la pauvre ; ou par une ressemblance physique, des infirmités en quelque sorte complémentaires,un uniforme, — la scène leur peut donner un sens qui échappe au lecteur.

Faute de pouvoir évaluer tout cela au plus juste, voyons la pièce, telle que la révèle son texte.

Dans un bourg de la montagne, deux maisons se font face, des deux côtés de la rue ; l'une prospère, l'autre misérable. Le même soir de printemps, les deux Gabrielle, la pauvre et la riche, sentent leur cœur se remplir d'un émoi nouveau. La pauvre aime le beau Farinet, contrebandier. La riche, que ses parents songent à marier, est courtisée par plus d'un galant. Les confidences de sa pauvre amie lui font désirer l'aventure. Quand arrive Farinet, la plantureuse beauté de l'héritière éclipse bien vite à ses yeux la maigre joliesse de l'autre Gabrielle. Et les prétendants à la dot n'en mènent pas large.

Riches et pauvres, jeunes et vieilles, folles et sages, toutes les femmes, au moins pendant quelques instants, sont amoureuses du faraud qui nargue les gendarmes. Lui a jeté son dévolu sur la belle Gabrielle. Il l'enlève. Comme le père s'inquiète de ne plus voir sa fille, on lui conte qu'elle fait une retraite chez les dames de la Visitation. D'ailleurs elle revient bientôt.

Farinet, devenu faux-monnayeur, est blessé dans une rencontre avec la force armée. Il ira en prison. La folle du village demande aux gendarmes de la prendre elle aussi et de l'emmener avec le beau brigand. La pauvre Gabrielle sanglote. La belle, la riche agrée le fiancé imbécile que les siens ont choisi : elle aura des enfants, elle les nourrira, puis on la mettra au rancart, comme on a fait de sa mère. Quant à la pauvre, chacun et chacune s'accorde à lui répéter qu'elle n'est point faite pour le même destin, mais bonne tout au plus à élever les enfants des autres.

Moralité : la vie offre à tous les humains une chance d'évasion hors du chemin battu, mais personne, ou presque, n'en peut user.

Il y a dans tout cela un curieux mélange d'intentions et d'effets : une observation très réaliste des mœurs et des passions vil-

lageoises ; du lyrisme, tantôt contenu, tantôt débridé ; des symboles de toutes sortes ; ce « sens du mystère », sans lequel, depuis M. Ramuz, il ne saurait plus y avoir de littérature romande ; des personnages dessinés selon la formule expressionniste, avec une simplicité que l'on ne peut s'empêcher de trouver trop géométrique ; d'autres empruntés par l'auteur, à un taux fort modeste, dans les vieux magasins d'accessoires du romantisme.

En somme, la pièce souffre d'être à la fois trop dépouillée et trop nourrie ; trop ascétique dans ses habits, trop riche de significations *possibles* dans sa substance profonde.

Bien qu'il en résulte un peu de confusion, je n'ai pas besoin d'ajouter que cette comédie est infiniment supérieure à la moyenne de celles qui se jouent sur les boulevards. Je pense même que des théâtres comme l'Œuvre ou le Vieux-Colombier, qui ne craignent pas les tendances auxquelles se rattache M. Chavannes, en trouveraient dans *Bourg Saint-Maurice* une illustration préférable à bien d'autres.

Mémento. — Sous le titre *les Animaux malades de la peste* (Sauser frères éditeurs) et dans une langue que l'on souhaiterait plus châtiée, M. Jules Baillods raconte quelques scènes de la vie politique à la Chaux-de-Fonds. C'est une ville assez terne, qui se flatte d'ailleurs d'être un village, mais *the greatest in the world*. Les mœurs des politiciens y apparaissent assez semblables à celles qui, en d'autres lieux du monde, caractérisent cette curieuse espèce. *Nil novi sub sole*, conclut M. Baillods. On ne démontre pas un axiome. L'argument qui précède celui-ci m'a semblé un peu long... et pas très nouveau. « Là-haut, dans la montagne », ceux qui connaissent le dessous des cartes le trouveront sans doute très piquant.

RENÉ DE WECK.

LETTRES POLONAISES

Le centenaire de la première édition des poésies d'Adam Mickiewicz. — Hommage à l'activité littéraire et patriotique de M. Ladislas Mickiewicz. — Une collection de littérature polonaise. — *Les Mémoires de Jean Chrysostome Pasek*, traduits et commentés par Paul Cazin. — Un narrateur humoriste nostalgique d'une Odyssée polonaise à travers la grande guerre, Eugène Malaczewski : *Le Cheval sur la colline*, Gebethner et Wolff, Varsovie.

Le monde littéraire et le public lettré en Pologne viennent de célébrer **le centenaire de la première édition des poésies d'Adam Mickiewicz**. En 1822, en effet, parais-

saient à Wilna, chez Joseph Zawadzki, éditeur, deux petits volumes in-32 de 142 et 216 pages où fut révélé au public le plus grand génie poétique de la Pologne. L'apparition de ces poésies est considérée en Pologne comme une affirmation décisive du mouvement romantique. Les multiples manifestations littéraires, critiques et poétiques de Wezky, Niemcewicz et surtout de Casimir Brodzinski, le véritable annonciateur du nouveau courant ainsi d'ailleurs que de Mickiewicz lui-même avaient déjà frayé le chemin du romantisme triomphant. La date de 1822 n'en reste pas moins significative. Elle l'est d'ailleurs au double point de vue de l'orientation des lettres polonaises attardées jusqu'ici dans le pseudo-classicisme de l'école varsovienne et de l'entrée en lice du génie mickiewiczien. Son œuvre, qui par une sorte de hasard historique est née au sein du romantisme, dépasse en réalité les bornes de cette école et sa suprématie morale ainsi que sa force éducative ne se sont point atténuées. Bien plus l'influence de Mickiewicz ne cesse de grandir et de se multiplier et son œuvre en quelque sorte se dilate parallèlement au développement de la conscience collective. Il ne s'agit d'ailleurs point de s'attarder ici à ces questions.

Le centenaire de la première édition mickiewiczienne a fourni en même temps l'occasion d'une sympathique manifestation en l'honneur de l'infatigable activité littéraire si digne et si pleine d'autorité morale de **M. Ladislas Mickiewicz**, le fils du grand poète. Né et élevé en France, Ladislas Mickiewicz, depuis la mort de son père, a symbolisé pendant les longues années d'oppression la tradition vivante des amitiés franco-polonaises. Gardien et professeur infatigable du souvenir polonais, il a su créer autour de lui soit à la bibliothèque polonaise du quai d'Orléans, soit dans son salon, grâce à l'hospitalité rayonnante et éclairée de Mme Mickiewicz, un foyer de l'intellectualité polonaise à Paris. L'œuvre littéraire très considérable de Ladislas Mickiewicz, fruit de près de soixante années d'activité, gravite pieusement autour de son illustre père. Les quatre imposants volumes de la *Vie d'Adam Mickiewicz* suivis de toute une longue théorie d'ouvrages et de publications comme *la Légion*, *les Mélanges posthumes*, *la Participation d'Adam Mickiewicz dans l'œuvre de Towianski*, la *Correspondance* (en quatre volumes), sans compter les traductions pleines de piété filiale des chefs-d'œuvre de

Mickiewicz et une innombrable série d'études et d'articles dispersés dans des revues françaises et polonaises, forment toute une bibliothèque de science mickiewiczienne, inappréciable trésor pour les historiens de la littérature, où s'exprime un noble effort littéraire au service d'une pieuse et touchante vénération.

Aussi bien à Poznan qu'à Varsovie et à Cracovie et surtout à Wilna et à Nowogrodek, pays natal du grand poète, la Pologne, délivrée enfin du cauchemar de l'oppression, a fait à Ladislas Mickiewicz un accueil frémissant d'enthousiasme. Les multiples adresses et diplômes, entre autres ceux de citoyen d'honneur de Wilna, de membre de l'académie de Cracovie et de docteur *honoris causa* de la vieille université jagellonnienne, sans compter les hautes distinctions officielles, furent un hommage spontané autant à son activité littéraire qu'à sa grande autorité morale et à son dévouement patriotique.

Nous avons eu l'occasion déjà de noter ici même l'importance des mémoires dans la littérature de l'ancienne Pologne et de leur influence sur le roman moderne (1). Ceci est vrai surtout des **Mémoires de Jean Chrysostome Pasek**, le modèle du genre, dont le charme coloré a égayé déjà maints recoins du romantisme. Leur prestige a grandi avec le temps et le meilleur du roman historique de Sienkiewicz en est comme une réincarnation pittoresque et mouvementée ; le héros capital de sa trilogie, Zagloba, doit autant à Falstaff qu'à messire Pasek en personne. En lisant Pasek, il ne faut pas oublier que, son grand talent de narrateur mis à part, il est un représentant de la masse moyenne nobiliaire reflétant tout naturellement ses instincts, ses habitudes, ses préjugés, tous ses grands défauts et quelques petites qualités aussi. Ses mémoires ne feront point connaître une Pologne endimanchée d'héroïsme et de sacrifice, parée de tous ses atours et de toutes ses vertus, mais une Pologne d'aspect bretteur, chicanier, turbulent, se prélassant dans le lit doré de ses libertés extravagantes, sinon prématurées, une Pologne vraie en somme, de cette vérité partielle, fort incomplète, mais nécessaire cependant à la connaissance de l'objet.

Au point de vue des faits historiques, les mémoires de Pasek, écrits bien après les événements, présentent une valeur asses médiocre. Encore ici cependant ils reflètent curieusement quelques opinions ayant cours dans la masse. Un détail à noter : Pasek, qui

(1) *Mercure de France* du 1er octobre 1920.

regardait les événements en optimiste imbu de préjugés « sarmates » et nobiliaires, nous apparaît comme nettement hostile à la politique française en Pologne. Cette politique, représentée par la cour et surtout par la reine Louise, née de Gonzague, tendait à assurer l'élection du grand Condé comme roi de Pologne. Pasek qui prétend que « le roi de France lui-même prêtait la main pour se débarrasser de ce prince » frémit naturellement à la pensée que le pouvoir royal ne subisse l'exemple français et que son éclat ne ternisse les « libertés dorées » de la noblesse. Ainsi en politique comme en toute autre chose, Pasek semble confirmer l'opinion de son traducteur français sur son universelle médiocrité, cette médiocrité qui devait même le sauver, selon la remarque fort paradoxale de M. Cazin, de devenir un « parfait crétin ». Sa plume a quelque peu emporté ici, selon nous, M. Cazin, ou elle aura glissé de côté, car, psychologiquement parlant, il n'y a rien de si contraire à la verdeur d'esprit de Pasek que la possibilité d'un parfait ou même d'un imparfait crétinisme. D'ailleurs même quant à cette médiocrité congénitale et quasi symbolique, elle appelle tout au moins une restriction : Pasek s'en évade par son grand talent de narrateur, par son style vif et concret, comme saturé de réel, palpitant et mouvant comme la vie, fait bien plus de gestes que de paroles.

J'ai entendu quelques réserves au sujet du choix de Pasek comme premier volume d'une **collection de littérature polonaise** publiée en français. Je n'y souscris point. L'heureuse initiative de la jeune maison d'édition « les Belles-Lettres », patronnée si à propos par l'association France-Pologne, ne doit pas avoir pour objet une banale apologie des choses polonaises ; et le renoncement à une fausse coquetterie pourra au contraire rassurer le lecteur étranger sur les intentions uniquement littéraires des éditeurs. Ce qui en l'occurrence renforcera certainement cette impression, c'est la haute valeur de la prose française de M. Cazin. C'est un bonheur rare en effet de trouver dans une traduction une vie intérieure et une force suggestive si adéquates à l'original. Jusqu'à présent, sauf quelques exceptions, — Weyssenhoff du même traducteur, *Les Thrènes* de Kochanowski par Lucien Roquigny ou un volume de Sieroszewski par Mme Rakowska, par exemple, — les traducteurs des œuvres et des chefs-d'œuvre polonais furent de véritables « éteigneurs de beauté ». A la lecture de ces

transpositions dues aux plus honnêtes bonnes volontés, on se prenait la tête à deux mains, se demandant : Est-ce cela ? et la lumière chaude des mots ? et l'énergie rude mais intense du vocabulaire polonais ? et les contours bruissants de la phrase ? et ce galbe ferme et dru du style ? hélas, hélas ! tout cela a-t-il dû disparaître dans cette grise et désespérante « objectivité » ternie encore par le souci d'une fausse élégance !... J'écrirai peut-être un jour un petit dialogue-essai sur « l'art de tuer les chefs-d'œuvre... en les traduisant... »

En attendant voici une consolation.

Je n'ai point collationné les textes polonais et français de Pasek selon des règles strictes, il est vrai. Mais l'esprit de l'original, la tonalité, le souffle et le rythme martelé de la prose polonaise, toutes ces qualités de Pasek, on les retrouve intactes dans l'édition française due à la plume de M. Cazin. C'est plus qu'une bonne traduction, c'est une véritable et complète *naturalisation*.

La préface, qui est parfois un peu sévère, nous l'avons vu, pour l'auteur des mémoires, n'en est pas moins instructive, pittoresque et vivante. Ecrite dans un style plein de relief savoureux et désinvolte, elle fait songer à la manière de Pasek lui-même et crée spontanément une atmosphère propice à la lecture du volume (1).

Quel bond prodigieux en apparence pour parler du jeune poète romancier contemporain Eugène Malaczewski au sortir des mémoires de Pasek ! Et pourtant on surprend je ne sais quelle imprévue et réjouissante analogie de tempérament entre le fameux récit de Pasek sur la loutre (récit qui s'est égaré en France jusque dans les livres de prix pour jeunes écoliers) et le délicieux conte de la *Baska murmanska* (Barbe de Mourman), histoire d'une jeune ourse apprivoisée par les soldats polonais et ramenée avec eux jus-

(1) Ici une remarque un peu extra-littéraire. M. Cazin a dédié sa belle traduction de Pasek à M. Louis Eisenmann. « C'est au regretté Ernest Denis, Monsieur, que je devais dédier — dit-il — un travail entrepris sous sa direction. Veuillez agréer à sa place... » Au fond M. Eisenmann eût pu être bien étonné de cette substitution inattendue. Ses sympathies pour la Pologne, pendant la grande guerre tout au moins, étaient bien tièdes, en effet, et ses préventions bien tenaces. Est-ce pour les atténuer que le volume de Pasek lui est si généreusement dédié ? Ou pour les raffermir, au contraire ? En lisant les notes et la savoureuse préface de M. Cazin, on pourrait presque hésiter...

Il est entendu que l'auteur doit garder sur ce point (choix de l'hommage) une entière liberté. M. Cazin usa de la sienne. Qu'il me soit permis d'en faire autant et, au risque de paraître indiscret, d'exprimer ici mon bien modeste étonnement...

qu'à Varsovie. On demeure presque interdit devant cette permanence du passé dont le souffle — ce génie narrateur sarmate — semble avoir visité le jeune auteur de **Kon nà wzgórzu** (*le Cheval sur la colline*). Eugène Malaczewski, mort récemment, fut peut-être l'écrivain le plus représentatif de la petite phalange de poètes et de romanciers polonais littérairement et moralement issus de la grande guerre. Les péripéties de sa vie mouvementée l'ont conduit à travers la Russie en cette Mourmanie quasi polaire, puis en France où il fut officier dans l'armée Haller, et de nouveau sur le front bolchewik jusqu'au dernier paroxysme de l'invasion de 1920. Si je ne me trompe, Malaczewski a débuté comme poète dans une revue polonaise, *le Polak*, éditée à Paris pour l'armée Haller et que j'ai eu l'honneur de diriger. Ses poésies tantôt consacrées à la jeune armée polonaise, tantôt évoquant la symbolique image de la Vistule étaient déjà saturées de je ne sais quel nostalgique souvenir et leur rythme haletant et rapide, parfois abrupt et saccadé semblait emprunté à la trépidation violente de la guerre.

Malaczewski eut le double don de l'intense vibration lyrique et de l'observation aiguë du monde extérieur. La destinée littéraire semblait se présenter devant lui sous l'aspect d'un dilemme : *séparer* radicalement la narration du lyrisme, ou la *saturer* au contraire des effluves de son moi nostalgique et endolori. Dans ce recueil de nouvelles (*Le Cheval sur la colline*) on sent cet effort vers l'unité et on perçoit en même temps une sorte d'hésitation qui n'est d'ailleurs peut-être qu'une manière de lancer une courageuse reconnaissance littéraire pour trouver la vraie voie. Dans les récits comme *Wielka bitwa narodow, Blokhauz pod Syrena, Powiastka o Makalagwie*, et en général dans toute la première moitié du volume domine nettement ce caractère purement narratif du récit revêtu d'un style ferme et coloré à peine teinté d'une émotion personnelle. Malaczewski manifeste ici en outre une curieuse tendance à dominer moralement en quelque sorte les horreurs les plus féroces de la guerre par une mise en valeur de l'élément comique caché si souvent sous la dure écorce des événements. *Miodowy tydzien na Ukrainie*, cette histoire d'un jeune officier qui eut la vie sauve grâce à un mariage forcé avec une terrible Messaline rustique, est d'un savoureux naturel.

Dans la seconde partie du volume, l'émotion lyrique l'emporte

jusqu'à submerger parfois la netteté et l'objectivité du récit. Et la vision du pauvre cheval écorché vif se dressant sur la colline projette une ombre tragique sur tout ce monde de terrible frénésie humaine, provoquée par la guerre, qui ne doit avoir pour l'auteur d'autre issue qu'un immense désir de pitié et d'amour. Cette œuvre du jeune poète romancier, si prématurément enlevé aux lettres polonaises et qui n'a pas pu définitivement s'affirmer, est d'une haute tenue morale et d'une sincérité, d'une probité littéraire immaculée.

Mémento. — Michel-Gabriel Karski dans un petit recueil intitulé : *Tecza* (l'Arc-en-ciel) publie une série de traductions des poètes français, depuis Hugo, Musset et Théophile Gautier, jusqu'à Samain, Moréas, Haraucourt et Henri de Régnier (le mieux représenté) et sans oublier Sully-Prudhomme, Léon Valade, Louise Ackermann, Paul Haag, Louis Tiercelin Edmond Rostand et même ce brave traducteur français de Mickiewicz, Auguste Lacaussade. C'est un sérieux effort de virtuose, où il y a souvent mieux qu'une simple adresse de versificateur. — *Napoléon* de Bozymir, c'est avant tout un éloquent témoignage en vers corrects et parfois sonores (à la manière post-romantique) de ce pieux souvenir de l'Empereur que la Pologne garde toujours fidèlement. Et cette « éloquence » même a quelque chose d'agréablement suranné et comme doucement poli par un long usage. — *Strofy o hardym paniczu* (Les Strophes sur un jeune seigneur fier) de Mir traduisent surtout la bonne volonté de l'auteur. Paix aux hommes de bonne volonté... même en poésie ! — *L'Ane et le Soleil*, *l'Instinct mécanique et électrique*, *l'Œil vert*, *Le Serpent*, *l'Orphée et Euridice* de M. Tytus Czyzewski — tous ces recueils de poésie plus ou moins « formiste » — ont, malgré leur extravagance voulue, je ne sais quoi de sincèrement amusant, scintillant, parfois cocasse et même... sérieux, quoique dans un sens assez différent de celui que l'auteur leur a voulu aimablement prêter.

Z.-L. ZALESKI.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Witter Bynner : *A canticle of Pan*, *The Beloved Stranger*, Alfred A. Knoff, New-York. — Florence Ayscough et Amy Lowell : *Fir-flower Tablets*, Houghton Mifflin Company, New-York. — Edgar Lee Masters : *The open sea*, The Macmillan Company, New-York. — Carl Sandburg : *Slabs of the Sunburnt West*, Harcourt, Brace and C°. — Stewart Mitchell : *Poems*, Duffield and C°, New-York. — Anthology of american Poetry, Harcourt, Brace and C°.

Les adaptations, les traductions de poèmes chinois sont devenues chose courante aux Etats-Unis. L'Orient asiatique a des

charmes infinis pour l'imagination des artistes américains. Les échanges sont constants et de diverse sorte entre les deux côtés qu'unit le Pacifique. New-York possède son quartier chinois, bien connu des poètes et des peintres. Toute ville des Etats-Unis porte l'empreinte (ne fût-ce que superficiellement sous la forme d'un restaurant) des choses orientales. Dans sa recherche du renouvellement poétique, la jeune génération a redécouvert et fréquenté les anciens poètes de Chine, Tu Fu, Li T'ai po, Po Chü I. Il existe depuis assez longtemps une traduction anglaise de leurs principales œuvres et plus particulièrement de Po Chü I. C'est celle de Waley, fort battue en brèche en ce moment. Waley a pourtant fait œuvre utile et il faut rendre justice à ses consciencieuses traductions.

Witter Bynner (dont nous n'avons encore rien dit en ces colonnes) a beaucoup voyagé en Chine, dont il aime la vieille poésie, et son avant-dernier volume de vers, **The Beloved Stranger**, est une symbolique histoire d'amour contée en poèmes rappelant les Hokhu. Witter Bynner est président de la Société de poésie d'Amérique. Il a aussi beaucoup de talent. Sa production est déjà abondante. En 1907, parut *Jeune Harvard*; en 1915, *Le nouveau Monde*, où le poète chante la démocratie américaine. En 1920, **Un Cantique de Pan** révèle un talent plus personnel. Une trop grande facilité est le reproche que lui fait la critique. Je reprocherai à ce livre de trop répandre le cœur du poète, d'hésiter entre les formes et les couleurs qui le plus sûrement matérialiseraient les frissons de sa sensibilité. Witter Bynner a une sensibilité féminine, toute prête à frémir au contact des choses. La forme hésite entre celle de Robert Browning et celle des Hokhu. Le poète s'essaie au vers libre, court, scandé, et parfois délicat comme certains accords de Debussy. Ses adaptations de chansons chinoises sont exquises.

L'étranger bien-aimé avait plus de sûreté. C'est à mon avis un beau livre et le chef-d'œuvre de Witter Bynner. L'impressionnisme de la poésie chinoise avait fourni à notre poète la forme qui convenait le mieux aux frémissements mi-avoués de son cœur. Ce livre contient la senteur des jardins orientaux, le reflet des eaux calmes où pêche le pêcheur silencieux, le frisson du lac où se mire la lune,

Qui, se couche, blanche comme un cadavre,
Parmi les fleurs de l'aube.

Il contient la magnifique tristesse de l'automne et la grâce du printemps revenu

Qui fait sa révérence
Par ses arbres fleuris.

Le paysage est fin comme une estampe. Il n'est que l'arabesque qui raconte l'ascension de l'âme vers la sereine possession de son idéal. Comme Li T'aï Po, Witter Bynner écoute se dissoudre dans la nature et la cité orientales les tempêtes du cœur.

Vous avez passé, rapide inconnu,
Telle l'ombre des ailes,
Sur les paupières closes au soleil,
Sur la plage.

Witter Bynner (1) continue son étude de la poésie chinoise dont son œuvre est déjà très colorée. Le numéro de « Asia » de décembre 1921 contient de lui un article intéressant où il montre sa méthode de travail: ne connaissant pas le chinois, il s'entoure de gens qui interprètent à son intention le symbolisme obscur des vieux poèmes.

§

C'est d'une collaboration semblable entre Florence Ayscough et Amy Lowell qu'est né le livre joliment édité par Houghton Mifflin C°. Nous connaissions Amy Lowell. Elle était, semble-t-il, désignée pour rendre en anglais la subtile stylisation et l'émotion concentrée de la poésie chinoise. Florence Ayscough a fait du chinois une longue étude. Non seulement elle a préparé un décalque exact des poèmes à traduire, mais encore elle en a interprété pour Amy Lowell le sens obscur, la résonnance spéciale des « caractères ». Car un caractère chinois peut avoir plusieurs sens et synthétiser dans sa brièveté une complexité d'émotions. L'objet qu'il évoque traîne avec lui un ensemble de souvenirs, choses qui l'entourent habituellement, associations historiques ou légendaires. Le poème chinois, en son extrême raccourci, suffit pour peupler l'imagination et toucher le cœur. La difficulté de la traductrice a donc consisté à reproduire exactement l'original, c'est-

(1) Pour mémoire: en 1916, paraissait *Spectra*, une plaisanterie de Witter-Bynner qui signait Emmanuel Morgan et de Arthur Davisson Ficke qui signait: Anne Knish. *Spectra* se prétendait le dernier cri de l'art poétique. Beaucoup s'y trompèrent et critiquèrent amèrement ses tendances futuristes. Ce volume contient de fort jolies choses, et, sous la fantaisie, une réelle émotion.

à-dire à ajouter cette résonance qu'il comporte sans allonger trop ou dénaturer le chinois. Ce danger, si nous en croyons Florence Ayscough, n'a pas été évité par ses prédécesseurs.

Cette question vaut qu'on y revienne.

L'anglais d'Amy Lowell est infiniment musical. Sa pratique du vers libre l'a servie dans sa tâche de donner au texte original un vêtement souple comme une vieille soie. Lisez ses traductions : tout un paysage surgit d'une brume de rêve, chaumières où Li T'aï Po s'exila, arbres que rosit l'automne, pins tordus sur le ciel, hérons qui se profilent sur la nuit. Puis voici les amis qui se séparent à jamais, les camarades de fête qui boivent le vin, les favorites exilées qui appellent le maître infidèle. Cette sagesse que nous avons vu Witter Bynner rapporter de ses aventures au pays « des collines de Jade » se retrouve ici à tout instant.

Il demande pourquoi j'habite sur la colline.
Je souris et ne réponds pas. Mon cœur est calme et en paix.
Des fleurs tombées du pêcher s'étalent à l'infini sur l'eau.
C'est un autre ciel, une autre terre ; ce n'est pas l'univers de l'homme.

Le plaisir des sens s'y trouve, mais à peine indiqué. Les jeunes filles rentrent en groupe le soir et chantent dans la barque. S'il pleut,

Le rouge de leurs lèvres se mouille.
Les beautés de Yen s'inquiètent de leurs sourcils.

A côté des chants d'amour, voici des chants de guerre :

Les Soldats de l'empire céleste se dressent,
Et quittent leur maison.
Luttez, soldats,
Puis couchez-vous pour le repos
Sur le sable du Dragon.

On voudrait citer abondamment. On regrette de passer sous silence maintes délicates notations du paysage printannier, ou bien l'humour de l'artiste qui contemple les scènes de la vie journalière : femmes qui pilent le millet, pêcheurs qui font, comme un rite, leur métier.

§

Avec Masters et Sandburg, nous arrivons à l'école de Chicago. **La pleine mer** comprend trois parties : Brutus, un groupe d'interprétations modernes de la Bible, des poèmes détachés. La première partie est la plus intéressante. Elle fait partie de ce

qui semble être le plan de l'œuvre de Masters : une démolition lente des idoles humaines. Cette fois il s'agit de montrer que la postérité de Brutus a abouti à Corbett, le meurtrier de Lincoln, c'est-à-dire un fou. C'est un réquisitoire violent contre les fanatiques d'une idée. Brutus a tué César ; Shakespeare a glorifié Brutus ; Charlotte Corday a singé Brutus, Booth a singé Brutus.... et tous tant que nous sommes nous imitons plus ou moins Brutus dans nos efforts ou nos désirs d'héroïsme. Or, César fut un beau caractère. Shakespeare a gonflé d'air une poupée de baudruche et nous sommes tous de ridicules imitateurs de Brutus. Masters croit le démontrer en une série de tableaux dramatiques, monologues ou dialogues dont le plus saisissant est celui où l'on voit la défense désespérée de Booth, meurtrier de Lincoln, et celui de l'ensevelissement de Corbett près de l'asile d'aliénés où il a fini sa vie. Impitoyable procès où le pessimisme de Masters se donne libre cours.

Les critiques ont été durs pour ce dernier livre de l'écrivain réputé de *Spoon River Anthology*. Dans *The Literary Review* (février 1922), O. W. Firkins juge spirituellement et sévèrement le dessein de Masters. Je crois qu'il faut rattacher ce morceau d'épopée morale à l'ensemble de son œuvre, dans laquelle il prendra toute sa signification. Shakespeare responsable du meurtre de Marat et de Lincoln, sans doute il y a là de quoi étonner. Mais il s'agit non point de l'individu qui avait nom Guillaume Shakespeare : il s'agit de l'illusion créée par cet artiste, de l'illusion créée par l'art la pensée, l'esprit humain. Masters s'apparente à Swift par son amère philosophie, comme son vers s'apparente à la forme sobre du XVIII[e] siècle anglais.

Masters, malgré tout, reste poète. Sa forme est sévère mais n'interdit pas tout essor à l'imagination. S'il contient peu d'émotion, il nous épargne la fausse sentimentalité. Chicago a forgé à Masters une âme de fermeté. Les vérités qu'il a à dire ne sont pas toujours bonnes à entendre. Chicago pétrit l'esprit à sa guise et le vent de son lac est capable d'en ébranler l'architecture.

Carl Sandburg, lui, se soucie peu de psychologie. Il lui suffit que s'affirme la merveille des merveilles,

Entre les grands lacs,
Les vivants gratte-ciel, debout,
Ponctuant l'ombre bleue d'un damier de lueur jaune.

Et il lui suffit que le chant des rues soit la plus brutale des caresses :

Venise est un rêve de douces eaux ; Vienne et Bagdad sont des souvenirs de sombres piques et d'étranges turbans ; Paris est une pensée de Monet inscrite sur les façades ; Londres est un fait dans un brouillard qu'emplit la plainte des sirènes ; Berlin est assis parmi des carrés bien frottés et une géométrie dépecée ; Moscou brandit un drapeau et répète la danse d'un homme à la démarche d'ours ;

Chicago a pêché dans ses profondeurs une formule : libre comme du porc sur la glace...

Pardonnez-nous si les maisons monotones s'en vont sur des lieues et des lieues,

le long de monotones rues jusqu'à la Prairie ;

Pardonnez-nous si les mesures de jazz-band de ces lourdes ombres massives,

gémissent en tons de saxophone...

La ville est un coffret d'outils ouvert tous les jours,

La ville est un ballon et un jouet
Qu'on lance au ciel tous les matins...

Puis vient l'hymne où se fondent les bruits divers de la cité et qui se termine par une prière de la plus exquise poésie :

Vent de l'eau bleue d'été, parcours les lieues bleues du lac et mets tes doigts bleus autour de nous, apporte ton bleu jusque dans nos maisons...

Vent blanc du printemps, sors des outres des nuages cotonneux, lève-toi des neiges qui fondent, sors, blanc comme les bras d'un enfant.

Ce que la traduction rendrait avec difficulté, c'est le fourmillement de termes familiers appartenant au langage des rues, de l'atelier, des réunions publiques, des cabarets, un anglais nouveau que Sandburg exalte et qui désormais sera littéraire : un anglais à faire hurler la respectabilité britannique.

Sandburg est un grand poète. Il tient la promesse de ses premiers vers. Il est devenu le maître d'une forme admirablement souple. Si l'on veut analyser son charme, c'est dans la musique des syllabes qu'on trouvera une part du secret :

A blue jay blue
And a gray mouse gray
Ran up my canyon wall.

Refrain dont la douceur est seulement au murmure voilé des

mots. Cela ne serait pas très original si la musique de Sandburg n'était rythmée sur des rythmes nouveaux. En peuvent seules donner une idée exacte une étude minutieuse du vers et la lecture à haute voix.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la poésie américaine a brutalement rompu avec la tradition britannique : Stewart Mitchell dans ses **Poèmes** se rattache, par ses sonnets, à Keats dont il a un peu de la délicate passion. Il contient aussi quelque essais en vers de rythme libre et généralement rimés : le cœur du poète ne s'étale point. Une pudique distinction le renferme en de petites strophes qui sont autant de coffrets précieux.

§

La fin de 1922 nous apporte dans l'**Anthologie** que publie Harcourt, Brace and C° un choix de poèmes significatifs qui nous sera l'occasion d'une sorte de vue générale. Le parfum dominant de ce bouquet est celui de l'amour qu'a déçu la vie, le regret d'une trop courte communication avec la beauté et, tout de même, cette poésie révèle une acuité d'émotion que le désenchantement ne fait qu'aviver. Lyrisme ardent, sensuel, avide, où la mélancolie est une perpétuelle présence voilée.

Nous y retrouvons Amy Lowell qui ne dissimule point sous la forme impersonnelle du hokku les frémissements de sa sensibilité. Elle vit dans un monde de parfums et de musiques par où s'exprime son amour de l'être et des choses qui sont source de peine et d'extase.

Nous y retrouvons Jean Starr Untermeyer qui se redresse fièrement devant la tyrannique beauté, et Louis Untermeyer, le passionné de vie intérieure, ivre d'appartenir à une race forte et méprisée et le disant en un langage où la Bible contribue par son rythme et la magie de ses noms propres. Oppenheim, Juif lui aussi, proclame qu'il doit à sa race la sonorité de ses chansons. Cependant Etna Saint Vincent Millay cisèle des sonnets shakespeariens où elle enferme la peine de ses rêves moribonds. H.D. trouve dans une forme marmoréenne et l'emploi d'images grecques l'aliment d'un esprit cultivé et ami de l'ordre. Comme elle, Kreymborg écrit avec le minimum de mots et le maximum d'effet. Sa poésie est un thème musical développé en plusieurs tonalités. C'est délicat comme du Mozart, tandis que Conrad Aiken orchestre ses thèmes selon Whitman. Il use largement de la syllabe

accentuée que précèdent deux atones : d'où l'élan massif de son poème. Il cultive la résonance du vers, la splendeur funèbre de l'image ; il dit l'infini du désir, la poussière des amours successives. Son art veut être « une fanfare de gloire sur la tombe » ; et voici John Gould Fletcher que la brume de Londres emprisonne de sa tristesse particulière,

> Où nul ne lève avec lui une coupe de jade,
> ou n'échange avec lui un seul penser humain.

Et Robert Frost toujours occupé de psychologie rurale ; Carl Sandburg anarchique et doux, Vachel Lindsay qui chante avec un fracas d'épopée l'histoire de John Chapman (dit Johnny Appleseed parce qu'il consacra sa vie, dédaigneux des biens terrestres, à planter des pommiers qu'il abandonnait pour toujours de nouvelles plantations, faisant ainsi de sa vie une constante floraison printannière). Enfin Sara Teasdale dont le vers est souvent une musique.

Cette Anthologie que nous pouvons prendre comme significative de l'état présent de la poésie américaine prouve que l'effort des artistes a porté depuis 1913-1914, années où fut faite la promesse d'un art national, non point tant sur le renouvellement des lieux communs poétiques que sur le rythme et la musicalité du vers. La leçon que Whitman voulut prêcher n'a donc pas été vaine. Si du point de vue formel nous passons au cœur même de cette poésie, que révèlent ses battements ?

Nous sommes sur un sommet ; diverses routes, qui sont les divers modes de la sensibilité des poètes, nous y conduisent. (Sandburg est très différent de Frost, Frost de Bynner, Bynner de Kreymborg.) Pourtant malgré la diversité de races (Sandburg est Scandinave, Untermeyer Juif, Amy Lowell New-England), malgré la diversité du symbole (hellénique chez H. D., extrême-oriental chez grand nombre d'entre eux), nous découvrons dans les subtils méandres de leur poésie qu'une âme identique circule, inlassable voyageuse qui sent parfois la fatigue l'envahir. Mais ce n'est point à dire que nous trouvions chez nos amis le désenchantement et l'éloignement des poètes de l'autre âge. Ceux-ci sont occupés de vie réelle, d'hommes vrais, et s'ils cherchent dans le monde du rêve des formes et des musiques pour s'exprimer, c'est toujours l'existence immédiate et la nature proche qu'ils prétendent reproduire.

Il faut bien dire cependant que dans cette réalité même les poètes du Nouveau Monde donnent parfois l'impression d'être des exilés : J.-G. Fletcher l'est vraiment, dans l'espace ; Conrad Aiken ou bien Bynner métaphoriquement dans leurs rêves; Edgard Lee Masters l'est au centre de Chicago, plus immense solitude que les plus grands bois. Que sortira-t-il de ces exils s'ils ne se rejoignent ?

Je me hâte de dire que dans ce romantisme renouvelé l'esprit ne perd jamais ses droits. Kreymborg est un artiste très intelligent et sait la portée du mot juste ; Amy Lowell a parfois une précision technique dans la notation des couleurs et des sons; Fletcher a la subtilité des estampes japonaises. Il semble que l'esprit de tous ces poètes se redresse dans le tumulte des émotions comme la voile blanche sur les vagues orageuses.

Le mécontentement des conditions présentes, la certitude des infinies promesses de la vie réelle, l'avidité à saisir la beauté d'une étreinte sûre, créent ce mélange de symbolisme et de réalisme où la poésie américaine trouve son originalité.

Une descendance d'Apollinaire et de Max Jacob semble apparaître dans la nouvelle génération. Dada peut-être (*via* Ezra Pound) a-t-il hâté leur venue ; mais Jacob et Apollinaire sont de plus sûrs amis. Cummings, Josephson, Cowley ont publié déjà des choses curieuses soit dans « Broom », revue éclectique, soit dans « Secession », petite revue extrémiste publiée à Vienne, dont nous reparlerons.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

E. Nicol : *Les Alliés et la crise orientale*, Edition Universelle. — Alfred Fabre-Luce : *La crise des Alliances*, essai sur les relations franco-britanniques depuis la signature de la Paix (1919-22), Bernard Grasset. — Edouard Driault: *La Question d'Orient*, Alcan. — Alfred-Jacques Kaiser : *La Nouvelle Bulgarie*, H. Elias, 22, rue Saint-Denis. — El Altiar : *La tragi-comédie grecque*, Perrin. — Jehan d'Ivray : *L'Egypte éternelle*, La Renaissance du Livre. — *L'Egypte et l'Angleterre*, par Roger Lambelin, Bernard Grasset.

L'offensive foudroyante de Mustapha Kemal contre les armées grecques et l'éclatante victoire qui l'a suivie ont définitivement ruiné le fragile statut de l'Orient élaboré à Sèvres en 1920. Nous voyons aujourd'hui les diplomates occupés, si l'on peut dire, à en utiliser les restes avec un inégal bonheur : quels que soient les résultats de leurs efforts, il est clair que les ambitions grecques

sortiront de l'aventure singulièrement amoindries, et que les diverses solutions consacrées à leur donner satisfaction n'ont plus guère qu'un intérêt rétrospectif.

Sous cette réserve, on lira avec fruit le petit livre que M. Nicol a consacré récemment aux **Alliés et la crise orientale**. A vrai dire, ce document fait par instant figure de réquisitoire ; il a de cette forme d'éloquence la conviction comme les excès ; le lecteur, lui, n'est pas toujours convaincu, mais souvent instruit fort utilement de graves erreurs politiques dont certaines demeuraient encore dans une ombre propice. La principale, selon l'auteur, est d'avoir trop rapidement oublié les conditions dans lesquelles la Turquie est entrée en guerre au côté des ennemis de l'Entente, sans y être poussée par autre chose que par son impérialisme ; le septième des quatorze points du président Wilson contenait en puissance son châtiment en prévoyant pour l'après-guerre la limitation de sa souveraineté aux seules régions « réellement turques ». Au lieu de quoi, le Traité de Sèvres, longtemps remanié, n'a abouti qu'à une cote mal taillée, à laquelle par surcroît le désaccord des Alliés a enlevé toute valeur. La Grèce, mandataire de l'Entente en Asie Mineure, a dû engager contre le nationalisme turc une lutte sévère, dans laquelle les Puissances, dont elle tenait son investiture, l'ont maladroitement abandonnée. Cependant, Mustapha Kemal, encouragé par cette coupable neutralité, développait à loisir ses avantages : avec la France, il signait le funeste accord d'Angora, contraire à nos intérêts bien entendus comme à nos engagements moraux. C'est folie que de prétendre apaiser au prix de complaisances de cet ordre l'impérialisme turc, et c'est d'une rare imprudence que de se confier aux « garanties » morales du gouvernement nationaliste pour protéger les minorités ethniques ou chrétiennes restées sous sa domination. Aucun gouvernement ottoman n'a réussi à exécuter semblables engagements : les Jeunes-Turcs avant la guerre, les Kémalistes depuis ont rivalisé d'ingéniosité pour les éluder. Le désordre oriental, dont la mollesse des Alliés porte la responsabilité, ne cessera que lorsque d'un accord unanime, ils prêteront à la Grèce, dans sa mission de police, le concours qu'elle était en droit d'escompter : persister dans l'abstention actuelle serait consacrer la capitulation de l'Occident devant l'Orient et engager gravement l'avenir.

On peut supposer, d'après cette analyse, que si M. Nicol n'avait pas terminé son livre le 16 mars dernier, il aurait depuis lors modifié ses conclusions, ou à tout le moins orienté différemment ses batteries. La conférence de Paris, au printemps de 1922, avait, on le sait, à l'instigation du cabinet français, préconisé la rapide signature d'un armistice gréco-turc, auquel le gouvernement d'Athènes, plus ou moins spontanément, refusa de souscrire. Le châtiment de cette politique inconsidérée ne s'est pas fait attendre. En présence de ces événements, la réaction de l'opinion française a été visiblement favorable aux vainqueurs ; on peut disputer de ces préférences, mais du plaidoyer de M. Nicol un fait ressort certain, qui est la grave complication apportée au problème oriental par le désaccord des Alliés : plus que jamais, en présence d'une situation politique entièrement renversée par la victoire kemaliste, il est désirable que l'Entente n'apporte à Constantinople que des solutions concertées.

Sur ce point comme sur d'autres, il est difficile de tirer un pronostic entièrement rassurant des multiples manifestations de cette **Crise des Alliances** dont M. Alfred Fabre-Luce vient de nous préciser les étapes dans un document qui, sans nul doute, restera. L'extrême jeunesse de son auteur ne l'a peut-être point préservé de tout dogmatisme, mais, tel qu'il est, ce livre constituera au côté d'un petit nombre d'autres ouvrages, comme *La Paix* d'André Tardieu, les chroniques du président Poincaré, les récits de MM. Baruch et Lamont et les deux Keynes, un instrument de travail indispensable à l'histoire de ce temps-ci.

Très justement, M. Fabre-Luce souligne dans sa préface les dangers de l'information au jour le jour pour qui veut juger sainement des controverses franco-anglaises et des résultats réels de la politique des conférences. « La France et l'Angleterre se sont ignorées à travers le temps, chacune se persuadant davantage de ses convictions et s'assourdissant de ses propres clameurs. La presse suit fidèlement l'opinion, qui elle-même reflète la presse. Deux miroirs, se reflèchissant l'un l'autre, ne montrent que le néant. » A trop de signes, nous connaissons que ces trois dernières années ne furent qu'une suite d'expériences malheureuses : leur histoire objective ne peut qu'être la bienvenue qui nous permettra à tout le moins d'en retirer d'utiles leçons. Cette vue d'ensémble manquait jusqu'à présent, et nous devons tout

d'abord savoir gré à M. Fabre-Luce de nous l'avoir donnée.

Dès le Congrès de Versailles, l'Angleterre, qui a réalisé d'un seul coup ses buts de guerre, qui est naturellement affranchie du soin d'une frontière à défendre, fidèle au surplus à son indépendance traditionnelle et à ses moyens d'action éprouvés, redoute qu'en irritant le vaincu, on ne retarde la « liquidation des aventures ». C'est l'esprit qu'elle apporte aux négociations de 1920, « l'année perdue » : la question d'Orient, sous la double forme du problème turc, dont nous parlions tout à l'heure, et du rétablissement du roi Constantin sur le trône de Grèce, révèle sous une union apparente de l'Entente de profondes divergences ; le désaccord franco anglais est plus marqué encore vis-à-vis de la Russie, entre les tractations économiques du gouvernement de Londres avec les Soviets et la reconnaissance par la France du général Wrangel. Tandis que ces événements se déroulent, à Boulogne, à Hythe, à Spa, plus tard à Bruxelles, le directoire occidental cherche péniblement sa voie au milieu des difficultés que soulève le problème essentiel, la liquidation financière de la guerre : l'année finit sans que le débiteur allemand ait été mis en présence d'une revendication définitive. « Pour retarder des déceptions on a retardé des réalisations. »

Au moment où enfin la solution s'impose dans les premiers mois de 1921, une crise économique sans précédent sévit sur l'Europe ; l'Angleterre en rejette de plus en plus la faute sur les conditions de Versailles, et ses hommes d'affaires réclament sans ambages la revision du Traité. Plus que jamais au contraire, la France dévastée et appauvrie voit dans les réparations une question vitale. Par ses votes successifs, le Parlement conseille l'énergie au ministère. A Paris et à Londres, le gouvernement britannique se rallie sans conviction à la politique des sanctions et en dénonce les effets sitôt qu'établie : l'accord de Londres de mai 1921 ne satisfait personne. L'accord du 13 août qui répartit les premiers versements de l'Allemagne soulève l'opinion française, dans le moment même où le partage de la Haute-Silésie fait courir à l'Entente un des plus graves dangers qu'elle ait connus avant la crise actuelle.

Une dernière période s'ouvre avec l'année 1922 où, comme le dit M. Fabre-Luce, « on essaie d'adapter l'alliance aux événements accomplis et aux nécessités de l'avenir ». Adaptation dif-

ficile, qui se prête à l'échec de la conférence de Washington, puis à la rupture de Cannes par la chute du ministère Briand. Dans cette confusion, M. Lloyd George a cependant réussi à lancer l'idée du Pacte européen et celle d'une Conférence Economique internationale où seraient appelés les Soviets. M. Poincaré recueille ces projets pour les passer au crible d'une méthode impitoyable ; l'accord qui résulte de cette mise au point, avant que ne s'ouvrent les grands jours de Gênes, n'est qu'un « accord de neutralisation réciproque ».

Le bilan de la coopération des alliés, en ce troisième anniversaire du Traité de Versailles, apparaît donc comme déficitaire. Crise des alliances, dit l'auteur, le mot est sans doute trop fort : plus simplement la courbe de la politique anglaise a repris sa ligne traditionnelle, délivrée du pôle d'attraction que constituait le danger commun, tandis que la France sait ce danger séculaire et souffre encore de sa dernière réalisation. Le rapprochement de de ces deux points de vue comporte-t-il de notre part un changement d'orientation dans une politique dont les formes ne furent pas toujours heureuses? C'est ce que M. Fabre-Luce se demande pour finir en d'intéressants développements où nous regrettons de ne pouvoir le suivre: le ferions-nous, que nos conclusions seraient peut-être un peu différentes. Il semble au surplus que la liquidation dépeinte par notre auteur soit loin d'être terminée, mais nous ne saurions lui reprocher d'anticiper sur elle après en avoir groupé avec autant de bonheur les éléments.

C.-J. GIGNOUX.

§

M. Edouard Driault, en un gros et compact volume, mais qui traite un sujet immense : **La Question d'Orient** depuis ses origines jusqu'à la paix de Sèvres (préface de Gabriel Monod), examine et peint dans des raccourcis souvent heureux l'expansion formidable, puis la retraite rapide des empires arabes ou turcs. Là se trouve, comme le dit l'auteur, l'unité de son livre, lequel semble parfois se présenter en un ordre un peu dispersé. Après un développement extraordinaire en Asie, en Afrique, en Europe, l'Islam partout cerné paraît sur le point de disparaître en tant que puissance politique. Il y a dans cet évanouissement comme une sorte de fatalité qui ne laisse pas que d'être assez impressionnante. Pourquoi donc recule-t-il partout ? L'Empire turc, par

exemple, dont l'établissement en Europe au xve siècle fut comme une orgueilleuse réponse anticipée à la chute de Grenade, atteint son apogée au xvie siècle, puis ne cesse de décliner et enfin traqué de plus en plus par les puissances chrétiennes est peut-être sur le point de se fixer à Brousse ou à Angora, bien petit débris d'une énorme puissance qui menaça Vienne et fit trembler l'Europe (1). Les Mogols de Delhi ne sont plus qu'un souvenir. La Russie s'est emparée des régions d'où sortirent les Osmanlis et, dans l'Afrique du Nord, successivement ont disparu toutes ces puissances musulmanes, jadis et même naguère, pourrait on dire, la terreur des populations chrétiennes surtout dans la Méditerranée. Le Maroc, survivance qui n'était due qu'aux intérêts divergents des *Roumis*, n'est plus maintenant qu'une sorte de province de la France. Sans doute au xixe siècle, le Coran fut abondamment prêché dans presque toute l'Afrique mystérieuse et il en résulta de nombreux prosélytes. Mais le Khalife est bien loin ; aucun support politique sérieux ne peut le protéger ; nul empire ne peut aujourd'hui s'établir. Partout les musulmans deviennent de plus en plus les sujets des *infidèles*. Le Croissant comme puissance politique s'efface devant la Croix ; c'est une éclatante revanche. On peut attribuer cette suite ininterrompue de revers à l'inaptitude absolue de s'adapter aux conditions de la vie moderne. Si l'Islam a eu cette supériorité de laisser aux vaincus leurs croyances, leur organisation administrative, il n'a jamais su, il n'a jamais pu ou voulu convertir, assimiler les peuples assujettis, qu'il a toujours profondément méprisés, et gouvernés par le sabre. La solution des problèmes politiques par les massacres a été son unique méthode. Le pillage, les exactions de toute sorte, sa seule façon de lever les impôts. De ce point de vue et en tenant compte de l'immense mouvement des nationalités créé par la Révolution française, il est assez facile de s'expliquer le recul constant de ce grand pouvoir religieux et politique qui nous menaça si longtemps. Ne nous y trompons pas cependant. A son tour, notre civilisation est menacée, l'Orient s'est réveillé, grâce à nous d'ailleurs, et prend des attitudes agressives ; l'*Eurasie*, comme on dit à présent, cette immense attache de la petite Europe à l'immense continent asia-

(1) La dernière offensive contre les Grecs et la réoccupation de Smyrne ont été favorisées par la division des peuples d'Occident et ne constituent qu'un succès temporaire.

tique, est en pleine dissolution politique et sociale, — et sans doute pour longtemps. Les appétits européens et autres ne représentent d'ailleurs la Croix que très approximativement et les peuples restés jusqu'ici au stade presque primitif sont tout prêts à s'emparer de nos moyens techniques, pour nous combattre avec nos propres armes. Si la glorieuse, la victorieuse Grande-Bretagne, par exemple, a réussi à édifier le plus grand empire qui ait existé sur notre planète, son pouvoir paraît s'effriter un peu de toutes parts. On pourrait presque dire également, en un raccourci, que si la puissance politique de l'Islam s'effondre, la civilisation presque toute matérielle, en dépit des apparences, des nations dites chrétiennes s'ébranle également jusque dans ses fondements. Sans doute il y a des remèdes. Il faut espérer qu'on les appliquera avec prudence. Mais ne chantons pas trop haut victoire et surtout gardons-nous sagement de trop prophétiser.

La brochure de M. Alfred-Jacques Kaiser, **La Nouvelle Bulgarie**, est un plaidoyer pour ce pays et ce peuple qui se rangeaient hier parmi nos ennemis avec les intrigues allemandes. Depuis la paix a été faite et le traité de Neuilly, — nous dit l'auteur, — exécuté ponctuellement et loyalement, d'ailleurs avec l'idée d'un rapprochement et de profits plus ou moins immédiats. La responsabilité de la guerre est mise sur le compte du roi, — disparu avec la fin du conflit, — et de ses ministres d'alors. Le peuple lui-même y aurait toujours été opposé. Sur ce, plaidoiries-conversations avec des hommes politiques, arguant tous de la bonne foi de leurs commettants. Les Boches sans doute pourraient en prendre de la graine. Mais il s'agit surtout de reprendre les relations antérieures. Je mets de côté ce qui concerne en général la Petite-Entente et des projets d'avenir dont la réalisation ne peut être que provisoire (1), car nous nous retrouverons toujours, en somme, devant le même problème. La région balkanique a été occupée au cours du temps par des peuples rivaux et qui ont eu successivement la prépondérance, — Grecs, Serbes, Bulgares, — qui rêvent de leur grandeur passée, aspirant à retrouver leur héritage. Mais la sagesse serait sans doute d'inter-

(1) En passant l'auteur parle des intrigues anglaises qui ont réussi à fermer l'accès de la mer aux Russes et en général aux autres peuples slaves. Le fait n'a pas été assez remarqué jusqu'ici et les coquetteries anglaises avec les soviets ne doivent pas donner le change.

venir le moins possible, — notre dernière mésaventure avec la Grèce l'indique suffisamment.

C'est justement de la suite des événements qui se déroulèrent sur le vieux sol de l'Hellade qu'il s'agit dans le livre de Mme El Altiar : **la Tragi-comédie grecque**, journal des faits, des événements survenus surtout à Athènes depuis février 1920 jusqu'au retour de Constantin. C'est le tableau de la vie surtout politique du pays après la déposition du roi, le voyage de Venizelos en France, l'attentat de Paris et sa répercussion en Grèce ; la campagne électorale qui suivit et les fêtes de la victoire ; la mort misérable du jeune roi Alexandre, — qui allait tout remettre en question ; les manifestations qui se produisirent à la veille de la « consultation électorale », la chute de Venizelos et enfin le retour de Constantin, — qui fut un véritable triomphe, — aux acclamations d'un peuple dont il incarne les idées, les aspirations, flatte les préférences et la médiocrité. Les événements, les incidents de cette période sont rapportés par un écrivain d'esprit curieux et surtout indépendant ; ses notes ont été prises sur le vif. On peut ne pas partager son sentiment, avoir d'autres préférences et souhaiter pour la Grèce un état meilleur : on suivra quand même avec intérêt le récit des événements dont le retour de Constantin forme l'épilogue. Mme El Altiar a traduit en somme le sentiment général du pays, avec ses préférences et même ses injustices, et son récit mérite d'être retenu comme une curiosité, — la preuve en somme d'une méprise, lorsque nous attribuons si facilement aux autres nos sentiments et nos enthousiasmes.

Le livre de M. Jean d'Ivray sur **l'Egypte éternelle** vient peut-être un peu tard, puisque les choses maintenant sont accomplies. C'est encore le tableau du pays avec la domination anglaise, la physionomie d'Alexandrie, du Caire ; des choses sur la révolte musulmane, — qui vient d'aboutir à l'indépendance, — à côté de chapitres intéressants sur la population copte, sur les métiers, la place que prennent les femmes, ou sur des villes qui s'appellent Héliopolis, Damiette ou Ras-el-Bahr, etc. Les aspirations des Egyptiens à la liberté sans doute ne doivent pas surprendre, mais il reste toujours que l'Angleterre en acquiesçant, bien à contre-cœur sans doute, risque de se trouver dans une mauvaise posture. L'Egypte, c'est surtout, pour elle, le canal de Suez, la

route des Indes et de l'Extrême-Asie, — ruisseau, fossé dans le sable, avec des parties plus larges qui sont des gares ou des espaces libres, comme le lac d'Ismaïlia. Malgré les « précautions prises », — et nous les entendons politiques et surtout militaires, — le danger sera toujours de voir boucher le canal. Il y suffira en effet d'une barque coulée entre les deux talus. Si la guerre reprend, rien ne dit que l'Egypte, — « indépendante » en somme — ne se trouverait pas dans le camp adverse. Ce jour-là les Anglais regretteront peut-être la décision actuelle, qui sacrifie surtout à la tranquillité immédiate, et la situation prépondérante que lui avait value le long effort de ses hommes politiques d'hier.

CHARLES MERKI.

§

Tous ceux qui s'intéressent aux faits plutôt qu'aux idées trouveront dans l'ouvrage de M. Roger Lambelin, **l'Egypte et l'Angleterre**, à partir de la page 106, un exposé clair, trop clair peut-être dans le sens où le fabuliste parlait du brouet de la cigogne, — mais passablement complet des événements qui viennent d'aboutir en Egypte à la farce d'un « royaume » *made in England*. Son livre est trop long de cent six pages. Ce sont celles où il a cru devoir relater l'histoire de l'Egypte de 1805 à 1914, de l'avènement de Méhémet-Ali à la proclamation du « protectorat ». Cette histoire, surtout jusqu'en 1900 et telle du moins que l'auteur l'a résumée en grande partie d'après M. Louis Bréhier, est archiconnue. Il n'y avait guère d'utilité à la reprendre, d'autant qu'elle fourmille d'inexactitudes et d'erreurs d'appréciation. Et M. Lambelin à retenu les unes (1) et endossé les

(1) Il n'est guère possible de relever ici toutes ces inexactitudes. En voici quelques-unes : « les ardentes proclamations de Bonaparte... facilitèrent une conquête... » (p. 4) elles la facilitèrent si bien qu'il lui fallut livrer bataille devant Alexandrie et à Embabeh — sans parler de l'insurrection du Kaire et des soulèvements chroniques dans les provinces ; — « les Egyptiens n'eurent pas à se plaindre de l'administration de Méhémet-Ali » (p. 6) : seulement c'est en masse qu'ils désertaient leurs villages, et, pour fuir ses agents du fisc et ses recruteurs, passaient en Syrie ; — contrairement à ce qu'imprime M. Lambelin (p. 8), Lord Cochrane agissait pour ainsi dire à titre de philhellène privé ; — ce ne fut pas durant la guerre contre les Grecs (1821-8) à laquelle il ne prit point part personnellement, que Méhémet « avait étudié les méthodes de guerre de l'Europe » (p. 9), mais pendant qu'il luttait avec les Anglo-Turcs contre les Français (1801) et de 1803 à 1807 contre el Alfi et el Bardissy ; — les Anglais n'avaient guère eu besoin d'aviser le sultan du projet d'alliance franco-égyptienne concernant la conquête des trois régences barbaresques (p. 10) : le Comte Guilleminot y avait pourvu qui chercha à sonder les dispositions du sultan, etc., etc.

autres, notamment les calomnies dirigées contre Abbas Ier dont l'original fut loin d'être aussi noir que le portrait qu'en a tracé le compilateur de *l'Egypte de 1798 à 1900*, sur la foi de témoignages suspects. On s'empresserait de tenir compte à M. Lambelin d'une observation qui paraît au prime abord judicieuse, s'il s'était seulement soucié d'expliquer comment Méhémet-Ali *tendit* (à son insu) *à devenir* l'initiateur du nationalisme égyptien. Ce fut Moustafa Kamel qui, vers 1900, *découvrit* ce Méhémet-là, et s'avisa, pour les besoins de sa cause, d'interpréter dans un sens nationaliste la vie et l'œuvre du plus *nietzschéen* des pachas. De Moustafa Kamel (1895-1908) il est à peine fait mention dans *l'Egypte et l'Angleterre* : ni ses croisades en Europe, ni sa prédication sur les bords du Nil, ni ses efforts, ni son œuvre n'y sont soulignés et commentés autant qu'il convient. Aussi bien sir Valentine Chirol n'en souffle mot (pour d'excellentes et britanniques raisons), en son *Egyptian Problem* dont M. Lambelin s'est servi pour guide principal dans cette partie de son livre qui s'étend du proconsulat de Lord Cromer à la « royauté » de Fouad Ier. Il n'en est pas moins vrai que dans un précis de l'histoire politique de l'Egypte moderne, une telle lacune est aussi impardonnable que le serait par exemple dans un manuel de littérature française l'omission de Balzac. La partie du résumé de M. Lambelin qui eût pu devenir la plus intéressante se trouve être, par malheur, la plus brève. C'est celle où il passe en revue les intrigues de Saroît, la farce de l'investiture du « roi » et cette loi de succession au « trône » par quoi le pauvre Fouad voulut gratifier son incommensurable vanité. Il s'en faut de beaucoup que cette revue soit complète et on ne saurait trop regretter que M. Lambelin n'ait pas songé à nous présenter les misérables manœuvres de certains intrigants qui, à l'heure où plus que jamais les Egyptiens auraient besoin de serrer les rangs contre la coalition Allenby-Saroît, cherchent à diviser les énergies de la nation pour satisfaire de personnelles ambitions. M. Lambelin semble se méprendre sur le rôle que joue le Marshal Lord Allenby; il le croit un apôtre de conciliation alors que, tout bonnement, c'est un bon apôtre ; autrement il y a longtemps que le gouvernement de M. Lloyd George se fût inquiété de lui donner pour successeur quelque sirdar Kitchener. Enfin l'auteur de *l'Egypte et l'Angleterre* trop souvent se complaît dans le vague; au lieu de le voir terminer ses réflexions par d'in-

nombrables points d'interrogation ses lecteurs eussent certainement préféré plus de fermeté. Sans doute il n'est pas toujours aisé de traiter de questions d'actualité. Mais pourquoi M. Lambelin qui, dit-on, revient de cette Egypte qu'il se plaît trop souvent à appeler la « terre des Pharaons », au lieu de s'essayer prématurément à condenser en histoire ce qu'il y a observé, n'a-t-il pas pris exemple sur M. Henri Béraud? L'écrivain à qui nous devons le *Vitriol de Lune* s'est fort sagement contenté de publier des croquis pris sur le vif et des interviews aussi serrés qu'un interrogatoire subtil. Aussi non seulement on lira longtemps avec agrément les correspondances que du Caire M. Béraud adressa au *Petit Parisien*, mais encore, s'il veut bien prendre la peine de les recueillir en un volume augmenté de notes inédites, on les consultera toujours comme un document vivant.

AURIANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Feldmarschall Conrad: *Aus meiner Dienstzeit, II*, Wien, Rikola.

Le second volume de Conrad von Hœtzendorf sur ses **Années de Service**, grâce à la ferme conviction de son auteur qu'il n'a rien à dissimuler, ayant toujours eu raison à tous les points de vue, permet, comme le premier, de se rendre compte exactement de l'évolution des ambitions politiques de ces milieux autrichiens qui allaient si fort contribuer à déchaîner la guerre mondiale.

Le vol. II reprend le récit en 1910. En janvier, Conrad envoya son aide-de-camp, le capitaine Putz, porter à Moltke les travaux annuels. Moltke lui fit l'éloge de l'armée turque, si importante d'après lui pour la lutte contre l'Angleterre et les Etats balkaniques; elle serait très bonne dans quelques années. Moltke considérait comme certain le déplacement en arrière de la concentration russe. Il y voyait un désavantage en cas de guerre contre la Russie seule, cas considéré par lui comme invraisemblable, mais dans lequel on devait lui opposer du premier coup 83 divisions (dont 40 autrichiennes). Il revint sur l'idée d'une sommation à adresser à la France pour éclaircir, le cas échéant, la situation. Conrad trouva l'idée si lumineuse qu'il sollicita la permission d'en préparer une contre l'Italie. Conrad continuait à voir des intentions austrophobes dans tous les préparatifs militaires de

celle-ci, même lorsqu'ils pouvaient aussi bien être utilisés contre la France. Il insistait toujours auprès de l'Empereur pour que l'on profite de l'impuissance présente de la Russie pour mettre la situation à l'égard de l'Italie et des Balkaniques sur le pied où elle aurait dû être. Aehrenthal objecta qu'en ce qui concernait la Serbie et le Montenegro, une guerre était d'autant plus inutile *qu'il n'avait pas perdu l'espoir de les réunir pacifiquement* à l'Autriche. Conrad était seul à vouloir faire la guerre immédiatement à l'Italie ou à la Serbie sous prétexte d'éviter d'avoir plus tard à faire la guerre simultanément à la Russie, à l'Italie, aux Balkaniques et à la France. Moltke reconnaissait que ce serait « une lutte à mort », mais persistait dans des vues optimistes à l'égard de l'Italie. Jamais il ne parlait de l'invasion de la Belgique et de l'intervention anglaise.

Un des griefs de Conrad contre l'Italie était qu'elle cherchait à couvrir par des forts d'arrêt sa frontière sur le Tagliamento, jadis ouverte. Pour vaincre cet obstacle malencontreux, Conrad insistait pour obtenir la construction des fameux mortiers à traction mécanique de 30,5 cm. et l'érection de forts d'arrêt sur le territoire autrichien. Pour les mortiers, les techniciens autrichiens tâtonnant, il alla jusqu'à menacer de les faire acheter chez Krupp. Pour les fortifications, il s'insurgea contre les réductions de crédit consenties par les ministres et qui avaient réduit à une allocation annuelle de 6,2 millions de couronnes une demande de 155 millions. Les autres réductions avaient été dans la même proportion ; sur 260 millions d'augmentation demandés pour 1911, 10 seulement avaient été accordés. Pour protester, Conrad donna sa démission le 14 février 1911, mais l'Empereur ne l'accepta pas. Le rejet des demandes de Conrad provenait d'ailleurs en grande partie de ce que les augmentations de crédit avaient été presque toutes absorbées par la marine dont le budget s'élevait à 200 millions tandis que celui de l'armée ne montait qu'à 312. Conrad protesta en vain contre ce non-sens. Dans les questions budgétaires comme au sujet des relations avec l'étranger, il se trouvait sans cesse en conflit avec Aehrenthal, avec lequel précisément l'empereur lui avait prescrit de s'entendre. Aehrenthal s'efforçait d'améliorer les rapports austro-italiens afin de resserrer l'alliance, préoccupation que Conrad, qui ne voyait dans celle-ci qu'une fourberie italienne, ne pouvait pas avoir. Cette divergence de vues

caractéristique donna lieu en mars 1911 à un incident entre Conrad et Aehrenthal : le comte de Merey, ambassadeur d'Autriche à Rome, avait fait ressortir dans une remarquable lettre combien était faux ce que disait Conrad que l'Italie visait à être prête pour une guerre en 1912. Conrad se fâcha de ce que Merey avait voulu lui faire la leçon; elle était cependant méritée. La tâche de Merey n'était certes pas facilitée par des incidents comme celui de la Cima Mandriolo où les gardes des frontières autrichiens construisirent un blockhaus d'alarme pour le cas de guerre sur le territoire italien.

Pendant les premiers mois de 1911, l'attention fut absorbée par le conflit franco-allemand au sujet du Maroc. En septembre, le bruit s'étant répandu que la France et l'Allemagne étaient arrivées à une entente, l'Italie se décida brusquement à s'emparer de Tripoli. D'après Conrad, c'est le 15 septembre que le conseil des ministres italiens aurait pris sa décision de principe sur les instances de San Giuliano. Il avait dû au préalable gagner l'approbation de Giolitti, hostile en principe à toute politique coloniale et d'expansion. Giolitti avait dû ensuite à son tour, après le 15, gagner l'assentiment du roi, hostile aussi. Le 23 seulement, les ambassades se rendirent compte que la décision était imminente (1) ; elle fut prise le 24. Le moins surpris fut Conrad : dès le 24, il écrivit à Aehrenthal pour lui demander « si cette poursuite habile de ses grands buts par l'Italie » ne rendait pas nécessaire de régler le compte avec elle pendant qu'elle serait engagée à Tripoli. Le moment était encore propice, la Russie n'étant pas prête et souffrant de crises à l'intérieur. Aehrenthal s'y opposa énergiquement. Leurs divergences de vue furent connues à l'extérieur et contribuèrent sûrement à faire réfléchir les Italiens. Ils avaient d'ailleurs pris leurs précautions. De la Triple Entente, ils n'avaient rien à espérer : Tcharykov, l'ambassadeur de Russie, excita même les Turcs à la résistance ; si l'Autriche et surtout l'Allemagne faisaient un geste en faveur des Turcs, l'entreprise tripolitaine échouait misérablement. Aussi, avant de s'y engager, avaient-ils cherché à enlever à Guillaume tout doute sur leur fidélité : le roi d'Italie avait en août invité le Kronprinz allemand à chasser

(1) C'est d'ailleurs d'autant plus étrange que *le Times* du 21 mentionnait déjà les préparatifs de l'Italie contre Tripoli. J'ai prouvé dans ma *Diplomatie de Guillaume II* (Paris, Bossard, 1917, p. 255) que cette nouvelle *inopinée* avait empêché Guillaume de nous adresser un ultimatum le 20.

le chamois ; au cours de leur entrevue, il amena la conversation sur le terrain de la politique extérieure et comme le Kronprinz disait que, s'il y avait eu un conflit entre la France et l'Allemagne au sujet du Maroc, l'Italie aurait sans doute observé une neutralité bienveillante, le roi déclara que c'était une erreur « *et qu'il aurait exécuté jusqu'au dernier homme les obligations du traité de la triple Alliance* ». Guillaume en fit part à François-Ferdinand le 5 septembre, mais cela n'empêcha pas Conrad de voir dans l'Italie « l'ennemi déterminé » de l'Autriche. Pour lui le moment était venu d'agir contre l'Italie ou contre la Serbie. Il fit valoir la découverte que les ordres de mobilisation que l'Italie venait d'utiliser avaient été imprimés en 1908-9, pendant la crise bosniaque : « Dire qu'ils étaient destinés à une entreprise contre Tripoli n'est pas un argument sérieux... De pareils préparatifs militaires sont incompatibles avec l'attitude d'allié fidèle. » Le 15 novembre, l'Empereur « lui interdit les coups d'épingle » contre Aehrenthal. « Vos reproches incessants au sujet de l'Italie et des Balkans, lui dit-il, sont dirigés contre moi ; c'est moi qui fais la politique, c'est ma politique. » Conrad objecta que « l'on allait laisser passer les chances favorables ». « Tant que l'Italie ne nous attaquera pas, répondit l'Empereur, cette guerre n'aura pas lieu. » Le 30 novembre, François-Joseph fit revenir Conrad pour lui annoncer qu'il le relevait de ses fonctions de chef d'état-major et le nommait inspecteur de la 3e armée. Quelques heures plus tôt, l'ambassadeur d'Italie avait annoncé à celui d'Allemagne que Conrad « était sacrifié sur l'autel de la Triple Alliance ».

Conrad s'occupa d'autant plus volontiers de ses nouvelles fonctions que la 3e armée était destinée à opérer contre l'Italie dans les Alpes Carniques. Il établit tout un programme pour ses opérations offensives contre les nouveaux forts d'arrêt italiens : mortiers de 30 cm., canons de tranchée, gaz asphyxiants, avions, etc. Pendant ce temps, Aehrenthal mourut (17 février 1912) et Berchtold le remplaça. Quand la guerre balkanique éclata, Conrad fut repris par le besoin d'élucubrer des mémoires sur la politique extérieure. Il les soumit, non seulement à François-Ferdinand, mais aussi à Berchtold. Ses vues à cette époque (et il y a tout lieu de croire qu'elles étaient celles du groupe dont François-Ferdinand était le chef) consistaient dans la création d'une ligne balkanique où entrerait l'Autriche-Hongrie et d'où l'Italie serait soi-

gneusement exclue. Valona devait devenir un point d'appui de la marine autrichienne (28 octobre). Le 16 novembre, Conrad persistait encore dans ces vues, mais le 19, un revirement complet se produisit : « l'attitude de la Serbie avait pris une telle direction que non seulement une entente semblait exclue, mais même que le prestige de la Monarchie exigeait que l'on envisage un appel aux armes ». Simultanément, la presse inspirée par François-Ferdinand devenait belliqueuse. La Serbie ayant refusé de se laisser annexer comme même Aehrenthal l'avait espéré, on allait chercher à l'absorber de force.

A ce moment (le 15 ? novembre), Conrad fut envoyé en Roumanie pour porter au roi Carol les condoléances de François-Joseph au sujet de la mort de la comtesse de Flandre, sa sœur. Le 10 novembre, le président de la Chambre des Députés de Bulgarie, Daneff, avait eu avec Berchtold un entretien où il avait dévoilé le désir de Ferdinand de s'entendre avec l'Autriche aux dépens de la Serbie. Daneff était chargé de demander aussi l'intervention de l'Autriche en Roumanie au profit de la Bulgarie à laquelle le cabinet de Bucarest réclamait une cession de territoire comme récompense de sa neutralité. Conrad fut chargé de travailler en ce sens. Il vit le roi Carol le 29 et le 30 novembre ; il apprit de lui qu'en cas de guerre russo-roumaine, l'Italie devait envoyer 40.000 hommes — ou une division (il y avait deux versions). Conrad lui annonça le programme autrichien : intégrité de l'Albanie, pas d'accès à la mer pour la Serbie, la guerre si la Russie s'y opposait. Carol répondit que si les conditions autrichiennes étaient telles, il n'y en aurait pas. Conrad vit ensuite Maiorescu, le président du Conseil des Ministres, qui lui dit que *si l'Autriche attaquait, la Roumanie n'était tenue à rien.* Conrad en prit note, mais ne paraît pas en avoir tenu compte dans ses élucubrations postérieures. Avec Averescu, le chef d'état-major roumain, il établit par écrit les points de concentration et l'objectif (Kichenev) des opérations roumaines contre la Serbie.

Simultanément, le conseiller de commerce Riedl était allé proposer à la Roumanie une union douanière avec l'Autriche-Hongrie. On n'a jamais dit à Conrad quel accueil lui fut fait.

Le 7 décembre, François-Ferdinand avertit Conrad que l'empereur allait le nommer de nouveau chef d'état-major et que

simultanément le ministre de la guerre Auffenberg allait être mis en retraite (à ce qu'il semble, pour avoir déplu à l'Empereur). Conrad intervint en faveur d'Auffenberg et obtint qu'on lui donnât l'inspection d'armée qu'il laissait vacante.

Conrad se mit de nouveau à préparer la guerre. De Paris, l'attaché militaire lui fit savoir le 18 décembre que la Belgique était parcourue « depuis des semaines par un certain nombre d'officiers allemands qui y préparaient le service d'espionnage et de renseignements en cas de guerre. La colonie allemande à Bruxelles et les nombreuses familles allemandes établies en Belgique facilitaient beaucoup le travail ». Une lettre de l'attaché militaire italien du même jour dut lui faire moins plaisir : « Par loyauté d'allié, disait-il, on fait connaître que, jusqu'à nouvelle décision, on est obligé de supprimer l'envoi de la 3e armée italienne sur le Rhin, parce que l'Italie, dans les conditions actuelles, ne pourrait se priver d'une telle partie de ses forces. L'Etat-major impérial et royal pourrait par suite, le cas échéant, disposer des lignes de chemin de fer et du matériel qui seraient exclusivement destinés aux transports italiens ». Conrad se hâta d'en faire part à Moltke en ajoutant que l'attaché italien n'avait su quoi répondre à la question : Que ferait l'Italie de ses forces en cas de guerre ?

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Mésopotamie

Fayçal et sir Percy Cox. — J'écrivais récemment : « L'Egypte fut la première à s'émanciper du joug britannique. Demain, ce sera le tour de la Palestine et même de l'Irak (1). » Et en effet, c'était hier le tour de l'Irak. Pourtant il n'y a guère longtemps que M. Churchill affichait à la Chambre des Communes un superbe optimisme à l'endroit de la Mésopotamie.

Si l'on demandait au roi Fayçal, assurait-il, et à l'Assemblée de l'Irak ce que véritablement ils souhaiteraient, ils répondraient qu'ils préfèrent avoir directement affaire avec l'Angleterre, sans autrement se tourmenter à propos du mandat et de la Société des Nations. Ils répondraient qu'ils sont prêts à conclure un traité avec l'Angleterre conférant à celle-ci une situation privilégiée en Irak en retour de l'assistance dont ce pays a besoin pour devenir un état civilisé et prospère (2)...

(1) *La Politique Orientale de l'Angleterre*, in *Mercure de France*, 1-IX-1922, p. 409.

(2) Discours aux communes, 19 juillet 22.

A une si effrontée présomption, les Arabes de Mésopotamie viennent d'infliger un démenti unanime et formel. Et « l'incident » qui le 23 août a eu pour scène Basra, la capitale du « royaume » de Fayçal, le gouvernement de M. Lloyd George a daigné le juger trop grave pour ne pas mériter tout de suite le traitement qu'habituellement on applique aux séditions. En fait il s'agit d'une révolte, bien que, sauf du côté britannique, la violence n'y soit pas intervenue, — révolte qui, tant à cause du voisinage où elle a éclaté, que par l'ampleur qu'elle a attestée et le prestige des meneurs serait susceptible de causer les plus sérieux embarras au gouvernement de M. Lloyd George. Son représentant là bas, le Haut-commissaire sir Percy Cox avait pu, pour ainsi dire, voir lever le ferment ; les causes qui l'avaient suscité n'étaient ni obscures, ni compliquées. Les Arabes de Mésopotamie en avaient assez des Anglais, simplement. Et la voix du peuple clamait si fort que Fayçal, ce « moderne Saladin » (1), se souvenant de Damas, en tremblait pour son « trône » qu'il pensait perdre une seconde fois par les effets de la malice et de la furie de ses sujets plutôt que par les ravages de l'appendicite dont on allait l'opérer. D'ailleurs, ce roitelet d'exposition coloniale n'exerça jamais le moindre ascendant sur les Arabes. Ils ne l'ont pas choisi pour les gouverner et ils ne le considèrent pas autrement qu'un masque emprunté par le Haut-commissaire pour donner, avec quelque semblant de légalité, un peu de couleur locale aux ordres qu'il lui souffle : ce n'est pas d'une lance que les mains de Fayçal sont armées, mais d'une plume docile à contresigner la dictée britannique. On connaît généralement fort mal l'Orient et sur l'état de ses peuples on se forge des idées romanesques et périmées ; parce qu'on n'en a pas suivi l'évolution on s'expose souvent à de désagréables surprises. Si M. Churchill, sous les yeux de qui passent des rapports précis et détaillés, adopta le commun point de vue, c'est qu'il y puisait une justification commode de sa politique personnelle : en parlant de les « civiliser » n'impliquait-il pas que les Arabes sont et longtemps resteront des barbares ? Les journées de Basra ont révélé cependant l'existence significative d'un tiers-état qui suffirait amplement à la mission que M. Churchill s'est arrogée. Le gouvernement de M. Lloyd George avait dédaigné jusqu'à la collaboration effective de ce tiers-état, sans

(1) Titre d'un article du *Times* (7 août 1920) consacré à Fayçal.

prendre garde qu'il renouvelait ainsi une erreur qui en Egypte lui avait coûté assez cher ; il préféra convertir l'Administration de la Mésopotamie en une sinécure pour ses clients. Une telle mainmise devait écarter du pouvoir les forces vives indigènes. Mais les Arabes ne supportent pas le joug aussi docilement que les Egyptiens, et dans les veines des ministres de Fayçal ne croupit pas ce sang d'esclave qui aveulit les Turco-égyptiens parmi lesquels les proconsuls Cromer et Allenby ont recruté leur valetaille ministérielle. Aussi sir Percy Cox ne devait-il pas tarder à voir le peuple de l'Irak, les ministres du « roi » en tête, se cabrer contre sa dictature voilée. Et l'ironie du sort arrêta que le Haut-commissaire de S. M. B. éprouverait cette expérience le jour anniversaire de « l'indépendance » de l'Irak.

Donc, ce jour-là qui était le 23 août, sir Percy Cox en grande pompe se rendait chez le « roi » pour le féliciter à l'occasion de son glorieux avènement. Calé dans son auto, de loin il avait déjà distingué une foule compacte massée aux abords du sérail. Sir Percy pensa que c'étaient d'ordinaires badauds, dupes faciles de sa petite cérémonie, et il en éprouva un contentement mêlé d'humour. Et cet acteur d'une comédie politique britannique s'apprêtait avec une dignité compassée à jouer son rôle parmi ces figurants inconscients ; déjà il montait l'escalier du palais, lorsqu'une voix cria : « A bas le Mandat ! » et aussitôt des applaudissements tonnèrent. Sir Percy, qui ignore l'arabe, ne comprit pas ; il interpréta cette explosion hostile comme un témoignage de sympathie de ce brave peuple d'Irak. Mais il ne fut pas plutôt de retour à sa résidence que les rapports de ses policiers dissipèrent le quiproquo. La foule devant le sérail s'y trouvait d'après les directions ou tout au moins l'assentiment du grand Chambellan et cependant qu'il s'entretenait avec le « roi », l'éloquence des « extrémistes » (parmi lesquels se distinguait Mahdi-Basi) s'était furieusement déchaînée en injurieuses « calomnies » sur le compte des Anglais d'Irak, réclamant la démission du cabinet et l'évacuation des services administratifs par les Britanniques. Aussitôt sir Percy adressa à Fayçal une protestation solennellement indignée, exigeant avec des excuses le renvoi du grand Chambellan. L'invalide Fayçal déplora platement l' « incident » et promit de donner satisfaction à son patron. Celui-ci, après en avoir référé au *Colonial Office*, prit sur lui même

d'obtenir prompte et publique réparation d'un affront qu'il estimait scandaleux pour le prestige de l'Empire. En conséquence il notifia au peuple de l'Irak que, en attendant la conclusion d'un traité entre leur « gouvernement » et celui de M. Lloyd George, le Haut-commissaire demeure conjointement responsable avec le gouvernement local du maintien de l'ordre et de la stabilité. Or, le ministère ayant depuis une semaine déjà démissionné et le « roi » se trouvant alité, le gouvernement local est en carence ; d'autre part

une situation tellement grave a été provoquée par l'extravagante et séditieuse attitude de certains politiciens dans la capitale que, au jugement de ceux qui sont comptables du maintien de la loi et de l'ordre, une action énergique s'impose en attendant la déclaration du gouvernement britannique. Le Haut-commissaire a spécialement en vue telles résolutions adoptées par les partis dits *modéré* et *nationaliste* qui manifestement constituent une déclaration d'hostilité envers les autorités établies et un appel à la sédition et au désordre.

C'est pourquoi il a ordonné : 1° l'arrestation et l'expulsion de Jaffar Abou Timman, ci-devant ministre du Commerce, Hamdi Pacha Chi, homme d'Etat et notoire nationaliste : — 2° la suppression provisoire des partis dits *moderé* et *nationaliste* ; — 3° la suppression du *Muffid* et du *Rafidan*, journaux paraissant à Bagdad et l'expulsion de leurs rédacteurs. S'ils ne faisaient pas leur profit de cet avertissement, des mesures énergiques seraient prises contre « citadins et nomades ». Les sanctions ordonnées ne devaient pas toutefois être par eux interprétées comme « un changement dans la politique que l'Angleterre a établie dans ses relations avec l'Irak ».

Les choses en sont restées là. Elles ne tarderont guère à s'envenimer, quoique le gouvernement de M. Lloyd George ait approuvé la solution que leur a momentanément donnée sir Percy Cox. Les Arabes de Mésopotamie n'oublient pas que d'après Lord Sydenham, l'administration de leur pays a coûté £. 100.000.000 au trésor de S.M.B. et que le cabinet de M. Lloyd George s'obstine à la poursuivre en dépit d'une majorité croissante dans la presse et le parlement, qui réclame à toute occasion l'abandon d'un aussi ruineux « mandat ». Ils savent que leurs frères et voisins qui composent les 93 o/o de la population de Palestine élèvent contre les Anglais les mêmes griefs qu'eux-mêmes. Ils n'ignorent

pas, non plus, que, tout près d'eux, les Égyptiens continuent la lutte pour se dégager complètement d'une pseudo-indépendance qui les a garottés plus étroitement que jamais. Et du jour où le peuple de l'Irak commencera à s'étonner de n'avoir pas cherché à se liguer avec les voisins en une « petite entente » de leur façon, les heures de la toute-puissance des Hauts-Commissaires Allenby, Percy Cox et Herbert Samuel seront comptées. Alors, véritablement, on assistera au commencement de la fin.

Afin de détourner ces malheurs de l'Empire, M. Churchill a cherché à ruser avec les Arabes de l'Irak, comme jadis avec les Egyptiens. Après avoir expulsé les « Zaghlouls » de Basra, sir Percy Zacharia Cox confia le pouvoir à *Sir* Sayid'Abd-ur-Rahman, *G. B. E.*, et le 10 octobre il a contraint ce « premier ministre » et le « roi » Fayçal Ibn Hussein à signer un « traité ». Ce document rappelle à s'y méprendre certain traité « perpétuel, de paix, d'amitié, et d'alliance » celui-là, que le 10 novembre 1921 Lord Curzon avait tendu à Adly Yéghen Pacha (1) et que les Egyptiens repoussèrent avec mépris. L'original du « traité » avec l'Irak a été, pour ainsi dire, écrit à l'encre sympathique. Le texte officiel et apparent, c'est pour le peuple. Mais ni le « roi », ni ses « ministres » (ni l' « Assemblée Constituante ») ne sauraient s'en prévaloir. Il ne leur servirait de rien de jouer les innocents. Du reste toute une suite d' « accords séparés, » interprétant les réticences et éclaircissant les points douteux, précisera bientôt les obligations de l'un et des autres. Quoi qu'il en soit, il est d'ores et déjà réglé qu'à la requête de Fayçal S. M. B. ayant bien voulu se charger de « fournir à l'Etat de l'Irak, durant la période du traité, et sans porter préjudice à sa souveraineté *rationnelle* (?), tels conseils et assistance que les circonstances pourraient exiger » (art. I), nul fonctionnaire étranger, — anglais exceptés : accord séparé, — ne pourra être embauché sans la sanction de S. M. B. (art. II) (2); la loi « organique » dictée en l'art. III sera seule soumise au vote de l'Assemblée Constituante. Dans toutes les affaires importantes touchant les obligations et les intérêts financiers et internationaux de S. M. B., Fayçal s'engage à se laisser guider par les « avis » du Haut-commissaire et consul-général de S.M.B.

(1) *Memorandum of clauses of suggested convention between Great-Britain and Egypt* in *Papers respecting negociations with the Egyptian Delegation* [Cmd. 1555]. 1921.

(2) *Ib.*, cf. § 10.

(art IV) (1) : il s'engage en outre à ne céder ni louer à des puissances tierces partie du territoire de la Mésopotamie, (art. VIII), reconnaît l'abolition des capitulations (art. IX) (2) et consent à exposer son « royaume » aux ravages des missionnaires anglicans (art. XII). En retour de tant de complaisances forcées, S. M. B. permet à Fayçal d'entretenir un agent à Londres «et dans les capitales et places à convenir entre les Hautes Parties contractantes » (art V) (3), lui permet de le présenter à la Société des Nations et de l'y faire admettre (art. VI), lui impose sa protection navale et militaire (art VII) (4) et lui confère la jouissance conditionnelle de certains travaux d'utilité publique (art. XV).

La durée de ce traité est en principe fixée à 20 ans, au terme desquels « la situation sera examinée et si *les* Hautes Parties contractantes jugent qu'il n'est plus nécessaire, le traité prendra fin ». (art. XVIII). Les prétextes ne manqueront pas pour le renouveler indéfiniment. A moins que d'ici vingt ans...

AURIANT.

§

Pologne

Un petit problème aux conséquences bien sérieuses : Jaworzyna. — Depuis quelques semaines déjà, les grands et les petits journaux tchéco-slovaques ne cessent de carillonner sur tous les tons sur l'affaire de Jaworzyna. La presse polonaise, celle de Varsovie, de Cracovie, de Poznan ou de Léopol leur répond avec autant d'animation et on semble ainsi se renvoyer à la volée par-dessus la muraille des Tatra : Jaworzyna ! Jaworzyna ! Enfin cette passionnante campagne s'étend jusque dans la presse étrangère, suisse, belge, française où selon leurs sympathies et leurs sources d'information, les journaux publient des articles ou des entrefilets reflétant le point de vue tantôt des Tchèques, tantôt des Polonais.

Qu'est ce donc que cette affaire de Jaworzyna si bruyamment et si âprement discutée ?

On se rappelle peut-être que dès la fin du conflit mondial et lors de la signature des différents traités, toute une série de difficultés territoriales, en apparence secondaires, restaient à résou-

(1) *Ib.*, cf. § 12, 13, 14.
(2) *Ib.*, cf. § 3, 15.
(3) *Ib.*, cf. § 4, 7-8.
(4) *Ib.*, cf. § 10.

dre entre les Tchèques et les Polonais. Teschen, Spiz, Orawa ; voilà trois « secteurs » où il a fallu de longs pourparlers, de laborieuses et parfois même bien orageuses discussions pour fixer une frontière commune, le terrain extrêmement accidenté, accentuant sérieusement les difficultés de délimitation et provoquant de sérieux conflits d'intérêts locaux. La conférence des ambassadeurs s'en est d'ailleurs parfaitement rendu compte, et prescrivit dans sa décision du 28 juillet 1920 (paragraphe 2 : alinéa 3) :

Que la Commission (de la délimitation) aura tout pouvoir pour proposer à la Conférence des ambassadeurs les modifications qui lui paraîtront justifiées par les intérêts des particuliers ou des communautés, dans le voisinage de la frontière et en tenant compte des circonstances locales spéciales.

Elle a même spécifié que « les décisions de la Commission de délimitation *obligatoires pour les parties intéressées* seraient prises à la majorité des voix ». Cette procédure fut appliquée en effet dans le deuxième secteur (celui d'Orawa) le 23 avril 1921 où les deux communes de Glodowka et Sucha Gora attribuées primitivement à la Pologne passèrent aux Tchèques en échange de la moitié de la commune de Lipnica Wielka. Or un échange analogue se fût imposé peut-être plus impérieusement encore dans le troisième secteur (celui de Spiz) entre la commune de *Jaworzyna*, attribuée primitivement aux Tchèques et les deux communes de Kacwin et Niélzica, à l'origine dévolues à la Pologne. Au point de vue géographique en effet, Jaworzyna forme une vallée d'une superficie de 83 km² environ s'étendant sur le versant nord de l'imposante chaîne des Tatra qui sépare précisément l'Etat tchéco-slovaque de la Pologne. Du point de vue économique, les estivages de Jaworzyna appartiennent aux villages polonais avoisinants, dont les habitants du fait de la décision primitive se trouvaient ainsi coupés par la frontière de leur ressource principale et de leur travail quotidien. On voit donc que les deux facteurs géographiques et économiques pèsent nettement en faveur du rattachement de Jaworzyna à la Pologne. Notons de suite que les mêmes raisons militent en sens inverse pour le rattachement de Kacwin et Niedzica, deux communes du même secteur, à la Tchécoslovaquie. Il est vrai que leur superficie n'est que de 50 km² environ, inférieure par conséquent de plus de

30 km² à celle de Jaworzyna ; par contre leur population est cinq fois plus nombreuse, ce qui équilibre en quelque sorte les deux termes du problème. Malheureusement, malgré cette symétrique réciprocité, les représentants de la Tchécoslovaquie s'opposaient résolument à cet échange pourtant si naturel. Amour-propre engagé, passion et attachement à l'objet d'une longue controverse, le simple désir peut-être de conserver à la patrie tchécoslovaque les jolies propriétés du prince de Hohenlohe, d'autres raisons encore?... bref, la question n'avançait pas.

L'accord tchéco-polonais signé à Prague par MM. Skirmunt et Bénès, en décembre 1921, prévoyait, entre autres, à une date fixe une « solution amicale » de ce litige.

Cependant les délais se suivirent et la « solution amicale » n'arrivait pas. Enfin de guerre lasse et après deux ans de stérile controverse, on semble faire un geste décisif. A la séance de la Commission de délimitation du 25 septembre dernier (cette commission composée des quatre délégués des grandes puissances France, Angleterre, Japon, Italie ainsi que d'un Polonais et d'un Tchèque) le délégué polonais M. Romaniszyn et le délégué tchèque M. Rubik requièrent en vertu de la décision de la conconférence des ambassadeurs du 28 juillet 1920 (citée plus haut) la solution immédiate du litige. Grâce aux initiatives enfin concordantes des délégués tchèque et polonais, on va sortir de l'impasse ! La situation est claire. Donc la Commission accepte, délibère et vote. Mais elle vote sur *un projet de compromis*, où une *partie* seulement de Jaworzyna (50 km. environ) doit être attribuée à la Pologne contre *toute l'étendue* de Kacwin et Niedzica. Résultat : cinq voix pour le projet de compromis, — une seule contre. Le vote fut secret. Il est pourtant nécessaire d'admettre que les quatre délégués des grandes puissances et l'un des intéressés ont voté pour. Mais lequel ? car depuis ce vote un coup de théâtre (inévitable d'ailleurs dans ces sortes de solution à l'amiable) se produisit. Les deux parties intéressées protestent contre le verdict... Si cependant le délégué polonais se borne à constater qu'il considère comme injuste le partage de Jaworzyna, tandis que Kacwin et Niedzica sont attribuées aux Tchèques intégralement, les Tchèques semblent s'émouvoir plus sérieusement. La presse de Prague hausse le ton. Les protestations pleuvent tous les jours, enfin M. Osuski, le représentant officiel

de la Tchécoslovaquie à Paris, intervient sur l'ordre de son chef auprès de la Conférence des ambassadeurs qui *volens nolens* doit encore une fois s'occuper de ce litige digne de la plus belle tradition procédurière.

Cette « petite affaire de Jaworzyna » serait à peine digne d'être exposée au public étranger si sa solution ne comportait des répercussions très sérieuses au point de vue de la santé politique de l'Europe centrale ou, mieux, du Centre-Est européen. En effet, il importe pour la stabilité et le raffermissement de la paix issue du traité de Versailles, que les Tchèques et les Polonais comme les Polonais et les Roumains vivent non seulement en « bon voisinage », mais en véritable concordance d'idées et communauté de buts politiques.

L'affaire de Teschen, l'attitude tchèque pendant l'invasion de la Pologne par la Russie bolcheviste, les malencontreuses idées tchèques sur la partie orientale de la Galicie, résultat fâcheux de leur fameuse « doctrine des corridors » (1), tout cela aigrit l'opinion polonaise et menaça même d'influencer à la longue les relations politiques. Heureusement, tant du côté tchèque que du côté polonais, il se trouva des hommes d'Etat dont la vue sur les grandes perspectives historiques ne fut pas obstruée par des questions subsidiaires ou des passions éphémères. L'accord tchéco-polonais de décembre dernier fut conçu précisément afin de faire « ardoise nette » des réciproques prétentions et préventions et la promesse de « l'amicale solution » de l'affaire de Joworzyna y fut inscrite comme le signe visible et le gage symbolique de cette confiance renaissante. Or, après d'interminables discussions et des péripéties mouvementées, on l'a vu, les deux représentants tchèque et polonais arrivent à réaliser enfin ce postulat de « l'amicale identité de vues », sinon sur le *fond* de la question elle-même du moins sur la *procédure* à suivre pour résoudre la difficulté. Cette procédure est appliquée. Une solution est acquise, solution imparfaite peut-être, mais qui, en somme, tant bien que mal, satisfait au postulat essentiel : sauvegarde des intérêts légitimes des « communautés dans le voisinage de la frontière ».

Si encore cette fois on ne réussit pas à conserver les éléments d'un accord si péniblement acquis, il apparaîtra d'une manière péremptoire que les forces dissolvantes du nouvel ordre européen,

(1) Voir *Mercure* du 1er janvier 1922.

le *tertius gaudens* allemand ou hongrois, n'auront pas travaillé tout à fait en vain et il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la diète polonaise s'abstint jusqu'ici de ratifier l'accord tchéco-polonais en attendant précisément la « solution amicale » du litige de Jaworzyna. Il faut même prévoir que cette fois la politique polonaise, stimulée par une irritation générale de l'opinion, sera plus tenace dans ses revendications et qu'elle sera moins disposée à se contenter de satisfactions purement oratoires comme cela eut lieu dans l'affaire de Teschen où la Pologne a prodigué tant de bonne volonté et de passion conciliatrice.

Ainsi le petit litige de Jaworzyna, en apparence si anodin, peut devenir soit un élément décisif d'apaisement et de concorde, soit un point de départ de nouvelles et fastidieuses difficultés.

R. DE BROU.

§

Russie

L'Affaire Urquhart. — L'histoire très agitée de la fameuse concession que la Compagnie Russo-Asiatique de Londres a *failli* obtenir du gouvernement des soviets présente un grand intérêt, parce que tous les traits essentiels de la politique extérieure du bolchevisme moscovite s'y reflètent.

On sait que le Comité Central Exécutif des Soviets a refusé de ratifier l'accord signé entre Krassine et Urquhart sur la restitution, — pour un délai de 99 ans, — à la Compagnie Russo-Asiatique de ses propriétés et entreprises en Russie. Les motifs du refus de ces concessions économiques sont d'un ordre purement politique. Le gouvernement bolcheviste déclare qu'il était prêt à donner des concessions à M. Urquhart tant que M. Lloyd George ne contrecarrerait en rien la politique extérieure des soviets. Mais M. Lloyd George n'ayant pas voulu que les bolcheviks participent au règlement du problème du Proche-Orient, ils renoncent à leurs promesses de concessions et annulent les signatures que leurs représentants ont mises au bas de leur accord avec M. Urquhart.

Ce curieux exemple de la duplicité de la politique extérieure du bolchevisme est loin d'être unique. Toute la ligne de conduite de la diplomatie communiste à l'égard de l'Europe et de l'Amérique en est profondément pénétrée. Pour le prouver, je n'ai qu'à citer un document extrêmement intéressant et inconnu de mes lecteurs.

J'ai en ma possession un numéro d'un organe bolcheviste de Pétrograd, le *Gondok* (*Le sifflet d'usine*) qui contient le texte officiel d'un rapport que M. Krassine a présenté à une conférence des fonctionnaires des chemins de fer soviétiques, quelque temps avant la conférence de Gênes. Dans ce rapport M. Krassine expose les résultats de son activité « commerciale » à Londres et s'exprime comme suit :

En voyant que le gouvernement anglais traînait les choses en longueur, nous avons commencé une campagne qui avait pour but d'exciter les appétits de la bourgeoisie anglaise en lui offrant des affaires de toutes sortes... J'insisterai particulièrement sur nos pourparlers avec la maison S. Law. Ses représentants vinrent nous voir pour nous proposer de nous vendre des automobiles réparées. Nous allâmes chez eux et commençâmes des pourparlers qui continuèrent plus d'une année. *Dans l'administration de cette maison figurent certains représentants distingués du Parlement britannique, secrétaires particuliers de Lloyd George, qui sont devenus ainsi nos partisans non seulement pour le traité commercial, mais pour nos pourparlers politiques.*

Ensuite Krassine se vante qu'après avoir exploité les appétits bourgeois des « secrétaires de Lloyd George » dans l'intérêt politique du communisme, il les a roulés et n'a conclu avec eux aucun traité commercial, parce qu'il a su trouver d'autres maisons qui lui ont proposé des conditions plus avantageuses.

Toute la politique du bolchevisme est là, dans cette histoire des « secrétaires de Lloyd George ». Exploiter les motifs commerciaux, les projets industriels, les préoccupations financières dont est tourmenté le monde bourgeois de l'Occident pour consolider leurs positions politiques, tel est le vrai but des oligarques rouges de Moscou.

Je viens d'avoir l'occasion de lire une circulaire secrète qu'ils ont récemment envoyée à leurs « agents commerciaux » à l'étranger. Ils y disent que l'activité commerciale du *Vniechtorg* (commissariat *Vniechnei Torgovli*, du Commerce Extérieur) étant gênée par le manque d'or, les agents du *Vniechtorg* à l'étranger doivent renoncer à toutes nouvelles commandes, mais conserver leurs *services d'information*, c'est-à-dire d'espionnage politique et militaire que les bolcheviks ont organisés dans tous les pays. Les récentes révélations du leader syndicaliste Merrheim sur l'affaire du « caviar » bolcheviste, envoyé par le *Vniechtorg* à

Marseille et dont le produit de vente (110 mille livres turques !) devait garnir la caisse des amis des soviets en France ne sont qu'un exemple de cette méthode d'action.

Le vrai et le seul problème qui préoccupe les bolcheviks moscovites aujourd'hui, c'est le problème de leur pouvoir. A l'intérieur de la Russie ce problème se réduit à chercher à organiser l'Etat rouge de façon à assurer, — pour un temps le plus long possible, — le maintien au pouvoir de l'oligarchie qui dirige actuellement l'ancien Empire russe. Dans la politique étrangère, c'est une extériorisation de la puissance rouge qui est poursuivie par les bolcheviks. Pour atteindre ce but ils soutiennent le mouvement communiste en Occident, le mouvement nationaliste en Orient et sapent les forces antibolchevistes par la ruse, la corruption, le mensonge, les promesses, les concessions, etc. Mais en donnant ces promesses et ces concessions ils font toujours ce que, chez les casuistes, on connaît sous le nom de « restriction mentale ». Un Urquhart, lorsqu'il traite avec un commissaire bolchevik, ne peut renoncer à sa mentalité de capitaliste bourgeois et considère son affaire comme une simple « affaire » commerciale et financière. Quant au commissaire bolchevik qui traite avec un Urquhart, il n'oublie jamais qu'il a affaire à un « ennemi bourgeois » dont il poursuit la destruction sociale et même physique. S'il l'oublie, comme Krassine, vieil employé de l'*Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft*, paraît l'oublier parfois, le « bureau politique » du Comité Central du parti bolchevik (ce « bureau » composé de cinq camarades extra-sûrs, est le vrai gouvernement de la Russie communiste) le rappelle à l'ordre, ce qu'on vient de voir dans la mésaventure d'Urquhart.

Cette curieuse corrélation de la politique et de l'économie soviétique se manifeste clairement dans l'affaire de la Compagnie Russo-Asiatique. Avant la conférence de Gênes le gouvernement bolchevik montrait si peu d'esprit de conciliation à l'égard de M. Urquhart que ce dernier, raconte-t-on, — après son voyage en Russie de l'année dernière, aurait fait célébrer une messe spéciale pour remercier le bon Dieu de lui avoir permis d'en revenir sain et sauf. Ayant subi une défaite à Gênes les bolcheviks étaient devenus plus gentils et s'étaient montrés disposés à céder à M. Urquhart... ses propres entreprises — pour 99 ans. Mais Mustapha Kemal ayant remporté sa victoire sur l'Entente, en gé-

néral, et sur l'Angleterre, en particulier, le grand rêve d'un bloc politique et militaire bolchevico-turco-bulgaro-germanique recommença de tourner la tête de Lenine et de ses amis. M. Urquhart en a subi immédiatement une répercussion peu agréable et qui l'a placé dans une situation peu enviable.

On peut être sûr que tout cela continuera jusqu'à la fin même du bolchevisme, si ce dernier ne voit pas la fin de ses « ennemis bourgeois » avant la sienne.

Que mes lecteurs me permettent de leur raconter une histoire assez originale et véridique, qui me revint à la mémoire en pensant aux rapports entre la Russie bolcheviste et l'Occident bourgeois.

Il y avait à Moscou, il y a déjà une quinzaine d'années, un riche industriel très connu, M. Savva Morosoff. C'était un esprit fin et tourmenté d'une foule de sentiments élevés et complexes. Il ne voulait pas passer pour un patron vulgaire et quelconque et, pour montrer aux très nombreux ouvriers de ses fabriques textiles qu'il avait de la sympathie pour leurs aspirations vers l'émancipation sociale, il subventionnait des organisations social-démocrates et révolutionnaires, qui faisaient la propagande clandestine parmi ces ouvriers. Quelques années avant la guerre il s'était fixé en France, sur la Riviera, et il s'y suicida. Mais avant de se donner la mort, il ne manqua pas de s'assurer sur la vie et de léguer son assurance (environ 200.000 francs) au comité central du parti bolchevik qui l'encaissa, par l'intermédiaire de M. Gorki.

En voyant l'attitude complaisante que certains capitalistes européens prennent à leur égard, les chefs des Soviets doivent se rappeler la fin de Savva Morosoff et songer que, s'il s'est trouvé un gros bourgeois qui a fini ses jours sur l'autel du bolchevisme, ils ont de bonnes raisons d'espérer que tout le capitalisme mondial se suicidera pour faire plaisir aux gens du Kremlin.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Henri d'Hennezel : *Le musée historique des tissus de Lyon*. Avec 44 illustr.; Laurens. 3 »

Esotérisme

Charles Lancelin : *La vie posthume* ; Durville. 30 »
Alphonse Momas : *Le sens de la vie* ; Chez l'auteur, Neuilly. 3 »
Henri Régnault : *Les vivants et les morts* ; Henri Durville. 10 »

Hagiographie

Olga Rojdestvensky ; *Le culte de saint Michel et le moyen âge latin* Picard. 6 »

Histoire

G.-K. Chesterton : *Petite histoire d'Angleterre*, traduction d'Anne Osmont ; Crès. 6 »
Fr.-W. Foerster : *Mes combats à l'assaut du militarisme et de l'impérialisme allemand*. Préface de Th. Ruyssen ; Libr. Istra. 10 »
Edouard Richard : *Acadie*, reconstitution d'un chapitre perdu de l'Histoire d'Amérique, ouvrage refondu, corrigé, mis au point, avec une introduction et des appendices par Henri d'Arles. Tome I : *Des origines à la paix d'Aix-la-Chapelle*. Tome II : *De la Paix d'Aix-la-Chapelle à la Déportation*. Tome III : *La Déportation et l'Au delà* ; Imp. Laflamme, Québec. » »

Littérature

Jacques Boulenger : *Mais l'art est difficile*, 3e série ; Plon. 7 50
Lorenzi de Bradi : *La vraie Colomba* ; Flammarion. 5 »
Gabrielle Castelot : *Flamme divine*, Préface d'Edouard Schuré ; Rev. Contemporaine. 15 »
P. Cazin : *Les Mémoires de Jean Chrysostome Pasek, gentilhomme polonais, 1658-1688*, traduits et commentés ; Belles-lettres. 10 »
Paul Champagne : *Essai sur Albert Mokel* ; Champion. » »
Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey. Préface de André Gide ; Nouv Revue franç. 7 »
G. C. Mioche : *La dernière aventure de Candide suivie d'un plaidoyer pour Phryné* ; Soc. mut. d'édition. » »
Eugène Montfort : *Vingt-cinq ans de littérature française*. Fascicule 2 : *L'Académie Goncourt*, par Léon Deffoux ; Libr. de France. 4 »
Edouard Pilon : *Mademoiselle de la Maisonfort*. (Un roman à la Maison de Saint-Cyr) ; Plon. 7 »
M. C. Poinsot : *L'art littéraire* : Maison française art et édition. 3 »
Ernest Raynaud : *Ch. Baudelaire*, étude biographique et critique, suivie d'un essai de bibliographie et d'iconographie baudelairiennes ; Garnier. 10 »
Alphonse Séché : *Paroles pour notre bonheur* ; Fayard. 6 50
Rabindranath Tagore : *Poème de Kabir*, traduit de l'anglais par Mme H. Mirabaud Thorens ; Nouv. Revue franç. 7 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

J. Demolor : *On vous demande à la commandanture* ; Plon. 6 »
Emile Massard : *Les Espionnes à Paris* ; Albin Michel. 6 75
Général Percin : *Le massacre de notre infanterie, 1914-1918* ; Albin Michel. 6 75

Philosophie

L. Dugas : *Les grands timides* : *Jean-Jacques Rousseau, Benjamin Constant, Chateaubriand, Stendhal, Mérimée* ; Alcan. 8 »
Bernard Landry : *Duns Scot* ; Alcan 16 »
Jules Latapy : *L'art de la vie*, traité de culture française ; Alcan. 6 »
Georges Mossé : *Histoire sacrée. Le rôle des Hébreux dans le progrès humain* ; Imp. Guiglion, Cannes » »
Adriano Tilgher : *Relativistes contemporains* ; *Vaihinger, Einstein, Rougier, Spengler. L'idéalisme actuel. Relativisme et révolution*. Préface de Mario Missiroli. Traduit de l'italien, par Jules Baye ; Farine. » »

Poésie

Charles Boulley-Duparc : *Mais où sont les neiges d'antan* ; Garnier. » »
A. Costa du Rels : *Le sourire navré* ; Société. mut. d'édition. 5 »
Henri Doberly : *Poèmes d'ambre et d'or* ; chez l'auteur, Paris. » »
Fagus : *Frère Tranquille*, suivi de la *Dévotion aux Princesses gardiennes* et du *Jeu-parti de Futile* ; Malfère, Amiens. 7 50
Léon Gal : *Le cœur parle* ; Imp. Melzer, Paris. » »
Jeanne Herter-Eymond : *Etre Français* ; Jouve. » »
Jean de Lestre : *Les esclaves-dieux* ; Catin. 4 50
René Maran : *Le visage calme* ; Monde nouveau. 6 75
Albert Marchon : *Sous le règne de la vierge* ; Garnier. » »
Maurice Martin du Gard : *Signes des temps* ; Emile-Paul. 5 »
Ed. Martin-Videau : *De la vie au rêve* ; Maison franç. art et édition. 6 »
Paul Auguste Nicolas : *Les travaux et les jours* ; Chiberre. 5 »
Odilon Jean Périer : *Notre mère la ville* ; Le Disque vert, Bruxelles. » »
Charles Sanglier : *Poèmes irrespectueux* ; Maison française art et édition. 4 »
Paul Souchon : *Les regrets de la grande île* ; Monde nouveau. » »
J.-M. Thomas : *Les étapes* ; les Primaires. » »
Théo Varlet : *Aux libres jardins*. Avec une étude par Joseph Billiet ; Malfère, Amiens. 7 50

Politique

Dr Lucien Graux : *Histoire des violations du Traité de Paix*. Tome II : *24 sept. 1920. 12 nov. 1921* ; Crès. 12 »
Eugène Schkaff : *La question agraire en Russie* ; Rousseau. » »

Roman

Jean Ajalbert : *Sao Van Di*. Avec un portrait de l'auteur par Eugène Carrière gravé sur bois par Paul Bornet ; Crès. 20 »
Balkis : *Personne* : Malfère, Amiens. 7 50
Léon Baranger : *A la terrasse* ; Renaissance du livre. 6 75
J. Barbey d'Aurevilly : *Les Diaboliques* ; Crès. 7 »
Henry Bordeaux : *Les fantômes de la rue Michel-Ange* ; Plon. 7 »
Noré Brunel : *Monsieur Rolland de Chaudperthuis* ; Renaissance du livre. 6 »
Jacques Chenevière : *Jouvence ou la chimère* ; Grasset. 6 75
Raymond Clauzel : *L'île des femmes* ; Monde nouveau. 7 »
Storer Clouston : *L'espion en noir*, traduit de l'anglais par Maurice Remon et Achille Laurent ; Edition franç. illust. 3 50
Joseph Conrad : *Lord Jim*, traduit de l'anglais par Philippe Neel ; Nouv. Revue franç. 8 75
Louis Delluc : *Les secrets du confessionnal* ; Monde nouveau. 7 »
Auguste Dupouy : *L'affligée*. Préface de Charles Le Goffic ; Férenczi. 6 75
Claude Farrère : *Les hommes nouveaux* ; Flammarion. 7 »
Louis Jean Finot : *Le destin maître* ; Albin Michel. 6 75
Jean José Francis : *Le Phare* ; Maison franç. art et édition. 7 »
Théophile Gautier : *Avatar* ; Nilsson. 1 95
José Germain et Emile Guérinon : *Le Sosie* ; Albin Michel. 6 75
Georges Grandjean : *Antinéa ou la nouvelle Atlantide*. Illust. de Féguide ; Roman nouveau. 6 50
Charles-Henry Hirsch : *Une tête légère* ; Nilsson. 1 95
Magali-Boisnard : *L'enfant taciturne* ; Malfère, Amiens. 7 50
Daniel Page : *Le démon dans la cure* ; Renaissance du Livre. 5 »
Gaston Picard : *Les surprises des sens* ; Malfère, Amiens 7 50
Gaston Picard : *Les voluptés de Mauve* ; Monde nouveau. 7 »
Edmond Rocher : *L'âme en friche* ; Monde nouveau. 7 »
Louis Frédéric Rouquette : *Les oiseaux de tempête* ; Férenczi. 6 75
Jean Schlumberger : *Le camarade infidèle* ; Nouvelle Revue franç. 6 75
Paul Souchon : *le Meneur de chèvres* ; Delalain. 5 »
Stendhal : *La Chartreuse de Parme* ; Avec un portrait par Vibert, des additions, des notes et une préface

par Ad. Van Bever ; Crès, 2 vol. 13 »

Ernest Tisserand : *A l'ancre* ; Libr. de France. 3 »

Désiré Toupance : *Avec violence* ; Jouve. 4 »

Pierre Valdagne : *Constance, ma tendre amie* ; Albin Michel. 6 75

Horace Van Offel : *La terreur fauve* ; Albin Michel. 3 75

John Webster : *Le démon blanc (Vittoria Corombona)*, traduit de l'anglais par Camille Cé ; Renaissance du Livre. 10 »

Léon Werth : *Dix-neuf ans* ; Albin Michel. 6 75

Sciences

Maurice Boubier : *L'oiseau et son milieu* ; Flammarion. 7 50

J. H. Fabre : *Souvenirs entomologiques* ; 6e Série, Delagrave. 20 »

A. Sartory et R. Sartory : *Vers le monde d'Einstein* ; Quillet. » »

Louis Warnant : *Les Théories d'Einstein*, essai de réfutation, examen critique ; Alcan. 6 »

Sociologie

Albert Calmes : *Comptabilité industrielle* ; Payot. 15 »

Sport

Dr Ruffier : *Traité d'éducation physique*. II : *Les jeunes gens* ; Edit. Physis. 8 »

Théâtre

Roger Avernaete : *Quand les enfants se battent*, farce satirique. Préface de Henri Barbusse. Bois de Van Straten ; Clarté. 5 »

Alfred Mortier : *Faust*, de Gœthe, essai d'adaptation scénique intégrale, précédé d'une étude critique et d'une bibliographie dramatique ; Chiberre. 7 »

Henri Strentz : *Théâtre de Hans Pipp* ; Malfère, Amiens. 7 50

Antoine Tchékhov. *Théâtre*. I : *L'oncle Vania. Une demande en mariage. La Cerisaie*. Traduit du russe par Denis Roche ; Plon. 7 »

Varia

V. Truyts : *Notions élémentaires à l'usage des compositeurs et compositrices typographes, avec quelques conseils pratiques aux auteurs, libraires et éditeurs et un glossaire-commentaire des expressions courantes en typographie* ; Imp. centr. de l'Ouest, La Roche-sur-Yon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam. — Lord Palmerston sur le Maroc et l'Egypte en 1857. — Shakespeare et la Censure de l'Inquisition. — Sur les Coopératives. — Longévité. — Selongey et l'expression « enfiler la venelle ». — Titres de noblesse pour personnes noires. — L'affichage céleste. — Les échos qui se transforment. — Pataphysique : Sur la relativité du poids des jambons, à propos de Remy de Gourmont, de Fabre et des fourmis. — Festivités bolchéviques.

Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam.

El Biar, 19 septembre 1922.

Monsieur,

Voulez-vous permettre à un lecteur assidu du *Mercure* une petite observation au sujet du numéro du 1er août ?

Dans ce numéro (pp. 852-853) vous publiez une lettre de Villiers de l'Isle-Adam que vous présentez comme inédite. M. Gabriel Mourey, qui

vous la communique, est convaincu aussi qu'elle est inédite, puisqu'il dit : « Le hasard m'a remis entre les mains une lettre de l'auteur d'*Axel* à moi adressée... Cette lettre me semble valoir d'être publiée... »

Or cette lettre a déjà été publiée.

Elle l'a été par M. E. de Rougemont, dans sa remarquable biographie de Villiers, parue en 1910 au *Mercure* même (pp. 278-280) ; et ce n'est pas M. Gabriel Mourey qui la lui avait communiquée. M. de Rougemont dit en effet : « Je dois communication de cette lettre à Mrs Barclay, qui l'a acquise chez un marchand d'autographes dont elle n'a pu obtenir d'indication précise sur sa provenance » (p. 280).

Ceci est déjà intéressant. Mais il y a mieux.

C'est que le texte publié par M. de Rougemont en 1910 ne ressemble que très imparfaitement au texte édité par M. Gabriel Mourey.

Dans le texte de M. de Rougemont, en effet, il manque des mots, des membres de phrase, des phrases même dont l'ensemble forme un total de *dix lignes* environ.

Quelques mots en revanche sont ajoutés ici et là. Plusieurs passages, dont l'un de *cinq lignes*, sont reproduits d'une manière très différente. La ponctuation, toujours si minutieusement étudiée chez Villiers, et pleinement satisfaisante dans le texte de M. Mourey, laisse beaucoup à désirer dans celui de M. de Rougemont.

Le nom du destinataire manquait dans la lettre publiée par M. de Rougemont, ce qui a obligé celui-ci à des conjectures pour le découvrir. Il a pensé à M. Emile Hennequin « qui publia en 1882, chez Ollendorff : Edgar Poe, Contes grotesques », — sans s'arrêter d'ailleurs à cette hypothèse.

La date manquait aussi. Réduit ici encore aux suppositions, M. de Rougemont a placé la lettre en 1886 (p. 278).

Laquelle de ces deux lettres a été réellement envoyée par Villiers ? Le doute n'est pas possible : c'est celle de M. Mourey. D'ailleurs, si elle n'était produite par le destinataire même, le mouvement du style, la propriété des termes, l'exactitude de la ponctuation suffiraient à l'authentiquer.

Mais alors une question se pose : qu'est-ce que le texte publié par M. de Rougemont ?

Ici deux réponses sont possibles. Ou bien c'est un faux fabriqué par quelqu'un qui aura essayé d'apprendre par cœur la lettre possédée par M. Mourey et qui l'aura mal reproduite. Ou bien, c'est le brouillon de la lettre reçue par M. Mourey.

Cette seconde hypothèse apparaît plus probable, si l'on considère que le texte de M. Mourey est de beaucoup supérieur au point de vue littéraire à celui de M. de Rougemont et si l'on prend garde que plusieurs des

expressions qui manquent dans celui-ci sont précisément des formules de politesse destinées à atténuer la rigueur d'un refus.

Toutefois, c'est à un expert en autographes qu'il appartient de dire le dernier mot.

Voilà, Monsieur, les observations que je voulais vous soumettre. Il m'a paru qu'elles ne seraient peut-être pas sans intérêt pour les nombreux amis de Villiers qui lisent le *Mercure*. Car une lettre d'un grand auteur, c'est une page de son œuvre et l'établissement du texte de Villiers n'a pas moins d'importance pour les amis des lettres que celui du texte de Balzac ou de Musset. Leurs œuvres à tous font partie à un titre égal de notre patrimoine littéraire.

Recevez, Monsieur, etc. E. DROUGARD.

§

Lord Palmerston sur le Maroc et l'Egypte en 1857. — Peu de temps après la guerre de Crimée Napoléon III inclinait très fortement, semblerait-il, pour un dépeçage en règle de l'Afrique du Nord. Il avait même un instant imaginé un essai de partage entre la France, l'Angleterre et l'Italie où ce n'est pas sans surprise que l'on trouve le principe et comme une épreuve avant la lettre de la « *déclaration concernant l'Egypte et le Maroc* » (1904). Le projet lui tenait à cœur et il l'envisageait si sérieusement qu'il hasarda des ouvertures officieuses au gouvernement de S. M. B. Sur un sujet aussi grave qu'audacieux Lord Clarendon, alors ministre des Affaires étrangères, s'inquiéta de connaître le sentiment de Lord Palmerston. Voici ce que lui manda ce vieux routier de la politique britannique (1) :

94, Piccadilly, le 1er mars 1857.

Mon cher Clarendon,

Le plus tôt Cowley [Ambassadeur de S.M.B. à Paris] aura transmis nos raisons de nous opposer aux desseins de l'Empereur sur l'Afrique, le mieux cela vaudra. Que bien des parties du monde puissent être mieux gouvernées par la France, l'Angleterre et la Sardaigne qu'elles ne le sont aujourd'hui, c'est fort possible, et pour en chercher des exemples point n'est besoin d'aller plus loin qu'en Italie, en Sicile et en Espagne.

L'alliance anglo-française, cependant, ne tire pas sa force uniquement de la puissance militaire et navale des deux Etats, mais encore du principe moral qui lui a servi de base. Elle repose sur la résistance contre toute agression injuste, la défense des faibles contre les forts et le maintien de l'équilibre existant. Comment alors pourrions-nous nous unir pour, sans provocation, devenir des agresseurs et renouveler, en Afrique, le partage de la Pologne par la conquête du Maroc pour la France, de Tunis et de quelques autres Etats pour la Sardaigne et de l'Egypte pour l'Angleterre ? Et surtout comment la France et l'Angleterre qui ont garanti l'intégrité de l'Empire Ottoman pourraient-elles se ravi-

(1) Evelyn Ashley : *The life of Henry John Temple, Lord Palmerston*. Londres, 1876, t. II, pp. 125-6.

ser et enlever au Sultan l'Egypte ? Une coalition en vue d'un tel objet révolterait le sens moral de l'humanité et serait fatale à tout cabinet anglais qui s'y risquerait. Enfin, pour ce qui est du maintien de l'équilibre par la cession qu'on nous consentirait, tout d'abord nous ne voulons pas de l'Egypte. Tout ce que nous voulons c'est qu'elle reste liée à l'Empire Ottoman : ce qui forme sa sûreté contre la main-mise de quelque puissance européenne. Nous désirons commercer avec l'Egypte et la traverser dans nos voyages, mais nous ne voulons pas du fardeau de la gouverner, et d'ailleurs, en tant que facteur politique, militaire et naval, la situation de l'Egypte ne serait point considérée ici comme une compensation à la possession du Maroc par la France. Efforçons-nous d'améliorer toutes ces contrées par l'influence générale de notre commerce, mais gardons-nous tous d'une croisade de conquête qui nous vaudrait l'opprobre de toutes les nations civilisées. Cette conquête du Maroc était le but secret de Louis-Philippe et forme un de ces plans déposés aux archives du gouvernement français pour être utilisés selon l'occasion.

Bien à vous,

PALMERSTON.

Ce même homme d'Etat écrivait à Lord Cowley (25 nov. 1859):

Nous ne voulons pas de l'Egypte ni ne la convoitons pour nous-mêmes, pas plus que tout homme sensé, habitant le Nord de l'Angleterre et ayant une résidence dans le Sud ne souhaiterait de posséder les auberges qui bordent la route nord. Que les auberges fussent bien tenues, toujours ouvertes et qu'elles lui fournissent des *mutton chops* et des chevaux de relai, c'est tout ce qu'il lui faudrait.

Depuis lors, depuis 1859, l'appétit s'est singulièrement aiguisé chez l'allégorique homme sensé, habitant le Nord de l'Angleterre ! — AURIANT.

§

Shakespeare et la Censure de l'Inquisition. — Sir Sidney Lee, l'écrivain bien connu, vient de conter les aventures inattendues, et jusqu'ici inédites, d'une seconde édition des œuvres de Shakespeare parue en 1632 et que possède le collège anglais de Valladolid.

Ce volume, soumis au Saint-Office de l'Inquisition, fut examiné par un Jésuite nommé Guillen Sanchez, ainsi qu'en témoigne la licence écrite à la main au bas de la page portant le titre :

« *Opus auctoritate Sancti Officii permissum et expargatum eadem auctoritate per Gulielmum Sancheum e Societate Jesu.* »

Ce jésuite dont on ne sait rien — si ce n'est qu'il expurgea pareillement d'autres ouvrages anglais, — a traité Shakespeare avec indulgence.

Sir Sidney Lee explique son attitude conciliante par la tolérance généralement accordée, à cette époque, par les Censeurs du Saint-Office, à la littérature dramatique.

L'inquisiteur Sanchez se mit au travail avec un double objet en vue : biffer les mots et les passages qui offensent soit la morale, soit la doc-

trine catholique. Il s'efforça surtout de protéger le Pape, les prêtres, les moines et les nonnes des insinuations blessantes de l'auteur.

Une seule pièce est condamnée dans son entier : *Measure for measure* dont les douze pages sont tout simplement arrachées du volume.

Dix-neuf pièces, sur les trente-six que contient le volume, n'ont pas été touchées et, sur ces dix-neuf pièces, quatre : *The Merry Wives of Windsor, The Comedy of Errors, Much ado about Nothing* et *The Merchant of Venice*, sont même approuvées par le juge qui, au début de chacune d'elles, a écrit le mot « bonnes ».

Dans la Tempête, « saint Cupidon » se voit privé des bienfaits de la canonisation, le mot saint ayant été rayé. De même saint Denis. Dans *As You Like it*, la remarque de Rosalinde que le baiser d'Orlando est « aussi plein de sainteté que le pain divin » disparaît, tout comme les observations du Clown dans *All's Well*, « sur les lèvres de la nonne et sur la bouche du moine ».

Par contre, les pièces historiques sont traitées avec plus de sévérité, notamment *King John* où les discours du roi John défiant le Légat du Pape, le cardinal Pandulph, et les sarcasmes du bâtard aux dépens du même cardinal sont supprimés. Supprimées aussi les allusions à l'autorité usurpée de la Papauté et les insinuations sur la vente des indulgences.

Cet exemplaire des œuvres de Shakespeare, apporté en Espagne, était certainement un des rares exemplaires qui sortirent d'Angleterre à cette époque, puisque, remarque M. Sidney Lee, ce fut seulement dans le courant du XVIIIe siècle que les œuvres du grand poète commencèrent à circuler en Europe.

§

Paris, 19 septembre 1922.

Sur les Coopératives.

Monsieur le Directeur,

C'est seulement aujourd'hui, bien tard, je le reconnais, que j'ai pris connaissance du compte rendu consacré par M. Henri Mazel à mon livre : *Histoire abrégée de la Coopération*, et paru dans votre numéro du 15 mars dernier. Je vous prie de publier ces quelques lignes, pour la bonne information de vos lecteurs.

M. Mazel dit ne voir aucune différence, ni dans leur essence, ni dans leurs procédés, entre sociétés coopératives et sociétés capitalistes. Pour l'analogie des procédés, d'accord. Mais pour l'essence, il y en a pourtant une, que le droit lui-même reconnaît, *et qui est une véritable opposition de deux principes*.

Dans les coopératives, les bénéfices — le mot est inexact, *trop perçu* est le mot juste. — ne sont pas *répartis proportionnellement aux capitaux* engagés dans l'entreprise, mais *proportionnellement à la*

consommation aux achats de chacun. Ce n'est pas le capitaliste qui prime, c'est l'acheteur. Juridiquement, on en voudra convenir, et ceux de vos lecteurs qui sont hommes d'affaires ou juristes le verront clairement, la différence est énorme. Le système capitaliste est basé sur le principe du *profit*, c'est-à-dire de l'attribution du trop perçu au capital. Le système coopératif nie ce principe, et lui substitue *la ristourne*, c'est-à-dire la restitution du profit, du trop perçu, au consommateur.

C'est essentiel, je pense.

M. Mazel affirme encore une chose qu'il ignore, ou qu'il a *à tort* considérée comme vraie, à la voir répétée dans de nombreux journaux ennemis de la coopération. Lorsqu'il dit que les ressources du Parti Socialiste — lequel? j'en connais trois au moins en France! — sont fournies par les coopératives, *c'est le contraire de la vérité*. Qu'on le dise dans des journaux qui ont leurs raisons pour être agréables aux commerçants, on peut l'admettre. Mais qu'on le dise dans une revue scientifique, c'est faire bien peu de cas de la réalité des faits. Et il faut ignorer vraiment trop la manière dont sont administrées et contrôlées les coopératives, de même que la souveraineté des assemblées générales, où figurent des gens de tous partis, *même conservateurs*, pour affirmer que leurs gains peuvent servir « parfois à des entreprises de chambardement social ».

J'en appelle de M. Mazel mal informé à M. Mazel mieux informé, et je lui demande, à lui, critique de science sociale, qui doit connaître la source de ses opinions, de ne pas persévérer, et de ne pas maintenir ses lecteurs dans une erreur comme celle-là, qui porte sur toute une doctrine sociale. Qu'il relise au surplus les hommes comme M. Charles Gide, comme M. Bernard Lavergne, comme M. Daudé-Bancel qu'il invoque, qu'il se renseigne sur leurs opinions et sur leur attitude présente en face du mouvement coopératif, et il sera fixé.

J'ajoute encore, — je m'en excuse pour rectifier encore une petite erreur — nous en commettons tous, — que la Fédération nationale française groupe dans son sein, non pas le quart des sociétés existantes, comme le dit M. Mazel, mais plus de la moitié, — 2.200 sur moins de 4.000, — et que le chiffre d'affaires total des sociétés affiliées représente au moins les trois quarts du chiffre global de toutes les coopératives. De plus, elle est *absolument autonome*, indépendante de tous les partis et de toutes les sectes politiques et religieuses.

Cela aussi est un de ses principes. Il faut le dire.

Avec mes excuses, veuillez, etc.

JEAN GAUMONT

Administrateur de la Fédération Nationale,
Membre du Conseil Supérieur de la Coopération.

§

Longévité.

Puy-l'Evêque (Lot), 5 septembre 1922.

Monsieur le Directeur,

Parmi les cas de longévité, on peut citer celui que nous signale le *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, de 1860.

Au moment où Napoléon Ier visita Agen en 1808, on lui présenta un centenaire.

Puis, c'est le digne Printemps, avec ses 114 ans, qui vient le remercier du brevet de pension qui lui a été récemment accordé.

Printemps avait endossé pour l'audience spéciale son vieil uniforme du régiment de Périgord, ceint la longue épée, couvert sa tête du tricorne militaire surmonté d'un panache. Il arrivait soutenu sur le bras de sa femme, suivi d'un groupe d'enfants. « Qu'on le fasse amener, dit l'Empereur. Dans quel régiment avez-vous servi ? — Dans Périgord. — Avez-vous été à quelque affaire ? — Trois blessures reçues à la bataille de Guastalla (1734). — Ces services ne datent pas d'hier, reprend l'Empereur en souriant. Qu'on lui verse 50 napoléons. »

Veuillez agréer, etc.

A. B.

§

Selongey et l'expression « enfiler la venelle ». — Le dimanche 27 août dernier, un incendie a partiellement détruit l'hôtel de ville de Selongey. Selongey est un bourg à l'extrême pointe nord-est de la Bourgogne Champenoise que ne visitent guère les touristes et qui mérite mieux que cet abandon, ou ce dédain. Edifié sur les pentes méridionales d'un contrefort de l'immense socle du Plateau de Langres, il a conservé un aspect vieillot caractéristique, avec son église composite, en grande partie du XIIIe siècle, ses antiques maisons à toitures de laves et surtout le cadre agreste d'un paysage de collines aux raides versants, écrasées en plateaux et couronnées de forêts, ses combes sauvages, sinueuses, solitaires, ses vallons verdoyants, où serpente la Venelle, aux truites toujours renommées, aux écrevisses naguère fameuses. A propos de ce ruisseau de la Venelle une erreur courante, répandue par l'abbé Courtépée au XVIIIe siècle, veut que l'expression populaire : *enfiler la venelle* — équivalant à : prendre ses jambes à son cou, disparaître devant un danger imminent — ait une origine dans un fait de l'histoire locale de Selongey, vraisemblablement à l'époque où, vers 1437, les Ecorcheurs sévissaient dans la région. Nous retrouvons l'écho de cette erreur ancienne dans le très intéressant article que M. Jules Mercier, du *Bien Public* de Dijon, consacrait à Selongey et ses pittoresques alentours dans le numéro du vendredi 1er septembre dernier de son journal. Il semble pourtant que Littré et son *Dictionnaire* ne soient pas raretés biblio-

graphiques telles qu'on n'ait, dans la salle de rédaction du *Bien Public*, eu l'occasion d'en prendre connaissance et d'y lire par exemple l'article : *Venelle*, qui, manifestement, devrait, une fois pour toutes, avoir mis fin à une légende sans substrat philologique aucun. — C. P.

§

Titres de noblesse pour personnes noires. — Les compatriotes de M. René Maran entendent être traités sur un pied d'égalité parfaite avec leurs frères blancs.

Il ne leur suffit pas d'avoir les mêmes droits que ces derniers ; ils entendent encore jouir des mêmes privilèges, prérogatives et honneurs, comme disent les vieux textes féodaux. Aussi l'*Association pour l'amélioration universelle du Négro* a-t-elle réuni, en août dernier, dans le Liberty Hall de New-York, un grand nombre de noirs. L'objet de cette assemblée ? Conférer à tous ceux qui se sont montrés fidèles ou utiles à leur race des distinctions héréditaires.

Trois mille nègres étaient là, en tenue de soirée et groupés autour de « His Supreme Highness, Gabriel Johnson », qu'entouraient d'autres dignitaires revêtus de magnifiques uniformes multicolores.

Alors, eut lieu la distribution des récompenses. L'un fut créé duc d'Uganda, un autre duc du Niger, d'autres encore reçurent des titres, plus modestes, de chevaliers.

Et, quand ce fut fini, un orchestre — ou plus exactement un *jazz-band* — se fit entendre ; une porte s'ouvrit et l'on vit entrer : « His supreme Highness, the Potentate Marcus Garvey », devant qui chacun fit la révérence.

Les noirs, maintenant qu'ils ont copié — et fort bien — certains usages européens, ne vont-ils pas éditer un *Almanach de Gotha* qui pourrait s'intituler *Le Gotha africain* et dont la converture, pour se différencier de l'autre, devrait être noire — ou tout au moins « tête de nègre » ?

§

L'affichage céleste. — L'affichage céleste imaginé, il y a près de quarante ans, par Villiers de l'Isle-Adam (Cf. *Contes Cruels*, tome II des œuvres complètes édition du *Mercure de France*) est devenue une réalité. Sans doute on ne se sert point, comme l'avait prédit Villiers de projections lumineuses, de jets de magnésium ou de réflecteurs multicolores. Mais, quel que soit le moyen employé, le ciel n'en sera pas moins désormais « considéré au point de vue industriel et sérieux ».

Ce n'est évidemment qu'un début ; un fabricant d'automobiles utilise cette publicité, d'autres industriels, des commerçants, des entrepreneurs de spectacles l'imiteront. Et ne peut-on pas supposer qu'un jour une reprise d'*Axël* ou de *La Révolte* sera annoncée au public par le moyen de l'avion qui dessine dans l'azur des lettres de mille mètres de hauteur

grâce à un mélange de chlorure de titane, de chlorure d'étain et de gaz ammoniac ?

§

Les échos qui se transforment. — *La Vie intellectuelle* de Bruxelles et l'*Information universitaire*, de Paris, racontaient, dans leurs derniers numéros (septembre et octobre), l'anecdote suivante :

Un jour, un des amis de Jules Lemaître vint lui dire :

— Je vais me marier. J'ai besoin de *cent louis*. Peux-tu me les donner ?

Lemaître avance la somme, reconduit son obligé, le regarde sortir, referme la porte, puis, brusquement, le rappelle pour ajouter simplement :

— Ne te crois pas pour cela obligé de te marier !

Cette histoire a été rapportée par le *Mercure de France* le 1er janvier 1919, page 186. Une seule différence : dans l'écho du *Mercure* l'ami ne « tapait » Lemaître que de cinquante louis.

Il est vrai que tout a encore beaucoup augmenté depuis 1919.

§

Pataphysique : Sur la relativité du poids des jambons, à propos de Remy de Gourmont, de Fabre et des fourmis.

Monsieur le Directeur,

Dans une étude sur Remy de Gourmont et les fourmis, M. Cornetz rappelle, dans le *Mercure* du 15 août, la curieuse hypothèse de Delbeuf citée par Poincaré.

> Si pendant la nuit toutes les dimensions de l'univers devenaient mille fois plus grandes, quand je me réveillerais le lendemain, je ne m'apercevrais de rien.
>
> Oui, mais il y a quelqu'un qui se douterait bien d'un changement dans l'univers, dit M. Cornetz, c'est le charcutier du coin, car en ouvrant sa boutique il trouverait tous ses jambons par terre.

En effet le poids des jambons, proportionnel au volume, aurait augmenté un milliard de fois, tandis que la résistance de la ficelle proportionnelle au diamètre, ne se serait accrue qu'un million de fois.

Les jambons seraient donc mille fois trop lourds pour la ficelle.

Est-on certain que les choses se passeraient ainsi ?

Il y aurait certainement accélération de la force centrifuge par l'effet de l'élargissement de la circonférence terrestre pour une durée de rotation invariable, donc par l'effet de l'éloignement du centre de la terre. Le problème est du ressort des mathématiques et pourrait tenter un calculateur. Peut-être arriverait-on alors à cette conclusion opposée que le jambon un milliard de fois accru serait relativement plus léger ?

A propos de relativité, signalons une autre illusion provoquée par les évolutions de l'aviateur qui écrit un nom illustre dans le ciel parisien...

Un journaliste écrit : « Et ce qui accroît encore la difficulté de cette performance, c'est que l'aviateur écrit à l'envers. » Ce chroniqueur n'a pas réfléchi qu'il n'y a ni endroit ni envers dans l'espace. Suivant que l'observateur est placé en deçà ou au delà du plan vertical dans lequel évolue l'avion, il voit celui-ci voler de droite à gauche ou de gauche à droite. Ainsi il a l'illusion que l'aviateur écrit à l'endroit ou à l'envers, car tout est relatif dans le mouvement.

Veuillez agréer, etc. Z.

§

Festivités bolchéviques. — On lit dans les *Izviestiia* du 8 octobre dernier :

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE
AVIS AUX GARDES-ROUGES.

On prépare activement les fêtes d'Octobre. Les casernes de la garnison de Pétrograd seront remises à neuf. L'Armée Rouge recevra 4 jours de double ration. Toute la garnison sera passée au bain ; la Régie des Graisses fait don de 16.000 kilos de savon. La Régie du Textile fait don de 50 milliards pour les accessoires de literie.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLIX

CLIX N° 585. — 1er NOVEMBRE

LE CRAPOUILLOT

est une revue

ORIGINALE

et

VIVANTE



Usumbura.
Mineapolis.
Fungurume.
Botafogo.
Elisabethville.
Taiyanfu.
Pernambuco.
Coquilhatville.
Baranquilla.
Port-au-Prince.
Kafr El Tayat.
Conakri.
Brazzaville.
Ksar es Souk.
Trung Khang Phu.
Aquemoune.
Béja.
Tananarive.
Takeo.
Tahiti.
Porto Macao.
Phordon-Park.

Diego de Alvar.
Guyaquil.
Stanleyville.
Lima.
Manille.
Seattle.
Victoria.
Jérémie.
Mansourah.
Kinkora.
Salt.
Aboisso.
Santa Rosalia.
Fayum.
Sidi Abdallah.
Laokay.
Mazagan.
Nola.
Bouraïl.
Diego Suarez.
Kinshasa.
Fort-Dauphin.

Long Island.
Cholon.
Kolk.
Dori.
Port-Gentil.
Ain-Beida.
Pointe-à-Pitre.
Mamon.
Unica.
Rimonski.
Santiago.
Pondicherry.
Bangui.
Cao Bang.
Gaoua.
Sogi.
Kenitra.
Parakou.
Makatea.
Hué.
South Darra.
Kieng-Khouang.

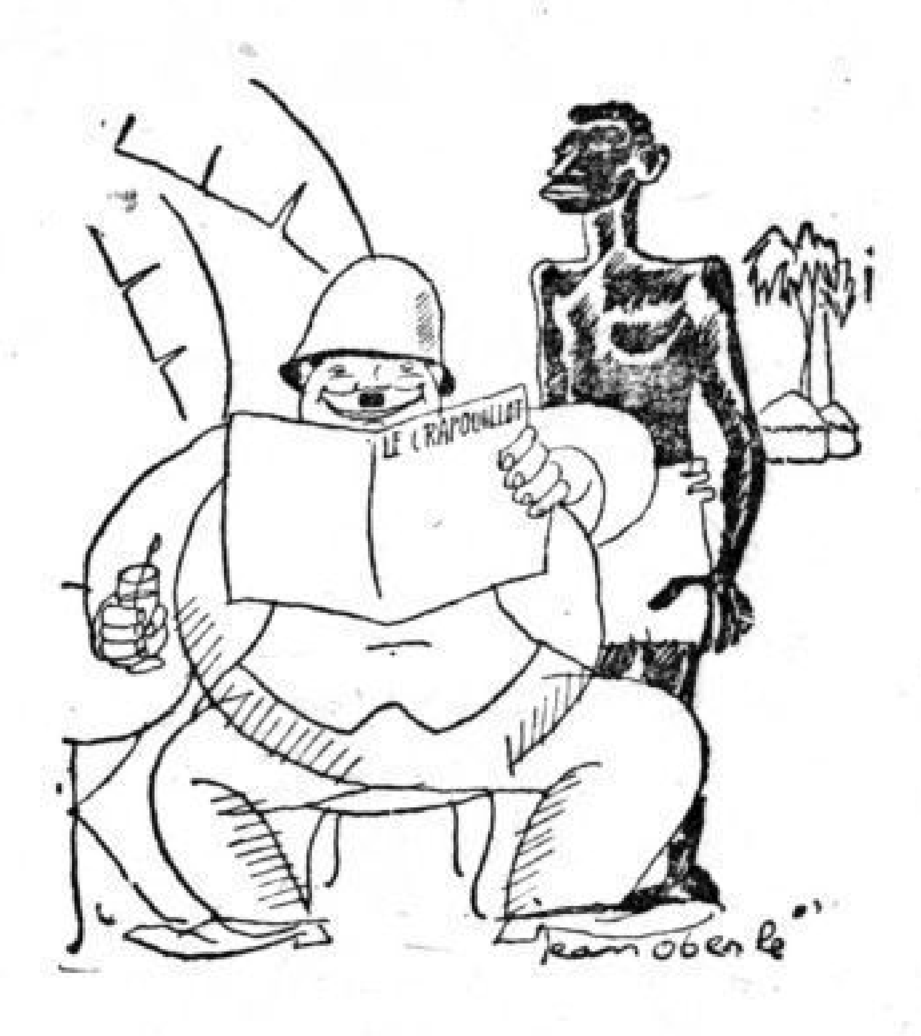
L'AIR DE PARIS

est apporté à nos abonnés

PAR

LE CRAPOUILLOT


J.J.J.


LE CRAPOUILLOT

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

1. — Je vous adresse ci-joint { **40 fr.** / **50 fr.** } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot" (1).

2. — Je vous adresse ci-joint { **150 fr.** / **160 fr.** } pour être abonné au "Crapouillot" et recevoir la collection des trois premières années reliées (avril 1919-mars 1922), mon abonnement d'un an partant du 1er avril 1922 avec envoi des numéros parus jusqu'à ce jour.

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, ... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire en principe recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

II. Les œuvres de certains auteurs : ....

III. Ma maison d'édition préférée est : ....

IV. J'aime : les romans d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique ; les livres de guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques.

V. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles. — (2) Provision **minima** : 100 fr. ; pour 4 livres par mois pendant un an, tabler sur environ 300 fr.

LA CONNAISSANCE, 9, Galerie de la Madeleine, PARIS VIII[e].

Roger **PILLET**

Les Oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélie GRIVOLIN, Lyonnaise

UN PAUVRE AMOUR

Un livre charmant, ironique et voluptueux, d'une belle présentation sur vélin de Laroche.. **6** fr. **75**

Remy de **GOURMONT**

ORAISONS MAUVAISES

Avec 8 dessins et 8 bois en trois tons, texte et illustrations de couleurs variables de *Henry Chapront.* Ce petit album fait partie de la collection in-8° de *La Connaissance* et demeurera avec **Canciones,** une des œuvres typographiques impeccables les plus originales. Il reste quelques japon des 50, avec suite sur chine portés à **150** fr. — (350 vélin d'Arches) : **35** francs.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE

N° 26 de *La Collection des chefs-d'œuvre.* Il y a eu 10 chine et 20 japon impérial à **80** fr. — 400 vergé de Hollande Van Gelder filigrané : **35** fr. — 560 vergé de pur fil teinté Lafuma filigrané : **25** francs.

Georges **FOUREST**

LA NÉGRESSE BLONDE

Cinquiesme hypostase avec 75 tatouages en noir et jaune de *Lucien Métivet.* Tirage unique à 30 hollande van Gelder avec suite sur chine **80** fr. et 970 vergé blanc Lafuma : **25** francs.

Joséphin **PELADAN**

LE LIVRE SECRET

Beau livre composé de poèmes d'amour, avec eaux-fortes de *Henry de Groux* et post-face de *V. E. Michelet* : tirage à 500 exemplaires dans la collection ; in-8° ; il reste quelques chine à **80** fr., des hollande van Gelder à **50** fr., et des vélins d'Arches à **30** francs.

La Connaissance Revue de lettres et d'idées (3[e] année).

Collection complète : 1[re] année : **20** fr. ; 2[e] année : **30** fr.

VIENT DE PARAITRE

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, Paris

LÉON BARANGER

NOBLESSE DE QUARTIER

A LA TERRASSE

ROMAN

M. Poule, fidèle habitué de la Terrasse d'un petit café qui fut assez mal fréquenté, s'imagine d'être trompé par sa femme. Il s'en afflige moralement beaucoup plus qu'on ne pense, et s'en console physiquement avec une virtuosité remarquable. C'est d'ailleurs un tombeur de femmes, et toutes vont à lui. Un beau jour, son amie Suzanne lui fournira des preuves troublantes de l'innocence de sa femme. Et M. Poule rentrera dans le droit chemin. Ce roman est d'une saveur originale, et d'une verve fort amusante, surtout lorsque l'auteur fait philosopher M. Poule et ses familiers avec une gravité sentencieuse qui s'abreuve à l'inépuisable source des lieux communs, mais aussi, parfois, se rehausse d'une finesse narquoise que les meilleurs sages apprécieraient.

Collection littéraire de la Renaissance du Livre

UN VOLUME 6,75

Librairie Auguste PICARD, 82, rue Bonaparte, PARIS. VIe

Dernières nouveautés :

Auguste LONGNON
Membre de l'Institut

LA FORMATION DE L'UNITÉ FRANCAISE

LEÇONS PROFESSÉES AU COLLÈGE DE FRANCE
EN 1889-1890
PUBLIÉES PAR
H. FRANÇOIS DELABORDE
Membre de l'Institut
AVEC PRÉFACE PAR CAMILLE JULLIAN
Membre de l'Institut

Un volume in-8, XII-460 pages.......................... **20 fr.**

MANUEL DES ÉTUDES GRECQUES ET LATINES

PAR
L. LAURAND
Docteur ès lettres
Professeur de Philologie classique

Fascicule I. — **Géographie, Histoire, Institutions grecques**, 3e édition, revue et augmentée d'une carte.
— II. — **Littérature grecque**, 3e édition, revue et corrigée.
— III. — **Grammaire historique grecque**, 2e édition, revue et augmentée.
— IV. — **Géographie, Histoire, Institutions romaines**, 2e édition, revue et augmentée de deux cartes.
— V. — **Littérature latine**, 2e édition, revue et corrigée.
— VI. — **Grammaire historique latine**, 2e édition, revue et corrigée.
— VII. — **Métrique, Sciences complémentaires** (Notions sur la paléographie, l'épigraphie, etc). Renseignements pratiques sur le travail philologique, les bibliothèques, etc.
— VIII. — **Tables générales.**

Prix : Chaque fascicule, *broché :* **5 francs**, *cartonné :* **8 francs**, (Sauf le fascicule III : *broché :* **7 fr. 50**, *cartonné :* **10 francs**.)

Des tables spéciales méthodiques et alphabétiques sont jointes à chaque fascicule.
Complet en 1 vol. in-8°, *broché :* **40 francs**, *cartonné toile :* **50 francs**.

HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU

Des Juges à la Captivité

par L. DESNOYERS, professeur à la Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Toulouse.

TOME Ier. **La Période des Juges**, 1 vol. 8° (XVI-431 p.), 2 cartes, **20 francs**.

L'ouvrage formera quatre volumes. On sait combien ont été remarqués et goûtés de tous les historiens les articles de l'auteur consacrés à David, Salomon, etc., parus dans le Bulletin de l'Institut Catholique de Toulouse.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME Ier

Paraîtra en 1923. — TOME II. **Saül-David-Salomon.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Pages Choisies, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Vol. in-18 .... 7 »

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Vol. in-18 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome I), traduit par A.-M. Desrousseaux. Volume in-16 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome II), traduit par A.-M. Desrousseaux. Volume in-16 6,50

Le Voyageur et son Ombre, *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain*, IIe partie), traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,50

Aurore (*Réflexions sur les préjugés moraux*), traduit par Henri Albert Vol. in-18 6,50

Le Gai savoir (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Volume in-18 6,50

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par Henri Albert. Vol. in-18 .... 10 »

Par delà le Bien et le Mal, *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,50

La Généalogie de la Morale, traduit par Henri Albert. Volume in-18 6,50

Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist, traduits par Henri Albert. Volume in-18 6,50

La Volonté de Puissance, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par Henri Albert. 2 vol. in-18 .... 13 »

Considérations inactuelles (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par Henri Albert. Vol. in-18 6,50

Ecce Homo, suivi des Poésies, traduit par Henri Albert. Vol. in-18 .... 7 »

Le Cas Wagner, suivi de Nietzsche contre Wagner. Traduit par Henri Albert. Vol. in-18 1,50